

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME IX.

SEPTEMBRE 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

UNE

MISSION A TUNIS.

(SUITE ET FIN.)

Le jour de notre départ de Tunis, nous passâmes la soirée à la Goulette, attendant le moment où le navire qui devait nous porter en France mettrait à la voile. Depuis le commencement de la lune, après des journées d'une chaleur excessive, un vent frais de terre se levait vers minuit. Notre bagage était à bord; délivrés de ces mille légers soucis que causent les apprêts d'un départ, nous n'avions qu'à attendre tranquillement l'heure de la brise. Ce fut pour moi une soirée pleine de douce émotion; j'allais quitter un pays que je regrettais bien un peu, mais pour rentrer en France; je ne savais pas si je devais hâter par des vœux ou retarder l'instant du départ, et cette incertitude n'était pas sans charmes. J'aurais voulu, en ce moment, accroître la puissance de mes facultés pour recevoir une impression plus profonde de ce que je voyais, en emporter, pour ainsi dire, quelque chose. Je restai à terre, et je me mis à contempler pour

la dernière fois, avec une admiration avide, le ciel étoilé de Tunis, son horizon en feu, son lac paisible, et sa campagne déserte.

Je n'étais pas seul, je me promenais sur les bords du canal avec Beni-Salah, le secrétaire du gouverneur de la Goulette ; je ne pouvais mieux employer mes derniers instans qu'en les passant avec cet excellent Maure. Beni-Salah était poète; homme simple et naïf comme un enfant, pauvre et content de son sort, rêveur et paresseux, type aimaible des poètes d'autrefois. Je le priai de me dire quelque poésie ou quelque conte qui reflétât les mœurs et la couleur du pays. Il consentit à satisfaire mon désir, et nous nous assîmes sur le parapet d'une batterie de canons; près de la plus belle pièce en bronze que j'aie jamais vue : elle fut donnée au bey de Tunis par la ville de Gênes. L'eau nous entourait de toutes parts; nous avions devant nous la mer, derrière nous le lac. Un grand calme régnait dans la rade et sur le port; nous causions doucement, comme on fait malgré soi dans le silence de la solitude, lorsque la nuit est arrivée, car il semble que tout devienne mystérieux alors. Nous entendions par moment le bruit cadencé des rames d'un canot qui passait, et le murmure de la vague qui venait mourir à nos pieds. Je prêtais l'oreille à tous ces bruits, à la voix plus harmonieuse encore du Maure, qui me récitait des vers en langue arabe. C'était pour moi comme cette poésie que nous entendons quelquefois en nous-mêmes, mais rebelle ensuite à nos lèvres. Je voudrais pouvoir dire ce que j'entendis. Parmi les divers contes que me fit le Maure, j'en choisis un qui me frappa par sa simplicité.

« Dans le désert du Sahara, près du Zérid, il est un beau lac aux eaux limpides et profondes, qui réfléchit le ciel comme un miroir ardent. Lorsqu'aux heures brûlantes les lions viennent s'y abreuver, on dirait qu'ils y boivent du feu, tant la surface du lac jette de lumière éblouissante. Ses rives sont enchantées; en aucun lieu du monde les fruits n'ont plus de saveur, les fleurs plus de parfum, les oiseaux plus de couleurs. Qu'il est doux, sous ces frais bosquets, de voir au loin ce désert embrasé, et de se rire de ces fantastiques ombrages, de ces eaux mensongères,

illusions perfides qui apparaissent à l'horizon pour tromper le voyageur altéré !

C'est dans cette oasis que vivait, sous la garde de quelques vieux eunuques, une jolie enfant, nommée Amonda, destinée au harem d'un riche kaïd. Un lion était le seul compagnon de ses jeux ; à le voir suivre partout ses pas, à le voir s'asseoir auprès de la jeune fille, et lécher ses pieds nus, et frémir de plaisir lorsque sa petite main caressait sa longue crinière, on eût dit le lion amoureux de la petite Amonda; les eunuques l'appelaient le vieux jaloux. Quelle est touchante cette intimité de la frêle jeune fille avec le lion, l'effroi du désert ! c'est l'alliance de la grace à la force. Mais leurs jeux sont effrayans. Amonda irrite le lion et s'enfuit devant lui, agitant un mouchoir qu'elle a détaché de sa tête. Le lion s'élance en rugissant à sa poursuite; Amonda, effrayée, tombe à genoux, et, couvrant son visage de ses longs cheveux elle attend la mort. Le lion arrive devant elle, la gueule béante et l'œil en feu ; mais tout à coup sa fureur s'évanouit. La jeune fille écarte un peu ses cheveux et lui sourit. Alors le lion bondit joyeux autour d'elle ; alors l'enfant l'appelle et lui dit : « Tiens, mange-moi ! » et elle met son joli bras entre ses dents terribles; puis elle saute sur son dos, saisit sa crinière, et le lion l'emporte dans le désert. Elle a parcouru toute cette immense solitude; elle a vu trembler devant elle et fuir le léopard. Souvent l'enfant, accablée par la chaleur du jour, se penche sur la tête du lion et s'endort en embrassant son cou. Le fidèle animal la ramène, à pas lents, à l'oasis, ou la dépose doucement sur le bord de quelque fontaine, à l'ombre du palmier, et s'asseyant, calme et heureux, auprès d'elle, il veille sur son sommeil.

Amonda, depuis sa plus tendre enfance, avait été nourrie dans l'oasis, courant en toute liberté dans le désert, dans les bois, sur les bords fleuris du lac. Elle avait puisé dans le sein d'une nature vierge, où tout était étincelant, embaumé et suave, l'essence d'une vie généreuse et splendide. Elle avait grandi comme un beau palmier, gracieuse et forte comme lui. A treize ans, elle possédait tous les charmes et toute la puissance de la bonté d'une femme, et elle ignorait les mystères de la vie. Elle avait partagé jusqu'alors toutes les affections de son ame entre le lion et les fleurs qu'elle aimait comme ses sœurs, vivant heureuse

de cette vie des fleurs, à qui il ne faut, pour s'épanouir, que de la rosée et du soleil. Mais bientôt une lave ardente court avec fougue dans ses veines, les roses de ses joues pâlissent, et sa poitrine se gonfle de soupirs. Adieu le doux sommeil de ces nuits paisibles lorsque Bulbul chante sur la branche de l'oranger et que les étoiles silencieuses se mirent dans le lac. Amonda se trouble sans savoir pourquoi, et rêve sans cesse, et ses rêveries se perdent dans le vague de ses pensées comme ses regards dans le vide du désert. C'est une grande tristesse, et puis ce sont des ardeurs dévorantes. C'est tantôt l'abattement et tantôt une force dont elle ne sait que faire. Alors elle demande au lion des courses lointaines, elle cherche dans le désert l'objet inconnu de ses désirs, et lorsqu'après de longues fatigues elle ne peut retrouver le calme, elle se met à pleurer. Combien de fois, tourmentée par une cruelle insomnie, elle est allée se coucher sur la pelouse, exposant sa poitrine nue à la rosée de la nuit! — Les bords du lac étaient couverts d'arbres épais qui jetaient leur ombre sur les eaux. Il y avait un endroit impénétrable aux rayons du soleil, où le monde venait souvent se baigner dans le jour. Là, sur un fond d'un vert sombre, elle aimait à voir son image réfléchie par la surface unie du lac; mais quand le miroir venait à trembler, elle croyait voir une autre image que la sienne; elle se précipitait vers cette image confuse, et, ne trouvant qu'une eau rafraîchissante qui fuyait entre ses bras, elle pressait avec désespoir le vide sur son cœur.

Le vent du sud avait soufflé une partie de la journée, le calme accablant de la nuit qui succédait à ce vent désastreux était toujours cruel à Amonda. Elle avait inutilement appelé le sommeil; elle errait en proie à ses tourmens dans l'oasis, lorsqu'elle vit un cheval tout harnaché attaché à un arbre, et un Maure couché auprès du cheval. Le Maure était jeune et beau; il dormait d'un sommeil paisible, le visage presque entièrement tourné vers le ciel; son corps reposait mollement; il y avait dans l'expression de son visage tout le calme d'une ame sereine, et dans l'attitude de son corps cet abandon du voyageur vaincu par la fatigue d'une longue route. La lune n'éclairait pas cette nuit; mais les étoiles étaient grandes et brillantes; après une journée de feu, l'horizon gardait encore une teinte rouge comme

les parois d'une fournaise, et l'air semblait avoir une clarté qui lui était propre.

Amonda s'était approchée tremblante, retenant son haleine et pressant à peine sous ses pieds l'herbe de la pelouse. Elle vint se mettre à genoux auprès du Maure, et le toucha de ses mains pour s'assurer que ce n'était pas une ombre. Penchée sur lui, elle le comtempla dans une délicieuse extase; elle écouta avec bonheur le bruit égal et mesuré qui sortait de sa bouche; puis elle inclina son visage vers le sien, et un léger souffle l'ayant effleuré, elle le trouva si doux, que ses lèvres vinrent un instant chercher les lèvres du Maure. Le jeune homme ouvrit les yeux et vit cette gracieuse tête suspendue au-dessus de sa tête. C'était pour lui une céleste apparition, une vision de son esprit exalté par la chaleur du désert. Il était bien éveillé pourtant, et il voyait la jeune fille lui sourire en attachant ses regards aux siens; et lui, dans toute l'ivresse de son ame, lui souriait aussi sans oser remuer, sans oser parler.

— Qui es-tu? dit enfin le Maure. Oh! parle, afin que je sache que tu n'es pas seulement un être d'ombre et de lumière. Cette oasis est-elle habitée par quelque génie? As-tu été enfantée par sa puissance surnaturelle? Mais non, tu es une houri venue pour moi du paradis. On me l'avait dit: pars, va remplir un devoir sacré, et, au milieu des fatigues du désert, Dieu t'enverra une femme céleste. Oh! qui que tu sois, tes baisers doivent être plus doux que la rosée de la nuit; viens, ma poitrine est brûlante. — Et ses bras entourèrent le corps de la jeune fille, et il la pressa sur son cœur.

— Mais toi-même, répondit Amonda, n'es-tu pas le fantôme qui troublait mon sommeil, qui m'apparaissait au loin dans le désert, que je voyais passer dans les nuages, cette ombre que je cherchais partout, qui toujours me fuyait? Je t'ai trouvé à présent; tu ne m'échapperas plus; et elle l'embrassait à son tour.

La nuit était belle, et la brise du lac secouait sur eux des fleurs d'oranger. Nuit d'amour, que tu passas vite!

A mesure que la clarté du jour se répandait dans le ciel, la beauté des deux amans rayonnait de tout son éclat; ils se regardaient avec plus d'étonnement, et il semblait à chacun d'eux que pour la première fois ses yeux s'ouvraient à la lumière.

Mais tandis que la jeune fille souriait, belle comme l'aube d'un beau jour, le front du jeune homme se chargeait de nuages, et des larmes coulèrent bientôt sur ses joues.

— Pourquoi pleures-tu ! lui dit Amonda.

— Regarde, répondit le Maure, le jour est venu ; mon cheval secoue sa crinière chargée de la rosée de la nuit, et frappe du pied la terre. Il m'avertit qu'il faut te quitter.

— Me quitter! s'écria Amonda en pâlissant ; mais pourquoi? Je ne te comprends pas, et ce mot-là me tue.

— J'ai juré à mes frères d'aller voir notre père malade à Togorarin. En te quittant, peut-être je mourrai de douleur dans le désert ; mais Dieu le veut ainsi.

— Oh! emmène-moi avec toi ; car si tu m'abandonnes, je mourrai aussi.

— Tu veux me suivre? dit le Maure avec joie, eh bien ! fuyons ensemble. Il monta à cheval ; Amonda lui tendit les mains ; il l'enleva légère comme un oiseau, et l'ayant assise devant lui, la soutenant de son bras droit, il pressa les flancs de son cheval et le lança dans le désert.

Une voix terrible s'est fait entendre dans l'éloignement et a retenti dans cette immense solitude. Le cheval a tressailli ; sa crinière s'est hérissée, et ses oreilles se sont dressées d'épouvante. Comme pressé par un aiguillon invisible, il se précipite sur sa route plus rapide qu'une flèche. Le Maure n'a rien entendu, il a abandonné les rênes ; oubliant son cheval, et le désert, et les dangers qui le menacent, abîmé dans le regard de la jeune fille, il la tient embrassée, et comme dans un de ces songes où le bonheur nous donne des ailes, il lui semble qu'ils volent ensemble, rasant du bout du pied la terre. La voix grandit et s'approche ; elle sort d'un tourbillon de sable qui s'avance plus impétueux que le simoun, semblable à la nue qui gronde chassée par la tempête. Le tourbillon suit le nuage que soulèvent les pieds du cheval, et plus rapide que lui, il est près de l'atteindre. Le Maure, s'éveillant tout à coup, frémit dans tout son corps en entendant presque à son oreille le rugissement épouvantable du lion. Amonda a reconnu cette voix ; elle saute en bas du cheval et court vers le lion, en criant à son amant : Sauve-toi, sauve-toi! Le jeune homme, ne pouvant être le maître de son cheval que l'effroi emporte, tremblant

pour la jeune fille, saute à terre et vole à son secours. Le lion évite Amonda et passe à côté d'elle en redoublant de vitesse. Il sort comme la foudre du nuage qui l'enveloppe, et fond sur le Maure en rugissant. Lui l'attend de pied ferme et lâche un coup de pistolet dans sa bouche béante. Mais le lion avec une nouvelle fureur se dresse et bondit, il saisit le Maure avec ses griffes, et lui brise le cou entre ses dents. Amonda accourut remplissant l'air de ses cris; elle arrache au lion le corps de son amant, mais voyant son visage pâle et sa tête pendante, elle le prend dans ses bras et tombe avec lui inanimée.

Trois cavaliers parurent alors à l'horizon, un kaïd aux armes d'or, suivi de deux nègres. Le lion regarde venir les cavaliers d'un œil fixe et sans colère, et les cavaliers s'approchèrent du lion sans crainte. Le kaïd, à la vue d'Amonda qui embrassait le corps du jeune homme, jeta sur elle un regard farouche; il ordonna aux nègres de la relever et il l'emporta sur son cheval, laissant sans sépulture dans le désert le corps du jeune Maure. Le lion suivit son maître, mais morne et vomissant des flots de sang.

Arrivé à l'oasis, le kaïd vint s'ssseoir sur les bords du lac, et, tenant la jeune fille évanouie entre ses bras, il attendit qu'elle revînt à la vie. Déjà les couleurs renaissaient sur ses joues, son cœur battait plus fort et son beau sein se soulevait doucement comme dans le sommeil. Le kaïd admirait sa beauté, mais il sentait s'élever une horrible rage dans son cœur. En recouvrant ses sens, Amonda vit son visage sombre et ses yeux enflammés de colère.

— Oh! ce n'est point lui, dit-elle; où est-il? où est-il?

— Qui appelles-tu? lui demanda le kaïd.

— Mais, qui es-tu, toi? s'écria la jeune fille. Tu me fais peur. Oh! non, ce n'est pas son doux regard, sa voix si tendre.

— Tu l'aimais donc? dit le kaïd avec fureur en portant la main à son poignard.

— Plus que ma vie, plus que la lumière du jour! Rends-le-moi, où est-il?... Oh!... je me souviens de tout, à présent... Je veux mourir... Tue-moi, tue-moi!

Frappée au cœur d'un coup de poignard, elle tomba dans le lac, et sa voix expira dans les eaux rougies de son sang.

La nuit fut terrible; le simoun souffla avec furie sur l'oasis;

les arbres déracinés furent emportés au loin dans le désert; le lac, remué dans ses profondeurs, déborda. Lorsque le jour parut, le corps livide de la jeune fille était étendu sur le sable, et le lion expirait auprès de ce cadavre, poussant son dernier rugissement. »

Pendant que le Maure parlait, la brise de la nuit se levait insensiblement; je sentais déjà son léger souffle sur son front, lorsque j'entendis le bruit du canon qui venait me chercher. Je dis adieu à Beni-Salah, je le priai de porter au bey un dernier hommage de mon respect, et je m'embarquai. De jeunes et vigoureux rameurs se courbèrent sur leurs avirons; en moins d'une minute nous abordâmes au navire. C'était un beau brick tunisien que le bey avait fait armer pour nous porter en France. La brise fraîchissait toujours; le brick, retenu par une seule ancre, semblait impatient de s'élancer; les matelots, enchantés d'aller voir Marseille, couraient sur le pont, grimpaient aux mâts avec une joueuse agilité. Il ne règne pas à bord d'un navire barbaresque l'ordre et le silence qu'on observe sur un navire français; les choses s'y font tout aussi bien peut-être, mais tout le monde y parle à la fois, on s'y démène en criant. Au moment du départ, on eût dit une troupe de démons suspendus aux vergues et s'agitant dans les cordages, qui poussaient des hurlemens. Jusqu'à notre arrivée en France, le bey voulut nous donner des témoignages de sa consiidératon pour nous. Le capitaine du brick nous céda sa chambre, que, malgré nos refus, nous fûmes obligés d'accepter, et il se coucha à notre porte dans une mauvaise cabane.

Le capitaine du brick, nommé Amamet, était un des premiers officiers de la marine du bey, au temps où le bey avait une marine, car, à l'époque de notre mission, elle était entièrement ruinée. Il m'inspira le plus vif intérêt; homme d'une nature vraie et inculte, ses précieuses qualités se cachaient sous des dehors désavantageux; il avait besoin de circonstances difficiles pour montrer tout ce qu'il pouvait valoir. Il était borgne et boiteux, ramassé dans sa taille, sans grâce et sans dignité, d'une tenue excessivement négligée; une grande timidité lui donnait un air embarrassé; on eût vainement cherché en lui quelque signe de son autorité. Il s'asseyait modestement dans un coin, tandis que son second, homme d'une taille superbe, se prome-

nait sur le pont, la tête haute, parlant d'un ton absolu, faisant le maître. Pendant les deux premiers jours de notre navigation, je m'étais laissé prendre aux belles manières de ce dernier, qui faisait évidemmment tout ce qu'il pouvait pour écraser son chef et usurper sa place dans notre esprit. La mer était calme, le brick filait sans encombre, Amamet se tenait de côté et laissait régner son second tout à sou aise. Le troisième jour, le temps se dérangea ; le ciel ne cessa pas d'être serein, comme au jour de notre départ, mais la mer devint grosse, et nous allâmes debout au vent de nord qui soufflait avec violence. Amamet commença alors à se mettre à sa place. Je le vis changer peu à peu, à mon grand étonnement. Sa voix grossit avec celle de la mer, son énergie se déploya avec la violence du vent ; l'enveloppe grossière de son ame disparut à mes yeux ; je ne le reconnus plus. Je ne voudrais point décrire ici une tempête, mais le temps devint si mauvais, que nous courûmes un véritable danger. Amamet voulait gagner un mouillage derrière quelque île de la Sardaigne. Il fit orienter au plus près. Nous n'avancions pas du tout ; la proue venait donner dans des lames hautes comme des montagnes ; le navire craquait et tremblait dans tous les coins de sa carène, comme s'il eût touché un rocher. Tout l'équipage eût mieux aimé courir grand largue à l'aventure, que de rester ainsi en butte à toute la fureur de la tempête ; mais Amamet avait repris tout son ascendant, et personne n'osait dire un seul mot. Il était monté debout sur un banc, se tenant avec une main à un cordage, portant ses regards de la mer aux voiles, veillant à tout, ballotté avec le navire tantôt à droite, tantôt à gauche. Je le vis tenir bon dans cette position pendant douze mortelles heures, où je crus mille fois que le navire allait s'entr'ouvrir. J'étais horriblement fatigué par la mer, ma tête pesamment abattue dans mes mais, lorsqu'il fit le commandement de virer de bord. Les accens de sa voix vibrèrent si puissamment à mon oreille, qu'ils dissipèrent mon mal, et je pus regarder les vagues soulevées dont un instant auparavant je n'avais pu supporter la vue. C'est un beau spectacle que celui de la mer courroucée dans le moment imposant où un navire tourne ; il me sembla que c'était la mer elle-même et le ciel qui tournaient avec une vitesse effrayante pour obéir à la voix d'Amamet. La proue dégagée des vagues, nous voguâ-

mes plus vite que les nuages; je n'avais pas idée d'une telle rapidité. Amamet paraissait content de sa manœuvre; il descendit de son banc; le navire peu à peu ralentit sa marche, le vent sembla tomber, nous entrâmes dans une eau aussi calme que celle d'un lac; nous étions au mouillage, abrités du vent du nord par l'île de l'Asinora.

Dès ce moment Amamet devint un tout autre homme pour moi; je fus touché de son air de bonhomie et de douceur; je me reprochai de l'avoir méconnu, je m'attachai à lui prouver que j'avais su l'apprécier dans toute sa valeur. L'aspect des îles de la Sardaigne réveilla en lui tous les souvenirs de sa vie; elles passèrent rapides devant ses yeux; je le vis tour à tour rayonnant de plaisir et tristesse. Mais la tristesse finit par dominer, et je m'aperçus qu'il lui tardait de quitter le mouillage. J'ai connu une partie de son histoire; elle est vraiment des plus extraordinaires. Je dirai seulement ici que les îles de la Sardaigne avaient été le théâtre de ses aventures de pirate. Il professait un profond mépris pour ces contrées; un incident qui survint lui donna occasion de le faire éclater. Sous le prétexte de l'observation des lois sanitaires, les garde-côtes de l'Asinora voulaient empêcher le brick de faire son eau; Amamet devint furieux; il jeta un regard douloureux sur le passé; hélas! le temps n'était plus où son pavillon rouge faisait trembler toutes ces côtes! Il avait bonne envie d'abattre à coups de canons une haute tour, élevée sur le rivage, au haut de laquelle il voyait les insolens garde-côtes armées de leurs fusils. Cependant il s'adoucit; moyennant un peu d'argent, nous prîmes toute l'eau que nous voulûmes, et après vingt-quatre heures environ de séjour au mouillage, nous nous remîmes en route.

Le vent avait un peu cédé, mais il était toujours contraire, et nous obligeait à courir des bordées pour avancer; si bien, que treize jours après notre départ de Tunis, nous étions encore à battre la mer. J'avais une entière confiance en l'habileté d'Amamet à gouverner le navire dans un cas difficile, mais je n'étais pas aussi bien convaincu de sa science hydographique; il commençait à ne pas savoir au juste où nous étions. Pour aller à Marseille, cingler au nord, c'était à quoi se réduisaient, je crois, ses principes de navigation. Enfin, après quinze jours

de mer, le matelot en vigie cria : Terre, terre! Bientôt en effet, nous vîmes distinctement la terre devant nous; mais ce fut alors une grande affaire de savoir quelle était cette terre. Après de longues discussions, il fut reconnu que nous étions dans le golfe de Gênes; nous n'avions plus qu'à longer la côte, et nous arrivâmes le lendemain soir à Marseille.

Nous n'avions pas pu comprendre à Tunis les motifs de l'annulation du traité du général Clausel, nous ne les comprenions pas davantage en France. Nous fûmes vivement affligés de voir qu'il n'avait été rejeté par le gouvernement, que pour ménager des susceptibilités de bureaux. Qu'il me soit permis de le dire en finissant, ce projet d'alliance avec le bey de Tunis, si mal compris, m'a toujours paru le plus fécond en promesses d'avenir, tant à l'avantage de la civilisation qu'au profit de notre politique et de notre commerce. Qu'on se reporte à l'époque où il fut conçu, et l'on verra qu'il pouvait seul satisfaire aux exigences du moment et servir à réaliser plus tard les grandes pensées d'exploration, de conquêtes, de rénovation, que semblait inspirer le rctour du drapeau tricolore. La révolution de juillet avait troublé le repos de l'Europe, la guerre paraissait imminente; le général Clausel, sous l'empire de ces circonstances, voulant concilier les besoins de la France avec la nécessité d'un prompt établissement dans nos possessions d'Afrique, avait fait, avec le bey de Tunis, un arrangement tel qu'il nous permettait de laisser seulement à Alger nos troupes disponibles, sans rien perdre de notre domination sur les provinces d'Oran et de Constantine. Le bey de Tunis présentait, pour remplir ses vues, toutes les garanties désirables; chef d'une maison régnante par droit d'hérédité, jaloux de placer les princes de sa famille dans des positions élevées et de mériter l'amitié, de la France, il accceptait la solidariité de leurs actes Il avait été frappé d'étonnement par la prise d'Alger, et redoutant les intentions de l'Europe sur l'Orient, il cherchait notre protection dans cette alliance, il ne pouvait nous servir d'auxiliaire pour étendre la civilisation d'Alger dans toute la régence, sans la porter à Tunis même. La civilisation faisait la conquête de deux états barbaresques, au lieu d'un; le seul lien qui pût résister à ses efforts, le fanatisme religieux, ce nerf puissant de la rebellion,

était brisé. Cette haute conception du maréchal Clausel, née des nécessités de l'époque, répondait encore aux vœux d'économie de la chambre des députés. Un pareil système, s'il avait été suivi, aurait mis probablement d'accord les partisans *de la colonisation* et les partisans *de l'occupation*, car nous aurions pu bien vite recouvrer nos dépenses, en portant tous nos moyens d'action sur un seul point, en y concentrant toute notre activité, au lieu de la dépenser en pénibles efforts sur toute l'étendue de la régence, en substituant, en un mot, à une occupation longue et onéreuse, une colonisation profonde et productive.

J.-L. LUGAN.

LE PALAIS

DES BEAUX-ARTS.

La ville de Paris s'augmente et s'embellit ; de tous côtés des édifices publics et particuliers s'élèvent où s'achèvent avec ardeur ; on ne peut quitter six mois la capitale sans y trouver au retour de notables changemens. C'est une verve de construction que nous n'avons jamais eue. Sauf les faveurs inévitables, la sévérité que met l'administration à forcer au reculement les maisons qui y sont sujettes, se soutient mieux qu'on ne pourrait le croire dans un pays où le gouvernement fait profit de tout pour s'attirer des amis ou payer des services intéressés, et bien qu'on ferme les yeux sur quelque mal, il n'en est pas moins vrai que nos rues s'éclargissent considérablement ; la circulation devient plus facile ; enfin l'air se pourra bientôt pratiquer de libres passages à travers l'épaisse agglomération parisienne. Dans cent ans, s'il n'arrive quelque grand cataclisme peu propable, Paris sera une des plus belles villes du monde; car le développement de ses rues et de ses places n'étant point acheté au prix d'une régularité fixée d'avance et monotone, lui laissera toutes ses qualités pittoresques ; grâce au hasard de ses longs siècles d'existence et de gloire, elle offrira le magnifique spectacle d'un immense chaos admirable-

ment organisé, et s'il est vrai que l'art soit l'ordre dans le désordre, on conviendra que jamais société n'aura laissé à la postérité œuvre d'art plus gigantesque.

C'est ainsi que les hommes se transmettent de génération en génération les perfectionnemens qu'enfante la vie sociale, et l'on ressent d'ardentes aspirations vers l'avenir, quand on se prend à songer que ces avantages sont à toujours acquis pour le bonheur du genre humain, quand on reconnaît qu'il n'est plus sur la terre de barbares, si nombreux qu'ils soient, dont la force brutale puisse égaler la force intelligente de la civilisation européenne. — Qui voudra nier le progrès maintenant ? il est dans le fait même des choses.

Depuis plusieurs années, les architectes ont beaucoup contribué aux améliorations que nous indiquions tout à l'heure. Ils ont cédé au grand mouvement d'indépendance qui, sous le nom de romantisme, est venu émanciper les artistes; nouveaux soldats de la réforme, ils ont secoué les chaînes d'une école fondée par un homme de génie, mais que l'ineptie de ses adeptes avait rendue intolérante et poussée loin du vrai. La parole de David ayant cessé d'être comme le dogme absolue d'une religion révélée, le sentiment de l'art grec et romain, n'a plus été pour eux une loi hors de laquelle il n'y avait pas de salut. Ce ne sont plus des conducteurs de maçons jetant sans étude toutes leurs bâtisses dans un moule uniforme, ne se livrant à aucune inspiration, et allant pitoyablement chercher à Pestum ou à Rome leurs plans, leurs dessins, et jusqu'à la coupe de leurs pierres; devenus soumis, ils ont mieux apprécié nos besoins, leurs regards ont acquis de la portée, leurs idées de la force, leur volonté de l'étendue. S'ils puisent aux sources de la renaissance et du moyen-âge, du moins méritent-ils nos éloges pour ne les pas copier servilement, et doit-on se féliciter qu'ils délivrent l'humide et froid Paris des temples antiques. Il y a toujours à gagner à ne pas aliéner sa pensée dans celle d'un autre, à faire effort personnel, à refuser l'immobilité, à chercher et tenter des voies meilleures, et le fait est qu'en dépit des pauvres gens qui s'attèlent derrière le char, il est impossible de nier que le novateurs n'aient trouvé d'excellentes choses.

La marche progressive des architectes ne se peut toucher du

doigt comme celle des autres artistes, il leur est impossible d'envoyer une maison à l'exposition, et quant à des plans, ils ne sont guère compris que des hommes spéciaux; toutefois elle commence à ressortir de l'ensemble de leurs ouvrages, et sans chercher de nombreux exemples, il est évident que les ciselures de l'étage monté sur l'ancien hôtel du quai d'Orsay, le caractère des constructions adossées, rue Neuve-Vivienne, au passage des Panoramas, et encore la façade ornée de marbre des nouvelles maisons bâties rue de Richelieu, au coin du boulevard, partent d'un tout autre point de vue que celui de l'empire, et dénotent la volonté de quitter les lignes droites et les murs plats et blancs pour entrer dans un système de vie et de couleur. Nous ne connaissons pas les auteurs de ces bâtimens, mais nous avons plaisir à prouver ici que leurs efforts ne passent point inaperçus. Du reste, on aurait tort de s'étonner, il nous semble, que les architectes aient été les derniers atteints par la réaction. L'exercice de leur art est à la portée d'un si petit nombre et remue de si grosses sommes, que leurs tentatives sont difficiles et demandent à être autorisées, légitimées, en quelque sorte, par l'assentiment général. Il est peu de capitalistes disposés à faire les frais d'éducation de leur architecte; cela coûte trop cher. Et puis, si une cabane fut toujours le premier ouvrage de deux hommes qui se réunissaient, l'architecture proprement dite ne fut-elle pas toujours la dernière œuvre de la création humaine? Elle a besoin de tous les autres arts pour se constituer; elle est obligée d'attendre qu'on lui fournisse les moyens de se développer, et dans le cas où il ne serait pas exact de dire qu'elle formule le plus haut degré de l'illustration d'un peuple, il est certain qu'elle emploie toutes ses connaissances pour se produire, et qu'elle résume de la sorte toutes ses lumières.

Si ce que nous venons d'avancer a quelque chose de vrai, il s'ensuit forcément que l'achitecture ne peut guère inventer, et que ce serait à peu près une niaiserie de s'étonner qu'elle ne prit pas l'initiative. Ce sont les siècles et les besoins des nations qui créent les nouveaux styles. Il est aisé de le prouver. L'architecture pleine d'air et de lumière des Grecs et des Romians s'explique par le climat où ils vivaient et leur culte pour la beauté matérielle, comme le clair-obscur des cathédrales gothiques par

les mystiques croyances du moyen-âge. Celle de la renaissance, en s'épanouissant dans des formes larges et charnues, indique assez le retour des esprits vers le sensualisme; le christianisme fait place au catholicisme. Elle est tout imprégnée des études de l'antiquité qui refleurissaient. Ce n'était pas dans une église à ogives que Jupiter tonnant aurait pu devenir un saint Pierre; ce n'était pas dans une chaire gothique qu'un pape nourri des lettres grecques aurait conjuré *les dieux* de protéger Rome, comme s'il oubliait qu'il n'y avait plus qu'un seul Dieu dont il était le vicaire. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer comment l'ampleur et l'extravagance du goût, sous Louis XIV et Louis XV, cadrent d'une manière précise avec la pompe vide et la corruption des deux époques, de même que plus tard sa raideur et son appauvrissement avec l'ignoble despotisme militaire qui écrasait toute fleur d'imagination. — Ainsi, en jetant un rapide coup d'œil sur la masse générale des monumens, nous sommes confirmé dans cette idée que l'architecture résume l'état des autres arts; ainsi, peut-être serait-il bien de dire qu'elle reflète généralement l'esprit de la société. — La bonne architecture doit ressortir des mœurs et s'adapter aux coutumes; c'est pour cela que nous avons tant de dédain pour celle de l'empire. Il semble qu'alors le génie comprimé des hommes n'eût pas même assez de puissance pour produire un mauvais style propre à l'époque. On se contenta de faire du grec et du romain bâtard. En définitive, il y avait parfaite homogénéité entre la grande perruque, la veste de velours, la pendule à Bergerie, le fauteuil en bois doré et les hôtels à mascarons de Louis XIV et de Louis XV; mais où trouve-t-on cette unité de nos jours? Qu'ont de commun avec notre ciel, avec nos mœurs, avec nous, les portiques à triangle dont on charge notre sol depuis bientôt quarante ans? Pour moi, je le déclare, la Madeleine et la Bourse ne sont pas à mes yeux de déplorables édifices, seulement parce qu'ils sont de très mauvaises copies de l'antique, mais aussi parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre climat, et qu'ils font violence à nos habitudes comme à leur destination. Les colonnades qui les enveloppent préservaient le vaisseau chez les anciens des ardeurs du soleil, tandis qu'ils ne

servent chez nous qu'à engouffrer le vent ou la pluie, et à garder l'humidité.

Dans l'église catholique de la Madeleine il est impossible d'assigner une place raisonnaible pour la chaire. En quelque endroit qu'on la veuille poser, elle troublera l'ordonnance de l'ensemble, elle blessera les yeux, elle gênera et embarrassera : au lieu d'être partie d'un tout, comme dans les cathédrales du moyen-âge et dans les basiliques de la renaissance. Ou il faudra se résoudre à sacrifier l'effet de toutes les grandes lignes générales, ou la chaire de la Madeleine ne sera qu'une mesquine tribune de bois, indigne du lieu et de son objet !

La masse immense de la Bourse, qui couvre la surface d'un gros village, ne contient, après tout, qu'une grande pièce assez froide en hiver et intolérablement chaude en été. Conçoit-on qu'en un lieu comme celui-là, destiné à la négociation des affaires, on n'ait pas disposé un jardin où les trafiquans puissent respirer pendant les grandes chaleurs ? Et aussi, du moment qu'il paraissait bon de loger sous le même toit la bourse et le tribunal de commerce, ne convenait-il point de donner au tribunal toute la solennité que doit avoir un palais de justice ? N'est-ce pas une espèce de profanation de le reléguer au premier en une chambre que les agens de change semblent avoir abondonnée, comme on laisse quelques pièces aux domestiques dans les combles ? Et, mon Dieu ! ne copiez rien, ne cherchez pas à faire des monumens pour dire ensuite : Voilà que nous avons élevé un monument ! Allez, vos constructions prendront d'elles-mêmes grande figure, si vous remplissez votre unique devoir, si vous étudiez avec conscience et portée les mœurs de vos contemporains, les accommodemens qu'elles exigent, la destination spéciale de l'édifice, dont vous êtes chargé, et les propriétés du lieu où vous avez à bâtir. Il nous faut aujourd'hui des maisons à l'extérieur élégant et simple, aux dégagemens faciles, aux appartemens chauds et confortablement ordonnés ; enfin aux boutiques saillantes, et dont le service ne gêne pas les voisins. C'est ce qu'on ne trouve presque nulle part, et cependant nous ne demandons rien là que de bien naturel ; car, s'il faut en croire une traduction que je lisais hier, il y a long-temps que Xénophon a dit pour la première fois : « La commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté. »

Ces réflexions ne paraîtront peut-être pas inopportunes en tête de l'article que nous voulons consacrer aux travaux de l'École des Beaux-Arts. L'importance de cet édifice dans lequel M. Duban est venu hardiment appliquer les idées nouvelles, n'a certes, pas donné peu de foi et de confiance aux jeunes gens du dehors qui sympathisent avec lui ; et il est bon de dire, à ce propos, comment il a pu faire triompher ses convictions d'artiste. Le portique du château de Gaillon, recueilli par les soins religieux de M. Lenoir et placé au milieu de la cour du palais des Beaux-Arts, offusquait depuis long-temps les yeux des membres de l'Académie. A peine M. Duban eut-il pris possession des ouvrages dont il était chargé, qu'ils voulurent, au nom de leur autorité presque souveraine, lui imposer la loi d'abattre ce charmant morceau, dont le style plein de vie et de grace, est un éternel démenti à leurs leçons. — Ces pauvres bourgeois, devenus par le plus étrange hasard du monde, maîtres en fait d'art, voudraient enfouir ou briser toutes les œuvres du passé ; ils se regardent naïvement comme parfaits, et croient volontiers que leurs ouvrages sont des modèles assez complets pour qu'on doive sacrifier tout le reste. — On alla jusqu'au ministre, et comme celui-ci hésistait, M. Duban auquel on représentait d'ailleurs qu'il était dans son intérêt de céder, puisque le portique obstruerait la vue de sa façade, ne voulut jamais se prêter au vandalisme des académiciens et offrit sa démission. L'homme du juste-milieu, sans lui donner précisément gain de cause, lui dit : « Allez toujours, » et le délicieux ouvrage attribué à Joconde resta debout (1).

(1) On ne peut se faire idée de l'acharnement que mettent certains membres de l'Institut à poursuivre tout ce qui n'est pas de leur école. Non-seulement M. Fontaines et ses dignes émules se mettent sans pudeur à la porte du Louvre et empêchent d'entrer ceux qui leur déplaisent, mais on le voit, ils veulent abattre jusqu'aux œuvres du passé. C'est la rage des impuissans. Ils ont encore exclu de l'Exposition dernière des artistes comme MM. Huet, Marilhat, Gigoux, Clément Boulanger, Delacroix, Moine et Preault. MM. Thevenin et Blondel, juges d'un homme de la trempe de M. Eugène Delacroix! Heureusement nous avons pour nous consoler des traits pareils à celui de M. Duban.

Cette année, bien que M. Champmartin se soit félicité publi-

La fermeté montrée tout d'abord par le jeune architecte lui a beaucoup servi; on a vu qu'on ne pourrait obtenir de lui nulle mauvaise concession, et comme il arrive ordinairement en pareil cas, on l'a laissé maître absolu de ses travaux. Ils sont aujourd'hui assez avancés pour qu'il soit permis d'apprécier le plan général. — S'il est vrai que l'architecture ait besoin qu'on la fasse valoir, et s'il est exact encore que les Grecs, nos maîtres en toutes choses, avaient accoutumé de bâtir selon les lieux où ils se trouvaient, il faut avouer que M. Duban a parfaitement rempli ces conditions difficiles. D'abord il a conservé à l'entrée à gauche, la jolie façade du château d'Anet. Ce monument dont la conservation est due, comme tant d'autres, aux lumières et au zèle de M. Al. Lenoir, est un des premiers ouvrages de Philibert Delorme; il fut bâti vers 1540 pour Diane de Poitiers, et il embellira dorénavant, de ses petites colonnes gracieuses et richement sculptées, l'entrée de l'ancienne chapelle des Petits-Augustins. Le fameux groupe de la Diane au cerf par Jean Goujon ornait, dans l'origine, la partie supérieure du portail, là où M. Duban a fait placer l'Amour de Praxitèle. La chapelle des Petits-Augustins est destinée à recevoir les copies de maîtres qui s'exécutent présentement en Italie; celle du Jugement dernier par M. Sigalon, que ceux qui arrivent de Rome s'accordent à présenter comme un admirable

quement de l'indulgence du jury à son égard, il a été question parmi un certain nombre d'élus de retirer leurs tableaux du Musée et de les joindre à ceux des victimes de l'Académie, pour en faire une exposition particulière. — D'un autre côté, deux hommes de cœur, qui se trouvent parmi les juges, ont quitté le tribunal avec éclat, révoltés des injustices dont ils sont témoins. Ne voilà-t-il pas des actions réellement honorables? On ne peut regretter qu'une chose: c'est que M. Delaroche et M. Horace Vernet n'aient pas jugé à propos d'appuyer leur généreuse conduite d'une protestation formelle. Jusque-là leurs ennemis pourront assurer que leur retraite est l'effet d'une brouille d'intérieur, et qu'ils retourneraient avec leurs collègues s'ils en obtenaient satisfaction. Un manifeste venu d'hommes placés comme ils le sont portait le coup de mort à l'institution du jury, et laissait sans manteau, en but au mépris public, ceux qui abusent de leur position et décident du sort de gens qui ne les acceptent point pour juges.

ouvrage, couvrira tout le fond. Les murs latéraux seront en grande partie occupés par les pendentifs dont Michel-Ange a entouré sa grande page de la chapelle Sixtine. On placera dans une salle octogone contiguë les deux tombeaux des Médicis, et les lieux permettront d'observer jusqu'à la manière dont ils sont éclairés à Florence. L'histoire nous apprend que Michel-Ange lui-même arrangea cet effet de lumière, et si nous en jugeons par le moulage du *Pensieroso*, déjà exposé avec le *Moïse*, nous jouirons là d'une des œuvres les plus magnifiques et les plus complètes que l'art ait jamais produites. Puisque nous possédons en outre le groupe de la Mère des Douleurs, pourquoi ne réunirait-on pas les autres travaux de Michel-Ange, et ne lui consacrerait-on pas spécialement les chapelles des Petits-Augustins? Ce serait peut-être une idée grande et forte de remplir ainsi les deux vastes salles de tels ouvrages, comme si l'on voulait, en les accumulant sur un seul point, montrer ce que peut un seul homme, et glorifier l'humanité dans cette immense puissance.

Vis-à-vis du portique d'Anet, M. Duban peut placer, nous a-t-on dit, une façade du XIIIe siècle ; il a prié M. Mérimée, inspecteur des monumens de France, de tâcher de lui en découvrir une qui se trouverait en condition d'être rapportée. Si M. Duban pouvait réaliser son heureux projet, nous aurions ensemble sous les yeux trois échantillons des plus belles époques de l'architecture française. Cela nous donnerait un avant-goût de ce gigantesque musée dont les lecteurs de la *Revue* ont vu M. Gozlan demander la formation ; vaste et belle conception, exposée avec une entraînante vivacité de style.

Les bâtimens de l'ancien cloître qui touchent au portique d'Anet, sont préparés en salles d'études et d'amphithéâtres. C'est là qu'aura lieu tout l'enseignement de l'école des Beaux-Arts. La façade Gaillon s'étend d'un côté à l'autre de la cour, comme un espèce de jubé, et se lie à l'extrémité de ce corps de logis au moyen d'une légère balustrade. Cette disposition motive, avec bonheur, la façade que l'on voulait conserver, et forme une riche avant-cour au palais proprement dit. Il était difficile de se montrer plus ingénieux que ne l'a été M. Duban en cette occasion. Il ne s'est pas non plus contenté de garder pour toujours à notre admiration le portique, objet

de si vives querelles, il l'a restauré avec un goût extrême, il a rétabli respectueusement les traces de couleur qui s'apercevaient dans les médaillons, et dès aujourd'hui, on peut entièrement juger de ce charmant ouvrage de la renaissance. Le château de Gaillon fut bâti par le cardinal d'Amboise vers 1505. Plusieurs écrivains l'ont attribué au frère Giovanni Giocondo, que Louis XII appela en France à son avénement au trône; mais comme Jean Joconde était de retour en Italie au commencement de 1506, il y a lieu de croire que le château de Gaillon n'était pas de lui. Quoi qu'il en soit, il est impossible de trouver rien d'un style à la fois plus pur et plus léger que ce qui nous en reste. Nous pouvons ajouter ici que lors de la discussion soulevée à propos du maintien de cet arc dans la cour de l'école, M. Duban employa, à ce qu'il paraît, avec quelque habileté la tradition fort peu certaine qui l'attribue à Joconde, il apprit à ses adversaires que Giovanni Giocondo était, comme beaucoup d'artistes de son temps, un savant très profond, et qu'il avait laissé sur l'architecture antique les plus graves et les plus sévères travaux. Peut-être devons-nous à cela que les grands faiseurs de l'Institut et les judicieux arrangeurs du Louvre n'aient pas insisté davantage. Ils auront cru que l'exemple n'était pas trop dangereux, et sûrs que la contagion ne viendrait jamais infecter leurs ateliers, ils auront pardonné à Joconde sa débauche d'esprit, en faveur de ses études classiques.

Du reste, ce devait être une divine habitation que le château du cardinal d'Amboise. L'ami et le ministre de Louis XII avait convié tous les artistes du XVIe siècle à venir y travailler, et nous voyons M. Thoré, dans les intéressans articles qu'il a publiés dernièrement sur le musée d'Angoulême, admettre que le bas-relief de saint George combattant le monstre, attribué à Paul Ponce Trebati, sort aussi de là. Cette délicieuse sculpture est encadrée aujourd'hui dans la cheminée de Germain Pilon, que l'on cache à tous les yeux au fond du musée d'Angoulême. — Quand on voit Trebati, l'auteur de l'admirable statue couchée du prince Carpi, ciseler un panneau, ou Jean Goujon tailler en personne la pierre de l'hôtel Carnavalet, on ne s'étonne plus des belles finesses et du merveilleux goût d'ornementation qui nous ravissent devant les portiques d'Anet et de Gaillon.

Alors les plus grands artistes ne dédaignaient aucun travail. Ils n'avaient pas cette fausse dignité qui se retranche dans un certain ordre de travaux, souvent pour cacher une cruelle stérilité, comme ces médecins imbéciles qui penseraient se déshonorer à soigner un chien ou un cheval. Ils ne se croyaient au-dessous d'aucune application de leur art, quelle qu'elle fût. Germain Pilon, après avoir créé les trois Graces, répandait mille arabesques et mille fantaisies pleines de verve sur le marbre d'une cheminée, comme le grand Michel-Ange faisait de sa puissante main des dessins de reliures de livres. Ils savaient que le génie, semblable à l'hôte de Bacchus, change en or tout ce qu'il touche, et qu'il n'est rien où l'on ne puisse mettre du talent.

Pour retourner à l'École des Beaux-Arts, on peut dire que M. Duban est déjà récompensé du courage qu'il a mis à conserver le portique de Gaillon. Cette architecture svelte et légère se détache avec une grace extrême sur les masses du fond, et la façade du palais apparaissant à travers ses percements à jour en reçoit un relief d'un effet très pittoresque. On dirait un voile de femme qui donne un attrait de plus au visage qu'il couvre sans le cacher. Ce bâtiment était la partie la plus avancée de l'École lorsque M. Duban fut désigné pour l'achever. Les lignes principales étaient tracées, les étages indiqués; il a dû agir sur un plan fourni d'avance, et il a obtenu, selon nous, un excellent résultat. Le front de son palais est d'un goût neuf et original, ses proportions pleines d'élégance nous font bien augurer du succès de l'ensemble. M. Duban ne recule devant aucune des innovations qu'il juge bonnes, et nous aurons enfin de la couleur sur les murs. Tout le premier étage portera de grands médaillons peints sur pierre de Volvic, les chapiteaux des colonnes et les colonnes plaquées elles-mêmes seront discrètement enluminés. Nous encourageons beaucoup M. Duban à persister dans son entreprise, et nous nous faisons une véritable fête de voir appliquer ces principes de coloration monumentale dont les Grecs et le moyen-âge nous ont donné l'exemple et que nous appelons de nos vœux depuis bien long-temps. L'édifice enferme, dans son développement, un grande cour à laquelle un pavage mêlé de beaux marbres donne une animation singulière. Au reste, le public sera bientôt à même de contrôler nos éloges, on met la dernière main à tous ces travaux. Déjà les

parois des escaliers sont revêtues des marbres de diverses espèces qui les relèvent d'une façon si grandiose ; déjà les plafonds sont ornés de rosaces et de moulures qui n'attendent plus que la couleur pour répandre partout l'accent et la vie dont la pierre blanche est toujours privée.

Le rez-de-chaussée du palais était primitivement divisé en petites pièces destinées à des services différens ; le nouvel architecte en a fait cinq ou six galeries où l'art sera représenté chronologiquement par les copies et les épreuves en plâtre des chefs-d'œuvre étrangers que l'on est en train de se fournir. Les assemblées de professeurs, les expositions des concours et des envois de Rome auront des salles spacieuses au premier, tandis que l'étage supérieur restera affecté à la bibliothèque et à la collection des modèles d'architecture, ainsi qu'au moulage de petite dimension, comme médailles, camées, objets de glyptique, etc., etc. — N'oublions pas ici que les douze piédestaux qui garnissent splendidement tout le front de l'édifice sont destinés à recevoir douze copies en marbre des statues antiques gardées en Italie. Les réglemens de l'École portent que chacun des grands enfans dont nous payons la pension à Rome, pour la plus haute illustration de la France, est tenu d'en envoyer une gratis à l'État. L'École de Rome n'aura certainement jamais produit que cela de bon durant tout le cours de son inutile et trop longue existence. — Enfin, dans l'espace demi-circulaire qui se trouve entre le portique Gaillon et la face du palais, seront déposés avec méthode les fragmens sculptés de pierre et de marbre que possède l'École. Ils formeront là, pour ainsi dire, un musée en plein vent dont la cuve, dite de Saint-Denis, restera un des morceaux les plus saillans. Nous ne pouvons procurer aucune notion exacte sur cette cuve. Toutes nos recherches ont été vaines. Elle est ornée de sculptures fort grossières auxquelles il nous paraît difficile d'assigner une époque. Lenoir, dans ses consciencieux ouvrages, en fait remonter l'origine jusqu'au XIIe siècle, mais nous ne découvrons pas sur quoi est appuyée une telle opinion. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que ce monument rare et curieux appartenait au réfectoire de quelque abbaye, où il servait aux ablutions des moines. En ce cas, on devrait le regarder comme un nouveau témoignage de la richesse et du luxe qui s'introduisirent promptement

dans les couvens, car cette pierre d'un seul morceau a treize pieds de diamètre.

L'école des Petits-Augustins, une fois achevée, se trouvera au fond, malgré les changemens de forme, rendue à la première destination qui lui avait été donnée par la convention natonale. Quoi qu'on en ait pu dire, la république est bien loin de s'être montrée aussi antipathique aux beaux-arts qu'on le prétend, et puisque nous en avons une occasion naturelle, nous allons tâcher de rétablir la vérité à cet égard. On répète toujours, et nous avons volontairement répété nous-mêmes, que c'est à M. Lenoir qu'on doit la conservation de presque toutes les sculptures qui nous restent ; il y a erreur, non dans le fait, mais dans l'idée qu'il entraîne comme conséquence, à savoir que ce serait au noble et courageux dévouement d'un seul homme qu'on devrait le dépôt des Petits-Augustins. Nous allons dire ce qu'il en est :

Le gouvernement républicain ne s'attaqua jamais aux beaux-arts, et les coups déplorables portés aux monumens pendant la révolution ne peuvent être regardés de bonne foi comme l'expression de sa volonté ni de sa doctrine. Ils sont dus à l'effervescence sauvage qui accompagne toujours les violentes tourmentes sociales ; ils sont le résultat presque obligé de tout mouvement politique, et les principes monarchiques n'ont pas vu d'excès moins condamnables sous leur règne. De quelque part qu'il vienne, il n'est pas d'orage qui ne laisse derrière soi des ruines profondes. Le fait est que l'assemblée nationale, le jour même où elle déclarait que les biens du clergé appartenaient à la chose publique, chargea son comité d'aliénation de veiller à la conservation des objets qui pouvaient se trouver renfermés dans ces domaines. C'est ce comité d'aliénation qui, recherchant un lieu convenable pour garder les trésors qu'on se proposait de recueillir, affecta la maison des Petits-Augustins au service de la sculpture et des tableaux, en même temps qu'il instituait celles des Capucins et des Cordeliers pour les livres, les manuscrits, etc., etc. Alexandre Lenoir adjoint le 12 *octobre* 1790, la date est précise, à la *commission des monumens* formée par le comité, fut alors spécialement chargé du soin de recueillir les monumens, de les conserver et de les mettre en ordre. Un décret du 11 *janvier* 1791 le confirma d'une ma-

nière officielle dans toutes ses fonctions et attributions.

On voit par conséquent, et il ne faut pas douter de tout cela; car c'est la lecture des ouvrages mêmes d'Alexandre Lenoir qui nous fournit nos détails; on voit, dis-je, que ce savant artiste prit, il est vrai, le fardeau de la grande entreprise qui honore sa mémoire, mais que ce fut par ordre et sous l'assistance protectrice de l'assemblée. Le caractère gouvernemental dont il était revêtu aida nécessairement son courage; cela n'enlève rien à l'intelligence avec laquelle il remplit ses fonctions souvent périlleuses; cela prouve seulement que la république française ne fut pas si indifférente ni si dure aux beaux-arts, puisqu'au milieu même de ses plus cruelles agitations on voit éclater sa sollicitude pour eux. Elle fit autant d'efforts qu'il lui était donné d'en faire pour arracher à la destruction ces richesses dont la perte ne se peut réparer, pour les soustraire au souffle terrible qui balayait tout le passé; et nous voyons encore, le 3 brumaire an II, la convention rendre un décret qui « défend de détruire ou altérer en aucune manière les monumens des arts, sous prétexte de faire disparaître les signes de la féodalité. » L'assemblée nationale, en formant sa commission et en assurant officiellement par un décret. M. Lenoir dans ses fonctions, fit tout ce qu'un gouvernement peut faire, et usa des seuls moyens en sa puissance pour soustraire à la fureur ou plutôt à la vengeance populaire des choses qui représentaient aux yeux du peuple le pouvoir de ses tyrans, élevées qu'elles étaient la plupart à leur gloire, à leur insolent bien-être, ou à leurs plaisirs. Je ne me rappelle plus où je lisais dernièrement que la révolution n'avait pas abattu les châteaux, mais bien qu'elle les avait tués. Cela est juste et vrai. En effet, quel plus irritant témoignage pour le peuple de sa longue vassalité que ces vieux édifices dont les corvéables avaient traîné les moindres pierres! Quelle plus complète expression de sa longue servitude que ces marbres superbes payés avec le produit des exactions commises sur lui! Et pourquoi s'étonner qu'il brise tout cela dans les jours de colère, lorsqu'on ne s'étonne pas de voir Louis XVIII, de retour au Louvre, enlever toutes les N que Bonaparte y avait jetées à profusion? — Le peuple rase les castels, pulvérise les hautes statues, Bonaparte s'approprie les palais abandonnés, Louis XVIII efface les noms qu'un vilain a fait écrire sur les murailles. cha-

cun selon la force de son bras et la grandeur de son esprit. — C'est encore la convention qui, en 1794, sous le ministère du citoyen Benezeth, érigea en *musée national* le dépôt qu'avait formé Lenoir, comme membre de la *commission des monumens*, dans le lieu assigné à cet effet. M. Lenoir avait réuni là avec un ordre chronologique et des dispositions dont ses anciens catalogues donnent la plus heureuse idée, un nombre infini d'objets d'art. C'était à la fois un musée et un lieu d'étude conçu avec cette largeur de vue et cet admirable besoin d'être universellement utile, qui caractérisent tous les actes et toutes les institutions du temps.

La collection des Petits-Augustins fut dispersée sous la restauration. On restitua aux églises et aux maisons royales ce qui leur avait appartenu, et de ce qui devint la propriété de l'état, on forma au Louvre les trois ou quatre salles de sculpture française, que l'on pourrait appeler le musée invisible, tant il est difficile d'y pénétrer. Il est beaucoup à regretter que l'on n'ait pas pris le soin, en rangeant le musée, de disposer ses richesses dans l'ordre chronologique observé par M. Lenoir. Cet ordre est un motif d'intérêt très attachant pour le public, et un précieux moyen d'éducation pour les artistes. L'examen que l'on suit, en partant du commencement vers la fin, comme tout travail fait à cet excellent point de vue de critique, se grave dans l'esprit avec une surprenante solidité, et en vérité, on ne saurait trop nous faciliter de pareilles études à nous qui sommes en général d'une si effroyable ignorance sur l'histoire de nos arts.

Donc, comme nous le disions, le palais des Petits-Augustins est rendu, sous une autre forme, à la destination que lui avait imposée le gouvernement républicain, celle d'un lieu d'étude sur une grande échelle. Aujourd'hui, le but de cet établissement est, après l'enseignement du dessin et des arts qui s'y rattachent, d'assurer un vaste dépôt aux reproductions de ce que l'art a créé loin de nous de plus parfait à toutes les époques. Or, les localités que nous venons de décrire remplissent merveilleusement ce but en lui donnant le plus d'extension possible. M. Duban a bien entendu la tâche qu'il devait accomplir, a bien servi les besoins qu'il devait satisfaire; c'est une gloire acquise pour lui d'avoir montré en une telle entreprise tant de goût, d'adrssse,

et un si noble respect pour les trésors auxquels il était chargé d'offrir un digne abri. Nous jugeons, du reste, inutile de le faire remarquer; ce ne sont pas de vaines richesses que celles que l'on amasse en ce moment au palais des Beaux-Arts, et l'on ne pouvait choisir un lieu meilleur pour les rassembler. Entourés de ces éternels chefs-d'œuvre, les élèves s'abreuveront aux sources mêmes, ils s'instruiront par l'exemple, et certes ce ne sera pas le moins profitable enseignement que celui qu'ils trouveront dans l'observation recueillie et la comparaison attentive d'aussi précieux modèles. — Le travail raisonné est toujours le meilleur, il développe l'esprit et nous découvre parfois notre véritable vocation. Les leçons promptement dites de l'école ne peuvent tout au plus servir qu'à faire d'habiles ouvriers; au contraire, l'étude indépendante des œuvres du passé nous force en quelque sorte à la création, et développe les vrais artistes en leur donnant la mesure de leurs forces.

L'idée de réunir, par des moulages et des copies, les grands chefs-d'œuvre qui ne sont point en notre puissance, est due à M. Thiers. Nous nous faisons un devoir de le répéter, afin de rendre à l'homme politique l'honneur qui lui est dû pour ce qu'il y a de généreux, de large et de franchement libéral dans une pareille institution. Les académiciens rétrogrades sont vaincus. La destination de l'école est désormais fixée, elle restera dépositaire des pièces du procès entre la renaissance et l'antiquité. Puisse-t-il en résulter à la fin une éclatante justice et une égale réparation pour ces grandes époques de l'art, également belles et bien moins éloignées l'une de l'autre qu'on ne l'a cru généralement, sur la foi des chétifs élèves de David.

V. Schoelcher.

UNE VISITE
A L'ESCURIAL.

C'est une grande et éloquente histoire que l'Escurial. Philippe II, qui l'a bâti, y a bien laissé le secret de son règne. Il y a bien empreint tout son génie sombre et dévot. Si vous voulez comprendre ce roi, allez à l'Escurial étudier ses mémoires; allez feuilleter ces murs de granit et de marbre; allez lire ce livre magnifique, enrichi à chaque page des fresques de Jordan et de Cambiazo, où les vignettes sont des peintures de l'Espagnolet, de Velasquez, du Titien, de Murillo et de Raphaël.

L'Escurial, c'est un palais, c'est un couvent, c'est un tombeau, c'est une ville dans le désert; c'est tout cela ensemble, mais c'est surtout un tombeau; c'est un tombeau royal, le tombeau de deux dynasties. Les dômes de l'Escurial, ce sont les pyramides de l'Espagne.

Ce fut vers la fin d'octobre, en 1833, que je visitai pour la première fois l'Escurial. Je vis d'abord les appartemens somptueux qu'habitait la cour, lorsqu'elle y venait résider chaque année un des mois de l'automne. Les valets qui me menaient par ces pièces désertes me firent longuement admirer la chambre où était née sa majesté Ferdinand VII. — Que n'était-il

mort tout enfant dans ce berceau qu'on me montrait! C'eût été tout profit pour lui et pour ses peuples, car une bien lourde responsabilité pèsera sur la mémoire de ce mauvais prince. Oppresseur, débauché, lâche, cruel, parjure tant qu'il avait vécu, aux derniers jours de sa vie, il couronnait ces vertus de son règne en se félicitant d'échapper au terrible avenir qu'il avait préparé. Peu lui importait, comme à Louis XV, ce qui adviendrait après lui. Il comparait ingénieusement l'Espagne à une bouteille de bière, dont il était, disait-il, le bouchon, — *el tapon*. C'était vrai. On a vu, le bouchon parti, quelle explosion s'en est suivie. Mais qui avait mis en fermentation cette généreuse liqueur invinciblement précipitée maintenant hors du vase? Quelle main a brassé tant de maux déjà faits et encore à faire? Quel homme a mérité d'être unanimement maudit par les victimes de l'éruption du volcan? Quel homme, si ce n'est celui qui en avait à plaisir entassé le soufre et le bitume, toutes les matières inflammables? — Aujourd'hui que Ferdinand VII est mort, je ne crois pas, en vérité, que l'Escurial montre si fièrement le berceau de ce monarque aux étrangers.

Du palais, je fus conduit dans le monastère. Sur mes lettres de recommandation, le prieur, empêché alors lui-même par une attaque de goutte qui le retenait en sa cellule, me commit aux soins d'un moine qu'il avait près de son lit, lui lisant le compte-rendu de la dernière course de taureaux à Madrid.

Ce *cicerone*, qui m'échut en partage, était le frère Esteban, un homme d'environ trente ans, plein de cette santé maladive, de cette force réprimée, qui prêtent un si saisissant caractère à l'apparence de certains moines; une de ces belles têtes de cloître telle que se plaisaient à les peindre Zurbaran et Murillo, à l'œil pieux et ardent, au visage chaudement pâle, au vaste front élargi encore par les tempes rasées, et ressortant plus expressif sous une épaisse couronne de cheveux noirs.

Je suis un mauvais voyageur pittoresque, je décris mal les lieux. Ce serait l'homme plutôt que je m'efforcerais d'esquisser, si j'avais un pinceau qui sût animer une toile et la faire respirer.

Assez de touristes d'ailleurs ont dit au juste le nombre des croisées et des portes de l'Escurial; assez ont compté les bizarres compartimens de ses petits cloîtres, qui, selon l'intention

du fondateur, font ressembler le monument, vu du haut des montagnes voisines, à un gril immense. Je ne vous contraindrai donc pas à me suivre par ce couvent, où le frère Esteban me fit tout voir, m'expliqua tout, avec une inépuisable patience.

Il m'avait montré l'église et le chœur en leurs plus menus détails, les autels et leurs statues, les lutrins de bronze; les missels de vélin et leurs fermoirs d'argent, les ornemens sacerdotaux, et aussi l'immense et magnifique collection des reliques, qui, entre autres pièces principales, ne comprend pas moins de onze corps entiers de saints, et cent trois têtes de vierges et de martyrs. Il me fallut admirer également la collection, plus précieuse encore, des reliques réservées, inestimable trésor, à l'adoration duquel ne sont admis que quelques rares protégés. C'est là qu'en de merveilleuses châsses d'argent et d'or, enrichies de perles et de diamans, se conservent, outre beaucoup de fragmens et de parcelles d'apôtres, un des vases des noces de Cana; une plume des ailes de l'archange Gabriel; un poil de la barbe de Jésus-Christ, et onze épines de sa couronne; un morceau de la corde qui lui attacha les mains, un cheveu de la sainte Vierge, et un lambeau du mouchoir avec lequel elle s'essuya les yeux au pied de la croix.

Fray Esteban tira d'un coffre une petite image qu'il me donna: c'était une représentation du martyre de saint Laurent, audessous de laquelle étaient gravées ces lignes, que je traduis littéralement sur le texte :

« Oraison.

« O Dieu tout-puissant! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te supplions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. — Amen ! »

Fray Esteban attendit que j'eusse lu la prière.

— Cette image est touchée à l'os miraculeux de la poitrine du saint, dit-il, avec le calme sérieux d'une foi profonde, lorsque j'eus achevé. Il y a telles fièvres brûlantes dans lesquelles, si vous croyez fermement, la récitation contrite de cette oraison vous vaudrait peut-être l'intercession du martyr et un secours efficace d'en haut.

J'étais fort reconnaissant du cadeau, mais je ne savais trop comment en remercier le bon père.

— C'est grande charité à vous, lui avais-je enfin répondu, de nous procurer ce salutaire préservatif, à nous fragiles créatures, que la moindre étincelle allume et embrase. Heureux êtes-vous, paisibles solitaires dont la vie est assurée contre le feu des passions !

— Qui sait? s'écria vivement Fray Esteban; qui sait? est-ce qu'il n'y a pas des édifices qui brûlent aussi, bien qu'assurés contre l'incendie?

Et il se détourna vite, croyant me cacher la subite rougeur qui lui était montée au front, après qu'il se fut involontairement laissé emporté à cette saillie mondaine.

C'eût été peu discret et dur à moi de la relever. Je brisai là.

Il y avait quatre heures que nous étions sur nos pieds, allant et venant, montant et descendant. J'étais fort las. Mon guide devait l'être bien davantage, lui que la curiosité ne soutenait pas comme moi dans notre exploration. Nous nous trouvions en la sacristie où sont les plus précieux tableaux du couvent. Je m'étais oublié, je l'avoue, en présence des divines Vierges de Raphaël et de Murillo. Je regardais ces chefs-d'œuvre avec une admiration qui prenait tout son loisir. Comme je n'avais pas l'air sans doute de vouloir en finir vite, Fray Esteban, me laissant à mes contemplations, fut se jeter dans un fauteuil. Il posa son lourd trousseau de clés sur une table qui était auprès et s'y accouda. Ce fut là le seul reproche qu'il osât me faire; mais je l'entendis. Je coupai court à mon extase; je m'excusai du mieux que je pus d'avoir si démesurément abusé de la patience du père. Prenant congé de lui, je voulais me retirer.

— Oh! je ne vous fais pas grace encore, dit-il. Il nous reste à voir le Panthéon; mais avant d'y descendre, si vous le permettez, nous irons nous reposer un peu chez moi.

La proposition était si cordialement faite qu'elle autorisait pleinement à ne pas refuser. Je le suivis à travers d'innombrables corridors jusqu'à une petite porte qu'il ouvrit de l'une de ses clés. J'entrai après lui dans une jolie chambre, bien tenue, quoique fort simple. Deux croisées l'éclairaient, regardant les montagnes; sur le parquet la natte de paille fine, l'indispensable *estera;* une table de sapin; des chaises de jonc tressé; au

fond, à gauche, un lit tout blanc dans une étroite alcôve sans rideaux.

— C'est votre cellule, dis-je.

— Et la vôtre, reprit-il avec cette affable politesse universelle chez les Espagnols, qui considèrent comme un rigoureux devoir d'offrir tout d'abord leur habitation à l'étranger qui la visite.

Il m'offrit ensuite, et en homme qui veut qu'on accepte, des cigarres, du chocolat, des confitures, du vin généreux, de toutes les friandises qu'il avait. Comme je buvais de son malaga qui était des plus fin, il s'était hâté d'allumer un *cigarito.*

— Pardonnez-moi si je vous retiens un moment, dit-il, mais nous ne fumons pas dans les cloîtres, de peur de donner aux novices le mauvais exemple. C'est mal d'avoir des vices, ajouta-t-il en souriant; ce serait plus mal encore de les prêcher.

— O mon père, répondis-je, vous exagérez vous-même les austérités de votre règle. Si votre tabac est bon, sa fumée, j'en suis sûr, n'est pas plus mal reçue au ciel que votre encens.

— En ce cas, reprit-il, ma conscience est en sûreté; c'est du Havane pur; goûtez plutôt.

Tout en faisant raison à Fray Estéban de son cigarre, je me menais en long et en large, explorant sa cellule fort curieusement.

Les méchantes figures de saints et de Vierges qui en garnissaient les murailles avaient en leur compagnie quelques gravures mythologiques tout aussi mauvaises, et qui avaient en outre le tort de ne se rapporter nullement à la légende. C'était l'Amour et les Nymphes; c'était sa mère et le dieu Mars. Il est vrai qu'entre les amours et les chérubins, entre la Madeleine repentante et la Vénus infidèle à Vulcain, la différence de vêtement est bien légère. Ce sont là des sujets que la distraction peut confondre. Il n'y avait rien à dire. — Mais en jetant un coup d'œil furtif dans l'alcôve, j'aperçus entr'ouvert sur une tablette, au chevet du lit, un livre qui me parut assez singulièrement venu là; c'était une traduction du *Mérite des femmes* en vers espagnols; *el Merito de las mugeres.*

— Le *Mérite des femmes!* Eh! bon Dieu, pensai-je, qu'a-t-il donc à faire ici? Les femmes! à quoi bon leur mérite en ce lieu, si ce n'est à perdre et à damner? Fray Esteban, Fray Este-

ban ! Quel mauvais esprit vous a pu apporter cette tentation? N'est-ce pas l'ennemi des saints qui aura suspendu au-dessus de vos insomnies ces rameaux séducteurs, dont vous ne pouvez pas même cueillir le fruit défendu, mais vers lesquels c'est déjà pour vous péché mortel de lever les mains.

J'avais tourné la tête. Je rencontrai l'œil perçant du moine qui s'attacha sur le mien ; il savait ce que j'avais vu ; il m'avait surpris en flagrante indiscrétion. Son regard lut soudain en moi tout ce que je venais de me dire.

J'étais confus et embarrassé. Je ne trouvais pas une parole qui renouât notre conversation; mais Fray Esteban, répondant à ma pensée et comme pour se défendre des muettes accusations qu'elle lui avait faites :

— C'est que, voyez-vous, ami, *amigo*, cria-t-il de sa chaise, l'homme n'est pas né pour vivre seul.

Puis, il se leva brusquement; il vint à moi, et me serrant le bras :

— La solitude est mauvaise, continua-t-il de la même voix véhémente.

Il y eut entre nous un moment de silence.

— Ainsi, vous n'êtes pas heureux! dis-je, pressant sa main qui tombait dans la mienne.

— Heureux! reprit-il, riant amèrement; vous qui venez de loin ; vous, qui avez couru le monde, vous les avez dû rencontrer, les hommes heureux! Si ce sont eux pourtant que vous cherchez encore, croyez-moi, ne les demandez point à nos cellules.

Je me taisais. Il ne m'appartenait pas de l'interroger; je n'avais pas le droit de remuer plus profondément en son ame des passions dont j'étais déjà trop coupable d'avoir éveillé les flots endormis. Revenu de sa première émotion, il semblait d'ailleurs lui-même peu disposé aux confidences.

— Nous ferons bien d'employer ce qui reste de jour à visiter les caveaux, dit le moine d'une voix plus calme, non pas encore apaisée toutefois.

Il avait ressaisi son trousseau de clés. Je le suivis hors de sa cellule.

Comme nous traversions le grand cloître, marchant lentement l'un à côté de l'autre, Fray Esteban s'arrêta soudainement devant

l'une des larges peintures à fresque qui le décorent, devant celle même où était représenté le martyre du patron de l'Escurial. Je tenais encore l'image qui reproduisait le même sujet d'après le tableau. Le moine me la prit des mains, et, tombant à genoux, lut tout haut l'oraison :

« O Dieu tout-puissant ! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te prions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. »

— Amen ! répondis-je, reprenant l'image que me rendait le moine relevé.

Je n'avais pas dit cette parole pieusement. Elle était moqueuse alors et mauvaise en ma bouche, aussi mauvaise, aussi peu charitable que ma pensée. Je m'en accuse, car, à ce moment, j'accusais moi-même le pauvre frère d'hypocrisie. Je ne croyais point à la ferveur de sa prière. Je roulais irrespectueusement l'image entre mes doigts, persuadé qu'il avait foi en elle comme moi. Comment ne sentais-je pas au contraire ce qu'avait de touchant l'aveu de sa faiblesse ? Il confessait la lutte, et il implorait la victoire, voilà tout. Mais Dieu exige-t-il davantage?

Nous avions repris notre marche. Fray Esteban rompit de nouveau le silence.

— Vous pardonnez, quant à vous, dit-il d'une voix contenue, vous pardonnez, est-il vrai, ce mouvement coupable que je n'ai pu réprimer ? Vous ne l'ignorez, pas, chacun a ses instans d'oubli et de déraison. Et puis, sans être heureux, on peut être content de son sort. Ne pensez pas je me révolte contre le mien. Il y a dix ans que je vis dans ce désert ; dix ans suffisent bien pour dompter un homme : *para domar un hombre*.

— Suffisent-ils ? pensai-je, observant l'expression involontairement superbe et révoltée des traits du moine dont un rayon du soleil couchant éclaira brusquement le pâle visage, comme nous entrions dans l'église.

Non, non, dix ans n'avaient pas en effet suffi pour t'abattre et te réduire, pauvre créature à l'ame moins forte que le corps ! Présentement je te juge en chrétien. La résignation de ton langage était sincère, j'en suis convaincu. Je ne doute plus de la candide volonté de tes efforts ; mais tu avais tenté au-delà

du possible. Je te vois encore sous cette lueur rapide qui vint te trahir ; non, ton œil humide et ardent ne s'avouait pas vaincu ; l'orgueil de ton front démentait hautement l'humilité de ton cœur. L'homme était debout toujours. Il n'était pas dompté, Fray Esteban !

Nous étions enfin descendus dans le Panthéon.

Le Panthéon, ce tombeau des rois d'Espagne, était autrefois bien nommé. Puisqu'on en faisait des dieux pendant leur vie, puisqu'on plaçait leurs majestés royales côte à côte avec la majesté divine, ce sépulcre où on les mettait tous après leur mort était bien un Panthéon.

Le Panthéon est un large caveau octogone, tout revêtu de marbre et de bronze, auquel on descend par un escalier de bronze et de marbre. Quand vous entrez là, vous avez laissé derrière vous deux autres caveaux plus étroits et plus sombres. Le premier est destiné aux sépultures des infans, des infantes, et des reines qui n'ont point donné de successeur au trône. L'autre est le pourrissoir, — *el pudridero*. C'est dans ce *pudridero* qu'on met pourrir, de longues années, les majestés défuntes. Lorsque les vers ont achevé d'y dévorer leur chair, lorsqu'il ne reste plus d'elles que les ossemens, on transporte les squelettes royaux dans le Panthéon lui-même. Là ils sont enfermés en des cercueils d'albâtre superposés qui remplissent les sept niches du monument. Les rois sont d'un côté, les reines de l'autre, face à face. La dynastie autrichienne est au grand complet. Philippe V, inhumé à Saint-Ildefonse, manque à la sienne. Charles IV est le dernier venu ; on ne l'a que tout récemment tiré du pourrissoir. Au contraire, Charles Ier (ailleurs qu'en Espagne Charles V) marche en tête. Il préside, le sceptre en main, à cette auguste assemblée de majestés en poussière ; c'est lui qui est l'empereur de tous ces rois morts.

Les derniers rayons du jour ne jetaient plus à travers les soupiraux du Panthéon qu'une faible et incertaine clarté. Eussé-je eu l'envie de lire de mes yeux les inscriptions des tombes qui nous entouraient, l'obscurité ne me l'eût pas permis. Mais Fray Esteban avait résolu de pousser son dévouement de *cicerone* jusqu'au bout. Il savait toutes les épitaphes par cœur. Il commença de me les réciter, montrant du doigt à mesure chacun des cercueils qu'elles concernaient. A vrai dire, ce n'était pas

le sens de ses paroles que j'écoutais ; c'était le son de sa voix tout-à-l'heure si émue et troublée, redevenue si calme et sereine maintenant que sa plaie rouverte par moi s'était pour un moment refermée, maintenant qu'il rentrait dans son rôle de guide routinier et indifférent. Qui lui importait en vérité le néant de toutes ces grandeurs ensevelies dont il évoquait machinalement le souvenir. Quelle sympathie pouvaient-elles éveiller en son ame? La misère de tant de pompes royales évanouies était-elle pour le toucher auprès de sa propre misère? On l'avait enterré vivant, lui. C'était son tombeau qui lui demandait sa pitié et ses larmes, non pas celui des dynasties éteintes. Aussi que de dédain et de froid sarcasme dans l'insouciance ironique avec laquelle il termina sa longue énumération! Il venait de me dire la dernière inscription, celle de l'urne de Charles IV.

— De cénotaphe attend le roi actuel, ajouta-t-il, étendant le bras vers l'urne au-dessous. A présent, c'est le tour de Ferdinand ; *aora toca a Fernando.*

Il se tut, c'était tout. Remontés dans l'église, nous nous séparâmes en nous serrant cordialement la main.

Le lendemain j'étais de retour à Madrid, et le roi venait de mourir comme j'y arrivais. Fray Esteban avait bien dit, le tour de Ferdinand était venu.

De quel roi ou de quelle reine est-ce aujourd'hui le tour ? En fermant tous les monastères, le gouvernement espagnol actuel a-t-il laissé au monastère royal quelque moine chargé encore de faire l'appel des majestés défuntes, et de désigner d'avance celle qui est attendue au Panthéon? S'il y a toujours un religieux revêtu de ces attributions, il a beaucoup de chances de prédire moins juste que Fray Esteban, qui garantirait en effet, à l'heure qu'il est, à la petite reine Isabelle, la première tombe vacante à l'Escurial, après celle de Ferdinand VII?

LORD FEELING.

ALFIERI.

Trois hommes dont le génie devait hâter la chute d'une société vieillie apparurent vers 1749 : l'un en Italie, c'était Alfieri ; l'autre en France, c'était Mirabeau ; le troisième dans la rêveuse Allemagne, c'était Goëthe. Chacun de ces hommes, selon la conviction effrayante de notre ère, accomplit sa mission providentielle et mourut en son temps. Est-ce bien providentielle qu'il faut dire ? L'homme ne peut-il choisir la voie où il veut marcher ? Ses passions bornées relèvent-elles de la pensée éternelle ? Quand il croit céder à son propre entraînement, quand il se fait grand de volonté, ne subit-il qu'une loi indomptable ?.... Herder a-t-il dit vrai ?

Cette haute question qui renferme le mystère des destinées de tous, Alfieri ne la fit pas. Jamais sa voix ne demanda compte des tristesses de son ame ; pourtant il pleura souvent. Il ne cria pas au Seigneur : *La poussière vous louera-t-elle ? annoncera-t-elle votre vérité ?* Ému des détresses de ce monde où il faisait son doulereux pèlerinage, il oublia le monde inconnu. Toutes ses révoltes et ses espérances n'eurent pour objet que de ravir l'homme à la dépendance de l'homme. Que faut-il à l'Italie ? Quel don manque à sa beauté ? Elle ne peut rêver un soleil plus pur, des horizons d'une magie plus suave. Sur cette terre où fleurit l'oranger, qu'un souffle élyséen féconde et embellit, la vie est bien souvent un souvenir du ciel.

Caressé par de chaudes et odorantes émanations, bercé par toutes les mélodies, inondé de lumière, l'homme n'y connaît guère les sévères contemplations; rarement le soupir inquiet de l'infini tourmente ses années. Son imagination s'exalte pour le génie grandiose de Michel-Ange; mais c'est devant les vierges de Raphaël qu'il espère et qu'il aime. La nature a tout fait pour sa demeure d'un jour. Son besoin, c'est la liberté; les hommes peuvent le satisfaire.

Alfieri le sentit dévorant et sans limites, ce besoin de la liberté. Pour lui, elle respirait tout entière dans les écrits de Plutarque. Il ne possédait l'histoire de la société grecque et de la société romaine qu'entourée d'un reflet poétique. En proie aux illusions de ces temps qui avaient fini, il en espérait le retour. Dans son ardeur pour l'ordre antique des choses, il ne voyait pas que rien de ce qui a été ne peut être encore; on continue le passé, on ne le recommence pas. Les grandes figures des Timoléon, des Brutus, lui apparaissaient comme les types éternels de l'héroïsme. C'était sous cette forme violente qu'il concevait la liberté. Tourmenté par la conscience d'un bien vainement désiré, il jeta sa malédiction sur les rois. Ce cri d'une ame énergique et sauvage, qui ne voulait d'aucun joug, eut un sourd et long retentissement. Des souvenirs que longtemps la mémoire avait gardés sommeillans ou muets, furent soudain évoqués; sur les lèvres se plaça, à côté des imprécations d'Alfieri, la sombre et majestueuse colère de Dante. On relut Machiavel, on le médita dans une solennelle attention. Plusieurs oublièrent les mélodies amoureuses et délicates de Pétrarque. Dès-lors plana sur les rois une influence ironique et funeste. Alfieri, depuis des années, avait fini sa veille, quand l'Italie secoua ses fers pour en frapper ses maîtres, eux l'envoyèrent à l'échafaud.

Le tribun populaire Mirabeau se plaça tout d'abord au point de vue réel; il ne confondit pas les temps où il vivait avec des temps à jamais accomplis. La tyrannie d'institutions surannées avait avili sa jeunesse; il en prononça la ruine. Sa parole emprunta de ses souvenirs quelque chose de tonnant et d'inexorable; puis il recula devant son ouvrage. Ces majestés évanouies de patriciens et de rois attendrirent ses ressentimens; il les prit en compassion, on oserait presque dire en amour; et,

pour les ranimer, il voulut arrêter cette ère des peuples qui s'avançait formidable et rapide; elle l'écrasa dans sa course : les destinées de Mirabeau étaient finies.

Étranger aux ivresses de la colère et de la haine, Goëthe vit avec un calme dédaigneux l'effroi qu'inspire à des créatures bornées la puissance d'autres créatures non moins bornées, non moins dupes d'une volonté d'illusion. Il savait tout ce qu'il y a de faiblesse dans les moyens, de vanité puérile dans les efforts; la foi sociale n'était pas la sienne. Tant de races effacées, tant de cultes naguère pompeux et triomphans, entraînés dans le mystérieux écoulement des âges, voués à la curiosité inquiète ou méprisante d'autres sociétés, voilà ce qui le fit rêver. Goëthe se traîna tout jeune dans la lente agonie de l'ennui; il expia les appels d'une science orgueilleuse et vaine par les déchiremens du doute. Aux prises avec cet ennemi, il laissa échapper une plainte lamentable et mit à nu le mal sombre de son ame; ce mal était le mal de tous. Lui se rasséréna; il s'établit dans ce doute objet sacré de ses premières terreurs : le doute devint pour lui un état heureusement animé. Une fois désintéressé de sa propre souffrance, Goëthe est vraiment artiste; il peut, au gré d'une fantaisie admirable dans ses formes diverses et dans sa vérité profonde, évoquer tout un monde. L'inspiration qui ne jaillit pas de ses souvenirs, l'émotion absente de son ame, il la demande à l'étude, à la méditation. Fort de son observation, fort surtout de son calme intérieur, Goëthe n'altère jamais la réalité des temps et des personnages, pour mettre en saillie une passion absorbante et personnelle. De là ces figures savamment peintes et continuées dans des nuances infinies.

Rien de tout cela n'est Alfieri. Ce regard de paisible et lumineuse investigation que l'artiste allemand promène sur les hommes, dont il éclaire leur conscience, est inconnu au poète italien. La liberté fut la conviction ardente et sévère d'Alfieri; elle troubla son instinct moral, mais elle fit son génie. Dédaigneux de ces vies de poètes dépensées en rêveries ascétiques ou amoureusement plaintives, il voulut influer sur les grands intérêts de l'homme. Ses moyens pour atteindre ce but ne furent jamais le résultat de combinaisons profondes; souvent même il fit de ces moyens une application fausse et détournée

de la morale. L'expression d'un besoin social domina toutes ses productions ; expression exagérée sans doute, quand on la met en face de la réalité vivante, mais expression toujours consciencieuse et, par cela, vraiment ennoblie. Ce fut sous la surveillance jalouse d'une passion solitaire et sans frein qu'Alfieri négligea l'étude et l'inspiration des temps ; lui-même posa des limites étroites à son génie. Citoyen de la Rome des Gracques, il eût fait pâlir sous l'éclair de sa parole les patriciens les plus altiers ; sujet honteux, mais révolté d'une chétive principauté d'Italie, il prit la scène pour son forum et la remplit de ses sauvages ardeurs. Pas de puissance qu'il ne bafoue et n'injurie, à la face de laquelle il ne jette l'écume de sa colère. Quelquefois il prête aux rois eux-mêmes la profondeur de ses mépris ; alors cesse toute illusion : la vérité du dialogue et du personnage se perd dans l'emportement du poète. Jocaste, voulant détourner Polynice de ses projets contre Etéocle, s'écrie : « O trône cruel, es-tu autre chose qu'une injustice antique, toujours soufferte et toujours plus abhorrée? » Que Mme Roland, qu'Éléonora Pimentale, tiennent ce langage, il est vrai ; mais dans la bouche de la reine de Thèbes, l'invraisemblance est choquante.

La civilisation, les mœurs des temps modernes, ne sont pas moins méconnus dans la presque totalité des sujets qu'a poétisés Alfieri. Grecs, Romains, princes, guerriers du moyen-âge, tous expriment la pensée du poète dans une langue qui est la sienne. Si les noms étaient changés, si l'on supprimait quelques détails semés çà et là, il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne fît l'action antique contemporaine de notre société. Le caractère du siècle et de la nation où il prend ses personnages, ne l'inquiète que peu. D'où est Agis? Sparte avait-elle des discoureurs? Ses Brutus ne diffèrent guère des Brutus de la tragédie française. Et Almachilde et Ildovald? Leur amour est bien pur, bien délicat : on dirait presque les héros de *Clélie* et de *Cyrus*. Où sont les traits des vainqueurs sauvages de l'Italie? Ont-ils assisté aux orgies d'Alboin? Ont-ils bu avec un rire insolent et féroce dans le crâne d'un ennemi vaincu? Les froides solitudes du Nord avaient-elles des fils semblables à ceux de la région où les nuits ont des chants et des fêtes? Almachilde et Ildovald ne sont pas plus des barbares que

Bajazet et Orosmane ne sont des Musulmans, que Zamti n'est un Chinois.

Alfieri se mêlait difficilement aux hommes; il vivait moins avec eux qu'avec sa rêverie. Peut-être faut-il attribuer à ce penchant pour la solitude l'extrême simplicité qu'il a mise dans ses conceptions tragiques, le peu de mouvement qui s'y fait sentir, et le nombre borné des personnages. Quatre à six figures suffisent au développement de l'action : jamais il ne va au-delà. L'attention ne se fatigue pas; mais il résulte de cette constante réapparition des mêmes acteurs une sorte d'uniformité solennelle et froide, quelque chose de prévu. On aime assez à flotter entre des incertitudes : s'il n'y a pas émotion de cœur, il y a certainement curiosité, vague inquiétude, désir. Alfieri met-il une conspiration en scène, tout se passe entre deux ou trois personnages. L'immense mouvement, la richesse d'émotions excitées par la variété des figures et des passions contraires, par d'habiles incidens, tout ce qui trouble enfin dans *la Conjuration de Fiesque*, dans *les Piccolomini*, reste inconnu à Alfieri.

Alfieri pouvait tout oser. Comment se fit-il l'esclave de la forme française? Y eut-il de sa part impuissance de faire autrement? Pourquoi n'a-t-il pas mis dans ses drames nombreux quelque chose de sa nature inquiète et vagabonde? lui qu'une fièvre d'émotion emportait sur les grandes routes, lui qui traversa deux fois les villes et les déserts avec la vitesse fantastique du coursier de Mazeppa? Où est l'action? Comme, dans la tragédie française, toutes les ardeurs de l'ame s'épuisent trop souvent en récits. Les dénouemens échappent à l'imitation; ils sont réalisés sur la scène, mais dans une sorte de silence et d'immobilité. Puis, au lieu de ces froids palais, où il devait se trouver bien à la gêne, que ne mettait-il parfois la solitude, avec ses bruits sauvages, ses parfums, son indicible mélancolie? Que ne découvrait-il à nos regards fatigués de décorations factices, une fraîche campagne, éclairée par un pur soleil, animée de laboureurs et de simples jeunes filles? De telles séductions vont, comme un souffle printanier, caresser les besoins sommeillans du cœur, lui rendre la poésie des impressions heureuses. Qui voudrait oublier *Titania* endormie sur un lit de fleurs au doux chant de ses fées? Alfieri n'a-t-il pu

un instant se séparer des rois et des reines, pour s'introduire, à tout petit bruit, dans un intérieur modeste, où ne tombent point de paroles déclamatoires? Le docteur Faust oublie son front chauve, ses misères d'orgueil, dans la pauvre chambre de Marguerite. Combien le redouté comte d'Egmont se sent heureux à regarder sa jolie Claire, à écouter son parler si naïf et si bon ! Les rois et les grands ne trônent pas toujours.

Alfieri a fait le second *Brutus;* mais il n'y a pas mis Calpurnia inquiétant l'ame ferme de César par d'étranges et sinistres récits : ces guerriers qu'on a vus combattre au sein des nuages, et dont le sang tombait en pluie sur le Capitole; ces spectres, échappés des tombeaux, qui erraient le long des rues en jetant des cris perçans et lamentables; et plus loin, Portia se tenant tremblante sur le seuil de sa maison, pour adresser aux passans quelques questions avides : César est-il au Capitole? A-t-on quelque nouvelle de César? Son trouble est grand : « J'ai entendu un bruit tumultueux comme de gens qui se battent; le vent l'apporte du Capitole. » Admirable Shakespeare !

Où Alfieri est bien lui, c'est dans son rhythme inconnu à l'Italie. Sa fierté hautaine, sa bizarrerie indomptable et chagrine, ses secousses de cœur et sa volonté douloureuse, mais invincible : tout cet ensemble éclate dans ce vers fougueux, violemment brisé, formé de sons rudes, âpres, et souvent difficiles à la prononciation. Cette poésie ne relève d'aucun genre; elle est faite au génie d'Alfieri, à son caprice, à son indépendance; peut-être restera-t-elle unique. Vous y trouvez parfois l'énergie ferme, pittoresque et sombre de Dante, l'éclat sonore de Tasse, mais rarement la mélodie de Pétrarque et la grace ondoyante et fantastique de l'Arioste. « Je remarquai, dit-il en parlant des *iambiques* de Sénèque, que les traits les plus mâles et les plus fiers de ce poète devaient la moitié de leur sublime énergie au mètre brisé et peu éclatant. »

Bien jeune, il galopait, la mort à ses côtés, le long d'un chemin à pic, tout pavé de cailloux; puis, il se donnait, dans une chasse simulée, les fatigues d'une chasse réelle; et, tout couvert de sueur, il courait se rouler dans les eaux de la Doire. Son caractère absolu ôta beaucoup à ses printanières années de leur grace et de leur fraîcheur. Voyez-le à l'académie de Turin, où

il est élève. On veut restreindre sa liberté, il la défend ; on veut, sous le prétexte de sa grande jeunesse (il n'avait pas quinze ans), qu'il sorte accompagné ; il veut sortir seul, comme les autres. Mis aux arrêts, il déclare qu'on peut l'y laisser toujours, bien déterminé qu'il est à user de sa liberté comme auparavant, dès qu'il l'aura recouvrée. Une captivité dont le terme est illimité répond à cette fière protestation. Nulle parole solliciteuse ne sort de sa bouche. Les journées presque entières s'écoulent pour lui dans une muette et dédaigneuse inertie. C'est lui-même qui apprête ses mets. Des amis viennent le voir pour faire fléchir sa résolution ; lui, étendu sur un matelas, le cœur plein de larmes, mais les yeux secs et fixés sur le plancher, garde un silence obstiné, comme s'il n'avait que ce moyen pour rester digne et tenir sa plainte secrète. « J'aurais plutôt pourri dans ma prison, que de jamais plier. »

Demandez-lui donc une poésie molle. Sous ses doigts, la lyre virgilienne se briserait bien vite. Les hachures hardies, frémissantes et passionnées que Salvator sème dans ses tableaux, Alfieri les sème dans son inspiration. C'est à Asti, au froid soleil de l'Italie du nord, qu'est éclose son ame, que s'est développé son front pâle et hautain. Ses cheveux même ont une couleur étrange ; ils ne sont pas noirs, ils ne sont pas non plus les flots d'or du poète : ils sont roux.

Le voilà à seize ans. Que sait-il ? A peu près rien. Des études mal dirigées l'ont laissé ignorant et plein de dégoût pour tout ce qui ne parle pas à sa dévorante activité. Une définition de physique est pour lui chose impossible à retenir. La géométrie ne lui sourit pas davantage ; jamais il n'a pu comprendre la quatrième proposition d'Euclide. De l'italien ? il en sait si peu, que l'Arioste et Pétrarque sont pour lui inintelligibles. D'ailleurs, à quoi bon l'italien ? le français, établi comme langue élégante à la cour et à la ville, suffit de reste à son insouciance. Où s'arrête donc sa nullité ? Eh ! mon Dieu ! où finit le sérieux. Alfieri manie un cheval avec une grace merveilleuse ; le luxe de ses habits est tout-à-fait de bon goût ; il peut, sur ce point et sur sa tenue à cheval, défier de hautes rivalités. Ses huit chevaux ont la plus belle ardeur. Il lui a pris fantaisie d'avoir un carrosse, il l'a eu. C'est ici qu'il faut relever l'existence puérile d'Alfieri par de charmantes délicatesses de cœur. Le matin, avec

les Anglais, ses riches connaissances, il faisait parader ses chevaux, et lui-même paradait dans ses beaux habits de soie; mais l'après-dînée, il mettait le plus grand soin à cacher la parure extravagante du matin : n'était-ce pas à cette heure que ses amis pauvres venaient le voir ? La pensée de ses amis à pied l'empêcha même de monter jamais dans son carrosse.

Tout à coup il se trouve si las de l'uniformité de ses sensations, qu'il en appelle d'autres. La fureur des voyages le saisit. Le voilà sur les chemins. Il n'étudie rien, ne voit rien, ne prend cœur à rien; il court, non avec le désir de s'instruire, mais pour apaiser une jeunesse que tourmentent des forces inutiles. S'il voit quelque chose à Florence, c'est le tombeau de Michel-Ange. Ce tombeau le fait rêver; pour la première fois il comprend que l'homme destiné à se survivre dans une œuvre de génie a seul connu la véritable grandeur. Cette impression isolée passe vite. A Rome, Saint-Pierre l'attire; il visite ce temple deux fois par jour. Le calme solennel du lieu, ce qu'il contient de grandeur, de mélancolie et de mystère, agit sur cette ame en détresse. Il y a là pour elle de doux apaisemens. Le carnaval de Naples sera brillant, il s'y élance; il essaie de tout et se fatigue de tout. Seul, il montre à l'Opéra une figure morne et douloureuse : ces sons gais le font souffrir. La mer plaît à sa tristesse; il erre de longues heures sur la plage soupirante. Le mouvement éternel et bruyant de cette onde répond aux vains mouvemens de son cœur, et les calme quelquefois. Toujours inquiet, toujours avide de changement, toujours sous la loi d'une attente menteuse, il court à Venise. Ce n'est que cela! dit bientôt son regard abattu. Quelques années plus tard, Goëthe écrivait de cette même ville où il avait vu les splendeurs d'une fête religieuse : « Je me suis trouvé heureux d'être accouru du nord pour assister à cette cérémonie. » Alfieri était de ces pauvres créatures qui épuisent bien vite dans le néant du désir l'émotion que d'autres gardent à la réalité, pleine de fraîcheur et d'énergie; quand cette réalité lui apparaissait dépouillée de son auréole, il n'avait pour elle qu'une surprise dédaigneuse ou navrante. Venise le voyait des journées entières dans la rêverie et les pleurs; il dormait aussi; de temps en temps il échangeait des signes, quelques mots rares, avec une jeune Vénitienne placée en face de sa fenêtre; elle n'avait pour

lui qu'un attrait, celui d'être femme. Tout enfant, à huit ans, son regard suivait avec une tendresse ineffable les mouvemens des novices des carmes; un instinct de cœur lui faisait aimer ces jeunes et purs visages, *peu différens des visages de femme*. Byron avait aimé d'amour Maria Duff, qu'il n'avait pas huit ans.

Avec un cœur plein de besoins, Alfieri reste solitaire; son extérieur sauvage et hautain éloigne de lui les êtres même qu'appellerait sa tendresse. « Je n'aurais voulu plaire qu'aux femmes pudiques et modestes, et, malgré moi, je ne plaisais qu'aux effrontées. »

Toujours emporté loin des lieux où tout autre aurait aimé à vivre, Alfieri vient en France, il est à Marseille, les jours lui sont bons : « J'avais trouvé un petit endroit fort agréable sur une langue de terre placée à droite hors du port; en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé contre un petit rocher, qui empêchait qu'on pût me voir du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. Entre ces deux immensités, que les rayons d'un soleil couchant embellissaient encore, je passais à rêver des heures enivrantes. Là, je serais devenu poète si j'avais su écrire dans une langue quelconque. »

Jetée négligemment dans son récit, cette pensée y reviendra douloureuse. L'homme qui, plus tard, fut le grand poète de l'Italie, ne savait alors qu'une langue, celle de la France, et il détestait cette langue. Il est curieux de remonter aux causes de cette haine; elles sont misérables et bien indignes d'Alfieri : il les subit néanmoins dans toute leur influence.

D'abord il eut un maître de danse français, nul et grimacier comme la plupart de ces êtres dont l'intelligence est dans les jambes. La grace manquait à Alfieri, indépendamment de son mépris pour cet art de *marionnettes*. Il abandonna les leçons sans avoir pu apprendre le *demi-menuet*, perfectionnement obligé de la belle éducation d'alors. Les efforts d'Alfieri avaient-ils été grands ? il ne le dit pas; mais ce qu'il dit, c'est qu'après cette tentative avortée, le seul mot de danse le *faisait frémir et rire en même temps*. Est-il bien vrai qu'Alfieri dédaignât sérieusement la danse pour elle-même? lui qui, plus tard, alors qu'il brisait avec sa patrie, avec les rois, contre lesquels il venait de lancer son fameux livre de la *Tyrannie*, portait

l'uniforme du roi de Sardaigne, quoique hors du pays et du service depuis quatre ans, parce qu'il lui semblait que cet uniforme lui donnait une tournure *plus leste et plus gracieuse*. Alfieri, vous auriez aimé la danse si vous y aviez réussi.

Voulez-vous une peinture du Paris d'Alfieri? elle n'est pas flattée : « Ce fut au mois d'août, entre le 15 et le 20, par une matinée sombre, froide et pluvieuse, que j'entrai à Paris, par le misérable faubourg Saint-Marceau. Je quittais le ciel enchanté de la Provence et de l'Italie, et je n'avais pas vu de brouillards aussi épais, surtout dans cette saison. En m'avançant dans le tombeau fétide et fangeux du faubourg Saint-Germain, où j'allais habiter, mon cœur se serra, et je n'ai jamais éprouvé de ma vie une impression aussi pénible pour une si petite cause. Que d'empressement, que de désirs, que de folles illusions m'avaient fait accourir dans ce cloaque! En descendant à l'auberge, je me trouvai entièrement désenchanté ; et si la honte ne m'avait pas retenu, je serais reparti à l'instant. »

Alfieri ne peut supporter non plus *l'architecture barbare et chétive, l'éclat ridicule et mesquin des maisons qu'on décore du titre d'hôtels, de palais*. Les femmes ont le *visage plâtré; elles sont fort laides*. D'autres causes durent fortifier les dédains d'Alfieri, le mépris négatif de Louis XV, par exemple. On présenta le jeune étranger au plus insouciant, au plus égoïste des hommes; un regard de complète indifférence tomba sur lui. Alfieri se plaint, avec une amertume déguisée, de cette réception. Pourquoi s'en plaindre? Ce roi, du moins, différait des autres rois. Alfieri n'avait-il pas dit, après avoir vu quelques souverains d'Italie : « Depuis lors, j'ai compris clairement que tous les princes ensemble n'ont qu'un même visage.» A ce tort, qui aurait suffi de reste à l'Italien pour lui gâter et Paris et la France, s'en joint un autre non avoué, mais poignant. Cette France, hautement détestée, il la trouve dans ses souvenirs, dans la langue qu'on parle autour de lui, dans la sienne propre; il ne put même échapper à son joug quand il se fit poète : la France le poursuivit, l'étreignit, le fit son esclave. En vain il protesta contre l'imitation française, en vain il prétendit à une originalité absolue; l'imitation se tint assidue à côté de l'inspiration, souvent elle l'enveloppa. Il ne fit

pas des vers alexandrins ; il ne fit pas ses vers libres dans cette langue, qu'il trouvait dure, sans éclat et sans mélodie ; mais la forme dramatique française devint la sienne. Ce que la poésie des temps homériques avait de large , de naïf, et d'inspiré, lui resta inconnu ; il s'immobilisa en quelque sorte. « Alfieri , dit M. Villemain , n'a pas une innovation d'idées , il n'a que l'innovation d'un sentiment qui lui est propre. »

Plus de France pour Alfieri , c'est l'Angleterre. D'abord il se prodiguera au monde, puis il retournera bien vite à ses habitudes indisciplinées. Les femmes de cette région ont pour lui un grand charme de modestie , de fraicheur reposée ; mais , dans son admiration tranquille , il ne sent que malaise auprès d'elles. Le parler rapide , à demi exprimé , tout d'entente circonscrite , les graces convenues d'un salon , le gênent : il ne dit rien à propos, ou il dit mal. Pénétré de son inconvenance, il rompt pour son compte avec les assemblées , les soupers, les bals. Seulement il a l'honneur de conduire tous les soirs , à la porte des plus brillans hôtels , un ami , son compatriote , fort épris de tout ce qu'Alfieri néglige. Pendant que l'ami fait distribution de fades et outrés sentimens , Alfieri , transformé en cocher , attend patiemment , sur le siége de sa voiture , que l'ennui ou le jour lui ramène son compagnon.

Après un séjour en Hollande , il retourne en Piémont. Là il fait quelques études *françaises ;* ne passons pas légèrement sur ce mot. En traversant Genève , il avait acheté J.-J. Rousseau, Montesquieu, Helvétius , Voltaire peut-être, ou du moins son théâtre. Rousseau ne satisfit aucune de ses exigences : l'*Héloïse*, surtout, lui déplut fortement ; il y trouva tant de recherche, tant d'affectation, tant de chaleur de tête et de froideur de cœur, qu'il lui fut impossible d'achever le premier volume. Pourtant , cette même *Héloïse* avait fait oublier à la princesse de Talmont un bal de grand éclat : toutes les femmes s'étaient , dans le temps, pâmées à la lire. Helvétius affecta péniblement Alfieri : la poésie de Voltaire lui sembla monotone ; il admira Montesquieu. Mais le livre qui répondit vraiment aux besoins de son ame , ce fut Plutarque. « Je lus jusqu'à cinq et six fois les vies de Timoléon , de César, de Brutus, de Pélopidas, avec des cris, des pleurs et de tels transports, que j'entrais presqu'en fureur. » A ces frénésies d'admi-

ration succédaient des désespoirs furieux : « Je me retrouvais né au Piémont, et dans des temps, et sous un gouvernement où il était impossible de faire quelque chose de grand, où l'on était réduit à penser et à sentir inutilement ! »

Le supplice d'une vie inutile remet Alfieri sur les grands chemins : quand le vague de sa pensée tourne à l'ennui, il ouvre Montaigne, et lit çà et là quelques-unes de ces pages de gracieuse impression ; le décousu de Montaigne allait à la paresse ignorante d'Afieri. Ces citations grecques, romaines, reflet adouci de Plutarque, n'avaient pas avec lui un accord moins merveilleux : la liberté s'y montrait comme dans le lointain d'un horizon voilé ; mais son œil audacieux écartait les voiles. Suivons quelques traces de sa course. La gloire de Marie-Thérèse est pour lui d'un si faible intérêt, qu'il prend Métastase en dédain, parce qu'il l'a vu baiser fort respectueusement la main de l'impératrice. Ce souvenir ne contribua pas peu à détourner Alfieri de la poésie cadencée et soupirante : il ne sent que rage à l'aspect de Frédéric-le-Grand, qui avait fait de ses sujets autant d'esclaves, et de son royaume un vaste corps-de-garde. Goëthe, apprenant la mort de Frédéric, écrivait : « Quel calme règne, quand on a déposé un homme de cette trempe dans le lieu de l'éternel repos ! » Alfieri aurait répondu à l'admiration de Goëthe par le *rire d'épaules*, familier au marquis de Mirabeau : c'est qu'Alfieri n'avait pas l'intelligence nette de ce qui était hors de lui.

Le Danemarck et la Suède fixent un instant son humeur inquiète : il sent vaguement la grandeur mélancolique de cette nature du Nord. Tout à coup il s'abat sur Saint-Pétersbourg. Là, il ne veut voir personne, pas même la *Clytemnestre philosophe,* comme il appelle heureusement la *grande Catherine*. S'enfuyant de la ville des marais, il traverse l'Allemagne, la Hollande, et retourne à Londres. Pendant ces excursions fougueuses, on ne voit jamais Alfieri chercher aucune trace de ce qui fut, ranimer dans son imagination quelques êtres qui ont fini. Chateaubriand, sur la rive du Jourdain, ravit au fleuve sacré de frêles et plaintifs roseaux. Byron cueille des roses qui ont fleuri dans le jardin de Gibbon, et une petite branche d'un des acacias sous lesquels l'historien s'était promené la nuit d'été qui avait vu terminer son œuvre, et où il avait senti des

émotions si humbles et si mélancoliques. Alfieri ne s'intéresse à rien : il ne veut que secouer la pesanteur du repos, changer de lieu, tromper l'ennui de l'ame par la rude agitation du corps, échapper à une vie de stupide engourdissement ou de frénésies sans objet. Pourtant il y avait dans cet être une haute exaltation de tendresse; des noms d'hommes sincèrement aimés s'échappent de son cœur : don Joseph d'Acunha, le comte Tana, Gori, si profondément regretté; Caluso, qui devait l'assister à sa veille de mort.

Quelques figures de femmes apparaissent çà et là dans la vie d'Alfieri. Il les aime à sa manière, avec un emportement qui tient du délire, une sévérité d'exigence où se mêlent néanmoins bien des graces du cœur. Lord Byron a souvent été comparé à Alfieri. Il y a vraiment des rapports singuliers entre ces deux natures d'homme; c'est par les côtés imparfaits qu'ils ont surtout de la ressemblance. Les *rages silencieuses* de Byron ont été les *rages silencieuses* d'Alfieri. Même ivresse de colère et d'indépendance; mêmes saillies d'avarice, même débordement de passions sans frein; les besoins de la chair ignoblement assouvis par tous deux; puis encore cet asservissement secret à l'opinion quand la vanité et non la morale s'y trouve intéressée.

Mais Alfieri a dans ses relations amoureuses une chaleur de dévouement, une constance de désirs, un empressement de soins délicats qui, chez Byron, au contraire, tournent à l'ironie : « Je m'escrime de toutes mes forces pour apprendre à doubler un schall, et m'en tirerais à l'admiration générale, si, par malheur, je ne le doublais pas toujours à l'envers. Parfois aussi je confonds les schalls et en emporte deux, ce qui déconcerte tout le bataillon des *servanti.* » Alfieri fait oublier ses fantaisies sensuelles par ce qu'elles ont de rapide et d'instantané. Ce n'est pas sans répugnance qu'il se sépare de son ame pour entrer dans la région toute salie de voluptés égoïstes et brutales. La légèreté même avec laquelle il parle de ses honteuses liaisons n'est pas exempte d'amertume. Jamais il n'y a divorce absolu entre l'être intelligent et l'être immonde. Byron, lui, se plie à ces nécessités d'une façon tout unie, ostensiblement gaie. Son ton a une grace négligée, leste, bouffonne; il esquisse la figure de ses favorites à la manière large de Rubens : un trait les met sous vos yeux.

On ne voit jamais les passions d'Alfieri se dénouer d'elles-mêmes; jamais il n'y a de ces sécheresses subites, inouies, dont on a parlé dans un roman de nos jours. En Hollande, sa maîtresse est forcée de rejoindre son mari; il veut sincèrement se suicider. Don Juan d'Acunha le sauve de sa propre fureur. Une grande passion l'absorbe à Londres; elle se développe dans un drame auquel il ne manque qu'un dénouement élevé. Le mari outragé se bat contre l'amant; puis, repoussant de sa maison la femme qui l'a trahi, il demande le divorce. Alfieri épousera cette femme délaissée, il lui rendra l'honneur qu'une tendresse imprudente lui a ravi. Soudain il passe de l'adoration au mépris et à la rage; cette femme lui a fait une révélation inouie!.. Elle s'était endormie sur le sein d'un jockei!... le jockei de son mari; de grossières voluptés avaient enivré cette créature à laquelle il croyait insuffisans ses respects et ses larmes, pour laquelle il regrettait sûrement d'être moins qu'un Dieu!.......... L'indignation d'Alfieri calmée, il lui sait gré de sa loyale ouverture. Bien sûrement il ne l'épousera pas; mais son affection la protégera contre l'insulte. Il n'avait pas épuisé la souffrance. La lecture d'une feuille publique de la veille qui contenait le fait dans sa dégoûtante vérité, l'arrache à sa dernière illusion. Tout Londres était instruit quand elle avait parlé. D'abord, il l'accable d'outrages; puis, il la revoit tous les jours, il l'accompagne dans diverses excursions, frémissant de sa honteuse faiblesse et n'ayant pas la force de rompre le charme. Vingt ans après cette séparation, le hasard la lui fit rencontrer: son émotion fut si forte, qu'il ne put se défendre de lui écrire.

Ce fut du sein d'un autre amour honteux qu'Alfieri sortit poète. Après des courses en France, en Espagne, en Portugal, de retour à Turin, il s'éprit d'une femme haut placée par sa naissance, mais si mal famée, qu'il mettait à ses pieds des adorations que le dégoût et le mépris entachaient de fureurs. Une fuite, rendue vaine par un lâche retour, le livre au désespoir. La démence ou la mort le menace. Un parti violent flatte son orgueil; il coupe une *belle tresse de ses cheveux roux* qu'il envoie à un ami avec la promesse écrite de rompre un joug déshonorant. Dès-lors, il reste chez lui à pleurer, à rugir. Quand le besoin de courir chez cette femme devient irrésistible, il se fait attacher à son fauteuil, et il ne se débarrasse de

ses liens que lorsque sa volonté est revenue calme et sûre. Deux mois de solitude et d'ennui substituent la folie de la poésie à la folie de l'amour. Il veut être poète, il le sera.

A d'autres la pitié, Alfieri étonne. Tout ce que peut une volonté qui ne s'égare pas dans l'illusion absolue, il le réalise; jamais on ne vit de persévérance plus obstinée, plus inébranlable; jamais homme ne prouva mieux ce qu'on trouve de puissance inconnue dans une idée solitaire. Il fait à grands frais de temps, de labeur, d'excitation, quatorze vers détestables, puis des scènes; c'est une initiation. Deux mauvaises tragédies qu'il fait jouer l'engagent, comme il le dit, envers le public et envers lui-même. Il écrit en français *Philippe* et *Polynice*, ses deux premières tragédies avouées. Mais ce n'est pas à la France qu'il destine ses fiers enseignemens, c'est à l'Italie, à l'Italie si long-temps dédaignée et qu'il aime maintenant. Le voilà à l'étude de l'italien. Quand il le sait un peu, il traduit en une mauvaise prose italienne la prose française de ses deux tragédies. Épris de cette langue nouvelle, il court en Toscane s'enivrer de la mélodie des accens comme d'autres s'enivrent de cet air embaumé. Là, pendant un an, il essaie des vers qu'il lit au comte Tana. Pendant un an, des critiques humilient son orgueil sans rien ôter à son ardeur. L'obstacle n'était pour cet homme de forte résolution qu'un âpre, un incisif aiguillon. Enfin un jour, il se trouve poète : le comte Tana a loué son dernier sonnet!

La liberté, l'amour, la gloire, résument la destinée d'Alfieri. Ce fut à Florence qu'il connut Héloïse de Stolberg, comtesse d'Albany. Mme d'Albany était l'épouse du prétendant Charles Édouard Stuart. Alfieri avait vu la comtesse dans le monde, entourée de l'éclat d'un grand nom et d'une belle fortune, vraie reine d'Angleterre pour l'Irlande opprimée. Sa plus dangereuse séduction n'était pas là. Il la vit chez elle dans toute la sainteté de sa vie; il la vit courbée sous la loi d'un vieux mari, plein de noirs chagrins, brutal au commandement, qui ne se consolait de la perte d'un trône qu'en s'enivrant chaque jour. Objet d'effroi et de dégoût pour toute sa maison, le descendant des Stuart pouvait encore se réfugier dans la patience miséricordieuse de sa femme. Ce fut bien alors qu'elle apparut sous ses traits d'ange à Vittorio Alfieri. Alors il vit mieux ses

yeux noirs *pleins de feu et de douceur*, son front plus charmant sous ses beaux cheveux blonds que sous le diadème de reine. La pensée de la jeune femme, loin d'affaiblir ses élans poétiques, leur donna une activité plus énergique; c'est que Mme d'Albany pouvait entendre l'homme qui lui était cher, lui parler d'autre chose que de ses perfections. Loin de l'endormir dans une fade oisiveté, elle ouvrait à son génie des horizons infinis : les illusions d'Alfieri étaient ses espérances.

Toutefois un obstacle s'opposait à la libre inspiration du poète, cet obstacle venait de son pays. Aucun sujet du roi de Sardaigne ne pouvait s'abstenter de la patrie sans l'autorisation royale écrite; il ne pouvait non plus faire imprimer un livre en pays étranger, sans l'avoir soumis à la censure du Piémont. L'infraction à ces lois pouvait entraîner la saisie des biens, la perte même de la liberté, si le coupable osait reparaître en Piémont. Alfieri ne voulait pas d'entraves au développement de sa pensée. La mesure dans l'expression lui était impossible : il fallait qu'en parlant d'un roi, il pût verser sur lui ce mépris féroce de la société romaine; qu'il en fît selon la tradition, plus souvent encore selon sa colère poétique, un être lâche ou froidement scélérat. Schiller voulait changer le cœur des rois, Alfieri ne voulait que les maudire. Impatient de s'affranchir, il entame une négociation avec sa sœur et le mari de sa sœur, pour faire à la première une donation de tous ses biens, moyennant une somme de 100,000 francs une fois payés. Cette affaire lui enlevait la moitié de ses revenus, elle se fit néanmoins avec une lenteur rebutante. Au moment où Alfieri avait signé l'abandon de tout sans avoir reçu aucune somme encore, les lettres sont interrompues. Il se croit trahi. Dans cet avenir où il avait d'abord placé les nobles espérances du génie, il ne voit plus que l'affreuse misère. Quelles seront ses ressources? Quel sera son métier? La poésie ne s'offre point à lui; ce serait la profaner. Il ne trouve point de métier plus conforme à sa nature, que celui de *dompteur de chevaux*. Selon lui, ce métier est un des moins dépendans; il n'est pas incompatible non plus avec la destinée de poète, « d'autant qu'il est plus facile d'écrire des tragédies dans une écurie qu'à la cour. » Heureusement que cette méchante ressource ne fut pas la sienne.

Échappé à ses inquiétudes, Alfieri se remet au travail. Les

tragédies vont se multipliant dans sa tête et sur le papier. Il ne se lasse pas d'inventer, d'effacer, de perfectionner. Plus de découragemens, sa vie a un but. Cette patience d'exécution est encore un des traits qui distinguent Alfieri de Byron. Quatre fois Alfieri refit les vers de son *Philippe*, deux fois il refit sa *Sophonisbe* tout entière. Demandez un effort de ce genre au poète anglais, il répondra : « En poésie, je suis comme le tigre; si je manque le premier bond, je m'en retourne grommelant dans un autre. » Alfieri, il ne faut pas l'oublier, avait la langue et la forme à conquérir, et il ne faisait pas de la poésie comme l'oiseau chante, comme l'arbuste pousse ses fleurs.

Vers la fin de 1782, à Rome, Alfieri avait versifié, en dix mois, sept tragédies; il en avait corrigé quatorze : il se croyait alors un des premiers hommes du monde. De grands seigneurs, des femmes d'un haut rang, jouaient avec lui quelques-unes de ses tragédies. Au commencement de 1783, il fait imprimer les quatre premières. Sa vie à Rome était douce et belle; il travaillait le matin; puis il parcourait les immenses solitudes des environs de Rome : solitudes « qui invitent à pleurer, à méditer et à faire des vers. » Ses soirées s'écoulaient auprès de Mme d'Albany; à onze heures, il s'en retournait dans sa villa Strozzi. Alfieri ne travaillait que le jour. Son inspiration poétique s'affaiblissait en même temps que les clartés du soleil, elle s'éteignait dans les froides ombres de la nuit. Les vents, les changemens de saison, lui étaient funestes aussi : c'était alors une inertie singulière. Pour qu'il eût toute la vigueur de ses moyens, il fallait que la nature elle-même déployât tout son luxe de lumière et de végétation, ou bien qu'elle se reposât de son mystérieux labeur.

L'intérêt de Mme d'Albany exile Alfieri des lieux qu'elle habite. Il erre le plus misérable des êtres en différentes villes d'Italie, sans but, sans autre pensée que celle de son malheur. Comment tromper son désespoir? Goëthe s'en serait séparé après l'avoir écrit. Alfieri avait bien un autre moyen. Il court en Angleterre, y achète des chevaux. A mesure qu'ils meurent, l'amant désolé en augmente le nombre; il s'arrête à quatorze : autant de chevaux que de tragédies. Les *quatorze amis*, comme il les appelle, et les lettres qu'il écrit à Mme d'Albany, lui rendent les jours supportables. Quand il voulut quitter

l'Angleterre, ce ne fut pas chose facile que d'emmener les quatorze amis. « L'un toussait, l'autre ne voulait pas manger; celui-ci devenait boiteux, les jambes de celui-là enflaient. » La traversée de la mer et le passage des Alpes donnèrent des angoisses à Alfieri. Du reste, ni soins paternels, ni argent, ni hommes, ne furent épargnés pour faciliter aux *amis* la sortie des Alpes : aussi, très satisfait de la réussite, il est bien près de se mettre au-dessus d'Annibal.

Deux ans se passèrent pour Alfieri dans des tristesses infécondes. La vue de Mme d'Albany le rendit à la poésie. *Agis, Sophonisbe* et *Myrrha* furent ajoutés aux quatorze tragédies. Plus tard, il composa les deux *Brutus*. Les tendresses de cœur, on le voit, firent autant que la liberté la destinée poétique d'Alfieri. Sous l'influence de sa passion pour Mme d'Albany, dans le désir de faire tolérer son séjour à Rome, alors qu'elle-même y demeurait, de la voir, de l'entendre de loin en loin, il était descendu auprès des éminences à des ruses, à des cajoleries; révérences, visites, paroles flatteuses, rien ne lui avait coûté. Pie VI fut plus favorisé encore. Si l'altier poète ne lui baisa pas les pieds, c'est que le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ se hâta de le relever. Alfieri lui offrit ses tragédies imprimées, et sollicita l'honneur de lui dédier son *Saül.* Mais ce que Benoît XIV avait accepté de Voltaire, Pie VI le refusa d'Alfieri.

On aime le ton pénétré d'Alfieri parlant de Mme d'Albany bien des années après les belles illusions : « C'était la femme que je cherchais, puisqu'au lieu de trouver en elle un dérangement à des travaux utiles, un rapetissement de pensées, j'y trouvais un aiguillon, un secours, une émulation pour tout ce qui était bien. » — « Mon cœur s'élève, dit-il ailleurs; il devient meilleur et s'adoucit par elle; et j'oserais dire la même chose du sien, que je soutiens et fortifie. »

L'amour, religion si vive, si tumultueuse, dans la vie du poète, est presque absent de toutes ses tragédies. Rarement la plainte amoureuse du cœur s'y fait entendre autrement que le bruit lointain dans la rêverie. A-t-il voulu concentrer en une passion unique toute la puissance de ses facultés? La grande voix de la liberté aurait d'ailleurs étouffé des accens timides ou violemment égoïstes. Qui sait encore s'il ne se fit pas un scru-

pule délicat de livrer à de froides curiosités les trésors de tendresse cachés au fond de son ame. Il y a des choses qu'on ne dit bien qu'une fois; un seul être doit les recueillir et en garder la mémoire. A elles tout entière la solennité, la pudeur du mystère.

Toute lumière a son ombre. Jaloux de faire imprimer ses dix-neuf tragédies, dont les dernières avaient été produites dans une campagne d'Alsace, Alfieri prend à cet effet des arrangemens avec Didot. Un travail pénible, mais chaleureusement poursuivi, absorbe trois années de sa vie. Pendant ces trois ans, il ne cesse de corriger ses tragédies sur les épreuves. Cette édition n'était pas terminée, que le poète se trouve face à face avec une révolution, qui tout d'abord se proclame sainte et grande. Alfieri n'est point à la hauteur de cette grande protestation des peuples; il n'a pour cet intérêt solennel et poignant à la fois que dédains et petites injures. Le cœur manque soudain à l'homme, alors que se réalise le sentiment du poète. Replié sur lui-même, vaniteusement égoïste, il ne voit que son édition qui n'est pas achevée. Sa plainte est mesquine : « Je me hâtais autant que je pouvais; mais les ouvriers de la typographie de Didot procédaient autrement. Ils s'étaient tous travestis en politiques, en hommes libres, et ils dépensaient les journées entières à lire les gazettes, au lieu de composer, de corriger et de tirer des épreuves; je crus en devenir fou. » Il appelle la France un *hôpital fétide* où l'on ne trouve que des *fous* ou des *misérables*. Il ne voit dans ce débordement d'actes terribles, mais féconds, mais immenses dans l'avenir des peuples, qu'une *farce tragique*. Lors de son second voyage eu France, Alfieri avait refusé d'être présenté à J.-J. Rousseau. « Pourquoi aller chercher un homme fantasque et bourru, auquel j'aurais rendu dix grossièretés pour une? Comme alors, mais pour une cause différente, il se tient loin de tous les hommes à idées nouvelles : « Je ne voulus jamais ni fréquenter, ni connaître seulement de vue aucun de ces innombrables faiseurs de fausse liberté. J'éprouvais pour eux la plus invincible répugnance et le plus profond mépris. » Oh ! qu'on aime mieux lord Byron écrivant de Ravenne en parlant des carbonari. « Ils veulent s'insurger ici et me font l'honneur de me mettre de la partie. Le temps d'agir est venu; et que signifie le *soi*, si une

seule étincelle qui fit la gloire du passé peut être léguée à l'avenir vive et inextinguible. »

D'impérieuses satires, où le poète répand son fiel contre la France, méritent l'oubli, sinon le pardon. Il vaut mieux le reprendre en Italie, consacrant le malheur de son roi fugitif par un pur et volontaire hommage. Dégagé de ses amertumes, il joue ses tragédies et se passionne comme toujours. A quarante-sept ans, il lui vient en pensée d'apprendre le grec. Avec cette puissance de volonté qui jamais n'avait failli, il se donne en grand secret des leçons d'un succès bien lent. Il épèle, il traduit ; il fait pour la langue d'Homère ce qu'il a fait pour la langue de Dante. Après sept ans d'un travail obstiné, il sait le grec.

En mars 1800, l'Académie de Turin, devenue l'Institut national, nomme Alfieri un de ses membres. Des hommes de mérite en ont été exclus ; il refuse d'y entrer. Le titre de citoyen le révoltait d'ailleurs. « Je vous dirai sans détour, écrivait-il à l'abbé Caluso, que je ne puis pas me faire au titre *crotté* de citoyen, non parce que je veux être comte, mais parce que je suis Vittorio Alfieri, libre et non pas affranchi. » Oh ! il était bien le comte Alfieri, le *démocrate féodal*, comme l'appelle ingénieusement M. Villemain : jamais on ne fait un divorce complet avec sa caste.

Des comédies terminèrent la vie littéraire d'Alfieri ; et, le 8 octobre 1803, sa vie d'homme était finie.

« Savez-vous, écrivait à M. de Fontanes, le poète de rêveuses et mélancoliques pensées, M. de Chateaubriand ; savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie. Et devineriez-vous comment ? Je l'ai vu mettre dans sa bière !... On me dit qu'il n'était presque pas changé. Sa physionomie me parut noble et grave. La mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité. Le cercueil était un peu trop court ; on inclina la tête du défunt dans sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. »

Alfieri mort fut mis dans cette même église de Sainte-Croix où, bien jeune, il avait médité devant le tombeau de Michel-Ange. Une émotion puissante avait manqué à sa vie, celle d'*avoir une nation entière pour spectatrice :* les sévérités monarchiques ne l'auraient pas permis.

Une appréciation des tragédies d'Alfieri, ses vrais titres à la

gloire, terminera cette étude. *Philippe II* est la première tragédie avouée par le poète. Le caractère de Philippe est d'une conception profonde et d'une énergie effrayante. Il veut trouver son fils coupable, une créature immonde lui est nécessaire pour épier ce fils; mais il ne s'abaisse pas au niveau de cette créature par une confidence inutile et avilissante. Le complice reste toujours à distance du royal assassin. Philippe enveloppe l'atrocité de ses haines et ses besoins de sang des dehors d'une justice douloureuse. Il sait bien qu'il est deviné; s'il ne l'était pas, rien de ce qu'il espère ne se réaliserait. On suit avec angoisse les mouvemens de cet être mystérieux. Il ne dit rien de ce qu'il veut, mais on sent la mort dans l'atmosphère où respirent Élisabeth et don Carlos. Une situation terrible, c'est lorsque Philippe met face à face les deux amans. Élisabeth doit prononcer entre le père et le fils coupable de révolte et d'autres crimes encore...... L'espion est là, fatal, inévitable, impassible; lui que rien n'émeut, que rien ne distrait, qui n'a qu'une passion, l'obéissance servile; il est là par ordre de Philippe, il est là pour voir. Rien ne peut rendre l'adresse perfide du roi. Il sème ses discours de réticences habiles, d'allusions saisissantes; il prononce à dessein des mots qui jettent dans le délire ces ames avides et pourtant épouvantées de les entendre. Quand il voit ses victimes haletantes, près de succomber, il les relève de leur effroi par des paroles simples et d'une indulgence tout affectueuse. Il va de l'une à l'autre; et s'il les laisse respirer un moment, c'est pour leur ménager de nouvelles forces et de nouvelles tortures.

Deux poètes avant Alfieri avaient traité ce sujet : Otway et Schiller. Otway est complètement effacé par Schiller; mais Alfieri fait souvent regretter le poète allemand. Où est le marquis de Posa, *ce citoyen des siècles à venir*, et ses entraînemens sublimes? Élisabeth de Schiller est bien la fille et la sœur des rois; elle est reine, elle est femme; elle a de la dignité sans froideur et sans morgue, une dignité mélancolique qui convient à la femme de Philippe et à l'amante chaste de don Carlos. Dans Alfieri, l'action s'accomplit solitaire, nue; dans Schiller, elle s'enveloppe des incidens de cour, elle a des spectateurs, elle se féconde de toutes les sensations. Disons-le encore, Alfieri n'a mis en relief ni la contrée, ni le temps; il a même oublié l'in-

quisition : singulier oubli !... Schiller y a pensé, et il a dû à ce souvenir une des plus belles scènes qui existent : l'entrevue de Philippe avec le cardinal grand-inquisiteur.

Il ne nous semble pas que *Polynice* soit un sujet heureux. Racine y échoua presque à son début de poète. L'action se traîne, dans Alfieri, à travers les haines des deux frères, les vains efforts de Jocaste pour les réconcilier, et les perfidies très maladroites de Créon; pourtant elles réussissent. La fatalité, qui pesa si terrible sur la famille de Laïus; la fatalité, cette croyance sinistre des anciens, n'y est que faiblement indiquée.

Antigone reproduit souvent la belle naïveté des mœurs homériques. Une situation touchante est celle où la jeune veuve de Polynice et Antigone se disposent à aller brûler le corps de Polynice. Si on les surprend, la mort sera le prix de cet acte pieux. Antigone recommande les plus grandes précautions. « Je retiendrai mes pleurs, dit Argie; mais vous, ne pleurerez-vous pas ?

— Nous pleurerons tout bas, » répond Antigone.

La nature de ces deux femmes est admirable de contraste : Argie a pu trouver des forces pour venir seule de son pays ; mais une fois sous les yeux d'Antigone, elle s'abandonne à cet être qu'elle sent lui être supérieur.

« Savez-vous dans quelle partie du camp il gît ?

— Oui, je sais où les impies l'ont jeté. Venez, je porte avec moi des torches funèbres, nous les allumerons dans le camp à l'aide de quelques étincelles que nous ferons jaillir des cailloux.

Qu'on ne dise pas que ces détails sont puérils, ils font ressortir la fermeté prévoyante d'Antigone; c'est d'ailleurs par les détails qu'on aide à l'illusion. Antigone est condamnée à mort avec Argie; la force de raison qu'elle met à défendre la jeune reine l'emporte sur les ressentimens de Créon. Dominé par un intérêt politique, il offre plus tard la vie à Antigone si elle consent à épouser Hémon, son fils. Antigone aime bien Hémon, mais Hémon est le fils de l'ennemi de sa race. Son refus est sans pompe, d'une tristesse pieusement énergique. La même simplicité de douleur se trouve dans ses adieux. « Je ne te verrai plus ! s'écrie Argie.

— Pour toujours... adieu !... » répond la noble Antigone.

Toute la pièce est empreinte de ce beau caractère. Dans *Philippe*, l'effort se met souvent à la place de l'inspiration; alors surabonde l'affection d'un dialogue brusque, tranché, vagabond, sans harmonie et sans nuances; dans *Antigone*, jamais de ces erreurs.

Nous sommes à Rome sous les Décemvirs. Qui se rappellerait la *Virginie* de Campistron en lisant la *Virginie* d'Alfieri? Icilius est magnifique de son amour, de sa colère, de sa haine plébéienne. Écoutez le tribun devant le peuple : « C'est cette tête, Appius, c'est cette tête qui, une fois abattue, doit ravir à Rome la liberté ou la lui rendre pour jamais. Tant qu'elle restera sur ce corps, tremble! Tu l'entendras crier : liberté! armes! vengeance! — Et le tribun se soutient à cette hauteur. Virginie est une femme d'un courage viril. C'est sous des traits plus délicats qu'on s'est habitué à voir la jeune amante d'Icilius. Quelle nécessité d'en faire une Portia? L'emportement ne va pas à cette vierge de quinze ans. La Virginie d'Alfieri avec sa mâle assurance n'est pas celle dont la grace modeste a séduit Appius. L'admiration est grande pourtant lorsqu'elle dément l'infâme qui la dit son esclave : « L'ame que je sens palpiter dans mon sein est une ame libre, une ame romaine. Elle serait différente, bien différente, si, plus vile que toi, j'étais née ton esclave. » Virginius revient dans sa maison. Son entrevue avec les siens est douloureuse; elle serait d'un effet plus profond, si Virginie avait des accens moins effrénés. On plaindra bien peu le père forcé d'immoler une fille qui lui crie : Trembleriez-vous de tourner le fer contre mon sein? Moi, je ne tremble pas. Donnez-moi le fer! donnez-le-moi! Que tout le peuple soit témoin de mon trépas, qu'un tel spectacle ranime son ancienne fureur! Je donnerai le signal de la vengeance!...» Elle poursuit dans un sens plus outré encore. Oh! qu'Iphigénie intéresse davantage! Elle sent le prix de la jeunesse, de la beauté, de l'amour; elle ne voudrait pas mourir; mais, s'il le faut, elle mourra digne fille d'Agamemnon. Peut-être encore demanderait-on à Virginie plus de pudeur dans son infortune, plus de la retenue chaste et effrayée de la vierge. Elle parle trop de l'ivresse amoureuse d'Appius. Sa mère est là pour dire ce qu'elle devrait taire. Et Virginius, qui voit Appius en parti-

culier ! Virginius si profondément outragé dans sa tendresse de père , dans sa dignité de citoyen; Virginius qui écoute Appius, qui raisonne avec lui ! Cela est-il vraisemblable ?

On cherche en vain la Clytemnestre grecque dans l'*Agamemnon* et dans l'*Oreste* d'Alfieri. Celle de Racine et celle de Voltaire sont bien mieux selon la tradition. La Clytemnestre de racine impose à Agamemnon. Il a peur de ses reproches, de ses cris ; l'ironie poignante de cette femme lui fait baisser les yeux. En sa présence, il n'est ni roi, ni époux, ni père ; à peine s'il se souvient qu'il est homme. Cette Clytemnestre pourra entourer la mort des pompes d'une fête ; elle saura frapper le roi des rois, non dans l'ombre, la pâleur de l'inquiétude au front, mais aux clartés du soleil, dans un festin, devant toute sa cour. « Tremble ! tu me connais ! » dit à Egiste la Clytemnestre de Voltaire. Et l'on tremble en l'entendant. Voyez la Clytemnestre d'Alfieri, incertaine, le cœur plein d'angoisses, timide au crime, timide à l'amour ; ne sachant être ni amante, ni mère. Au-delà des temps d'Homère, il y eut une autre Clytemnestre.

Rosamonde n'a qu'un faible intérêt ; de plus, les hommes y sont faux en tous points.

Tacite revit dans *Octavie* avec son énergie et sa concision. Voilà pour cette tragédie un mérite généralement reconnu. Quant à la conception, elle nous semble mauvaise. Le poète a fait Octavie si éprise de Néron, qu'il l'a vraiment dégradée. Néron est couvert du sang de Britannicus, le frère d'Octavie ; couvert du sang de la mère qui l'a porté, lui Néron, dans son sein ; et Octavie l'aime ! Octavie regrette le lit de Néron !... Il faut que Néron accuse Octavie d'une infamie, pour qu'elle se relève. Autre défaut : le poète a voulu appeler l'horreur sur Néron, le contraire arrive presque. Il est tellement tourmenté par l'ambition furieuse de Popée, tellement excédé de la passion dégoûtante d'Octavie, des discours apprêtés du rhéteur Sénèque ; tellement entouré de perfidies, qu'on n'est pas trop éloigné de le plaindre. Et ces deux femmes, mises en présence et qui échangent des reproches ignobles !... Un regard d'Octavie libre d'une affection honteuse aurait confondu l'audace de la prostituée.

Alfieri avait-il lu son *Timoléon* à d'autres qu'à lui ? Avait-il,

comme il le dit, pour toutes ses tragédies, *apprécié la louange ou la désapprobation des mouvemens?* Comment ignorait-il alors à quel point son drame diffère, pour la grandeur et l'intérêt, du simple récit de Plutarque? Ce meurtre d'un frère, qui revêt dans l'histoire un caractère si solennel; ce meurtre agité dans la conscience de Timoléon comme une nécessité terrible, mais sacrée, devient dans Alfieri quelque chose de subit, d'irréfléchi, d'inspiré par la passion du moment. Est-ce là Timoléon?

Rien de simple comme l'action et le dialogue de *Mérope*. Tout, excepté le dénouement, a l'intérêt des scènes domestiques. Égiste conte à Polyphonte sa rencontre, son combat avec un inconnu: « Le sentier était trop étroit; à peine si une personne pouvait y marcher. D'un côté, ce sentier longeait le fleuve dont la rive est fort escarpée; de l'autre, il était hérissé de buissons et d'épines; je fis un effort pour me détourner du jeune homme, mais son insolence me déplut, à moi né libre, habitué à ne me soumettre qu'aux lois et à ne céder qu'aux vieillards. » L'émotion est poignante quand Mérope, tremblante pour son fils, interroge ce meurtrier inconnu. Questions, réponses, tout est net, rapide, chaleureux et vrai. Polyphonte a observé le trouble de la reine: « Mais pourquoi montrez-vous tant d'empressement et d'inquiétude? » — « Moi! de l'inquiétude!... » Et la mère se fait sereine et presque souriante. Seule avec Égiste, elle ne dissimule plus ses anxiétés, ses doutes déchirans. Les questions se multiplient de nouveau: « Il était de l'Élide!... Il se cachait!... Il fuyait!... Ne vous a-t-il rien dit en mourant?... — « D'une voix plaintive et les yeux pleins de larmes, il demandait sa mère. » — « Sa mère! et vous l'avez tué! » Ce reproche est sublime.

Le Polyphonte de Voltaire a un caractère de scélératesse élevée, les petites ruses ne vont pas à son audace. Aussi, quand Mérope reconnaît son fils dans Égiste, il accepte franchement cette reconnaissance. Que Mérope l'épouse, il sauvera ce fils. Le Polyphonte d'Alfieri, plus semblable à celui de Maffei, crie à l'imposture. A l'entendre, le vieillard qui a sauvé Égiste n'est qu'un inventeur de fables, un vagabond acheté par Mérope. N'a-t-elle pas déclaré plusieurs fois avoir vu Égiste périr dans les flammes? On conçoit que cette nature vile ne saurait pro-

duire les belles situations dont abonde la tragédie française. Ce Polyphonte ne peut avoir l'allure, grandiose même, de celui qui dit avec certitude de n'être pas démenti :

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.

Dans *Marie Stuart*, la scène est déserte; ce ne sont qu'allées et venues monotones. On dirait que chaque personnage attend à la porte qu'un autre sorte pour entrer. Henri Darnley est bien la créature faible, versatile, toujours sous la loi de petites passions. Mais Bothwell est-il vraiment le scélérat éhonté, habile, qui fit trembler Marie et se la donna pour épouse ? Nulle part on ne pressent cette effroyable union. Rien aussi dans la reine d'Écosse ne rappelle la Marie dont Catherine de Médicis disait avec une admiration jalouse : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises. » Les temps et les lieux ne sont plus les mêmes, objectera-t-on. Mais Marie avait conservé, en Écosse, les brillantes séductions qui lui avaient valu tant d'hommages à la cour voluptueuse de Henri II. C'était toujours cette femme légère, impressionnable, naïve dans ses coquetteries de langage et de cœur; franche dans sa majesté de reine, comme dans sa douce et invitante familiarité. Oh! non, la Marie d'Alfieri, toujours en pleurs ou irritée, n'est pas l'enchanteresse si profondément détestée de la vaniteuse Élisabeth! Cette Marie aurait pu fournir à Schiller son admirable scène de Fotheringay. Le grand romancier de l'Écosse l'a bien comprise aussi lui.

Dante eût applaudi aux accens de Raymond dans *la Conspiration des Pazzi.* Jamais sentimens plus douloureusement amers ne débordèrent d'une ame plus grande et plus forte. Point de déclamation; le cri vrai, mais énergique, d'une conviction profonde. Florence est opprimée, Raymond la veut libre et heureuse. La tendresse inquiète du vieux Guillaume blâme toute entreprise téméraire : « Tu sais que je ne tremble pas pour moi. » La réponse de Raymond est d'une tristesse navrante, mais courageuse. Lui aussi il est père, et ses enfans sont jeunes, bien jeunes; en voyant pleurer leur mère, ils pleurent aussi; lui-même pleure en secret. Raymond se dégage

de son attendrissement : « — Mais convient-il à un esclave d'aimer des biens qui ne sont pas à lui ? Ma femme n'est pas à moi, mes enfans ne sont pas à moi, tant que je laisse respirer un tyran. » — « Tu en immoleras mille, les tyrans manquent-ils jamais aux esclaves ? » remarque le vieillard, qui sait trop pour avoir conservé la jeunesse des saintes espérances. — « Le fer manque-t-il jamais aux hommes libres ? Qu'il s'élève mille tyrans, mille succomberont ou je succomberai ! » Ce ne sont pas de vains mots de la part de Raymond. Et que cette menace est belle dans la langue d'Alfieri ! Comme elle éclate terrible, impétueuse et serrée.

Manca ai liberi il ferro ? Insorgan mille
Mille cadranno, od io cadro.

Les deux Médicis sont deux études fortes. On croit retrouver dans le caractère souple, rusé de Julien, une création de Machiavel. Julien est assassiné par Raymond. Le meurtrier se traîne mourant vers sa femme. On entend les cris du peuple : « Le traître ! le traître ! » — « Quel est-il, le traître? demande la jeune épouse éperdue. » — « Le traître !... répond Raymond avec une lenteur de haute et sinistre expression, le traître.... sera le vaincu. »

Voulez-vous un tyran dans toute l'étendue du sens, écoutez le Côme de *Don Garzia.* « Est-ce un mérite que de m'obéir ? cela suffit-il ? Et qui serait assez hardi pour ne pas le faire ? Il ne faut pas seulement parler comme je parle, mais il faut penser comme je pense. Celui qui n'a pas le même naturel que moi doit le changer, non pas feindre, mais le changer. »

On se repose de *Don Garzia,* cette flétrissure infligée aux rois, dans la sensation que fait naître le David de *Saül.* La simplicité élevée de la Bible respire dans cette grande figure. Après la prophétie de Joad, il n'existe pas d'inspiration lyrique plus soutenue, plus riche d'effet et d'harmonie que celle de David apaisant les noires fureurs de Saül. Son chant est d'abord lent, solennel, mystérieusement exalté ; il célèbre Dieu. Soudain il devient rapide, bruyant, éclatant de fanfares et de cris. Saül s'émeut ; c'est sa gloire passée, la gloire de ses beaux jours ; elle sort pure du tombeau ; il renaît aux puissantes ar

deurs!....... Mais la jeunesse a fui; les pesantes années condamnent sa vieillesse à la morne oisiveté.... Saül n'est plus de cette vie..... Des sons d'une mélodie pénétrante et suave adoucissent les regrets du héros déchu; la paix vient amolir son cœur.... La paix est belle, mais Saül a des ennemis; Saül le dit. La harpe vibre de nouveau sous les doigts de David. Saül poursuit les ennemis! Saül triomphe! Dans l'enivrement où le jette sa propre inspiration, David s'associe à la victoire; il mêle son nom plein d'avenir au nom presque effacé de Saül. « Qui se vante? s'écrie le vieux roi courroucé. Il n'y a dans le champ d'autre épée que la mienne! » Toute l'amertune d'une vieillesse qui se croit inutile et méprisée, toute la faiblesse de l'homme qui ne veut pas cesser d'être, se trahit par cette exclamation jalouse: « Qui se vante? » C'est le mort reprenant vie.

Nous passons des rives du Jourdain aux rives de l'Eurotas. *Agis* est une des hautes créations d'Alfieri, sinon la plus vraie. On s'incline devant ce patriotisme qui place l'homme au-dessus de la réalité humaine. Le héros des Thermopyles n'avait fait à Sparte que le sacrifice de sa vie, Agis est prêt à lui faire un sacrifice bien autrement grand, celui de son honneur dans la mémoire des hommes. Il consent à passer pour un traître ambitieux; lui-même il se dénoncera devant le peuple, il mourra chargé de l'exécration de tous, pourvu que son ennemi remette en vigueur les lois mâles et sacrées de Sparte.

Un jour Alfieri lit une tragédie à un Français; c'était *Sophonisbe*. Celui-ci ne permet à sa figure aucun mouvement. « Mais moi, dit le poète, je m'écoutais pour deux. » Le froid gagne son ame; il jette *Sophonisbe* au feu. Surpris autant qu'effrayé de cet acte inattendu, le Français s'élance pour sauver la tragédie; Alfieri, avec une expression de rage, qui a dû laisser des souvenirs, saisit les pincettes et retient le manuscrit dans la flamme jusqu'à ce qu'il le voie dévoré. A quelques mois de là il refit cette *Sophonisbe*. Selon nous, il aurait pu l'oublier, comme avaient été oubliées la *Sophonisbe* de Mairet et celle de Voltaire.

Après la *Phèdre* de Racine, il semblait impossible de puiser à des sources nouvelles pour rendre les honteux et funestes bonheurs d'une passion incestueuse. Alfieri le tenta dans *Myr-*

rha, œuvre étonnamment chaste, mélancolique et belle, faite pour sympathiser avec les ames les plus délicates. Byron eut un *frisson douloureux*, *une agonie de larmes réprimée*, en voyant représenter *Myrrha* à Bologne; il fut même contraint de sortir.

Myrrha brûle pour son père d'une flamme coupable; mais les désirs impurs ne troublent que vaguement le cœur de la vierge; ses lèvres ne disent rien de son secret. A voir sa pâleur, à entendre sa lente et plaintive parole, quelquefois ses terribles accens, on sent bien qu'elle aussi a en elle des misères humaines; le soupçon ne va pas au-delà. Cette figure est si jeune! Il y a dans tout son être un charme attendrissant de dignité élevée et triste, une pudeur de souffrance qui donne l'émotion des larmes et défend la jeune fille de l'outrage. Un effet indicible ressort de la passion profondément exaltée de Myrrha et de la tendresse ferme, calme, doucement familière, du père, objet fatal des désespoirs contenus de l'amante. Si Myrrha pouvait sourire vrai, on serait bien dans cet intérieur domestique; la pompe des rois en est absente; il y a la simplicité heureuse et sainte de la famille. Myrrha n'accepte pas le crime, c'est avec une sérénité funeste qu'elle dit à Pérez : « Aujourd'hui je serai votre épouse, mais demain nous mettrons à la voile et nous quitterons cette rive pour toujours. » Aux tendres reproches du père et de la mère, qui voudraient la garder, elle répond : « Si vous me refusez, je serai dans ce palais victime d'une puissance inconnue et invincible. » Au moment où Myrrha va devenir l'épouse de Pérez, les chœurs font entendre des chants purs et gracieux; la puissance invincible agit sur la malheureuse enfant; tout son corps frémit. Sa nourrice le voit : « Tu trembles!...... » — « Tais-toi! lui dit Myrrha sévère et dévouée, je ne tremble pas. » Le chœur continue. La mère à son tour voit la torture de sa fille. Myrrha la rassure, mais bientôt la puissance inconnue l'emporte sur la volonté sublime de la jeune fille. « Déjà toutes les furies jettent l'épouvante dans mon cœur..... » On frémit. « Suis-je épouse! » crie-t-elle. Pérez la rassure et renonce à elle.

Il a fallu tout le génie de la sensibilité pour créer les deux scènes qui suivent celles de l'hymen. Le père accable de son

indignation la malheureuse enfant. « Vous avez raison, Cynire, dit-elle avec une fière amertune. Soyez inexorable; je ne désire, je ne veux rien autre chose. » Seule avec sa mère, elle souffre d'un autre genre de douleur. Comblée des tendresses de cette mère, elle la repousse avec une jalouse horreur : c'est sa rivale. « Votre vue accroît mon désespoir. Mon cœur se déchire dans vos embrassemens !... » Puis elle demande la mort à cette mère qu'elle vient d'offenser. « — Oh! dit la mère, je veux, au contraire, toujours, à toute heure, veiller sur ta vie!...» Un cri d'effroi, de haine aussi, part du cœur brisé de Myrrha. « — Vous, veiller sur ma vie!.... Je serais forcée de vous voir à chaque instant du jour!... Vous seriez incessamment devant moi!... Ah! puissent mes yeux, auparavant, se couvrir d'une nuit éternelle, ou mes propres mains les arracheraient de leur orbite! » Sa fureur se tait devant l'accablement de sa mère; elle devient tout amour. Oui, Byron dut pleurer; la scène française n'a pas de création plus touchante et plus belle que Myrrha luttant, avec une sainte énergie, contre la destinée de crime et de mort qui toujours s'empare d'elle.

Quand Phèdre laisse échapper son secret déshonorant, quand elle fait rougir le front d'Hippolyte, c'est la beauté de l'homme qui a troublé les sens de la femme. Toute la frénésie de ses ardeurs coupables passe dans ses accens; son œil s'enflamme et s'égare; sa bouche aurait des baisers dévorans. Myrrha, fidèle à sa chaste nature, ne cède qu'à l'épouvante d'un cœur méconnu, outragé. Cynire, irrité du silence qu'elle s'obstine à garder, doute de son respect et de sa tendresse: « Vous vous jouez de ma douleur; mais l'amour de votre père est à jamais perdu pour vous. » A cette malédiction, Myrrha ne se contient plus : « Depuis long-temps je meurs pour vous..... Ma mère est trop heureuse!..... il lui sera permis..... de mourir....... à vos côtés...... » Le père sait tout maintenant. Myrrha, incapable de supporter l'horreur de ce père et l'horreur qu'elle sent pour elle-même, Myrrha arrache l'épée de Cynire et s'en frappe. La mère et la nourrice accourent; de son regard mourant, l'amante exécrée suit les pas du père, qui entraîne la mère éperdue: « Elle n'est plus notre fille! » Le cœur se serre à cet abandon. Oh! Myrrha peut mourrir!.....

Alfieri était en Alsace, lorsque Mme d'Albany lui écrivit qu'elle avait assisté à une représentation du *Brutus*, de Voltaire. « Des Brutus d'un Voltaire! s'écrie Alfieri, j'en ferai des Brutus; et le temps prouvera si de tels sujets ne me vont pas mieux qu'à un Français, qui, pendant soixante-dix ans signa : Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi. » Et tout plein de cette idée, il conçut *Brutus premier* et *Brutus second.*

Brutus premier a une ressemblance frappante avec le Brutus incriminé du *gentilhomme ordinaire du roi.* Seulement le motif de la trahison des fils de Brutus est pris dans un sentiment plus élevé que l'amour d'une fille des Tarquin. L'ambassadeur d'Étrurie a su les faire trembler pour leur père, en leur persuadant que la cause des Tarquin va triompher. Il est beau d'entendre Brutus s'accuser devant ses fils : sa servitude passée, sa longue dissimulation, ses craintes même de la mort, toutes feintes qu'elles étaient, avaient instruit ses fils à la redouter pour lui... Une autre sensation l'agite : « Ah! puisque vous aviez le choix ou de trahir Rome, ou de sauver la vie de votre père, pourquoi donc oublier que, pour soustraire Brutus à l'infamie, il lui suffisait d'un poignard? Il en avait un, ses fils le savaient; comment pouvaient-ils frémir pour leur père?... » La scène d'adieu n'a pas la solennité de celle de Voltaire; mais elle est d'une vérité déchirante : Brutus y est père. Ses fils mourront; mais il ne leur survivra pas d'un jour. Le dénouement laisse dans l'ame une impression profonde.

Aux premières clartés du jour, le sénat et le peuple s'assemblent dans le Forum. Collatin instruit le peuple de l'attentat de la veille contre la liberté naissante. Valérius lit les noms des coupables. Tout à coup il s'arrête : « Les derniers me font frémir d'horreur! — Dieux! qui peuvent-ils être?..... s'écrie le peuple. » Valérius ne les nomme pas. Brutus sort de sa muette immobilité, et, d'une voix calme et ferme, il dit : « Les derniers noms inscrits sur cette liste sont ceux de Tibérius et de Titus. » Le Romain a reparu tout entier, il condamne ses fils. Au moment où les coupables vont être frappés, Brutus détourne les yeux. « Brutus est le dieu de Rome! » s'écrie le peuple dans son terrible enthousiasme. « Je suis, répond le père, l'homme le plus malheureux qui ait jamais été!... »

Voilà le vrai Brutus. Celui de Voltaire n'est que théâtral, alors qu'il s'écrie :

Rome est libre, il suffit ; rendons graces aux dieux !

Que dire de *Brutus second ?* Après le *Jules César* de Shakespeare il ne restait qu'à admirer.

A. Dupin.

UNE

NUIT EN DILIGENCE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU DIABLE.

. . . .

Et le diable, s'étant posé devant le comte de Luizzi dans l'attitude d'un fashionable qui vient de dîner au Café de Paris, le lorgnon dans l'œil et un curedent à la bouche, lui répondit, après avoir longuement examiné ses ongles passés avec soin au jus de citron :

— Votre manière de juger les femmes est tout-à-fait stupide, même dans les idées de votre morale humaine. Tenez, en voici une que le ciel m'envoie tout exprès pour vous en fournir la preuve. L'aventure qui lui est arrivée est un secret entre elle et le tombeau, et personne au monde ne pourrait vous la conter, si ce n'est elle ou moi. C'est un petit drame à deux acteurs ; car, humainement parlant, je ne compte pas dans la liste des personnages, quoique, à vrai dire, je me mêle toujours un peu au dénouement de ces sortes de pièces.

— Parlez, je vous écoute, répondit Luizzi.

Et le diable commença ainsi :

C'était en 1822, dans la cour des messageries de Toulouse, le 15 janvier à six heures du soir ; la nuit était close, et une foule de voyageurs attendait l'heure de partir. Le conducteur arrive armé de sa liste et d'une lanterne, et appelle Mme Buré. A ce nom, une femme s'avance et monte lestement dans le coupé d'une diligence qui partait pour Castres. Voilà qui est bien ; toutefois, en montant, elle laissa voir à un grand beau jeune homme qui la suivait une jambe d'une élégance parfaite ; puis elle se retourna pour recevoir un petit paquet que lui tendait le conducteur, et montra ainsi au jeune homme son visage potelé et rose, son sourire agaçant et ses dents d'une pureté admirable. C'est là que commença le malheur. D'un même geste le jeune homme ôta sa casquette de sa tête, son cigare de sa bouche, et le jeta par terre. Il demanda avec une politesse exquise à Mme Buré si on lui avait remis tout ce qui lui appartenait, et sur sa réponse affirmative il prit place à côté d'elle, et l'examina à la lueur des lanternes, comme pour s'assurer qu'on pouvait avancer en toute sécurité à une pareille conquête. En effet, la nuit était parfaitement noire, et une fois en route, il eût été impossible au beau jeune homme de juger de sa compagne de voyage. Comme c'était un officier d'artillerie très fort sur les principes de la tactique, probablement il n'eût pas fait un pas en avant, s'il n'eût reconnu d'avance le terrain où il devait diriger ses batteries, et nul doute que la crainte de tomber dans une vieille femme ne l'eût sans cela rendu très circonspect. Mais il avait vu de Mme Buré qu'elle était jeune, qu'elle était jolie, et qu'elle n'avait point l'air farouche. Aussi, dès que la voiture eut dépassé le faubourg, et qu'elle roula sur la route isolée de Puilaurens, il commença à se rapprocher de sa voisine. D'abord elle n'était pas assez couverte, et il jeta par terre son beau manteau neuf pour lui envelopper les pieds ; puis il l'interrogea et ne s'aperçut point que c'était lui qui répondait aux questions de Mme Buré. En effet, ils n'avaient pas fait une lieue qu'il avait dit qu'il s'appelait Ernest de Labitte, qu'il était en garnison à Toulouse, mais qu'il comptait quitter bientôt cette ville pour aller dans le Nord. L'affaire qui l'appelait à Castres pouvait

tout au plus le tenir occupé une heure, et il devait revenir à Toulouse par la voiture de retour.

Toutes ces circonstances ayant été bien constatées, Mme Buré, qui s'était d'abord montrée assez réservée, reçut les soins de l'officier avec un peu plus de négligence qu'elle n'en avait eu jusqu'alors, c'est-à-dire qu'elle les surveilla un peu moins. Le froid est merveilleux auxiliaire en ces sortes d'affaires. Ernest de Labitte en profita assez simplement.

— Mon Dieu! madamé, vous ne devez pas être habituée à voyager seule; il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence. Vous n'avez rien pour vous envelopper le cou. J'ai là quelques mouchoirs de soie que mon domestique a dû mettre dans les poches de la voiture; permettez que je vous en offre un.

— En vérité, monsieur, on n'est pas plus galant.

— Vous vous trompez, madame. Je fais peu de cas de cette galanterie qui met un honnête homme aux ordres de la première femme qu'il rencontre.

— Vos manières envers moi prouvent le contraire.

— Elles vous prouvent tout au plus que, lorsque je trouve une femme aussi parfaitement gracieuse et charmante que vous l'êtes, je tâche de lui montrer que je comprends tout ce qu'elle mérite d'hommages.

— Oh! dit Mme Buré en riant, si vous n'êtes pas galant, du moins êtes-vous très flatteur.

— Flatteur! moi? Vous savez bien le contraire, madame; d'autres que moi vous ont dit, sans doute, combien vous êtes jolie; ils vous l'ont dit assez souvent pour que vous n'en puissiez douter. Je ne suis donc pas plus flatteur que galant.

Mme Buré fut assez embarrassée de l'aisance avec laquelle cet inconnu lui disait en face de si grossiers complimens, et elle ne répondit pas. Ernest attendit un moment et reprit :

— Mes paroles vous auraient-elles blessée, madame, et ma rude franchise serait-elle sortie des bornes du respect?

— Je ne puis le dire, et cependant je vous serai obligée de changer de langage.

— Madame, l'admiration pour la beauté est aussi involontaire que la beauté elle-même; et lorsqu'elle nous emporte....

— On ne sait plus ce qu'on dit, n'est-ce pas, monsieur?

— Je vous demande bien pardon ; on sait parfaitement ce qu'on dit, et, pour vous le prouver, j'ajouterai que je commence à soupçonner que vous n'êtes pas moins spirituelle que jolie.

— Ah! répliqua Mme Buré d'un ton sec, monsieur me fait l'honneur de soupçonner cela.

— Prenez garde de vous fâcher, ou j'en douterai.

— Vous conviendrez tout au moins que je suis bien bonne de vous écouter.

— Je vous prierai de remarquer que vous ne pouvez pas faire autrement.

— De façon que vous ne m'en savez aucun gré ?

— Je vous sais gré d'être là.

Il s'arrêta un moment, puis reprit d'un ton exalté :

— Je vous sais gré d'être là comme je sais gré à un beau jour de luire sur ma tête, à un air parfumé de courir autour de moi, à une nuit pure de m'enivrer de son silence ; comme je sais gré à tout ce qui m'est étranger de me paraître sous un aspect heureux et céleste.

Tout le commencement de cette conversation avait été jeté d'un coin à l'autre du coupé avec l'intonation railleuse de gens qui font ou veulent faire de l'esprit ; mais Ernest prononça cette dernière phrase avec un si singulier enthousiasme, qu'il déplut à Mme Buré. Un mouvement involontaire rapprocha Ernest de sa voisine ; mais elle ne jugea pas à propos de laisser l'entretien s'engager sur ce terrain ; et voulant le ramener à la familiarité ironique par laquelle il avait commencé, elle répliqua sans bouger de son coin, et avec un accent de trivialité qu'elle crut nécessaire pour arrêter la poésie de M. Ernest :

— Je suis, en vérité, trop heureuse de partager votre reconnaissance avec le soleil et la lune.

La phrase ne manqua pas son effet, et Ernest se rejeta dans son coin ; et, après un moment de silence, pendant lequel il se mordit les lèvres à part soi, il dit, d'un ton assez peu gracieux, à Mme Buré :

— Madame, la fumée de tabac vous déplaît-elle ?

La question était si saugrenue, que Mme Buré se retourna pour regarder Ernest, quoiqu'elle ne pût pas le voir.

— Je ne crois pas, reprit-elle froidement, qu'il soit d'usage de fumer dans une voiture publique.

Ernest en fut pour sa sotte demande, et le silence recommença.

L'action avait si vivement débuté, qu'Ernest était très contrarié de la voir cesser si soudainement; il cherchait tous les moyens possibles de renouer la conversation, et n'en découvrait aucun. J'ai été un niais, se disait-il, je me suis laissé aller à parler à cette femme avec le sentiment de bonheur que sa recontre m'avait inspiré, car on n'est pas plus jolie; elle m'a répondu par une plate plaisanterie, et maintenant elle joue la dignité. C'est ma faute, à moi, qui fais la poésie à propos de tout; si j'avais continué à la traiter cavalièrement, nous serions les meilleurs amis du monde. C'est quelque petite marchande de Castres, qui n'est si soignée de sa personne que parce qu'elle en profite. Il faut lui montrer que je ne suis pas un nigaud.

Dès qu'Ernest eut pris cette résolution, il jugea à propos de l'exécuter, et se laissant glisser doucement sur le coussin, il s'approcha de Mme Buré jusqu'à ce qu'il rencontra ses genoux. Elle se retira assez vivement, et ne dit que cette parole :

— Oh! monsieur !

Qu'il y avait de choses dans ces deux mots ! que l'intonation triste et digne dont ils furent prononcés renfermait de reproches pour Ernest et de chagrin pour cette femme d'être ainsi traitée ! Cependant cette simple défense montrait aussi que Mme Buré ne croyait pas en avoir besoin d'autre vis-à-vis d'un homme qui paraissait distingué. Ernest fut honteux et désolé, et reprit sa place en silence ; il eût voulu parler, et, malgré l'obscurité, il regardait Mme Buré d'un air de repentir, comme si elle eût pu le voir. En ce moment, il s'aperçut qu'elle faisait quelques légers mouvemens ; mais il n'osa lui faire de question, et se trouva trop de torts pour oser s'excuser.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au premier relai. Tous les voyageurs des autres parties de la voiture descendirent. Mme Buré resta seule immobile; elle paraissait dormir. Ernest n'osa pas remuer. Tout à coup le conducteur de la voiture introduisit sa lanterne par la portière pour prendre quelque chose dans une

des poches, et Ernest put voir ce qui avait occasionné les mouvements de sa voisine : elle avait doucement dégagé ses pieds du manteau qui les enveloppait, et l'avait repoussé jusqu'auprès d'Ernest. Le mouchoir de soie qu'il lui avait offert, et dont elle avait entouré son cou, était déposé à côté d'elle; Ernest en fut cruellement surpris. Dans cette liaison d'une heure, c'était comme une rupture, c'était comme des gages de confiance rendus.

Ernest fut sur le point de s'écrier ; mais Mme Buré dormait, et il n'avait pas le droit de s'excuser au prix de son sommeil. Il demeura immobile à la regarder, jusqu'à ce que la voiture partît. Dès qu'elle fut en marche, Ernest ramassa doucement son manteau, et, pli à pli, il le reposa si légèrement sur les pieds de Mme Buré, qu'elle avait bien le droit de ne pas paraître s'en apercevoir. La lune se levait à ce moment, et jetait un peu de clarté dans la voiture. Ernest se replaça aussi loin qu'il put de Mme Buré ; puis, voyant le mouchoir de soie resté sur le coussin, il essaya aussi de le remettre autour du cou de la dormeuse; il n'y put parvenir ; et, craignant de l'éveiller, il reprit sa place. Comme il désespérait dans son coin d'avoir forcé cette charmante femme à souffrir du froid, il vit la main de Mme Buré qui cherchait sur le coussin. Il y posa doucement le mouchoir : elle le rencontra, le prit, et s'en enveloppa sans rien dire.

— Ah ! madame, s'écria Ernest avec une véritable émotion, vous êtes un ange !

Mme Buré montra qu'elle n'avait point dormi, et achevant d'arranger tout-à-fait le manteau sur ses pieds, elle répondit avec un ton de reproche charmant :

— Mais pourquoi donc traiter en aventurière une femme que vous ne connaissez pas ?

Ernest ne répondit pas. Trop de sentimens étranges s'agitaient en lui. Il n'osait exprimer ce qu'il éprouvait, tant cela pouvait paraître extravagant et par conséquent injurieux pour Mme Buré. Il faut remarquer que, ne se voyant ni l'un ni l'autre, l'expression des traits ne pouvait rien dire de ce qu'ils sentaient, et qu'il fallait pour ainsi dire tout parler. Enfin, Ernest reprit avec une sorte de gaieté en colère :

Tenez, madame, je me disais tout-à-l'heure, à part moi, que j'étais un maladroit, et je vois que je n'ai été qu'un bru-

tal; et maintenant, si je n'ose vous dire tout ce qui me passe par la tête, c'est de peur de vous fâcher encore.

— C'est donc bien étrange.

— Oui, vraiment.

Il s'arrêta, et reprit tout à coup :

— En vérité, je crois que je suis amoureux de vous.

Mme Buré se mit à rire aux éclats; Ernest lui répondit avec une bonhomie pleine de tendresse :

— Eh bien! j'aime mieux ça. Moquez-vous de moi; persuadez-moi que je suis ridicule, ce sera plus raisonnable. Mais tenez, là, tout-à-l'heure, quand j'ai vu mon pauvre manteau et mon pauvre mouchoir que vous aviez repoussés !... C'est bien niais de l'avoir senti et bien niais de vous le dire; mais cela m'a fait de la peine, une peine sincère, je vous jure. J'étais humilié; mais j'étais encore plus malheureux!

Et en disant cela il y avait dans la voix d'Ernest une émotion qui voulait rire et qui n'attestait que le trouble sincère du cœur. Quant à Mme Buré, elle ne riait plus, et elle répliqua doucement :

— Vous avez le cœur bien jeune.

— Et je vous remercie de me l'avoir fait sentir. Voulez-vous que je vous raconte mes pensées d'il y a une heure et mes pensées d'à-présent?

— Mais je ne sais pas...

— Oh! vous avez trop de supériorité dans l'esprit et dans le cœur pour que ce que je puisse vous dire vous offense. D'ailleurs je n'accuserai que moi.

— Eh bien donc! que pensiez-vous il y a une heure?

— Je pensais... Vous comprenez bien que je ne le pense plus... Je pensais que vous étiez une femme qui n'aviez de compte à rendre de votre conduite qu'à vous-même... une de ces femmes qui donnent un peu au hasard... au caprice... à l'occasion... à un moment d'imagination... qui donnent...

. . . .

— En voilà assez, dit Mme Buré, d'un ton où il y avait autant de tristesse que de mécontentement; et c'est dans la catégorie de ces femmes que votre bonne opinion de moi m'avait placée?

— Oh! ne le croyez pas, madame. Du moment que je vous ai vue, vous m'avez séduit. A quelque titre que ce soit, j'ai dé-

siré sur-le-champ vous laisser un bon souvenir de l'homme que vous avez rencontré par hasard sur la route de Castres. Je dirai même que ce premier sentiment était presque indépendant de votre beauté et de votre jeunesse. Vous auriez eu soixante ans que je vous aurais entourée de soins comme ma mère; mais il s'est trouvé que vous étiez si jolie, que j'ai combattu cette première impression; je vous ai descendue de cet autel improvisé, et j'ai espéré que vous étiez moins parfaite que vous ne paraissiez pour oser tenter de vous plaire. Je l'ai essayé, mais votre charme m'a de nouveau dominé malgré moi, et si vous étiez juste, vous vous rappelleriez qu'au moment où vous avez prétendu que je vous comparais au soleil et à la lune, je vous disais du fond du cœur que votre présence m'avait souri comme une belle nuit! Que sais-je, je parlais avec mon cœur, vous m'avez répondu avec votre esprit, j'ai été blessé; je me suis senti furieux contre moi de m'être laissé prendre à votre grace, et je viens de vous punir par une grossièreté de la folie de mon cœur. Voyez comme je suis franc, je vous fais un aveu bien sincère; il l'est assez pour vous montrer que j'ai besoin de votre pardon.

Ernest se tut, et Mme Buré ne répondit pas. Elle craignait sa propre voix. Il lui eût fallu plus d'art qu'elle n'en avait naurellement. Cependant elle ne pouvait garder le silence, et pour lui donner le temps de se remettre, elle offrit encore à Ernest l'occasion de parler longuement.

— Vous m'avez dit vos pensées de tout-à-l'heure; mais vous ne m'avez pas dit vos pensées d'à-présent.

— Oh! celles-ci sont encore plus folles et plus coupables peut-être, mais tout ce que je vous dirai ne peut vous offenser, je le répète; c'est la confidence d'un de ces rêves d'un moment qu'on bâtit dans sa tête et qui ne s'excusent que parce qu'ils s'évanouissent au jour, et dans quelques heures le mien sera fini.

— Voyons ce rêve.

— Imaginez-vous donc que, lorsque j'ai découvert que j'avais été si peu convenable envers vous, je n'ai pas perdu tout espoir ou plutôt tout désir.

— Comment, vous croyez encore?...

— Laissez-moi vous expliquer ce que c'est que ma tête et

mon cœur. Dire que j'ai espéré, ce n'est point vrai; mais dire que je n'ai pas désiré une chose impossible, ce n'est pas vrai non plus. Et cette chose impossible, c'est que je vous ai souhaité quelque folle idée ou quelque enthousiasme plus fort que vous, et qui vous donnât à moi. Peut-être ne me comprenez-vous pas? Et tout ce que j'ai senti a été si fou, que je ne sais vraiment si c'est intelligible. Cette femme qui est près de moi, me disais-je, elle doit aimer quelque chose, elle a une passion ou un goût exclusif. Si elle aimait la poésie; si elle était de ces femmes qui jettent leur cœur à un art de peur de le perdre dans l'amour; si ce magnifique et saint langage de la poésie avait quelquefois endormi ses douleurs ou relevé ses espérances; qu'il serait doux de pouvoir lui dire tout d'un coup : Je m'appelle Byron ou Lamartine; de me trouver en intimité depuis long-temps avec sa pensée; de lui inspirer, dans une heure d'oubli, l'idée d'être un moment à celui qu'elle a rêvé. Si elle était musicienne, me disais-je, je voudrais être Rossini ou Weber; si elle était peintre, quel bonheur si je m'appelais Vernet ou Girodet! enfin, que vous dirai-je? j'ai bâti entre vous et moi les contes les plus extravagans pour penser que si j'avais été un homme supérieur, je ne vous aurais pas rencontrée pour vous quitter et vous dire adieu comme à tout le monde; tenez, madame, je crois que je deviens fou; mais j'ai pensé que si vous étiez dévote, j'aurais voulu être un ange.

— Oui, véritablement, vous êtes bien fou, et tout vos rêves auraient été bien inutiles; car eussiez-vous été Weber ou Byron ou tout autre, vous n'eussiez pas trouvé en moi de passion ou de goût exclusif pour vous comprendre. Je ne suis qu'une pauvre femme bien simple et qui ai pris de bonne heure mon parti d'être heureuse de ma médiocrité. Vous le voyez, tous vos beaux rêves sont comme toutes vos mauvaises suppositions, ils s'adressent mal.

— Vous avez raison, madame, et pourtant vous n'êtes pas une femme ordinaire. Je ne sais, mais il y a autour de vous une atmosphère de charme trop fine, trop subtile peut-être pour les gens qui vous entourent, mais qui m'a saisi au cœur. On vous ignore, et peut-être vous ignorez-vous vous-même.... Avez-vous jamais aimé?

— Oh! non.

Cette réponse s'échappa du cœur de Mme Buré, soudainement, sans réflexion et avec un tel accent d'effroi, qu'on voyait que cette femme avait toujours eu peur de son cœur et l'avait gardé tout entier, ne pouvant pas le donner à un amour avoué, et craignant de le donner à un amour coupable. Ce mot voulait dire : Je n'ai pas aimé, je m'en suis bien gardée. J'aurais trop aimé.

Ernest le comprit ainsi.

— Ah ! vous n'avez jamais aimé, s'écria-t-il. Ah ! tant mieux. Vous m'aimerez, moi.

— Ceci est plus que de la folie.

— Oh ! vous m'aimerez, vous dis-je. Je suis jeune, je suis riche, je suis libre ; ma carrière n'est pour moi qu'une occupation sans avenir, je puis la quitter comme je l'ai prise : tout ce que j'ai donné d'activité à des études fastidieuses, à des plaisirs plus fastidieux que ces études ; tout ce que j'ai d'avidité dans le cœur pour la vie aventureuse, je le mettrai à vous chercher, à vous poursuivre, à vous adorer. Ne voyez-vous donc pas, madame, que je vais changer ma vie insipide d'exercice, de mathématiques, de revues et de café, contre un beau roman chevaleresque, le seul roman chevaleresque de notre siècle ? Dans ce coupé de diligence, vous êtes la dame châtelaine inconnue qu'un pauvre chevalier errant rencontre, par hasard, dans une forêt, et à laquelle il se voue corps et ame. Dans quelques heures vous allez m'échapper, et je ne saurai où vous trouver. Je vous laisserai fuir, soyez-en sûre ; et puis je m'orienterai et j'irai devant moi quêtant votre trace, non plus sur les pas de votre haquenée imprimés sur la route, mais au parfum de distinction et de bonheur que vous aurez laissé sur votre passage. Je ne sonnerai pas du cor à la herse de tous les castels, mais je frapperai à la porte de tous les salons ; je ne vous chercherai pas dans quelque beau tournoi, mais je vous attendrai dans toutes les élégantes réunions ; je ne demanderai pas votre belle présence à la fenêtre en ogive de quelque haute tourelle, mais il y aura un balcon chargé de fleurs, une fenêtre doublée de mousseline, derrière laquelle je vous verrai un jour après avoir long-temps cherché ; et alors il faudra arriver à vous. Vous avez un père, un mari, un frère, qui vous défendront, qu'il faudra tourner, miner, emporter : herses, tou-

relles et machicoulis qui me séparerez de mon héroïne, vous tomberez devant moi, et j'arriverai alors à ses pieds pour lui dire : C'est moi, je vous aime, je vous aime comme un fou, prenez ma vie et donnez-moi votre main à baiser.

— Que de folies! que de belles imaginations!

— Oh! ces folies, je les ferai; ces imaginations, je les mettrai à exécution.

— Laissons cela. Ne pouvez-vous parler raisonnablement ?

— Peut-être n'est-ce pas raisonnablement que je parle; mais, à coup sûr, je parle sérieusement.

— Vous ne prétendez pas me le persuader ?

— Aujourd'hui ? non. Mais bientôt, mais quand je vous aurai retrouvée, quand vous me reverrez à votre horizon aller sans cesse autour de vous, comme le satellite esclave d'un si bel astre, alors vous reconaîtrez que j'ai dit vrai.

— Mais, monsieur, si j'étais assez folle pour vous croire, savez-vous que je pourrais trouver vos projets plus qu'extravagans.

— Encore aujourd'hui vous avez raison. Mais alors, en voyant que je le fais, vous vous direz que je ne pouvais faire autrement, et que la passion m'a emporté.

En vérité, monsieur, nous voilà dans un monde qui m'est tout-à-fait inconnu. Il faudrait donc que, parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, je fusse condamnée à voir ma vie persécutée par vous? Et poru parler sérieusement, et à votre exemple, de quel droit, pour donner à votre vie un intérêt chevaleresque, pour procurer à l'oisiveté de votre opulence l'intérêt d'un roman, de quel droit serais-je troublée, moi, dans ma vie, dans mes habitudes, dans mes devoirs? De quel droit serais-je insultée dans ma réputation ? car on ne supposerait pas qu'un homme à qui l'on n'a rien fait espérer, fît tant d'efforts pour la seule nécessité de se créer un passe-temps qui lui manque. Vous comprenez donc bien que, si je vous écoute, c'est parce qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés.

— Pensez-vous que je le laisserai sans dénouement?

— J'y compte bien.

— Sur mon honneur, madame, vous avez tort : il en aura un tôt ou tard.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria Mme Buré en ouvrant une glace, et en appelant le postillon.

— Que faites-vous, madame?

— Je veux quitter ce coupé, monsieur. Il y a, je crois, dans l'intérieur de cette voiture une place vide entre un portefaix et une poissarde; j'y serais plus convenablement qu'ici.

— Vous pouvez descendre si vous le voulez, mais mon parti est pris, et je vous le jure encore sur l'honneur : je vous retrouverai tôt ou tard.

Mme Buré referma la glace, et affectant un air d'aisance que le son de sa voix démentait, elle reprit :

— En vérité je deviens aussi folle que vous. Je vous crois..... Je m'alarme.... Vous me faites peur...J'oublie que nous plaisantons... Allons, monsieur, achevez votre conte de fée; il est fort amusant.

— Oh! ne raillez pas, madame, je vous aime déjà assez pour supporter vos injures et vos moqueries. Ne voyez-vous pas que vous n'avez que cette nuit pour douter de moi, et que j'ai tout l'avenir pour vous forcer à reconnaître cet amour ?

— Encore, monsieur ?

— Toujours, madame, toujours et partout où vous me rencontrerez, ce seront les mêmes sentimens et le même langage.

— Eh bien! monsieur, ajouta Mme Buré d'un ton grave, je veux vous parler sérieusement aussi... quoique j'en aie honte. A supposer que vous disiez vrai, à supposer que vous m'aimiez, ou plutôt que vous soyez assez désœuvré pour faire tout ce dont vous parlez, pensez-vous que je ne saurais m'en défendre? J'ai un mari, monsieur, qui est un homme d'honneur; j'ai un frère qui est un ancien soldat de l'empire; il y aurait peut-être imprudence à les forcer à se placer entre vous et moi.

— Oh! madame, demandez appui à vous-même, et ne m'opposez pas un obstacle qui, à mon âge, avec l'état dont je suis, ne pourrait être qu'une raison pour moi de persévérer. Menacer un amant d'un mari, un officier de la restauration d'un soldat de l'empire, c'est appeler la lutte et le duel; ce serait me forcer à faire ce que j'ai avancé.

Ernest prononça cette parole d'un ton de vérité si modeste,

que Mme Buré comprit qu'il n'y avait point chez lui de fanfaronnade, et qu'elle répondit :

— Ce n'est pas une menace , monsieur, je n'en ai pas voulu faire. Vous me réduisez à me défendre, je le fais comme je peux; je ne doute pas que vous ne soyez plein de courage et d'honneur, et que vous ne sachiez exposer votre vie pour un mot; mais un si frivole amour que le vôtre n'en vaut pas la peine.

— Il en vaut plus la peine qu'un mot assurément.

— Vous êtes habile et répondez à tout. Eh bien ! monsieur, j'ai une question à vous faire ; me jurez-vous d'y répondre sincèrement ?

— Sur l'honneur , je vous le jure.

— Si je vous disais qui je suis, si je vous montrais qu'une folie de jeune homme peut compromettre à tout jamais une femme honorée, que votre apparition dans notre petite ville serait un événement, que vos poursuites seraient un scandale où je succomberais assurément sous la calomnie et le ridicule, ne renonceriez-vous pas à vos projets ?

— . . . . Non...

— Non ?

— Non. Madame, en sortant de cette voiture, vous emporterez ma vie......... J'ai droit à la vôtre, c'est la loi fatale de l'amour; je souffrirai par vous; vous souffrirez par moi. . . . . Nous serons unis dans la douleur. . . . . La douleur est un lien aussi saint que le bonheur. Je vous imposerai celui-là.

Mme Buré tressaillit, tant la voix d'Ernest avait de résolution inébranlable; elle se sentit comme prise d'un vertige en pensant à ce qu'elle entendait; elle mesura d'un coup-d'œil tout l'avenir d'inquiétudes , de douleurs , que la folie de cet homme allait lui créer, et arrivée ainsi à un désespoir réel, elle s'écria :

— Mais comment puis-je me sauver de vous , monsieur ?

L'accent qu'elle mit dans cette question était si vrai et si profond, qu'Ernest en fut ému, mais ce ne fut que le trouble d'un instant.

— En vérité, lui dit-il, je ne puis vous expliquer le désir insensé qui m'a pris le cœur quand je vous ai vue; mais ce désir

est si implacable, qu'il est impossible qu'entre nous il n'y ait pas une prédestination. Vous devez être à moi.

— Monsieur !........

— A moi, parce que je vouerai ma vie à vous obtenir, ou parce que ici vous vous affranchirez à tout jamais de mes éternelles poursuites.

— Je n'ose vous comprendre.

— Écoutez, madame, écoutez. De tous les souvenirs de la jeunesse qui, lorsque nous devenons solitaires et froids dans notre existence, nous jettent de si doux sourires et de si brûlantes chaleurs du passé; de tous ces heureux enfans de notre bel âge qui dressent leurs têtes blondes près de nos cheveux blancs, et qui appuient leurs mains tièdes sur les glaces de notre cœur, de tous ces souvenirs, les souvenirs les plus vivans et les plus enivrants ne sont pas ceux qui, mêlés de joie et de peine, nous ont demandé des années entières pour ne laisser qu'un mot après eux. Les plus puissans sont ces momens de bonheur inoui qui éclatent dans la vie comme un incendie, qui l'éclairent et la brûlent durant quelques heures, et qui, lorsqu'ils sont éteints se présentent à nous affranchis de tous soins endurés pour les obtenir, libres de tout désespoir de les avoir perdus. Or, ne vous est-il pas arrivé durant une chaude journée ou durant une nuit silencieuse, seule à l'abri d'une forêt, ou assise sur le bord d'un lac, d'entendre passer au loin la mystérieuse harmonie des cors dans le bois ? Ce sauvage concert dont les acteurs vous sont restés inconnus, ces voix qui n'ont duré qu'un moment, ne vous ont-ils point plongée dans une extase plus profonde que toutes celles que vous ont données les musiques les plus parfaites dans ces salons illuminés de bougies ou dans une salle comblée de spectateurs ? ne vous en êtes-vous jamais souvenue comme d'un bonheur demeuré entre le mystère et vous? Eh bien! si cela vous est arrivé, comprenez-moi maintenant. Je vous aime; je vous aime assez pour vous poursuivre implacablement de mon amour; je vous aime assez pour échanger la passion longue et obstinée que mon cœur vous a vouée, contre une heure, un moment, un éclair de bonheur : ou vous serez pour moi la fortune qu'on poursuit sans relâche jusqu'à ce qu'on l'ait attteinte, ou vous

serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route où je ne repasserai plus.

Ernest s'arrêta, Mme Buré ne répondit point.

— Vous vous taisez, vous vous taisez...

— Eh! que voulez-vous que je vous réponde, monsieur? Je vous laisse parler, je n'ai pas autre chose à faire; vos discours que j'ai traités de folie sont devenus une insulte directe et une menace odieuse.

— Oh! ne croyez pas...

— Que voulez-vous donc que je ne croie pas? Vous trouvez une femme, et il vous prend fantaisie de désirer cette femme; et parce qu'elle n'est pas ce que vous vous êtes imaginé, parce que vous croyez deviner qu'elle a quelque considération à ménager, vous la menacez dans cette considération et vous lui dites: Parce que vous êtes une femme qu'on peut perdre, donnez-vous à moi comme une femme perdue. Oh! c'est odieux et méprisable.

Ernest se tut à son tour et reprit un moment après :

— Vous avez raison, madame, vous devez me trouver bien coupable, et il me faudra de longs jours d'épreuves, de longues années de persévérance, pour obtenir de vous cette estime qu'on donne malgré soi à toute passion sincère. Eh bien! soit, madame, le temps, le temps est à moi. Il me justifiera. Il faut qu'il me justifie.

Il se fit un nouveau silence et ce fut Mme Buré qui le rompit.

— Vous n'avez pas besoin de justification, dit-elle assez froidement: promettez-moi de renoncer à vos projets, et je vous pardonnerai. Je ne peux vous en vouloir, vous ne me connaissez pas.

— Mais vous me connaissez, madame, et je vous ai assez offensée pour que ce pardon que vous m'offrez ne soit qu'un moyen de vous défaire d'un misérable...

— Oh! quel mot....

— Pourrez-vous me juger autrement après ce que je vous ai dit? et puis-je vous laisser cette opinion de moi?

— Mais mon opinion n'a pas la gravité que vous lui supposez. Voyons, monsieur, vous m'avez dit que j'étais belle, spirituelle; eh bien! j'accepte vos éloges; je vous ai assez plu un moment pour vous faire perdre la raison, et je ne vous en veux

pas. Redevenez ce que vous étiez d'abord, un homme poli et indifférent, et nous nous quitterons bons amis, je vous le jure.

— Je vous crois, mais je n'accepte pas le marché.

— Oh ! pourquoi ?

— Ne me faites pas vous le dire. Je recommencerais à vous insulter peut-être. Mais si demain, dans quelques jours, plus tard, vous me trouviez sur vos pas partout où vous serez, ne vous en étonnez pas.

— Quoi ! monsieur, vous ne renoncez pas...

— Non, madame, non. Mais où vivez-vous donc, je vous prie? Quels hommes vous entourent qu'il n'y en ait pas un qui vous ait fait comprendre tout ce que vous pouvez jeter de folie dans la tête et dans le cœur d'un homme? Vous croyez peut-être que je joue une comédie, tenez, mettez votre main sur ma tête et sur mon cœur : ma tête brûle et mon cœur bat avec violence.

Il avait saisi la main de Mme Buré, et elle sentait le tremblement convulsif qui agitait Ernest.

Elle lui arracha sa main et se prit à trembler aussi, mais d'un effroi insurmontable.

— Vous avez peur, lui dit-il; oh! calmez-vous. Je puis contenir ma tête sans qu'elle éclate, mon cœur sans qu'il se brise, car j'ai une espérance. Je vous reverrai.

— Mais, monsieur, s'écria Mme Buré d'une voix si suppliante, qu'on sentait qu'elle croyait à la sincérité des paroles de cet homme, mais si je vous priais, moi, de ne pas le tenter, si je vous le demandais, au nom même de cette folie que je vous ai inspirée ?

— C'est de l'amour, madame?

— Eh bien ! soit ; au nom de cet amour, ne me l'accorderiez-vous pas ?

— Non, madame, non.

— Mais ce serait me perdre, je vous l'ai dit, monsieur.

Elle s'arrêta et reprit d'une voix tremblante et entrecoupée.

— Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez, une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion, mais faut-il que moi je la subisse, ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire?

— Ah ! madame, s'écria Ernest, en se rapprochant de Mme Buré.

— Allons, calmez-vous, réfléchissez. Que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point ?

— Demain, madame, ce sera un rêve fini, sinon oublié ; demain il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable.

— Folie. Et qui me l'assurera ?

— Ma parole que je vous engage et ma vie dont vous pouvez disposer si je manque à ma parole.

— Écoutez, Ernest, tout ce que je viens d'entendre est si nouveau et si étrange, que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais : ah ! jurez-le-moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir ? il y va de mon repos, de ma vie, de mon bonheur ; Ernest, jurez-le-moi.

— Oui, je vous le jure, jamais, jamais...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi.

Malheureusement, reprit le diable, ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence, et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme.

— Et que fit Ernest quand la diligence fut arrivée à Castres ? dit le baron de Luizzi.

— Il tint parole une heure, il laissa partir Mme Buré sans la suivre, sans s'informer d'elle.

— Et plus tard.....?

— Plus tard, il savait que Mme Buré était la femme d'un maître de forges des environs de Quillan ; il apprit que le gouvernement avait commandé une fourniture assez considérable dans cette forge, et se fit nommer par le ministre pour en surveiller la confection. Chemin faisant, il apprit encore que la famille dans laquelle il allait s'introduire était nombreuse, qu'on la citait comme un modèle de ces mœurs patriarcales qui se rencontrent encore loin du monde dans quelques demeures inconnues. Il sut que le père et le mari de Mme Buré étaient deux de ces sévères protestans du midi qui ont gardé leur foi austère dans l'honneur de la famille. On lui parla même de malheurs étranges arrivés dans cette maison et de la disparition d'une sœur de Mme Buré, jeune fille trompée, qu'on n'avait osé blâmer, tant on l'avait vue malheureuse, jusqu'au jour où on ne l'avait plus vue.

Si Ernest eût appris que la femme qu'il avait épouvantée de folles menaces n'était qu'une aventurière qui ne s'était pas plus compromise avec lui qu'avec un autre, certes il n'eût point sollicité du gouvernement d'aller à la forge dont elle était la maîtresse. Mais c'était une femme à perdre complètement, à qui il n'avait pas suffisamment à son gré appris l'oubli constant de ses devoirs, et il ne voulut pas laisser sa victoire inachevée. Cet orgueil de séducteur se trouva secouru encore par sa vanité de jeune officier : un frère et un mari terribles; mais c'eût été lâcheté que de renoncer à poursuivre la sœur et la femme de ces deux héros; il y allait de l'honneur d'Ernest, il y allait de son bonheur. Je puis vous assurer qu'il se le persuada. Il se crut assez amoureux pour se pardonner à lui-même son manque de foi, il compta que Mme Buré aurait la même indulgence pour un amour assez vrai pour être devenu infidèle à l'honneur.

Heureusement pour Mme Buré, la nouvelle de la nomination de M. de Labitte arriva avant lui à la forge, de manière que, lorsqu'il se présenta, elle put le recevoir avec une tranquillité si bien jouée, avec une aisance si polie, qu'Ernest eut le droit de penser qu'il aurait eu grand tort de ne pas manquer à sa parole. Ernest logeait à Quillan, mais Mme Buré l'invita à dîner. Le jeune officier se trouva tout de suite en présence de cette sainte et nombreuse famille, où il venait porter le désordre. De vieux parens à cheveux blancs, bons et sereins, ayant derrière eux tout un passé d'honneur; des hommes faits, sérieux et confians; de jeunes filles candides et discrètes; des enfans timides et respectueux; et au milieu d'eux tous, comme le centre par où se touchaient toutes ces affections, Mme Buré, bonne et noble, belle et calme.

Quoiqu'elle n'eût pas l'air de vouloir faire de ce tableau respectable une leçon pour Ernest, celui-ci n'en fut pas moins touché, et la pensée de repartir immédiatement lui vint au cœur. Mais l'esprit discuta cette pensée, et l'eut bientôt convaincue de niaiserie. Ernest fit même tourner toute cette sainteté de famille au profit d'un amour coupable et bien caché à l'ombre de cette pureté générale : l'intrigue en devenait plus piquante.

Le soir venu, les occupations des hommes et les habitudes de

retraite des jeunes filles laissèrent Ernest seul avec Mme Buré.

— Hortense, lui dit-il, ai-je obtenu ma grâce?

— En doutez-vous? répondit-elle; cependant il est quelques précautions qu'il faut que je prenne pour mon repos. Cette nuit, trouvez-vous à l'extrémité d'un petit chemin qui aboutit à un pavillon situé dans un angle de notre parc; j'y serai, et vous ouvrirai la porte. Maintenant, retirez-vous; et, sous prétexte de vous épargner une partie de la route, je vais vous montrer le pavillon et le chemin qui y conduit.

Son bonheur parut si facile à Ernest, qu'il se repentit presque d'avoir tant fait pour y trouver si peu d'obstacles. Cependant il promit d'être au rendez-vous. A minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit une fenêtre et demanda :

— Est-ce vous, Ernest?

— C'est moi.

— Il faudrait escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clé de la porte.

La fenêtre n'était qu'à cinq ou six pieds du sol, et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais au moment où il s'enlevait à force de poignets pour achever de la gravir, il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces seules paroles :

— Vous êtes un infâme, et vous avez manqué à votre parole.

Le coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon.

Dans ce pays de forêts, tout habité par des braconniers, un coup de feu dans la nuit n'étonnait personne. Les ouvriers qui surveillaient les fourneaux écoutèrent, et l'un d'eux s'écria :

— Nous pourrons peut-être bien en manger demain.

— De quoi? dit M. Buré, qui faisait sa dernière tournée.

— Ma foi, du lièvre ou du sanglier que sans doute un de nos camarades vient d'abattre dans la forêt.

— Prenez garde, on finira par vous y prendre, et cette fois je ne paierai pas l'amende.

M. Buré acheva l'inspection de ses ateliers et retourna dans sa maison, où il retrouva sa femme couchée et dormant, ou feignant de dormir d'un profond sommeil. On ne découvrit point

les assassins, et la famille de Mme Buré a grandi sous ses yeux sans que rien ait jamais troublé les saintes affections qui unissaient la sœur au frère, la femme au mari, et la mère à ses enfans.

Le diable s'arrêta et dit au baron de Luizzi :

— Et maintenant qu'en pensez-vous ?

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

VOYAGES.

SUBIACO.

Le voyageur qui désire connaître l'Italie, l'Italie primitive, ses traditions, ses croyances, doit se décider à quitter les routes battues par la foule des coureurs, abandonner l'antiquité et les musées, oublier le fastidieux itinéraire. Il faut aller en enfant perdu explorer les lieux solitaires, au milieu des montagnes point ou peu parcourues, dans les Alpes, les Apennins, dans les Abruzzes, en Calabre, à travers les marais de la *mal-aria*. Vous trouverez alors des peuples inconnus que l'étranger n'a jamais visités, des habitudes que n'a point encore usées la civilisation moderne, et dont l'homme du Nord ne se doute pas. L'observateur y verra le passé, le présent et l'avenir de l'Italie, c'est là qu'est la vieille Italie, l'Italie primitive avec ses vices et ses qualités. A toutes les époques de l'histoire de l'humanité, les peuples des montagnes ont été les gardiens des souvenirs nationaux; mais en Italie, plus que chez toute autre nation, les anciennes mœurs et les vieilles croyances ont reculé devant la

civilisation pour se réfugier sur les sommets de la chaîne de montagnes qui traverse cette péninsule du nord au midi.

Avant la révolution, les capitales des divers états avaient été envahies par les conquêtes philosophiques du XVIIIe siècle, dont les classes nobles et moyennes subirent plus ou moins l'influence. La conquête de Napoléon a achevé de dénationaliser l'Italie, elle n'a plus rien conservé de caractéristique ; c'est l'Italie avec les idées françaises. Rome et les provinces sont restées moins long-temps sous la domination du grand homme ; mais, depuis dix-huit ans, l'envahissement des voyageurs a fait de la capitale du monde chrétien une ville du Nord.

Les peuples des états de l'église, des montagnes aux environs de Rome, furent donc le moins francisés, j'oserai dire le moins européanisés. Un gouvernement régulier dura à peine quatre ans au milieu de l'hostilité universelle des habitans contre un pouvoir qui contrariait leurs habitudes et leurs affections ; depuis lors jusqu'à présent peu de voyageurs ont parcouru ces mêmes localités ; à peine quelques peintres commencent-ils à y pénétrer. les montagnes, sur les fontières de l'état romain et du royaume de Naples, sont encore habitées par les populations les plus nationales de l'Italie. C'est là qu'il faut étudier ce peuple intérressant.

Pour aller à Subiaco, on traverse cette campagne de Rome, toujours aussi triste que belle, en prenant la route de Tivoli où l'on s'arrête peu, car on ne trouve d'italien à Tivoli que la beauté des femmes. Enfin, après deux jours de marche, on arrive dans la jolie et riante vallée de Subiaco, arrosée par les rapides eaux de l'Anio qui prend à Tivoli le nom de Teverone. La nature qui l'entoure a un aspect gai et varié ; rien n'est plus gracieux, plus séduisant, que la vue de ces montagnes animées par l'agriculture méridionale, et cultivées presque jusqu'au sommet.

Subiaco ne s'aperçoit que lorsqu'on en est très près ; sa situation est extraordinaire et fort pittoresque ; la ville est placée autour d'une montagne à pic, et un vieux château, séjour du vicaire papal (actuellement le cardinal Galeffi), surgit au sommet du cône ; elle compte cinq à six mille habitans, agriculteurs, commerçans, et quelques nobles qui vivent fort retirés. La ville est jolie et assez bien bâtie ; elle fut fort embellie par Pie VI, qui

y résida comme vicaire, et auquel on a élevé un arc triomphal à l'entrée, du côté de Tivoli. On remarque quelque trace d'industrie, des papeteries et une forge. En avançant dans la vallée, à une demi-lieue de Subiaco, sur la crête de la montagne, l'on rencontre le couvent de Sainte-Scolastique, fondé par saint Benoît, au commencement du VIe siècle, sous le nom de Saint-Cosme et Saint-Damien, et consacré depuis à sa sœur Scolastique après sa canonisation. Les pères bénédictins qui l'habitent maintenant sont peu nombreux, il n'en reste que douze; ce couvent est vaste et beau, dans une position admirable, dominant toute la vallée. On retrouve dans les divers édifices dont il se compose l'architecture des différentes époques, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. Une cour gothique, entourée de colonnes en marbre blanc, attire l'attention; sur les colonnes du cloître de la première cour sont peints les portraits des rois qui ont honoré le couvent de leur présence, ainsi que ceux des papes et empereurs qui l'ont comblé de leurs bienfaits. Il reste encore au monastère 80,000 livres de rente. La bibliothèque est curieuse et assez nombreuse, mais les moines sont peu instruits, quoique bénédictins. J'en ai connu un, parfait petit-maître, très soigné, tout-à-fait homme du monde, et ne pensant à rien moins qu'à son cloître. Il possédait les meilleurs ouvrages de philosophie et de littérature française.

Plus loin, toujours en gravissant les flancs du rocher, on traverse un joli bois de chênes verts, végétation isolée, qui contraste avec l'aridité de tout ce qui l'entoure. Enfin, on parvient au couvent de Saint-Benoît et de la Grotte sacrée (*sacro speco*), fondé également par saint Benoît qui passa sous ce rocher plusieurs années, et consacré d'abord à saint Silvestre. Tout un côté du couvent tient au rocher, et paraît y être appuyé comme un nid d'hirondelle. Sa construction est bizarre et appartient à plusieurs époques; une partie des murs extérieurs était couverte de fresques fort belles. L'intérieur du couvent est assez vaste : on traverse plusieurs salles renfermant des fresques et des tableaux précieux. Le réfectoire était aussi peint à fresque. Mais les moines, trouvant que c'était trop sombre, ont fait tout blanchir ; il ne reste que les petits côtés de la salle qui sont encore intacts et font l'admiration des artistes. Les chapelles sont échelonnées au centre du couvent, au-dessus et au-dessous de

la grotte de Saint-Benoît; il y en a neuf placées à trois étages, elles sont couvertes de fresques faites aux XIVe et XVe siècles, et que l'on ne peut regarder sans émotion. La date et le nom des peintres y sont inscrits : ils étaient Grecs, comme beaucoup d'artistes, à cette époque, en Italie. Les fresques sont d'un coloris, d'une fraîcheur et d'un brillant inconcevables : mais quelques-unes ont été refaites et gâtées. La grotte où s'était retiré Benoît est ornée d'un autel et de sa statue par le Bernin. Rien ne fait éprouver une plus vive impression que cet admirable enchaînement de chapelles successives, à peine éclairées, où la simplicité s'unit à la grandeur. La sacristie est ornée de quelques tableaux curieux et de reliques, entre autres d'un bâton de la hauteur de saint Benoît; il avait environ sept pieds (1). Le couvent n'est habité dans ce moment que par les pères bénédictins ; en tout vingt personnes, pères et serviteurs : il a quatre mille livres de rentes. Un duc de....., Napolitain, après une carrière politique assez brillante, s'y est retiré pour se mettre à l'abri de ses créanciers; un séculier ne peut y être admis pour y demeurer, qu'avec la permission du pape.

Le Sacro-Speco est un lieu de pèlerinage très vénéré par les populations de ces montagnes : si on y arrive, comme je l'ai fait, un dimanche, on sera témoin de la bonne foi superstitieuse de ces braves gens. Quoique ce ne fût pas un jour de fête, plusieurs centaines d'hommes et de femmes s'étaient rendus au couvent dès le matin; et la foule ne diminue pas jusqu'au soir; beaucoup y viennent de dix ou douze lieues; ils portent avec eux les vivres nécessaires, et un grand nombre y passent la nuit. Les moines leur permettent de s'étendre dans plusieurs vestibules qui précèdent l'église. Ordinairement ils descendent dans la chapelle la plus basse, qui ne communique avec les autres que par de longues rampes d'escalier, et remontent à genoux jusqu'à l'autel le plus élevé. Priant continuellement avec

(1) Au pied de la grotte, on montre un rosier qui était jadis une ronce, mais qui se changea en rosier, après que saint Benoît se fut jeté dessus pour chasser une mauvaise pensée. Sans vouloir nier la tradition, il paraît que le saint apporta dans cette vallée l'art de greffer ; une fresque sur le mur extérieur le représente greffant un rosier.

la plus grande ferveur, sans même supposer que cela puisse paraître extraordinaire aux curieux qui visitent ces saints lieux par tout autre motif; la candeur et la bonne foi étaient peintes sur leurs physionomies simples. On voyait chez eux le sentiment de l'espérance et de la résignation ; car une partie de ces pieuses pratiques leur est imposée pour le rachat de leurs fautes. Nous passions au milieu d'eux sans avoir l'air de les troubler, sans qu'ils fissent attention à notre indifférence sceptique ; car, malgré son ignorance, le paysan italien est superstitieux sans fanatisme. Jamais spectacle ne m'a fait autant d'impression que la vue de tous ces pauvres cultivateurs agenouillés, agissant sans intérêt et sans hypocrisie. Toutes les femmes avaient la tête couverte de leurs voiles blancs, placés carrément et négligemment ; et cet ensemble, à la lueur des lampes, produisait les effets les plus pittoresques. Les réunions du dimanche sont consacrées ordinairement à la confession. Les moines passent alors le jour et la nuit au tribunal de la pénitence, ne donnant à leurs ouailles que l'abri nécessaire pour être à couvert, sans aucun secours matériel.

Ces populations n'ont aucunement subi l'influence de la France, ni des révolutions qui ont tourmenté l'Europe depuis quarante ans ; elles ont résisté de tous leurs efforts aux armées qui pénétraient au milieu d'elles. Plusieurs petites villes n'ont pu être prises, et n'ont cédé qu'avec la totalité du pays. Cet amour pour le saint père s'est un peu refroidi depuis quelques années, par suite du désordre effrayant qui existe dans le gouvernement papal, et qui commence à se faire sentir dans les classes laborieuses par l'augmentation continuelle des impôts, sans aucune amélioration administrative. Mais ce vieil attachement tient encore à de profondes racines, et une révolution philosophique rencontrerait d'insurmontables obstacles.

Les habitans de ces montagnes réunissent les traits caractéristiques des peuples méridionaux ; du sérieux dans le maintien ; dans l'ame, de l'énergie et de la dignité. Il n'existe point d'hommes ayant une organisation plus forte. Ils sont animés par d'autres passions que nous, et nous les croyons sans courage, parce qu'ils ne s'irritent pas et ne sont pas prêts à combatttre pour les mêmes causes que nous. Dominés par les croyances religieuses, libres civilement, ils ne conçoivent pas

qu'on puisse périr pour autre chose que pour sa foi ou sa maîtresse. Le sentiment national n'a point d'empire sur leur cœur. Comment le comprendrait-on dans un pays où chaque localité a été une unité à part, où la nation joue depuis trois cents ans un rôle passif, où jamais des mains séculières n'ont dirigé les affaires publiques? Cette petite ville de Subiaco a son histoire sous les Romains, et dans les temps modernes, comme Rome même, comme toutes les villes d'Italie.

Je n'ai trouvé, j'oserai dire, de bonne foi et d'honnêteté dans les populations du midi de l'Italie que dans ces montagnes; on peut les parcourir avec sécurité, et l'on y rencontre peu de mendians. Nulle part on ne voit plus de décence dans les mœurs; aucun pays n'est moins corrompu. En Italie, plus que partout ailleurs, les campagnes diffèrent des villes, et jamais le sigisbéisme n'a pénétré au milieu des basses classes. L'amour n'a jamais été pour elles un passe-temps ou un métier, mais une passion sans frein. Isolées, sans communication avec leur gouvernement, aussi libres qu'elles pouvaient l'espérer, jouissant d'avantages qui manquent à des populations plus avancées, celles de ces campagnes n'ont pas subi l'influence corruptrice des cités. La liberté civile et l'égalité existent partout; elles ne demandent pas autre chose.

La variété est si grande; en Italie, que les habitudes et les caractères se modifient presque à chaque pas. Les hommes s'habillent partout à peu près de même; quant aux femmes, leurs costumes changent à chaque localité. La coiffure ordinaire est le voile en toile blanche formant un carré placé horizontalement sur la tête, et dont les côtés tombent en draperie sur les épaules et sur le dos; rien n'est plus gracieux, plus original. Ces belles figures italiennes paraissent admirablement encadrées sous ce voile qui a quelque chose de mystérieux. Ce peuple a plutôt l'air noble que de beaux traits, la masse n'a rien de remarquable; cependant tous ont la physionomie distinguée, spirituelle et énergique; les femmes sont généralement très sévères. Jamais une paysanne italienne ne vous permettra la moindre liberté en public. Elles ont de fort belles tailles, la tête et les épaules bien placées; et quoique généralement peu riches, elles sont fort propres et n'ont point l'air habitué à la fatigue comme les femmes de nos campagnes. A Subiaco, on

loge chez un artiste français qui a épousé une paysanne des environs ; elle est belle et fort sage.

La danse du pays est la saltarella, commune à toute l'Italie méridionale; elle est entraînante, gracieuse, vive et passionnée ; mais en Italie, on danse peu, le peuple est généralement pensif et sérieux. La musique populaire est monotone; l'air de la saltarella est toujours le même.

L'habitant des montagnes romaines ressemble à celui des Abruzzes; il a de la franchise dans son maintien, de la rudesse, de l'honnêteté, et beaucoup d'hospitalité; il recherche les étrangers et prévient volontiers leurs désirs; il ne reconnaît aucun supérieur, à peine conçoit-il ce que c'est qu'un gouvernement; et sans avoir le sentiment raisonné de l'égalité, c'est l'homme le plus démocratique de l'Europe; il vous tutoie souvent. Sans vous connaître, il vous demande une prise de tabac ou en prend dans votre boîte en disant simplement *permesso*. Jamais un titre n'a fait impression sur lui. L'aristocratie existe légalement dans l'état romain, ou du moins les fidéicommis la maintiennent dans quelques familles ; mais de fait on ne s'en aperçoit pas. L'aristocratie s'arrête aux princes qui, personnellement, sont plutôt valets que seigneurs, et ne jouissent d'aucune considération.

A notre arrivée à Subiaco, nous vîmes un jeune prêtre sortir de l'église où il venait de dire la messe pour la première fois; il fut couvert de fleurs par ses amis et ses parens qui lui baisaient les mains, et reconduit à la maison paternelle, sous des arcs de verdure, au milieu des acclamations générales; ce fut un jour de fête pour la ville et de gloire pour la famille.

Le supérieur de ces montagnes est le prêtre, l'homme de famille, celui qui partage les sentimens de la masse; entre lui et ses ouailles l'union est complète. Cette union du prêtre et des populations, sous une théocratie, a certainement contribué aux sentimens démocratiques. Rien n'y est plus favorable que le catholicisme, et surtout à Rome où l'on a vu le pâtre monter dans la chaire de saint Pierre.

Les montagnes de l'état romain sont peu élevées, cependant leurs sommets sont couverts de neige une partie de l'année; alors on les aperçoit de Rome, terminant l'horizon par une ligne glaciale, qui rend la vue de la campagne encore plus

triste et plus belle. Le fond des vallées est presque seul cultivable, car la terre végétale manque au tiers de leur hauteur. Comme dans toute la chaîne de l'Apennin, les dernières sommités sont sans arbres et sans verdure, quoiqu'il n'y en ait aucune assez élevée pour que l'atmosphère raréfiée empêche toute végétation.

La plupart des hautes crêtes sont couronnées par des villages placés comme des nids de faucons; le vieux château du baron féodal domine chaque groupe d'habitations : partout il est entièrement ruiné, car la féodalité (1) a été détruite ici en même temps qu'elle croulait dans toute l'Europe. Mais si la féodalité fut écrasée, l'ordre ne s'établit que très tard; le temps où les bandes de brigands parcouraient le pays, n'est pas assez éloigné pour que les cultivateurs se hasardent à descendre dans les plaines : ils habitent presque tous dans des lieux inaccessibles. Les agglomérations de populations sont très nombreuses; sur la crête d'une montagne où les mulets peuvent à peine arriver, où, il y a quarante ans, le gouvernement était à peine connu, on trouve des réunions de 1,500 à 3,000 habitants. Beaucoup de ces villages aériens ont encore des portes qui se fermaient naguère la nuit à l'approche du danger.

Peu d'habitations sont isolées et presque toutes sont modernes. Les villages les plus élevés s'étagent au milieu de rochers stériles, les pâtres ne vivent que du produit de leurs bestiaux; ils vont aussi, dans la saison, moissonner dans la campagne de Rome et dans les Marais Pontins. Du reste, partout où l'on peut poser la bêche ou la charrue, la terre est cultivée. La culture est à peu près la même que celle de toute la chaîne des Apennins : des oliviers, des vignes s'entrelaçant dans les sillons autour de l'ormeau, du blé, de l'avoine, du maïs. Peu de prairies artificielles, point de pommes de terre; les bestiaux vivent dans les pâturages. Cette agriculture demande de longs travaux et coûte fort cher, car une grande

(1) La féodalité n'a jamais existé en Italie que dans le royaume de Naples, par l'établissement des Normands. Ainsi donc on parle ici de la féodalité, non point comme d'une institution, mais comme d'une époque où la force et la puissance dominaient seules; cet état de choses fut détruit par les papes Alexandre VI et Sixte-Quint.

partie des terres sur le penchant des montagnes sont soutenues par des terrasses : cependant elle suffit à nourrir le cultivateur avec abondance. Ce dernier est rarement propriétaire ; mais il possède quelquefois une maison, un capital ; d'ailleurs les conditions de fermage sont généralement douces. On fait beaucoup de baux emphythéotiques qui durent trois générations; les colons ne donnent guère que le quart du produit brut et ne paient jamais d'impôts. Le reste des propriétés main-mortables est cultivé aux frais des propriétaires par des directeurs de travaux, et c'est certainement la pire de toutes les administrations pour la terre comme pour le bien-être genéral. Tout ce qui n'est pas possédé par les moines et les fidéi-commis appartient à la classe commune.

La *mal-aria* empêche donc seule la campagne de Rome de partager la même prospérité ; ce serait une œuvre intéressante que l'histoire de la mal-aria et des moyens de la détruire. Il est probable que dans tout autre pays, aux environs d'une capitale, il y a long-temps qu'elle aurait cessé; mais pour cela il faut des capitaux et une administration active et régulière. Tout ce qu'ont pu faire les papes jusqu'à présent n'a produit aucun résultat. Combien d'autres localités de l'Italie sont affligées par le même fléau, en Toscane, dans le royaume de Naples ! On peut dire que la dixième partie de la péninsule est frappée de cet air mortel.

DE MAGNONCOURT.

FÉERIE

FRANC-COMTOISE.

Vous qui vivez toujours sous le poids des chaînes que la mode vous façonne, l'hiver dans un de ces bruyans quartiers de Paris, l'été dans une de ces malheureuses bourgades que l'on décore du nom de campagne, ou dans une de ces villes de bains chéries de la *fashion* cosmopolite qui y apporte son jeu de cartes et son tapis vert; vous que la muse des voyages a déshérités des joies de la course à pied et des explorations aventureuses, vous ne connaissez pas de par-delà les barrières, de par-delà Sens et Joigny, une contrée riante et pittoresque, riche en souvenirs, féconde en grands et beaux tableaux; une contrée qui a son histoire à elle, ses traditions, son caractère poétique, et qui, du haut de ses montagnes sauvages, regarde sans envie les montagnes vantées de la Suisse et les cimes hautaines des Alpes. Cette contrée s'appelle Franche-Comté, et dans les livres germaniques, *Hoch-Burgund* (Haute-Bourgogne). Seulement, je vous le dis, pour la connaître, il ne faut pas y passer comme ces fades Anglais qui courent en chaise de poste, un lorgnon d'une main, un carnet de l'autre, et croient avoir vu un pays, quand ils ont fait quelques centaines de lieues

e long des grandes routes. Il faudrait y voyager à pied comme un pélerin, ou comme un étudiant, le bâton à la main, le sac sur l'épaule, suivre la chaîne du Jura, descendre dans les vallées, dormir dans les châlets. Là sont les sites agrestes et grandioses, les rocs escarpés où l'aigle va bâtir son nid; là les vallons ombreux qui se cachent mystérieusement au pied des bois et s'enfuient au loin avec leur ruban de verdure et leur ruisseau perdu sous les branches du saule; là les riches pâturages, les sentiers bordés de fraises, le long de la colline, et les lacs paisibles enfermés comme des coupes d'argent au milieu des forêts de sapins. Que si par un beau jour d'été, vous aviez vu s'éveiller, aux premiers rayons du matin, cette nature fraîche et embaumée; que si le soir vous avait surpris au-dessus des montagnes de Blancheroche, ou près du lac de Sainte-Marie, tandis que les ombres des bois s'alongent dans la vallée, et que de loin en loin on entend résonner la clochette des troupeaux et le tintement mélancolique de l'angélus; que si parfois vous vous étiez assis à ces veillées d'hiver, au milieu de la famille du châlet, sous le large manteau de la cheminée, où l'aïeul raconte à ses petits enfans les choses d'autrefois; non, jamais vous n'oublieriez les émotions que doivent produire et ces poétiques tableaux, et ces mœurs simples et patriarcales.

Je ne vous parlerai pas de notre histoire antique, de ces arcs-de-triomphe construits pour César, de ces restes de voies romaines qui coupent encore nos sentiers, et de ces dieux de bronze que le paysan découvre avec le soc de la charrue. Regardez : autour de vous s'élèvent les monumens d'une histoire plus récente, et toute pleine d'intérêt. Du milieu des sombres forêts de sapins, le château féodal porte encore dans les airs sa couronne de créneaux. Sur chaque montagne, sur chaque pic de rocher, les nobles sires de Franche-Comté avaient établi leur empire, et posé leur rempart. De là haut, il regardaient, comme des oiseaux de proie, l'humble vallée soumise à leur domination, ou le château de leur voisin. Aujourd'hui, les remparts sont abandonnés, les grandes salles d'armes sont désertes, et l'herbe croît sur leurs murailles. Aujourd'hui les descendans de ces fiers barons s'enorgueillissent peut-être d'être nommés maires de leur village. Aujourd'hui les petits-fils de

ceux qui se glorifiaient de leur blason, et méprisaient si amèrement tout labeur de vilain, fabriquent de la porcelaine. La salle de festins a été convertie en atelier, et le préau en fournaise. Mais, quand de loin on aperçoit ces vieilles demeures seigneuriales, si le taillis qui les entoure laisse encore distinguer leurs épaisses murailles, si le brouillard du matin cache sous sa robe de gaze les sommités échancrées de leurs remparts, et les touffes de lierre qui s'élèvent sur la tour en ruines, il est facile de se laisser aller à son illusion et de rêver ces châteaux tels qu'ils étaient autrefois. Chacun d'eux à sa chronique, son chant de guerre et son roman d'amour, son héros tout bardé de fer, et sa châtelaine aux blonds cheveux. Nulle histoire n'est plus complète que celle de ces anciennes demeures, de ces anciens temps. C'est, d'un côté, la vie la plus aventureuse, la plus hardie, la plus exposée à toutes les chances de combats; de l'autre, la vie rêveuse et paisible qui s'épanouit doucement à l'ombre des grandes salles. Tandis que le chevalier fait forger ses armures, et prépare sa longue épée et sa hache d'armes, la châtelaine, assise au milieu de ses compagnes, prend son livre d'images dorées, et relit les pieuses légendes, ou les romances des poètes. Tandis que le cor sonne l'heure du départ, et que la troupe d'hommes armés défile sur le pont-levis, la châtelaine, à sa tourelle, regarde, d'un œil mouillé de larmes, s'en aller celui qu'elle aime, et laisse devant lui tomber la fleur qu'elle a cueillie des ses mains et réchauffée de ses baisers.

Plusieurs de nos chroniques franc-comtoises ont déjà été arrachées à l'oubli, mais il en existe encore un grand nombre qui mériteraient d'être étudiées et publiées. On trouverait souvent le caractère audacieux, énergique, sauvage, des vieilles chroniques chevaleresques de la Suisse, et l'esprit religieux et contemplatif de la poésie allemande.

A quelques pas du château, voici venir les légendes de saints et de couvens. La Franche-Comté en possède un grand nombre; car c'est, comme la Bretagne, un pays de foi et de religion, tout trempé de croyances espagnoles et de rêveries germaniques. Nos premiers législateurs furent des prêtres, nos plus beaux monumens des abbayes. Le culte de la Vierge, ce culte si poétique du moyen-âge, s'est conservé dans nos montagnes. Partout elle a ses autels qu'on vient visiter de bien loin;

partout elle a fait des miracles. Ici est l'ermitage où on a coutume de l'implorer au moment d'entreprendre un grand voyage; là est la chapelle pleine d'*ex-voto*, où les malades sont entrés avec la béquille pour en sortir pleins de force et de santé. Souvent encore, un homme qui se voit exposé à un malheur fait vœu, s'il y échappe, de bâtir une chapelle à la Vierge, et le nuage qui le menaçait se dissipe, et la chapelle s'élève toute chargée d'offrandes. Les bateliers consacrent au bord de la rivière un oratoire à la Vierge, afin qu'elle protège leur petite barque; le bûcheron place son image dans le creux d'un arbre ou dans le flanc du rocher, afin qu'elle veille sur lui, et les habitans de la campagne la posent au-dessus de leur maison, ou à l'entrée de leur hameau; car la Vierge est la patronne de toutes ces pauvres ames : le laboureur l'appelle sans cesse à son secours; la jeune fille est fière de lui tresser des couronnes de fleurs, et tout le scepticisme de nos jours expire devant une de ces humbles chapelles où apparaît une image de la Vierge dépourvue d'ornemens de luxe, mais entourée d'hommes à genoux.

Si du domaine des légendes de religion et des faits historiques, nous passons à celui des traditions fabuleuses, voici tout ce qui a été inventé de plus riant par l'imagination des peuples du Midi, et de plus mystérieux par les peuples du Nord. Comme tous les pays qui ont de longs hivers et de longues veillées, les montagnes de Franche-Comté doivent avoir leur trésor de croyances romanesques et de récits étranges qui passent de châlet en châlet, et qu'une vieille femme répète le soir tandis que le vent siffle entre les fenêtres, et que la neige s'amoncelle sur le toit. Comme dans tous les pays où la nature présente un aspect grandiose et souvent bizarre, où les grottes de rochers, les profondeurs de la forêt, offrent à l'imagination un charme mystérieux qui l'attire et l'égare dans de vagues rêveries, les habitans des montagnes remplacent le raisonnement par la fable. Au lieu d'expliquer par la science les phénomènes qui les frappent, ils inventent un conte, ils se créent des images fictives. Bientôt le merveilleux pénètre dans leur vie habituelle. Il s'associe à leurs jours de travaux, à leurs heures de fêtes, et s'insinue si avant dans leur esprit, et suit de si près la réalité, qu'il perd jusqu'à son caractère de merveilleux, et

devient pour ces hommes naïfs et crédules un élément nécessaire, une source abondante d'idées à laquelle ils puisent sans crainte et sans ménagement.

Ainsi, nous avons nos traditions féeriques qui nous sont venues d'Orient par les pèlerins, par les croisades,et celles qui nous sont venues du Nord par les guerres et les voyages, et celles dont l'origine est si incertaine, dont la forme est si bien appropriée au caractère franc-comtois, que nous pouvons les revendiquer comme nous appartenant réellement. Ainsi, dans nos forêts, dans nos rivières, au fond de nos vertes vallées, au sein de nos lacs bleus, habitent les fées et les génies, les sylphes et les Kobolde. Nos montagnes ont leur esprit mystérieux, leur Rübezahl qui n'attend plus qu'un Museus pour raconter ses aventures étranges; nos pâturages ont leur génie protecteur, et nos châlets leur Trilby, auquel la jeune fille offre toujours, en se mettant à table, la première cuillerée de sa jatte de lait. Sur le plateau de Haute-Pierre, on a vu quelquefois passer une autre Méluzine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la *Vouivre*. Elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarbouche qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières, elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer, on commanderait à tous les génies, on pourrait faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes. Mais il n'est pas prudent de tenter l'aventure, car au moindre bruit la *Vouivre* s'élance hors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre. Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Lons, et plonger ses écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la *Vouivre*,qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer; et n'était que le malheureux eût reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante *Vouivre*. Mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtri, se proposant bien de ne plus courir après l'escarboucle.

Dans la grange de Mont-Nans, il y a, depuis trois ou quatre

générations, un esprit servant comme les *Kobolde* de l'Allemagne et les *Trolle* du Danemarck, qui fait la bénédiction de la maison (1). C'est lui qui prend soin de l'étable, conduit les bestiaux au pâturage, protége la grange, prépare la litière des chevaux, et remplit chaque matin l'abreuvoir d'une eau pure et limpide. On ne le voit pas, mais sans cesse on reconnaît ses bons offices ; on s'aperçoit qu'il a veillé sur les récoltes et sur les moissonneurs. Pour le conserver, il ne faut que lui abandonner une légère part des produits de la ferme, lui garder à la grange ou au foyer une place très propre, et ne pas médire de lui, car il entend tout ce qu'on dit et se venge cruellement de ceux qui l'injurient.

Ailleurs, on croit aux revenans, aux apparitions des ames chargées de quelque crime et condamnées à venir dans ce monde l'expier. La même croyance se trouve encore dans les montagnes de l'Écosse, dans les contrées germaniques, dans les pays slaves. Au fond des vallées sauvages où l'Ain prend sa source, souvent les paysans ont cru entendre pendant la nuit retentir tout à coup le son du cor. Le chien se lève, le chasseur crie, les chevaux s'élancent à travers la forêt, et jusqu'à ce que le coq chante, le bois et la vallée retentissent du bruit de la cavalcade, des aboiemens de la meute, et de la voix rauque des piqueurs. C'est le féroce chasseur célèbre dans les traditions allemandes, chanté par Bürger. C'était pendant sa vie un homme méchant et cruel, sans respect pour les ministres de Dieu, sans pitié pour ses vassaux, bravant tout pour satisfaire sa fatale passion de chasse, et ne s'inquiétant, quand il montait à cheval et courait dans les bois, ni de manquer aux offices de l'église, ni de fouler aux pieds le champ de la pauvre veuve, ni de renverser sur sa route le paysan et le bûcheron. Dieu, pour le punir d'avoir détruit pendant sa vie le repos de ceux qui étaient soumis à ses ordres, lui a refusé le repos de la tombe, et chaque nuit, par le froid, par le vent, par les brouillards sombres de l'automne, par la neige de décembre, il faut qu'il sorte de son cercueil, monte à cheval, et poursuive à travers les bois,

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie*, par M. D. Monnier.

les ravins, les rocs et les rivières, un cerf qu'il n'atteindra jamais.

Une petite ville de nos montagnes a été plusieurs fois témoin d'une apparition non moins merveilleuse que celle du féroce chasseur. A un quart de lieue du Maiche, au-dessus d'une colline, on aperçoit les restes d'un château entouré de broussailles et de sapins. Là vivait jadis un seigneur avare, dont le cœur était fermé à tout sentiment d'équité, et qui, pour assouvir sa passion sordide, soumettait sans cesse ses vassaux à de nouvelles exactions, et volait le bien de ses voisins. Il est enterré au milieu de ses trésors, mais il ne peut y trouver le repos. Il voudrait pouvoir échanger son sépulcre splendide contre la tombe de terre fraîche où dort si bien le paysan; mais il est condamné à rester là où il a vécu, et il passe la nuit à se rouler sur son or et à gémir. Dieu, touché de ses souffrances et des prières que ses descendans ont fait faire pour lui, a cependant ramené l'espoir dans son cœur, et lui a permis de venir dans ce monde chercher quelqu'un qui le délivre. Tous les cents ans, à jour fixe, quand l'obscurité commence à envelopper les campagnes, le vieux seigneur sort de son manoir, tenant une clé rouge et brûlante entre les dents. Il rôde dans les champs, entre dans les enclos, et s'approche de la ville, offrant à tout le monde son visage cadavéreux et sa clé enflammée. Celui qui aurait le courage de prendre cette clé et de le suivre, deviendrait à l'instant même possesseur d'immenses trésors, et délivrerait cette pauvre ame des tourmens qu'elle endure. Jusqu'à présent, personne n'a encore osé se rendre à son appel, mais elle revient dans vingt-cinq ans. Avis à ceux qui ont envie de s'enrichir.

De ces histoires austères de méfaits et d'expiations, il est doux de passer aux riantes fictions de la Dame verte (1) La Dame verte, c'est notre péri, notre sylphide, la déesse de nos bois, la fée de nos prairies : elle est belle et gracieuse; elle a la taille mince et légère, comme une tige de bouleau, les épaules blanches comme la neige de nos montagnes, et les yeux bleus comme la source de nos rochers. Les marguerites des champs

(1) *Traditions franc-comtoises*, par M. Aug. Demesmay. T. I.

lui sourient quand elle passe ; les rameaux d'arbres l'effleurent avec un frémissement de joie, car elle est la déesse bien-aimée des arbres et des fleurs, des collines et des vallées. Son regard ranime la nature comme un doux soleil, et son sourire est comme le sourire du printemps. Le jour, elle s'asseoit entre les frais taillis, tressant des couronnes de fleurs, ou peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or, ou rêvant sur son lit de mousse au beau jeune homme qu'elle a rencontré. La nuit, elle assemble ses compagnes, et toutes s'en vont, folâtres et légères, danser aux rayons de la lune, et chanter. Le voyageur qui s'est trouvé égaré le soir au milieu de nos montagnes a souvent été surpris d'entendre tout à coup des voix aériennes, une musique harmonieuse, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on entend habituellement dans le monde ; c'étaient les chants de la Dame verte et de ses compagnes. Quelquefois aussi les malignes sylphides égarent à dessein le jeune paysan qu'elles aiment, afin de l'attirer dans leur cercle, et de danser avec lui. Que si alors il pouvait s'emparer du petit soulier de verre d'une de ces jolies Cendrillons, il serait assez riche ; car, pour pouvoir continuer de danser avec ses compagnes, il faudrait qu'elle rachetât son soulier, et elle l'achèterait à tout prix. L'hiver, la Dame verte habite dans ces grottes de rochers, où les géologues, avec leur malheureuse science, ne voient que des pierres et des stalactites, et qui sont, j'en suis sûr, toutes pleines de rubis et de diamans dont la fée dérobe l'éclat à nos regards profanes. C'est là que, la nuit, les fêtes recommencent à la lueur de mille flambeaux, au milieu des parois de cristal et des colonnes d'agate. C'est là que la Dame verte emmène, comme une autre Armide, le chevalier qu'elle s'est choisi. Heureux l'homme qu'elle aime ! Heureux ce sire de Montbéliard qu'elle a si souvent attendu sous les verts bosquets de Villars, ou dans le val de Saint-Maurice ! C'est pour cet être privilégié qu'elle a de douces paroles et des regards ardens, et des secrets magiques ; c'est pour lui qu'elle use de toute sa beauté de femme, de tout son pouvoir de fée, de tout ce qui lui appartient sur la terre. Il y a cependant des gens qui, pour faire les esprits forts, ont l'air de rire quand vous leur parlez de la Dame verte, et ne craindraient pas de révoquer en doute son existence. Ces êtres-là, voyez-vous, il ne faut pas discuter avec eux, il faut les

abandonner à leur froid scepticisme. Pour moi, je crois à la Dame verte; j'y crois avec amour et joie comme à un bon génie. J'ai souvent entendu parler d'elle quand j'étais enfant; je l'ai souvent cherchée plus tard, je l'ai attendue au bord du bois, et un jour enfin... mais, non, je ne veux rien vous dire, vous êtes peut-être aussi incrédules que les autres. C'était pourtant bien une Dame verte.

Une autre fée franc-comtoise mérite aussi que nous parlions d'elle, c'est la fée Arie (1). Celle-ci n'a ni l'humeur aussi folâtre, ni la vie aussi joyeuse que la Dame verte; mais c'est la bonne fée de nos chaumières: elle aime l'ordre, le travail; partout où elle reconnaît de telles vertus, elle répand ses bienfaits; elle soutient dans ses devoirs la pauvre mère de famille et les jeunes gens laborieux. Presque jamais on ne la voit, mais elle assiste à tout ce qui se fait dans les champs ou sous le toit du châlet; et si le blé que le paysan moissonne est mieux fauché, si la quenouille de la jeune fille se file plus vite et donne un fil plus beau, c'est que la fée Arie était là, et qu'elle a aidé le paysan et la jeune fille. C'est elle aussi qui récompense les enfans obéissans et studieux; c'est elle qui fait tomber sur leur chemin les prunes des arbres voisins, et leur distribue, à Noël, les noix sèches et les gâteaux; ce qui fait que tous les enfans connaissent la fée Arie, et parlent d'elle avec respect.

C'est là le beau côté de nos traditions, mais il en est un autre moins poétique et moins riant. Nos aïeux croyaient à la puissance du diable, aux sortiléges, aux maléfices. Ils haïssaient saintement les hommes accusés de sorcellerie, et ce qui était plus terrible que de les haïr, ils les brûlaient. Les malheureux sur qui pesait le soupçon d'un tel crime, étaient traduits à la barre des grands juges, et une fois l'instruction commencée, leur procès était bientôt fait. Soit par la peur de la torture, soit par l'effet de je ne sais quelle supercherie, les pauvres victimes finissaient toujours par avouer des rapports auxquels ils n'avaient jamais songé. Les gens accusés de sorcellerie se connaissaient si naïvement sorciers, qu'en lisant leur interrogatoire et leurs réponses, on croit assister à une scène respectable et en-

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie,* par M. D. Monnier.

tendre des aveux dignes de foi. Nos hameaux de Franche-Comté avaient tous leurs sorciers; toujours on les conduisait à la potence, et toujours il en reparaissait de nouveaux. Hélas! il n'était pas difficile alors de passer pour un grand magicien; si vous aviez un ennemi dans le canton, le meilleur moyen d'en finir avec lui, était de l'accuser de s'être donné au diable; les juges n'exigeaient pas de très grandes preuves pour constater une alliance infernale, et vous débarrassaient promptement de lui. L'un des livres les plus curieux qui aient jamais paru sur la sorcellerie, est celui de Boguet, juge à Saint-Claude (1). Un de mes amis qui a déjà fait de longues et intéressantes explorations dans nos bibliothèques, vient de retrouver, dans une petite ville du Jura, le recueil des interrogatoires d'après lequel Boguet a composé son traité. C'est une suite de documens authentiques et précieux qui mériteraient d'être publiés et ajoutés comme appendice à l'histoire du XVIe siècle (2). Quel homme étrange que ce Boguet! quelle foi il a dans sa mission! quelle habileté pratique dans ses recherches! quelle fermeté dans ses arrêts! A la fin, il s'était fait une réputation imposante, et on venait le consulter dans tous les procès de sorcier, comme on consulte les grands criminalistes dans un cas difficile. C'était là son rôle; sa spécialité; il connaissait les sorciers au premier coup d'œil, il savait le moyen de les attaquer, de les émouvoir; il pouvait interpréter leurs gestes, leur regard, leur inflexion de voix, tant il était habile et sûr de lui-même en pareil cas. Son livre est écrit d'après ses diverses expériences, et je vous le donne comme un livre cruel, mais candide et de bonne foi.

(1) *Discours des sorciers avec six advis en faict de sorcellerie, et une Instruction pour un juge en semblable matière*, par H. Boguet, dolanois grand-juge en la terre Saint-Oyan-de-Joux, dicté de Saint-Claude en comté de Bourgogne. Troisième édition. Lyon, 1610.

(2) Boguet naquit au XVIe siècle, dans un village de Franche-Comté. En 1618, il fut nommé conseiller au parlement de Dôle; mais les membres du parlement, peu flattés de se trouver en compagnie d'un tel juge, refusèrent de l'admettre parmi eux, et il fallut un ordre exprès du roi pour rendre valable sa nomination. Toute cette discussion du parlement jeta dans l'ame de Boguet une amère douleur; il mourut en 1619, sans doute en se plaignant d'être victime de quelque sorcellerie.

Ce malheureux Boguet possède une érudition étonnante d'histoire sacrée et profane qu'il applique sans cesse au procès qu'il est chargé d'instruire. A l'appui de ses conclusions, il cite tour à tour et la Bible et l'Iliade, et les héros de l'antiquité et les patriarches. Il trouve partout des preuves de sorcellerie, partout des textes à présenter à ses auditeurs ; et quand l'Ecriture sainte lui manque, il les prend dans les Métamorphoses d'Ovide. Ainsi, pour lui, le sorcier doit être soumis à une juridiction exceptionnelle, appliqué à la torture et condamné à mort. Voilà toute sa théorie, et tous les raisonnemens de son livre aboutissent à ce terme fatal, la torture et la mort.

Le sorcier est quelquefois un paysan qui se donne au diable pour un pauvre motif : pour que ses arbres portent plus de fruits, pour que sa vache donne plus de lait, pour que l'herbe de son pré deviennent plus haute et plus épaisse que celle de ses voisins. Mais s'il le veut, il reçoit aussi le pouvoir de nuire et connaît le secret des maléfices à employer envers ses ennemis. Il peut frapper de stérilité leurs champs, faire périr leurs bestiaux ; il peut agir sur eux-mêmes et les rendre malades par le regard, par le souffle, par la parole, en les touchant avec une baguette ou en répandant une certaine poudre sur leur chemin; il peut aussi se transformer en chat, en souris, s'introduire dans les maisons, et pendant la nuit exercer tout à son aise ses maléfices.

Quand une femme veut devenir sorcière, le diable, pour ne pas l'effrayer, lui apparaît sous la figure humaine et quitte son vilain nom de Belzébuth ou de Satan pour en prendre un qui carresse mieux l'oreille, tel que *Vert-Joli, Joli-Bois, Verdelet, Joli*, etc. Il fait du reste un pacte solennel avec ses prosélytes, et remplit assez bien ses engagemens.

Les sorciers sont tenus d'aller au sabat. Ceux de la contrée de Saint-Claude avaient rendez-vous dans un champ écarté de toute habitation, et près d'une mare d'eau ; c'était là leur Blocksberg. Ils s'y rendaient habituellement le jeudi et les veilles de grandes fêtes, les uns en se mettant à cheval, les autres en montant sur un mouton noir. Là se trouvait Satan, le monarque des enfers ; Satan, sous la forme d'un bouc, tenant une chandelle allumée entre ses cornes. Chaque sorcier était obligé de lui offrir une chandelle verte, et de lui faire une autre

politesse fort peu récréative. Puis, toute la gente ensorcelée chantait, buvait, mangeait, parodiait les prières de l'église et la messe, et l'orgie durait jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où le coq chantait ; car on sait que le chant du coq a un grand pouvoir sur les mauvais esprits. Quelquefois l'ame seule s'en allait au sabat. Le corps restait immobile et comme endormi ; l'ame s'échappait à la dérobée et passait la nuit dans son infernale réunion. Un jour, un paysan s'aperçut que sa femme couchée à côté de lui ne bougeait, ni ne soufflait. En vain, il l'appelle à haute voix ; en vain, il la tire par les bras. Impossible de l'éveiller. Mais aux premiers rayons du matin, elle se leva en poussant un grand cri. Le paysan, tout troublé, s'en alla raconter cet événement à Boguet. La femme fut interrogée, et déclara qu'il ne fallait attribuer son profond sommeil qu'à la fatigue qu'elle avait éprouvée la veille en travaillant tout le jour dans les champs. « Mauvais moyen de justification ! » s'écria Boguet, et la pauvre femme fut brûlée.

Dans ces nuits passées au sabat, on ne s'occupait pas seulement de boire et de manger. Il y avait quelquefois de graves conciliabules, où Satan donnait à ses adeptes des leçons de science cabalistique. Les vieilles sorcières racontaient avec orgueil leurs méfaits, et les jeunes s'instruisaient à cette édifiante école. A la fin de la séance, Satan avait coutume de demander aux jeunes femmes nouvellement enrôlées sous sa bannière une mèche de cheveux, sur quoi le vertueux Boguet s'écrie : « Je crains fort que la façon de faire que nos amoureux observent d'avoir quelques bracelets de cheveux de leurs maîtresses ne procède du démon. » Ainsi, pauvres amoureux, tenez-vous pour avertis, ne serrez pas avec tant de soin la boucle de cheveux qu'une belle main vous a donnée. Cette boucle est peut-être la chaîne magique qui doit lier votre conscience. Du moins Boguet le croit, et Boguet était un habile juge en matière de sorcellerie.

Si le diable est, comme chacun le sait, un très vilain sire, fort dangereux à rencontrer, il faut avouer cependant qu'il a de bonnes qualités. A le voir tel que le représentent les vieilles chroniques, je ne connais personne au monde qui soit plus dévoué que lui à ses amis, et plus fidèle à remplir ses promesses. S'il a pris un engagement, vous pouvez être sûrs qu'il

le tiendra, dût-il, pour se montrer homme de parole, s'exposer aux exorcismes du prêtre et aux moqueries de la foule. Ainsi, quand les sorciers franc-comtois sont arrêtés, le diable ne les abandonne pas. Il vient les visiter dans leur prison. Il leur dicte les réponses qu'ils doivent faire et les suit courageusement devant le juge, et parle même par leur voix. C'est ce que Boguet a constaté plus d'une fois. « Rolande du Vernois, dit-il, étant possédée, ses démons qui estoient deux parloient si naïfvement son langage que nous jugions que c'étoit elle qui parloit et qui nous répondoit. »

Mais le diable a beau faire; il ne saurait tromper l'œil du juge, qui agit au nom de Dieu, et il y a des signes certains auxquels on reconnaît toujours l'homme entaché de sorcellerie. Par exemple, les sorciers portent tous sur le corps une marque que Satan leur a faite. Quand le juge les interroge, ils baissent la tête et n'osent le regarder en face. S'ils ont un chapelet, on peut être sûr que la croix de ce chapelet est brisée, et quand ils souffrent le plus, ils essaient en vain de pleurer, car les pleurs sont un signe de pénitence.

Tels sont les caractères distinctifs de sorcellerie indiqués par Boguet. Son livre se termine par des avis adressés aux autres juges. Il leur indique comment il faut instruire un procès, dans quel cas on doit avoir recours aux prières du prêtre et dans quel cas à la torture. C'est le compendium de la science. C'est le manuel pratique que le maître remet à ses élèves. Ce livre eut un grand succès; on en fit en peu de temps trois éditions, et le nom de Boguet fut placé à côté de ceux des hommes célèbres qui avaient le plus contribué à détruire la sorcellerie, à côté des noms de Vair, de Spranger.

Graces à Dieu, ce temps de fanatisme est passé. Le livre de Boguet est jugé comme il doit l'être, et il n'y a plus en Franche-Comté d'autre sorcellerie reconnue et avouée que celle des beaux yeux bleus de nos jeunes filles, dont aucun exorcisme ne saurait nous guérir.

X. Marmier.

SUR UN MONUMENT

DE

L'ILE DE GAVR' INNIS

DANS LE MORBIHAN (1).

Près de l'entrée du Morbihan, en face de Locmariaker, on aperçoit deux éminences artificielles ou deux *Galgals* (2), allongés, l'un sur la pointe sud de l'Ile-Longue, qui n'est séparée du continent que par un étroit canal; l'autre, qui semble s'élever du milieu de la même île, appartient, en effet, à celle de Gâvr' Innis, beaucoup moins grande que la première, et s'étendant comme celle-ci du nord au sud. De même que la plupart des îles du Morbihan, Gâvr' Innis est un rocher de granit recouvert d'une couche mince de terre végétale. L'île est

(1) M. Beautemps-Beaupré l'appelle *Caverné* dans sa belle carte du Morbihan.

Les gens de Locmariaker prononcent *Gâffr' né*. On me dit que Gâvr' Innis est la meilleure orthographe. Ce mot se compose de deux mots bretons, *Gâvr'* chèvre, et *Innis*. île.

(2) Monticule élevé de main d'homme, et composé en grande partie de pierres entassées.

cultivée, et un fermier y réside avec sa famille, l'exploitant pour le compte de M. le maire de Crac'h, qui en est propriétaire. Il y a quelques années un éboulement des pierres dont le monticule est composé, fit apercevoir, vers la moitié de sa hauteur, au sud-ouest, quelques pierres beaucoup plus grosses et symétriquement disposées, comme celles des dolmens. Entre le toit et la paroi, une ouverture triangulaire laissait à peine passage à un homme pour pénétrer dans une cavité à moitié obstruée de terre et de pierres. Cette découverte resta longtemps sans résultats, lorsque M. Lorois, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée de faire faire des fouilles en ce lieu. Les matelots d'une goëlette en station dans le golfe y employèrent leurs loisirs, et bientôt ils eurent déblayé une grande portion d'un souterrain caché dans l'intérieur du Galgal.

Après avoir examiné tous les monumens répandus sur la presqu'île de Locmariaker, je me procurai un bateau, et, pourvu d'un briquet et d'une bougie, je me rendis à Gâvr' Innis. Montant rapidement la pente assez raide du Galgal, je me trouvai bientôt en face de l'ouverture triangulaire dont j'ai parlé; c'était alors la seule qui donnât accès dans le souterrain; elle me parut élevée de vingt-cinq à trente pieds au-dessus de la surface de l'île. Là je me mis à plat ventre; m'aidant des mains et tiré par les pieds par le patron du bateau, je me trouvai en un instant au fond de la caverne, sans autre accident que quelques écorchures aux mains, car en ce lieu le sol était parsemé de morceaux de verre. Ce n'étaient pas des débris de lacrymatoires, c'étaient tout bonnement des tessons de bouteilles bues quelques jours auparavant par un touriste anglais. La bougie allumée, je me mis à parcourir le souterrain.

Qu'on se représente un grand dolmen fort régulier, enseveli sous un amas de terre et de pierres. Sa plus grande longueur est de l'ouest à l'est. En entrant par l'ouverture au sud-ouest, on se trouve d'abord dans une chambre longue de 3m,10, large de 2m,32 à 2m. A l'ouest elle est fermée par deux pierres verticales. Deux autres forment chacune des parois nord et sud. Une très grande pierre posée horizontalement recouvre toute la chambre, et paraît déborder beaucoup ses parois. A l'est cette chambre communique à une galerie plus étroite (1m,39),

mais fort longue, construite comme celle-ci de pierres verticales et horizontales.

Lorsque je visitai Gâvr' Innis, les fouilles n'étaient pas terminées, et l'on ne pouvait parcourir que neuf ou dix mètres de la galerie; encore fallait-il se traîner sur les genoux la moitié de cette distance. Aujourd'hui, par les soins de M. le maire de Crac'h, le souterrain est entièrement déblayé. M. le préfet du Morbihan a bien voulu m'envoyer des plans et de nouveaux renseignemens sur les résultats de ces fouilles, pour compléter mes propres observations; la brièveté de ma visite à Gâvr' Innis et l'état où se trouvait alors le monument ne m'ayant pas permis d'en copier tous les principaux détails.

La longueur de la galerie est de $12^{m},55$, ce qui donne pour tout le souterrain une étendue de $15^{m},65$, de l'ouest à l'est; sa hauteur, ainsi que celle de la chambre où elle conduit, est de $1^{m},80$ à 2^{m}. Le sol comme le toit est couvert de grandes pierres plates s'étendant d'une paroi à l'autre. Vers l'est de la galerie, on remarque une pente sensible, ce qui produit dans le pavé du souterrain des espèces de marches ou plutôt des palliers. On en compte quatre inégalement espacés.

Les pierres du toit diffèrent beaucoup dans leurs dimensions: la plus grande, celle qui couvre la chambre occidentale, a plus de vingt pieds de long, et quinze ou seize de large: les autres sont moins considérables, la plupart cependant dépassent dix et douze pieds de long. La largeur moyenne des pierres composant les parois est de plus d'un mètre; je ne sais à quelle profondeur elles sont enterrées. Au nord, on en compte quatorze verticales dans la chambre et la galerie, treize seulement au sud. J'ai déjà dit que l'extrémité ouest du souterrain était fermée par deux pierres; l'autre extrémité est ouverte, ou, pour parler plus exactement, elle n'est bouchée que par les petites pierres amoncelées qui constituent ce Galgal. Quant à l'épaisseur des parois et du toit, on sent qu'il est difficile d'en juger. D'après ce qu'on peut observer par les interstices et les portions des pierres qui ne sont pas complétement enterrées, on conjecture qu'il y en a peu qui n'aient de deux à trois pieds d'épaisseur.

Quelques-unes sont jointes avec une assez grande précision, en sorte qu'elles paraissent taillées, mais c'est le plus petit nombre, et les vides qu'elles laissent entre elles sont assez

grands pour avoir donné passage aux pierres qui obstruaient la galerie.

Outre sa situation souterraine, ce qui distingue le monument de Gâvr' Innis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant les parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande, dont on voit des têtes ainsi ornées, dans les cabinets d'histoire naturelle. Souvent, sur la même pierre, il y a des divisions, des espèces de compartimens qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces traits extraordinaires, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car sur presque toutes on voit ces grandes ondulations irrégulières que présente la cassure d'un bloc de granit; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins gravé en creux, à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal, plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là quelques dessins se détachent en relief sur le fond, comme ceux de la *Table des marchands* (1) à Locmariaker.

Parmi une multitude de traits bizarres qu'on ne peut regarder que comme des ornemens, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourraient faire ressembler à des caractères d'écriture; ce sont des triangles très alongés, fort semblables à des coins, ou bien à ces instrumens étranges de silex ou de jade, qu'on appelle vulgairement *Celts* ou *haches Celtiques*. Dans un espace réservé vers le haut de la cinquième pierre de la paroi méridionale (je commence à numéroter du côté de l'ouest), on voit dix-huit de ces *coins* disposés sur trois lignes horizontales, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. La cinquième pierre de la paroi opposée en présente quatre sur une seule ligne. On en trouve d'autres encore sur la quatrième et la huitième pierre

(1) C'est le plus grand dolmen de cette presqu'île. Sous la pierre horizontale, on voit quelque chose qui ressemble à une hache, et sur des piliers des lignes courbes en relief qu'on pourrait comparer à des roseaux.

de la paroi nord, mais au nombre d'un ou de deux seulement. Les coins de la quatrième pierre (paroi sud) sont remarquables entre tous les autres, parce que ce sont les seuls placés horizontalement; leurs pointes sont opposées. Souvent la base de ces coins est arrondie, quelquefois fermée par deux lignes qui se rencontrent sous un angle très obtus.

Une imagination un peu vive n'hésitera pas à voir là des inscriptions en caractères cunéiformes; cependant, en les examinant avec attention, on n'y découvre qu'un si petit nombre de combinaisons distinctes, d'ailleurs si souvent répétées, qu'on devra bientôt renoncer à les considérer comme des lettres d'une écriture inconnue. Ces combinaisons sont au nombre de quatre, suivant la position horizontale ou verticale du coin et celle de sa pointe. Mais il est évident que, sur plusieurs pierres, deux coins ont été rapprochés à dessein, de manière à former un groupe distinct. Admettant cette réunion des signes deux par deux, le nombre des combinaisons sera porté à six; car on peut distinguer deux groupes, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. Peut-être faut-il considérer comme une septième combinaison la réunion de deux coins placés verticalement, l'un élevé, l'autre renversé. Enfin on arrivera à reconnaître un huitième caractère, si l'on veut prendre pour un signe particulier un coin la pointe en bas, au-dessus duquel est tracé une espèce d'ovale, comme un point sur un i (septième pierre de la paroi sud). On observera qu'une même combinaison se présente jusqu'à cinq fois sur la même pierre (deux coins la pointe en bas). Ce petit nombre de signes et leur répétition me semblent prouver qu'ils ne sont pas des caractères d'une écriture quelconque. Que les hommes qui les ont sculptés y aient attaché une idée, un sens, que ce soit autre chose qu'un simple ornement, cela ne me paraît pas douteux; mais la signification, qui peut espérer aujourd'hui la découvrir ?

Je ne dois point oublier quelques autres dessins remarquables. J'en citerai d'abord dont les partisans du système de l'Ophiolatrie (1) ne manqueront pas de s'emparer. Ce sont trois

(1) Voir le mémoire sur l'Ophiolatrie de M. Penhouet, et celui de M. Bathurst Deane sur le même sujet. *Observation upon Dracontia*, Archeologia. t. XXV.

serpens gravés à la base de la septième pierre de la paroi sud. Celui de gauche, dont la tête est tournée du côté opposé, est séparé des deux autres par une ligne verticale. Il touche presque à un groupe de deux coins, dont l'un est surmonté d'un petit ovale; j'en ai déjà parlé. Cet ovale sera, si l'on veut, l'œuf des druides qui produisait un serpent. Les deux autres ont la tête tournée à gauche.

Enfin, au haut de la neuvième pierre de la paroi sud, on observe comme une serpe ou un crochet avec un manche. Je ne demande pas mieux que ce soit la serpe d'or destinée à cueillir le gui sacré.

Il faut noter que ces figures, serpens, coins, serpe ou crochet, ont une saillie sensiblement plus forte que celles des autres dessins. Parmi ces derniers, il en est un qui se reproduit assez fréquemment une fois même avec une sorte de régularité (dixième pierre de la paroi sud), c'est une suite de demi-cercles ou de demi-ellipses concentriques. Des cercles complets et concentriques sont plus rares. Il y a encore des chevrons, des zigzags et bien d'autres traits impossibles à décrire.

Il semble que quelques pierres n'aient jamais été gravées; par exemple, sur la paroi nord, la deuxième, la treizième et la quatorzième; sur le paroi sud, la onzième, la douzième et la treizième. Plusieurs, en outre, sont devenues, par le temps, presque complétement frustes. M. le préfet du Morbihan m'écrit qu'il a vu quelques dessins de même genre que ceux dont je viens de parler, sur des marches de la galerie.

Vers le centre de la deuxième pierre de la paroi sud on remarque une george profonde creusée dans le bloc, au-dessus de laquelle on a réservé en deux endroits une espèce d'anneau pris dans la masse, mais nullement saillant. Entre ces anneaux et le fond de la pierre on pourrait aisément passer le bras. Cette gorge est couverte de noir de fumée; mais cette apparence, sur laquelle on pourrait peut-être fonder un système, provient de l'habitude qu'ont les curieux de poser leurs lampes dans cette cavité. L'usage de ces deux anneaux est un mystère. Il paraît évident qu'ils ont servi à attacher quelque chose, car ils sont polis par un frottement prolongé. Je ne puis croire qu'ils aient été taillés pour transporter la pierre plus facilement, puisque aucune autre, même plus lourde, n'en offre de semblables.

Comme on est assez porté à attribuer aux druides et à leurs adhérens toutes les inventions possibles de cruauté, permis aux ames sensibles de se représenter attaché là quelque misérable qu'on égorge sans défense, ou bien qu'on abandonne vivant, enseveli dans ce lugubre souterrain.

Malheureusement, le témoignage unanime de tous les habitans de l'île, et de toutes les personnes présentes aux fouilles, contredit un peu cette supposition poétique. Dans l'intérieur de la caverne, on n'a trouvé rien absolument que de la terre et des pierres semblables à celles qui la couvrent. Vainement j'ai interrogé des paysans qui n'avaient aucun intérêt à me tromper. Je leur ai demandé si l'on n'avait pas trouvé des cendres, des ossemens, des instrumens de métal ou de pierre, des poteries. Toujours leur réponse a été négative. On n'a pas même découvert dans les fouilles une seule hache celtique, dont on trouve quantité dans quelques autres îles du Morbihan.

Le toit aussi bien que les parois et le pavé du souterrain sont de granit; une seule pierre, la huitième de la paroi nord, est un bloc de quartz presque pur. Je doute qu'il provienne de l'île. Les pierres amoncelées au-dessus et autour de la caverne sont également des fragmens de roches granitiques, en général de la grosseur de nos moellons, et leurs angles brisés prouvant qu'elles ont été transportées d'assez loin. Quelques cailloux ronds semblent avoir été pris sur la grève. Enfin, on trouve encore mêlée aux pierres une quantité notable de sable et de terre végétale.

En présence d'un monument d'une civilisation inconnue, et privée de tout renseignement historique, on a peine à résister à la tentation si naturelle de chercher quelque hypothèse sur son origine.

Malgré l'absence complète de débris humains ou d'ustensibles funéraires, sa destination la plus probable c'est une sépulture (1). On ne peut guère supposer, en effet, que ce soit un monument religieux; car, en ce cas, pourquoi l'enterrer sous

(1) On m'assure que dans l'intérieur du mont Héleu, près de Locmariaker, on a trouvé, il y a quelques années, des cendres, des débris de poteries et des objets d'or travaillés en filigrane, enfouis sous l'espèce de dolmen dont j'ai parlé.

un amas de pierres? En Suède, en Norwége et en Irlande, on a trouvé, dans l'intérieur de certains tumulus, des cavernes analogues à celle de Gâvr' Innis. Elles renfermaient des ossemens, quelquefois des squelettes entiers. Il semble que l'intention de ceux qui bâtissaient ainsi un édifice au milieu d'un tumulus ait été d'isoler le cadavre, en lui faisant comme un vaste cercueil. Il est possible que l'absence d'indices funéraires provienne de quelque fouille autérieure, dont la tradition se sera perdue. Dès le XIII[e] siècle, des moines résidaient dans l'île Berder, voisine de Gâvr' Innis (1), et la curiosité ou l'espoir de trouver des trésors a pu leur faire explorer l'intérieur du monument. Enfin, il existe peut-être une cavité inférieure que l'on n'a point encore découverte. J'ai remarqué, en effet, que dans les interstices des pierres qui pavent la chambre occidentale on pouvait enfoncer un bâton à une assez grande profondeur; il serait intéressant de vérifier ce fait.

Il me semble que, pour apprécier les usages d'un peuple qui n'est plus, on doit chercher parmi ceux qui existent, un degré de civilisation correspondant au degré probable de celle que possédait le peuple détruit. En examinant les dessins tracés sur les pierres de Gâvr' Innis, je me souvins aussitôt des ornemens bizarres et compliqués que les naturels de la Nouvelle-Zélande s'impriment sur le visage et sur plusieurs parties du corps. Le tatouage était anciennement pratiqué chez les peuples du nord, et les noms de quelques nations en rappellent l'usage (les Pictes et les Bretons). Chez les Zélandais, l'écriture est inconnue, mais il n'y a pas un chef qui ne sache dessiner un *fac-simile* du tatouage de sa face; ce dessin, qu'ils nomment *Amoco*, est pour chacun une marque, une signature en quelque sorte. Je me demande si ces pierres couvertes de traits variés, combinés de tant de manières différentes qu'on chercherait en vain deux pierres semblables, ne seraient pas des *Amocos* antiques. Si c'étaient des ornemens inventés par le caprice, et seulement destinés à la décoration, on y trouverait

(1) Gâvr' Innis même aurait été, dit-on, habité par des moines. On a découvert près de la ferme une grande quantité d'ossemens humains et un crucifix de cuivre émaillé, de style byzantin.

à coup sûr quelques répétitions symétriques, comme on en observe dans les ouvrages les plus grossiers des peuplades américaines. Ne peut-on pas supposer que ces tatouages, car je ne puis employer un mot qui convienne mieux aux dessins de Gâvr' Innis, ont désigné des chefs ou des tribus, peut-être des guerriers morts dans quelque bataille, ou ayant pris part à celle où leurs amis ont perdu la vie? Dans cette hypothèse, les coins indiqueraient peut-être encore quelques circonstances particulières à ceux dont la pierre où ils sont tracés devait conserver le souvenir. Dans les hiéroglyphes en usage aujourd'hui chez quelques nations indiennes, pour commémorer des combats, certains traits gravés sur des arbres ou sur des pierrrs font connaître le nombre des morts; d'autres traits dans un sens différent, celui des blessés. Il y en a de distincts pour les prisonniers, pour les femmes et les enfans; je soupçonne ici quelque intention analogue.

Le rapport que présente ce souterrain avec quelques monumens de la Suède et de la Norwége, et ses sculptures qui le distinguent de tous nos monumens celtiques, composés de pierres brutes, tendraient à faire croire qu'il aurait été élevé par des étrangers, des héros, ou des pirates scandinaves, par exemple; et si cette opinion était fortifiée par de nouveaux renseignemens, ce Galgal ne serait peut-êtres pas très ancien, je veux dire qu'il pourrait être postérieur à la domination romaine dans les Gaules. Mais d'un autre côté, comment supposer qu'un peuple conquérant, que des pillards, car les incursions des Scandinaves n'étaient que des pillages, comment supposer, dis-je, qu'ils aient pu réunir, tailler à grande peine ces énormes pierres au milieu de leurs rapides expéditions? Une semblable opération eût exigé un grand nombre de bras, et en tous cas un temps fort long. On ne doit donc, ce me semble, attribuer l'érection de ce monument qu'à un peuple établi dans le pays d'une manière durable.

P. Mérimée.

M[me] ÉLIZA GUIZOT.

En traçant le nom de cette jeune femme, sitôt ravie aux affections qui l'entouraient, une pensée m'a tout à coup saisie, c'est que jamais, si elle eût vécu, ni son nom, ni ses traits n'auraient figuré ici. Cette conviction, puisée dans les écrits qu'une honorable confiance a déposés entre mes mains, a failli arrêter ma plume. Je me suis demandé s'il m'était permis de soulever, après sa mort, ce voile étendu sur sa vie, non par une instinctive et puérile timidité, mais par une volonté forte et raisonnée? Long-temps cette question est demeurée sans réponse. Mais quoi! si de profonds et légitimes regrets trouvent dans la sympathie appelée sur sa mémoire un faible soulagement, eût-elle voulu le leur défendre? Si, maintenant qu'elle n'est plus là, son image et son exemple peuvent jeter en d'autres ames de bonnes et fructueuses impressions, s'obstinerait-elle à les leur dérober? Une voix secrète m'a répondu: Non! Et j'ai écrit,

(1) Cet article, que nous avions depuis long-temps à l'imprimerie et que nous ne croyons pas devoir retarder davantage, malgré le retour inopiné de M. Guizot au ministère, et malgré de perfides insinuations dirigées contre nous journellement par des personnes qui se disent ses amis, intéressera plus d'un lecteur, surtout plus d'une lectrice, par les détails intimes qu'il contient sur une personne d'un mérite rare et que le public a jusqu'ici si peu connue.

(*N. du D.*)

heureuse de pouvoir dire à tous, que la publicité n'est point la conséquence forcée de toute supériorité intellectuelle ; que les principes les plus austères peuvent s'allier chez une femme aux affections les plus tendres; la plus fervente piété à l'esprit le plus indépendant; un savoir réel et solide à une absence total de prétentions; des facultés brillantes à une vie utile et modeste.

Marguerite-Andrée-Éliza Dillon naquit à Paris, le 30 mars 1804. Son père, Jacques Dillon, était issu d'une branche des Dillon d'Irlande, qui avait suivi en France Jacques II, roi d'Angleterre. Cette branche était établie à Naples, où elle avait pris du service. M. Jacques Dillon fut envoyé en France par le roi de Naples avec une mission scientifique. Il suivit les cours de l'École polytechnique, devint ingénieur des ponts-et-chaussées, et se fixa en France, où son caractère honorable et ses talens le firent bientôt distinguer. Parmi les travaux dont il fut chargé, on peut citer la construction du *pont des Arts* et celle du *pont d'Iéna.* Il épousa, en 1803, Henriette de Meulan, sœur cadette de Mlle Pauline de Meulan, déjà célèbre par ses écrits. Le bonheur qui suivit cette union ne fut pas de longue durée, M. Dillon mourut en 1807, laissant sa femme sans fortune, et chargée de deux filles en bas-âge. La jeune mère entreprit seule leur éducation. Austère, simple, tendre, douée de cet esprit délicat et cultivé qui semble un apanage de la famille de Meulan, elle devait être pour ses filles la meilleure des institutrices, et jamais élèves ne furent plus dignes de ses soins. La jeune Éliza, surtout, manifesta de bonne heure une intelligence peu commune et une extrême ardeur pour l'étude. C'était une nature énergique, et j'ajouterais passionnée si, dans l'acception actuelle, ce mot ne donnait l'idée d'un entraînement sans règles et sans mesure vers ce qui nous plaît : ce n'est point ainsi qu'il faut l'entendre en l'appliquant à celle dont je parle. Elle ne pouvait à la vérité ni vouloir ni aimer faiblement; mais une raison saine et un sentiment moral aussi pur qu'élevé dirigeaient vers le bien sa volonté et ses penchans ; et par une faveur que la providence accorde parfois à celles qui lui ressemblent, il se trouva que les êtres qui avaient le plus de droit à ses affections étaient aussi ceux qui les méritaient le mieux. Sa sœur Pauline surtout, plus jeune et plus faible qu'elle, lui inspirait un attachement pour ainsi dire maternel, et qui ne fit que s'accroître avec les

années. Occupée sans relâche de sa destinée, « elle aurait voulu « la soulever de terre, de peur qu'une pierre ne heurtât son « pied. » Pour elle, « jamais personne ne lui avait paru assez « doux, assez soigneux, assez complaisant. » Sa tendre sollicitude était payée de retour ; rien n'altéra jamais entre les deux sœurs une si touchante amitié : la mort seule put la rompre.

Cette union, du reste, régnait entre tous les membres de la famille de Meulan : des cœurs aimans et des esprits occupés sont les meilleurs élémens d'une société paisible. Celle-là offrait aux deux sœurs tous les moyens de perfectionner les dons qu'elles avaient reçus de la nature. Mlle Pauline de Meulan, leur tante, se trouvait, par sa naissance et ses anciennes relations, en rapport avec ce qui restait de ce qu'avant la révolution on nommait la bonne compagnie, et par ses écrits, avec tout ce que la littérature d'alors comptait d'hommes distingués. Ainsi placée entre le grand monde et le monde littéraire, elle touchait encore au monde artiste par l'alliance de sa famille avec celle de M. Turpin de Crissé, amateur des arts et peintre distingué. Ses jeunes nièces devaient se développer rapidement dans cette favorable atmosphère, au milieu de ce mouvement des idées, qui est à la santé de l'esprit ce que l'exercice est à celle du corps.

En 1812, le mariage de M. Guizot avec Mlle de Meulan vint jeter au milieu de ce doux échange de sentimens affectueux et de jouissances intellectuelles, le poids de spéculations plus sévères et d'intérêts plus sérieux. Mais ce fut pour y ajouter un nouveau degré d'activité : ainsi, le bloc de rocher qui tombe au milieu d'une rivière limpide en change tout à coup l'aspect ; mais l'entrave qu'il semble apporter à son cours habituel lui prête plus de mouvement, d'éclat et de vie.

Les heureuses dispositions de la jeune Éliza la rendirent bientôt l'objet des soins particuliers de M. et de Mme Guizot ; elle en profita au-delà de leurs espérances. En 1814, la mère d'Éliza contracta un second mariage avec M. Devaisne, directeur-général des contributions indirectes dans les départemens au-delà des Alpes. Les événemens de cette époque ayant enlevé ces départemens à la France, la place de M. Devaisne se trouva supprimée de fait ; mais à la restauration il fut nommé préfet,

d'abord à Bar-le-Duc, et plus tard à Nevers, où il demeura six ans.

Pendant ces six années l'enfant était devenue jeune fille; son esprit et son ame avaient achevé de se développer; elle possédait une instruction aussi solide qu'étendue, et cultivait les arts avec succès. Chez elle, un cœur tendre et dévoué, une vive imagination, avaient pour contrepoids une austère et fervente dévotion; elle était alors zélée catholique, comme on peut le voir par ce qu'elle écrivait à sa sœur, pendant un voyage que celle-ci avait fait à Paris avec sa mère :

« N'en déplaise à la Fête-Dieu et à mes oraisons, ma chère « Pauline, je t'écrirai aujourd'hui une longue lettre; pourtant, « que ta conscience se rassure; j'ai été ce matin à une grande « messe de deux heures, j'ai lu un sermon de Masillon, j'irai « à vêpres, j'aurai encore du temps pour *ma bourse particu-* « *lière*. Oui, ma chère Pauline, le salut entre pour beaucoup « dans ma vie; je vais tous les jours à la messe; mon père « m'a envoyée tout l'octave au salut, le soir; j'ai communié « dimanche et le jour du sacré-cœur, et ce jour-là j'ai été à la « messe, grand'messe et vêpres, malgré les moqueries de « M. D......, qui a fait mon père grande bredouille pendant ce « temps-là. Demain, jour de la Saint-Cyr, je vais à la première « messe de M. Duplessis, et de plus je ménage tous les jours « du temps pour mes oraisons...... » (Lettre écrite en 1822.)

Cependant l'assassinat du duc de Berry avait décidé la chute du ministère Decazes, et avec lui, de tout ce que le zèle des partisans *quand même* de la monarchie qualifiait de libéral. M. Devaisne, parent et ami de M. Guizot, fut révoqué à ce titre, et revint à Paris avec sa famille.

Le salon de M. Guizot était alors, en quelque sorte, le centre où venait aboutir tout le mouvement politique, philosophique et littéraire de cette époque; autour du mari et de la femme se réunissaient, avec les notabilités de la chambre, de l'Académie et des salons, une active et studieuse jeunesse. Les uns, suivant l'impulsion donnée par M. Guizot lui-même aux études historiques, fouillaient avec une infatigable patience la poudre des vieilles chroniques, pour y retrouver les monumens de notre passé, et les éclairer d'une lumière nouvelle; d'autres, comme de hardis aventuriers, allaient à la conquête des riches-

ses étrangères; et tandis que les jeunes philosophes du *Globe* nous révélaient, du haut de leur sceptique indifférence, *comment les dogmes finissent*, ils retrouvaient dans leur cœur, sous une autre forme, ces sentimens qui ne finissent pas, et qui leur faisaient embrasser la science comme un culte, la politique comme une foi. J'en appelle au zèle religieux des jeunes adeptes de cette mère de nos associations, qui avait pris pour devise : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Au milieu d'une telle société, Mlle Dillon se trouvait dans son élément; elle écoutait avidement ces entretiens, où se discutaient toutes les questions religieuses, sociales ou littéraires qui divisaient les esprits, où toutes les idées de quelque valeur passaient à l'examen. Ses idées, à elle, y gagnaient autant; ses opinions se modifiaient en s'affermissant; sa croyance religieuse, surtout, subit l'influence protestante et philosophique qui l'entourait; mais sans que sa piété y perdît, sans même que son respect pour les cérémonies d'un culte auquel elle regrettait de n'avoir plus foi en fût altéré : « Ah! que ne puis-je éviter de scandaliser les faibles! écrivait-elle à sa sœur; que » ne puis-je, en conscience, remplir toutes les observances du « catholicisme! Il m'en coûte de voir l'hommage que je rends « à Dieu incomplet devant les hommes; je voudrais le glorifier « en face de toute créature, et beaucoup croiront que je le renie; c'est là la plus sévère épreuve de ma nouvelle croyance, « et elle pourrait devenir bien plus sévère encore; si je vivais « à la campagne, par exemple, je ne sais ce que je ferais; « avec la piété dans le cœur, paraîtrais-je l'impiété sur le « front? ou bien irais-je m'associer à des mystères qui n'ont « pas ma foi, et me soumettre à des observances peut-être « nuisibles? c'est ce que je craindrais le plus au monde; c'est « ce qui seul pourrait me faire regretter de n'être pas née protestante; la foi catholique convenait bien mieux à mon esprit « rigoureux et absolu, ses mystères, ses cérémonies à l'ardeur « de mon ame; mais à présent, il me serait bien plus « doux d'être protestante; là il n'y a rien dans le culte à quoi « je ne pusse m'associer; la communion elle-même ne me semblerait pas un inconvénient, n'étant pas un sacrement mystérieux; elle ne serait pour moi qu'une prière. Et je l'avoue, « il me faut de la prière, et de la prière en commun avec le

« autres ; j'aime à adorer mon Dieu au milieu de mes frères ; il « me semble qu'il m'écoute mieux quand je ne le prie pas « seule..... »

Bientôt sa résignation religieuse fut mise à la plus cruelle épreuve ; elle perdit sa mère, qui mourut au mois de décembre 1823, et resta à dix-huit ans chargée du soin de sa famille et de l'éducation d'un jeune frère du second lit, qu'elle aimait tendrement. Ces nouveaux devoirs n'étaient point au-dessus de ses forces ; elle les accepta avec cette volonté consciencieuse, cette abnégation d'elle-même qu'elle mettait à toute chose, et trouva moyen de les remplir, sans abandonner le soin de son perfectionnement intellectuel et moral. Elle faisait, dans les diverses langues qui lui étaient familières, de fortes et sérieuses lectures, sans autre but que l'intérêt qu'elle y prenait. Elle écrivait par le seul plaisir de se rendre compte de ses idées et de formuler ses jugemens ; car elle pensait que la gloire littéraire détourne les femmes de leur véritable mission. Un morceau sur le roman de Corinne, un autre sur lord Byron, ont été recueillis dans le volume non publié (1) qui contient ce qui reste d'elle. On y reconnaît déjà cette tendance à tout ramener aux idées de devoir et de moralité, qui ont dominé sa vie. Un peu plus tard elle écrivit une sorte de petit poème en prose, intitulé : *Un mariage aux îles Sorlingues*, composition gracieuse et originale, qui donne la mesure de ce qu'elle aurait pu faire en s'abandonnant à son imagination.

Bientôt un nouveau chagrin vint l'arracher à ses occupations. La santé de Mme Guizot, depuis long-temps chancelante, déclina tout à coup, au point de donner les plus vives inquiétudes. Mlle Dillon consentit à se séparer de sa famille pour accompagner sa tante aux eaux de Plombières qui lui étaient ordonnées. Mais ce voyage fut inutile, Mme Guizot mourut à Paris peu de temps après son retour, au mois d'août 1827.

Cette femme distinguée avait toujours eu pour sa nièce Éliza la plus vive affection. Plus âgée de quinze ans que son mari, avertie par ses souffrances de sa fin prochaine, peut-être dans une de ses inquiètes prévisions, familières au cœur des femmes, eut-elle la pensée que la jeune fille qu'elle s'était plu à former,

(1) Ce volume a été tiré seulement à soixante exemplaires.

serait, après elle, chargée d'un bonheur qui fut long-temps le premier intérêt de sa vie.

La mort de sa tante rendit Mlle Dillon à ses travaux habituels. Pour obliger un ami, elle s'était mise à compulser les *Bénédictins*, et ne pouvait s'expliquer à elle-même le plaisir qu'elle y prenait : « Je crois, en vérité, disait-elle en plai-« santant, que j'ai l'amour pur des in-folio; quand j'en ai un « en face de moi, un autre à côté, et que je me plonge dans ces « grandes pages de latin barbare, pour y trouver une ligne, « un mot qui vaillent la peine d'être notés, je ne me donnerais « pas pour un empire....... je crois que j'aurais fini mon tra-« vail demain; en tout cas, je veux qu'il soit terminé avant « mercredi ; il n'y aura plus de gros livres dans mon apparte-« ment, quand tu y arriveras. Ne ris pas; ce sont tes plus « dangereux rivaux auprès de moi. Tes rivaux ! chère sœur, je « donnerais, pour le plaisir de te voir, tout ce qui a jamais été « imprimé dans le monde; tu es mille fois plus pour moi que « tout ce qui n'habite pas dans mon esprit, toi la constante « préoccupation de mon ame, le but chéri de toutes mes pen-« sées; ce n'est pas à cause de ce que je sais que tu m'aimes, « que je suis chère aux miens; la science est une œuvre du « temps; elle cessera avec l'ignorance de l'homme; mais « l'affection durera toujours; elle est immortelle comme Dieu. « Mes chers amis, je serai toujours votre Éliza, même « après que le nom des siècles aura disparu; la foi et l'es-« pérance finiront, a dit saint Paul, mais la charité du-« rera éternellement. Ainsi tout périra de nous, excepté le « souffle divin de l'amour, que Dieu a déposé en nous pour « y être un continuel appel à l'infini; à quoi bon nous « aimer, si ce n'était que pour le temps? Tout ce qui « passe est si court! dit saint Augustin. » (Lettre écrite en 1827.)

On voit que les préoccupations scientifiques n'ôtaient rien à la sensibilité de son cœur ; elles n'avaient pu non plus exalter sa vanité, ni altérer la rectititude tranquille de son jugement. J'aime à citer les preuves de ce que j'avance; elles valent mieux, pour la faire connaître, que tout ce que je pourrais dire.

.... « Il y a dans la raison des hommes quelque chose de « supérieur qui dédommage de la soumission; leur volonté est

« calme, tandis que la nôtre s'agite sans cesse; une multitude « de petits incidens, qui nous contrarient vivement, ne les « atteignent même pas; aussi veulent-ils moins fréquemment, « mais plus également et plus durablement que nous. Dans « tous les ménages que je vois de près, j'observe cette diffé- « rence..... Je suis persuadée que beaucoup de femmes très « distinguées ont dû à cette dispensation de la providence leur « bonheur avec des maris qui n'avaient pas autant d'esprit « qu'elles, mais dont le caractère ferme et calme leur donnait « l'appui et le repos dont elles avaient besoin. Pareille chose « t'arrivera, chère amie, et peut-être à moi, et nous verrons « tout ce qu'une femme spirituelle peut apprendre d'un homme « médiocre. On dit que je suis très instruite, et je sais bien que « je le suis plus que la plupart des femmes; eh bien! ma chère, « je n'ai jamais causé un peu sérieusement avec un homme « sans m'apercevoir combien il y avait de décousu dans mon « instruction et de lacunes dans mes connaissances. Il y a « quelque chose de désultoire dans l'esprit et l'éducation des « femmes; elles ne savent jamais rien à fond, ce qui fait que « les hommes les battent aisément dans la discussion. Si on est « vaincue par un mari qu'on aime, le mal n'est pas grand. » (Lettre écrite en 1827.)

Cependant Mlle Dillon ne paraissait point pressée de se marier; elle croyait, à la vérité, que si le bonheur est de ce monde, il n'y est que dans le mariage. Mais ce bonheur était pour elle à de hautes conditions : il fallait, pour obtenir le sacrifice de sa liberté, de ses goûts, qu'on se fît aimer, respecter, admirer. Elle était décidée à ne pas se donner à moins, et le cercle où elle pouvait choisir se trouvant circonscrit par des circonstances de fortune et de position, elle entrevoyait tranquillement la possibilité de rester fille, persuadée qu'elle s'accommoderait mieux du célibat que d'un mariage imparfait. « Je ne « renonce point au mariage, disait-elle à sa sœur, mais je n'en « fais pas la condition *sine quâ non* de ma destinée; si je « trouve l'homme qu'il me faut, eh bien! je goûterai *le paradis « sur la terre, l'amour dans le mariage;* sinon, avec toi, « mon père, Maurice, mes amis, mes livree et les pauvres, je « passerai encore une douce et, je l'espère, un peu utile vie. » (Lettre en juillet 1827.)

Son mariage avec M. Guizot, qui eut lieu en novembre 1828, vint réaliser l'idée qu'elle s'était faite du bonheur conjugal : une communauté tendre et intime de plaisirs, de peines, de pensées et de travaux. Ce bonheur même, elle le sentait si complet, qu'elle en éprouvait une sorte d'effroi. « Dieu me protége! disait-elle, car je suis une trop heureuse créature! » Et comme si une voix secrète l'avertissait que son passage ici-bas devait être rapide, elle se hâtait d'en employer tous les momens et d'en marquer utilement tous les pas. Plus elle était heureuse, plus le malheur des autres touchait profondément son ame. Elle croyait avoir contracté une dette envers eux ; elle exprima ses idées à ce sujet dans un morceau intitulé : *De la charité et de sa place dans la vie des femmes*, aussi remarquable par les pensées que par le style. Elle invite les femmes à ramener parmi les hommes, par l'exercice d'une charité zélée, persévérante et bien entendue, l'esprit de concorde et de paix, à servir de lien entre les classes diverses de la société, en faisant disparaître autant qu'il est en elles tout ce que l'inégalité a de sec et d'amer : « Mettons-nous à l'œuvre avec courage, leur « crie-t-elle, *voici des jours favorables, voici des jours de* « *salut.* Notre belle France en paix appelle toutes les amélio- « rations; les esprits sont en mouvement, les cœurs animés : « jamais circonstances n'ont été plus favorables. Un moment « viendra peut-être où nous regretterons profondément de n'en « avoir pas profité; et s'il ne venait pas pour notre pays, il « viendrait sûrement pour chacune de nous. *Quand les temps* « *ne seraient pas mauvais, les jours sont courts;* nous mar- « chons avec rapidité vers le *lieu d'où l'on ne revient pas;* « *travaillons pendant qu'il fait jour.* Avons-nous le cœur « triste ou trop peu occupé? Le travail de la charité est la plus « sûre consolation dans les épreuves de la vie, le plus doux « passe-temps au milieu de ses langueurs ; et si une destinée « heureuse nous est réservée en ce monde, pouvons-nous ja- « mais faire assez pour ceux qui soupirent en vain après le « bonheur? «

Loin que sa nouvelle situation l'eût forcée de renoncer à ses études, Mme Éliza Guizot trouva plus d'occasions de s'y livrer; elle mettait son zèle et sa science au service des travaux de son mari, qu'elle aidait dans ses recherches. Elle écrivait pour la

Revue Française des articles souvent remarquables par la profondeur et la solidité. Peu de personnes savaient que ces pages d'une savante analyse ou d'une consciencieuse érudition sortaient de la plume d'une jeune femme, et ceux qui l'ignoraient ne l'auraient pas deviné (1).

Mme Élisa Guizot écrivit aussi, en 1828, pour la Société des traités religieux, deux petits contes (*le Maître et l'Esclave*, et *l'Orage*), qui rappellent la manière de miss Harriett Martineau; un autre conte (*l'Effet d'un malheur*) a été joint aux derniers ouvrages de sa tante, Mme Pauline Guizot, et ne leur est pas inférieur.

Deux ans s'écoulèrent ainsi entre de sérieux travaux, de charitables occupations et le soin de sa petite fille, née en 1829; je citerai en témoignage cette lettre, écrite pendant une absence de son mari : « Je vais travailler pour passer le temps; j'ai un article sur les poésies d'Uhland pour le prochain numéro de la *Revue;* je ferai des notes; puis je reprendrai mes Gaulois, et j'écrirai la guerre de César. Quand il fera beau le soir, j'irai me promener avec Henriette; mes sorties du matin seront pour ma salle d'asile et mes pauvres : voilà ma vie. » (Lettre écrite le 15 juin 1830.)

(1) Voici la liste des articles insérés par Mme Éliza Guizot dans la *Revue Française :*

Le Juif, par Spindler, traduit de l'allemand par J. Cohen. — (No VI, novembre 1828.)
Histoire primitive de la Suède, par Geyer. — (No VII, janvier 1829.)
Chefs-d'œuvre du théâtre indien, traduits du sanskrit par M. Wilson, et de l'anglais par M. Langlois. — (No VIII, mars 1829.)
Quatre Nouvelles, en italien. — (No X, juillet 1829.)
L'Exilé, par Giannone, en italien. — (Ib.)
Les Puritains d'Amérique, par Cooper. — (No XII, novembre 1829.)
Histoire de la conquête de Grenade, par Washington-Irving. — (No XIII, janvier 1830.)
Omicron, par J. Newton, traduit de l'anglais. — (No XIII, janvier 1830.)
Scènes populaires en Irlande, par M. Shiel. — (No XV, mai 1830.)
Poésies de Louis Uhland, en allemand. — (No XVI, juillet 1830.)

M. Guizot s'était rendu à Nîmes ; il s'agissait de la réélection des deux cent vingt-un, qui, comme on le sait, détermina les ordonnances, et, par suite, la révolution de juillet. Cette révolution qui suivit de près le retour de M. Guizot le porta bientôt au ministère. Peut-être pensera-t-on que ce changement de situation dut produire un grand effet sur cette jeune femme, transportée tout à coup du modeste appartement de l'homme de lettres dans l'hôtel du ministre? Eh bien, non! elle jette autour d'elle un regard un peu étonné, sourit, et rentre dans son calme habituel.

« Je t'écris, chère sœur, dans une chambre tendue en satin « rouge superbement broché, sur un secrétaire magnifique, « avec commode, toilette, psyché à l'avenant. Tout cela me « paraît un peu étrange, et je ne me crois guère chez moi; « j'en ai bien quelques raisons, car tout est encore très provi- « soire; aussi je ne m'établis pas, je me campe..... Quel rêve « que tout ceci! Je suis un peu ennuyée de la magnificence un « peu bruyante et désordonnée de cette maison. Je compte « bien, si j'y reste, y mener la vie la plus simple possible, sauf « les occasions d'apparat obligées... »

Bientôt elle revient à ses préoccupations chéries, ses devoirs de charité, qui lui paraissent d'autant plus rigoureux qu'elle occupe une position plus élevée. Elle avait eu la joie de marier sa sœur à M. Decourt, envoyé à Béthune comme sous-préfet. « Je voudrais bien, chère amie, lui écrivait-elle, te voir un peu « occupée des pauvres à présent que tu es mariée, et que ta « position même t'en fait une sorte de loi. Nous avions parlé « d'un salle d'asile à fonder à Béthune ; est-ce que tu n'y pen- « ses plus? C'est un bien grand service qu'on rend, à peu de « frais, aux pauvres gens. Ne fait-on pas dans votre pays la « charité à domicile? Quelles sont les dispositions du clergé à « cet egard? Ne serait-ce pas pour vous un bon moyen d'entrer « en relation? Tu désires réunir les diverses classes de la so- « ciété; il n'y a, pour y parvenir, point de meilleur terrain « que l'aumône, on ne s'y rencontre que par ses bons sentimens. « N'oublie pas, chère amie, que le bonheur impose de nouvelles « obligations envers les malheureux, qu'il n'est pas permis de « considérer la vie comme destinée uniquement à en jouir, et « que rien ne nous a été donné dans notre seul intérêt. Mets-

« toi à l'œuvre ; je t'aiderai tant que tu voudras de mes conseils « et de mon expérience, car j'en ai déjà assez pour aider une « novice. Et puis tu trouverais des secours à Béthune ; il y a « partout des personnes charitables dévouées aux bonnes œu- « vres ; le tout est de les trouver, et dès qu'on les cherche, on « les trouve. » (Lettre écrite le 21 janvier 1832.)

Par son caractère et sa situation, Mme Guizot devait prendre un vif intérêt aux affaires publiques, mais non cet intérêt étroit et personnelle que les femmes unies à un homme politique y apportent trop souvent. Passionnément attachée à son mari, elle voyait ses succès avec bonheur, et ses revers avec calme. Elle partageait ses opinions, elle avait foi à son caractère et à ses talens ; mais elle ne criait pas : « Tout est bien ! » quand il entrait au ministère, ni : « Tout est mal ! » quand il en sortait ; elle s'associait à sa situation, quelle qu'elle fût, avec une confiance paisible, et priait surtout la Providence d'écarter de la France les maux qui auraient pu le rendre nécessaire. « Que « Dieu, disait-elle, donne un peu de tranquillité au pays ; qu'il « écarte de nous les dangers dont la terreur m'a fait passer « tant de nuits sans sommeil ; que je n'aie rien à redouter pour « l'être cheri auquel ma vie est suspendue, et nulle créature « ne devra plus d'actions de graccs au souverain dispensateur « de tout bien. »

Le fléau qui désola la France en 1832 la trouva à son poste, prête à se dévouer, comme elle l'était toujours. « Nos projets « d'été sont plus incertains que jamais, nous ne quitterons pas « Paris tant que le choléra y régnera. Nous ne voudrions ni « emmener, ni laisser nos écoliers. D'ailleurs, nous trouvons « mal d'abandonner le peuple à ce fléau, dont il souffre pres- « que seul ; car, jusqu'ici, la maladie s'est concentrée dans les « classes pauvres, et ce n'est pas un des moindres sujets d'émo- « tions populaires. »

Et, plus tard, s'informant des ressources qui pourraient se trouver au lieu qu'habitait sa sœur, si la maladie y pénétrait, elle ajoutait :

« Ici, les secours ont été énormes ; sans parler de ce que « nous avons donné nous-mêmes, j'ai eu à distribuer, par mé- « nage pauvre, au moins un vêtement de laine et une chemise, « deux ou trois fois de la viande par semaine, et au moins une

« fois du pain. Tu vois qu'il y aura eu une amélioration sensi-
« ble dans leur manière de vivre ; aussi, quoique j'aie eu, dans
« mes ménages, plusieurs malades, je n'ai perdu qu'une pau-
« vre femme, et elle avait quatre-vingt-huit ans. Il est vrai que
« nous avions ajouté pas mal aux dons du bureau, et que cha-
« que individu a eu une ceinture de laine, des bas ou des
« chaussettes de laine, et une chemise. Les chemises de beau
« calicot me revenaient toutes faites à 45 et 50 sous ; les cein-
« tures, en les faisant nous-mêmes, à 18 sous ; les bas à 25
« et 35 sous ; les chaussettes à 18 sous. Je te dis tout cela
« pour que tu le saches si quelques-uns de ces objets étaient
« plus chers de vos côtés. La maladie diminue sensiblement ici ;
« mais l'épouvante est grande dans le monde des salons qui a
« vu tomber plusieurs des siens. Les pauvres tombaient par
« milliers sans l'émouvoir beaucoup ; il lui a fallu des leçons
« plus rapprochées pour le frapper. Prions Dieu que le fléau
« s'arrête ; le nombre des victimes est bien assez grand. »
(17 avril 1832.)

Vers la fin de cette même année, son mari rentra au ministère ; elle ne se dissimulait ni les obstacles ni les dangers qu'il pourrait rencontrer sur son chemin. « Mais, somme toute,
« disait-elle, j'ai bonne confiance et je suis contente, car il
« l'est....... Et puis, ajoutait-elle, que Dieu me laisse à lui et
« lui à moi, je serais toujours, même au milieu de toutes les
« craintes, de toutes les épreuves, la plus heureuse des créatu-
« res. » (Octobre 1832.)

Hélas ! ce vœu ne devait pas être exaucé. Elle était alors à sa troisième grossesse. Déjà mère de deux filles, elle désirait passionnément un fils ; et en effet, au mois de janvier 1833, elle accoucha d'un garçon. Le 24 de ce même mois, en exprimant sa joie à sa sœur, qu'elle savait grosse, elle ajoutait : « Il
« ne me manque plus que ton fils, à toi, pour être la plus
« heureuse des femmes, complétement, parfaitement heureuse,
« et je sais ce que je dis là. »

Le 11 mars elle n'était plus !... Dieu, sans doute, la ravit brusquement à ce bonheur, pour qu'elle n'eût pas un jour à le pleurer ; car il en est ainsi de toutes les joies de la terre ; il faut que nous leur échappions, ou qu'elles nous échappent ! Mais ce qu'elles ont d'éphémère et d'incomplet est pour nous,

comme pour cette pieuse jeune femme, le garant d'un avenir meilleur. Si Dieu a mis dans le cœur de l'homme le sentiment des biens qui lui manquent, ces biens existent : on ne peut avoir l'idée de ce qui n'est pas.

Quant à moi, chargée de retracer cette courte et belle vie, j'aurais trouvé ma tâche bien facile si j'avais pu mettre en entier, sous les yeux du lecteur, ces révélations d'une ame si pure, d'un cœur si tendre, d'un esprit si élevé, ces pages d'une correspondance intime qui contiennent sur les personnes et sur les choses, sur le monde et sur les livres, des observations si fines et si justes, une appréciation si nette, une critique si éclairée. Mais forcée de me borner à quelques fragmens, il me restera malgré tous mes efforts, la triste conviction de n'avoir pu en donner qu'une idée bien imparfaite, et la satisfaction plus triste encore de dire à ceux de nos amis communs qui me parlaient d'elle avec une si haute estime, une si respectueuse sympathie : « Vous étiez loin encore de savoir tout ce qu'elle valait ! »

Mme Tastu.

UNE

FOLIE DE JEUNESSE.

—Vous raconter mes voyages sur mer? dit Ernest de Châteaulin en répondant à la prière que sa femme et sa belle-sœur lui adressaient un soir d'octobre où la pluie tombait sur leur vieux château perdu dans les landes de Pontivy. — Des récits où le vent, l'eau salée et la poudre à canon jouaient les principaux rôles vous intéresseraient peu, mes belles amies, et je n'en ai pas d'autres à vous faire sur moi. J'ai voyagé comme une vraie boussole, sans chercher ni trouver d'aventures. Mon cœur était gardé, dit-il, en tendant la main à sa jeune femme qu'il regarda tendrement, et sur tous les pays que je visitais il y avait une ombre de la France qui leur ôtait le soleil et leurs belles couleurs. Vous aimerez mieux l'histoire des amours de notre cousin Roland de Kerandreff, avec lequel vous vous souvenez sans doute d'avoir joué, Mathilde, lorsque vous étiez deux enfans et qu'il vous traînait dans votre voiture à travers toutes les pelouses du jardin. A vingt ans, le compagnon de vos ébats enfantins était un beau jeune homme ombrageux, hardi, remarquable entre tous les aspirans par l'exaltation de son esprit et cette maturité sans expérience que donne aux marins leur jeunesse passée presque tout entière dans la solitude, en face des scènes les plus graves de la nature, et loin du contact de la

société. Une longue croisière que nous fîmes devant Alger, pendant une partie de l'hiver et le printemps de 1828, acheva de développer ses dispositions romanesques. La côte d'Afrique que nous voyions tous les jours sans pouvoir y aborder, les terrasses de ses casins posées doucement comme des nids sur les massifs des jardins, étaient le thème de fantaisies poétiques qu'il déroulait la nuit pendant son quart, lorque tout dormait autour de lui. Ces visions étaient toutes de la même famille et s'étageaient l'une sur l'autre. Elles s'amassèrent ainsi sans que nul choc de la réalité vînt les ébranler et finirent par former un monde. Roland y installait l'avenir de sa vie et s'arrangeait avec foi et amour une charmante destinée de passion. Au mois de juin de cette année, un ordre de l'amiral nous fit quitter notre exil. Nous vînmes relâcher à Mahon, jolie petite ville dans la plus sèche et la plus oubliée de toutes les îles que renferme la Méditerranée. Roland eut bientôt parcouru tous ses quartiers, introduit son regard entre les jalousies de toutes les fenêtres. Mais le reflet de mœurs espagnoles qui colore un peu cette société d'aventuriers et de petits négocians ne l'attacha que peu d'instans. S'il avait cherché seulement le plaisir comme tous les officiers de *la Caravane*, Mahon eût été pour lui un paradis, mais il était impatient de trouver le bonheur que l'instinct noble et pur de la jeunesse lui avait révélé; les bals et les amours faciles des Mahonaises excitaient, sans le satisfaire, l'amour sévère qui brûlait en lui pour un être encore inconnu.

Il était dans cet état d'oppression du cœur, quand je l'envoyai un matin avec un canot de la corvette pour découvrir sur la côte une crique où l'on pût charger du sable. A deux lieues de l'embouchure du port, il débarqua dans une petite baie abritée de tous les côtés, cachée dans les anfractuosités des montagnes, comme un asile de contrebandiers. L'entrée en était défendue par un éperon de roches plates, et Roland vit que son coup d'œil de marin ne l'avait pas trompé, car la ceinture de récifs qui bordait les deux rivages venait s'agrafer à une belle plage de sable fin.

Aucune ancre n'avait laissé sa trace au fond de cette anse si bien gardée que les pêcheurs mêmes ne paraissaient pas la connaître; il n'y avait non plus une cabane sur tout l'amphithéâtre des collines qui, pourtant, dans cette partie de l'île, tom-

baient à la mer plus doucement et se couvraient de plus de pins et d'oliviers sauvages que dans toute autre. Des bouquets d'yeuses arrêtaient la vue sur la gauche et laissaient deviner une gorge étroite dont le soleil ne perçait pas la voûte de verdure. Roland sentit pour ce lieu désert tout l'attrait impétueux qu'inspire une découverte. Il donna ses ordres aux matelots assis en cercle autour des provisions qu'ils avaient apportées avec eux, et se lança parmi les genêts et les fragmens de granit qui encombraient le sol vers l'entrée du défilé. Une fontaine reposait là au fond d'une roche taillée à pic et garnie sur toutes ses parois de plantes saxatiles qui poussaient leurs racines dans ses veines. Les margelles, couvertes de pervenches défleuries, étaient émondées avec cette coquetterie soigneuse qui trahit la main de l'homme au milieu de la richesse confuse de la nature. Entre les groupes des arbres passaient des sentiers si légèrement tracés que Roland ne savait qui devait avoir ainsi foulé la pointe des fleurs, une biche ou une femme; mais c'en était assez pour évoquer des images flatteuses. Ce petit coin de verdure, le premier qu'il rencontrait dans l'île aride, était un brillant présage; le chemin dérobé sous l'herbe qui était venu chercher son regard était une prédestination; la solitude ignorée qui renfermait cette femme, un voile étendu sur elle par la providence pour la lui conserver vierge de cœur, d'ame et de regards. Il suivit les détours de cette promenade de fée, choisissant, lorsqu'ils se croisaient, ceux où la trace des pas semblait plus fraîche. Lorsqu'il fut sorti du labyrinthe, un vallon sans échappée de vue, boisé jusqu'à la cime de ses flancs, se présenta devant lui; plus un seul vestige de la femme dont il croyait avoir découvert la retraite. Il monta sur un rocher, respira le vent aux quatre coins de l'horizon, comme un cheval égaré qui n'entend plus de hennissemens, et commença une course désordonnée à travers les buissons de la forêt. Il éprouvait de subits tressaillemens, et dans son ame s'agitaient des bruits comme ceux des plantes que l'on entend germer et sourdre; car les jours du printemps de la vie ont, comme ceux du printemps de l'année, des mouvemens mystérieux dont on ne comprend le sens que lorsqu'un dernier rayon de soleil a fait épanouir les bourgeons. Roland marchait comme si un but certain eût été devant lui, et quand, épuisé de fati-

gue, la respiration lui manquait, il ouvrait convulsivement les bras et poussait des cris sauvages; puis il reprenait son ardente poursuite de l'inconnu, et s'éloignant toujours du bord de la mer, il escaladait les obstacles pour arriver au sommet du plateau d'où son regard pourrait se déployer.

Il arriva ainsi hors d'haleine à la dernière lisière du bois, et se trouva presque à l'improviste sur la brêche d'un mur ruiné qui entourait le verger d'un château délabré comme sa clôture. Les figuiers du bosquet étaient devenus depuis long-temps touffus et sauvages, et quelques fenêtres seules du château possédaient les abat-jours de taffetas vert qui, dans ce climat, rendent un appartement habitable. Sous les arbres, deux jeunes filles étaient assises près d'une table en pierre. Une vague ressemblance entre elles indiquait, malgré les caractères différens de leurs personnes, que ces deux femmes étaient sœurs. La cadette avait le teint rose et brun, et ses traits, remarquablement empreints d'énergie, étaient arrêtés avec une extrême finesse. Cette riche carnation et cette pureté de lignes qu'aucune expérience de la vie n'avait encore gâtées faisaient venir à la mémoire la jolie chanson :

Catorce anos tengo, ayer los compli
Que fue el primer dia del florido abril.

(J'ai quatorze ans, je les ai accomplis hier qui était le premier jour d'avril fleuri.)

Mais sous le ciel de Mahon, quatorze années suffisent pour faire éclore le cœur des femmes et pour y mettre les vives passions à côté de la candide ignorance du monde. La belle Espagnole réunissait ce double charme de jeunesse tendre et de ferveur de sentimens encore oisifs d'une manière si distinguée, que Roland fut saisi d'admiration dès qu'il l'aperçut, et s'arrêta sans faire de bruit afin de pouvoir la contempler furtivement. Elle avait la tête posée sur l'épaule de sa sœur qui chantait avec une expression mélancolique une *cancion* à la louange de la Vierge, composée par Mossen Vinioles en dialecte valencien. Quand l'hymne fut achevé, la musicienne laissa retomber sa guitare sur ses genoux et soupira entre ses lèvres : Oh ! Valence!
— Pourquoi le regrettes-tu toujours? dit la jeune fille en l'em-

brassant et lui jetant un regard de sympathie qui la sollicitait à se laisser consoler. La sœur aînée reprit toute sa sérénité aux caresses naïves de cette enfant. Elle passa naturellement la main sur ses cheveux noirs, et lui dit en se levant pour aller du côté de la maison à la rencontre d'un homme âgé : Esperanza, voici mon père ; Dieu veuille qu'il rapporte de bonnes nouvelles. — Des yeux baissés et une démarche lente sont de mauvais augures, Dolores, répondit la jeune fille. Jamais le marquis n'a été plus sombre. — Elles s'avancèrent toutes les deux vers leur père et l'amenèrent sous le berceau de figuiers. Le marquis les embrassa d'un air distrait où il y avait plus de soucis que d'indifférence, et ses filles lui rendirent ses caresses comme à un homme souffrant qui a besoin d'être adouci. — Eh bien! mon père, dit Esperanza, quelle réponse le gouverneur vous a-t-il faite de la part du roi notre gracieux seigneur? — Mes pauvres enfans, répondit le marquis avec une aigreur maladive, les amis de cour sont des chiens qui aboient contre les mendians. Vous expiez la vie de votre père. Jamais je ne rentrerai à Valence, mais les Baléares sont toutes à votre disposition, vous pourrez choisir quand le château de San-Luis vous paraîtra menacer ruine. Voilà toute la grace que m'accorde le roi. — Dolores se leva et mit devant le marquis un vase plein de jus de grenades. — Puisqu'il en est ainsi, s'écria Esperanza en faisant résonner ses castagnettes sur la mesure du fameux chant des *Negros*, *Viva la libertad y la constitucion!* — Son père se redressa pendant qu'un éclair aussitôt éteint passa dans ses yeux. — Chut, enfant, dit-il, ces mots-là ont fait verser plus de sang qu'ils n'ont fait pousser de moissons. La solitude de l'exil te pèse donc bien ? — En ce moment un bruit de pierres qui roulaient lui fit détourner la tête, et il aperçut Roland dont le costume en désordre, le visage encore rouge et les cheveux humides indiquaient qu'il venait seulement d'arriver là, égaré loin de son chemin. Le marquis avait une physionomie morose qui s'endurcit encore par l'expression de cette pudeur que les malheureux éprouvent à être surpris dans l'épanchement de leurs misères ; mais il vit une égale confusion sur la figure franche de Roland, et la dignité espagnole lui dicta seule son accueil. Il offrit la main à l'officier étranger et lui laissa faire son apologie de l'indiscrétion involontaire qu'il

avait commise. Le mauvais castillan que parlait Roland avait une certaine grace étrangère qui faisait valoir ses excuses, et son ignorance des formules de la politesse lui permit d'y substituer des expressions cordiales mieux d'accord avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour cette famille d'exilés. Il s'assit près d'eux, avala d'un trait le sorbet qu'Esperanza lui présenta, puis il se mit à causer avec l'abandon confiant d'un jeune homme qui voit des amis partout où il trouve de l'hospitalité. Cette jeune fille simple et ardente, cette famille d'exilés au sein de laquelle le hasard le plaçait et qui le recevait avec confiance, cette noblesse au milieu des ruines, faisaient un tableau semblable à ceux que Roland avait souvent rêvés, et remuait profondément son cœur. Il regarda de tous les côtés autour de lui. La campagne était blanche comme une lande desséchée par le soleil ; par-dessous les panaches de trois palmiers plantés devant la porte du château, les cabanes du village de San-Luis paraissaient à quelque distance, basses et groupées ensemble contre les vents et l'ardeur du jour. Le jardin seul et le bois qu'il avait traversés avaient de l'ombre et de la fraîcheur, mais tout ce paysage était saisissant : de grandes plaines pour la pensée, un abri silencieux pour le cœur. — Pourquoi vous plaignez-vous de vivre ici ? dit Roland à Esperanza. J'aimerais ce lieu comme ma patrie.

Les minutes s'écoulèrent avec la vitesse jalouse qu'ont toutes les minutes de bonheur, mais ce peu d'instans suffit pour jeter sur Roland l'enchantement d'une passion profonde. Cet attrait sans cause visible, qui révèle la prédestination d'une manière infaillible à ceux qui la recherchent avec conscience, lui avait dit que cette ame était la sœur jumelle de la sienne. Comme lui, Esperanza avait grandi loin du monde; les passions devaient se produire en elle avec la force d'une volonté unique et la pureté de l'instinct natif. En même temps que l'amour, un secret espoir entrait dans le cœur de Roland. Toutes les fois qu'il avait observé cette jolie figure brune, il avait rencontré les regards de l'Espagnole arrêtés sur lui, à leur insu peut-être, car elle ne les détournait pas, et ses sourcils étaient abaissés sur ses yeux comme pendant une contemplation intense. Lorsque enfin le soleil, en frappant verticalement sur la terrasse du château, eut averti l'aspirant qu'il

avait quitté ses matelots depuis trop long-temps déjà, il sentit son cœur se gonfler à l'obligation de partir. Pourtant il se leva courageusement, balbutia quelques mots de remercîmens, et prit la direction du bois d'un pas tardif, attendant qu'on le rappelât, sans oser l'espérer. Le marquis l'accompagna pendant quelques pas, le salua par un geste préoccupé; puis il revint s'asseoir auprès de ses filles. — Mon père, dit Esperanza après quelques instans d'une hésitation que son amour naissant lui fit vaincre, est-ce que la courtoisie ne veut pas que vous engagiez ce jeune homme à revenir? — Roland s'arrêta en entendant ces paroles, qui avaient été pourtant prononcées à voix basse. Il vit le marquis chercher dans les yeux de Dolores l'approbation de cette démarche, mais Dolores suivait une autre pensée, elle ne répondit pas, et cédant passivement à la volonté de sa jeune fille, le père revint vers le jeune Français en disant, suivant la formule sacramentelle des invitations espagnoles : Monsieur le lieutenant, quand vos promenades vous amèneront de ce côté-ci, la maison du marquis de Montesa est à la disposition de votre grâce. Ces paroles ouvrirent à Roland tout un avenir; elles fécondèrent l'impression d'amour dont il avait été saisi, et pendant le chemin qu'il fit en rêvant pour rejoindre la baie des Sables, il répéta sans cesse et sur tous les tons de l'espérance : *La casa esta a la disposicíon de usted.* Le sens de cette phrase lui semblait infini. Toutes les incertitudes de la terre, les élans vagues et douloureux disparurent, et il ne sentit plus d'autre vide que l'absence dont la première journée était un siècle.

Aussitôt que les exigences du service lui laissèrent un moment de liberté, il le consacra à franchir la distance qui sépare Mahón du château de San-Luis. L'amour tel qu'il désirait l'éprouver, l'amour pur, dévoué, poétique, sans aucune nuance vulgaire, l'attendait auprès d'Esperanza. Il s'empara dès-lors de toutes ses facultés et s'établit au centre de sa vie pour devenir le principe unique de toutes ses sensations. Cette seconde visite décida de la destinée de Roland. Les jours suivans il cessa de nous accompagner dans nos parties de plaisir, et quand nous descendions ensemble à terre, il nous quittait au détour de la première rue, sans nous confier jamais quel était le but de ses excursions, car le mystère de ces entrevues faisait

pour son ame jalouse une partie de leur bonheur ; c'était la gaze qui préserve l'image et empêche même le souffle de l'air de la ternir. Toute la famille des Montesa le voyait arriver avec satisfaction. Le marquis aimait la tournure vive de son esprit. Il se plaisait à le faire parler de sa famille, de son pays, de ses campagnes. Il admirait sa pétulance généreuse, et retrouvait auprès de ce jeune homme le tableau de ses jeunes années. Mais ensuite une pensée funeste traversait ces brillantes représentations du temps passé. C'étaient ces mêmes dispositions de l'ame avec lesquelles il était entré dans le monde, cet enthousiasme d'un cœur haut placé, qui avaient été la source d'erreurs sanglantes dont les conséquences pesaient sur ses enfans. Après avoir pris une noble part à la guerre de l'indépendance, le général de Montesa avait été entraîné, par des illusions honnêtes et par plusieurs de ses compagnons d'armes, dans le mouvement révolutionnaire de 1820. Il avait été le témoin impuissant des massacres de Valence, exercés au nom de la constitution qu'il défendait. Menacé à son tour, sa vie avait été sauvée par le fils d'un royaliste qui avait suivi son parti par amour pour Dolores ; ce jeune homme avait arrêté les assassins en devenant leur victime. Le souvenir de cette scène obsédait l'esprit du marquis, lui faisait éviter, d'une manière chagrine, la société de ses enfans, et répandait habituellement une teinte lugubre sur les idées du père et de la fille. Mais Esperanza avait été soustraite par sa jeunesse à ses tristes impressions; seule dans sa famille, elle avait de la vie, seule elle éprouvait à la fois le besoin et l'espoir du bonheur. Elle reçut Roland comme l'envoyé de la providence, et aussitôt ces deux enfans, insoucians de tout ce qui se passait audelà de leurs cœurs, se saisirent mutuellement avec un si parfait accord de volontés, que la sagesse la plus sévère en aurait ressenti l'entraînement et n'aurait pas osé les blâmer. Dolores se prenait souvent d'inquiétude en voyant leur imprudente confiance et leur ignorance des obstacles qu'ils devaient rencontrer. Elle faisait entendre à sa sœur les tristes sons d'alarme d'une mère effrayée, lui disait toutes les épreuves des amours conçus avec exaltation et poursuivis aveuglément ; elle lui racontait en pleurant comment les siennes avaient fini par sceller son cœur à un tombeau. Alors Esperanza essuyait ses larmes

en criant : Ma pauvre sœur ! — En même temps elle lui montrait Roland : Celui-là ne mourra pas ! disait-elle. Les deux amans échangeaient des regards qui défiaient toutes les forces de la terre, et Dolores n'avait plus le courage de les attrister. Elle sentait même quelquefois sa noire conviction faiblir ; aucune persécution ne semblait capable de séparer ces deux ames si bien soudées l'une à l'autre, et tandis que la crainte du danger la troublait encore secrètement, elle souriait d'attendrissement devant le tableau de leur bel amour.

Tout ce qu'Esperanza et Roland comprirent dans les avertissemens de Dolores, ce fut la tutelle qui dominait encore leur vie et pouvait s'opposer au contrat signé furtivement dans leurs cœurs. Ils s'étaient donné l'un à l'autre un bien qui ne leur appartenait pas entièrement. Maintenant qu'ils en connaissaient tout le prix, ils craignaient de se le voir enlever. Faire consacrer cette usurpation, remplacer l'autorité paternelle par des droits plus forts que toutes les autres lois de la terre, leur devint dès-lors une nécessité pressante. Mais à cet âge croit-on jamais qu'un nuage puisse se former dans le ciel où le soleil de l'amour rayonne ? Ils arrangèrent entre eux seuls une série de mesures qu'ils imaginèrent infaillibles, parce que l'amour auquel ils empruntaient toute la logique de leurs raissonnemens, était inébranlable, et ils se mirent à l'exécution avec une ferme assurance du succès. Ce fut, pour tous les deux, un grand jour, que celui où Roland arriva, portant avec lui la lettre qui devait décider auprès de sa mère le sort de leur réunion. Esperanza l'attendait depuis le matin dans une salle basse ; elle prêtait l'oreille à tous les bruits qui faisaient retentir la terre, et lorsqu'elle entendit de bien loin les pas connus de son cheval, elle se jeta hors du château à la rencontre de son amant. Eux-mêmes attachèrent le cheval à l'écurie, sans avertir personne, et se rendirent à pas de loup, par un sentier qui tournait derrière la maison, dans l'angle le plus sombre du jardin. Ils firent le tour du bosquet, regardant à travers les arbres si personne ne les observait. Aucun être vivant ne paraissait dans le voisinage. Les rayons du soleil, en se glissant sous la verdure tendre des grenadiers, leur souriaient mollement. Tout était dans le silence, leurs cœurs seuls battaient avec grand bruit. Ils vinrent s'asseoir tous les deux sur le même

banc, déployèrent avec les gestes du mystère et d'un bonheur enfantin, le papier confident de leurs désirs. Esperanza entoura de son bras le cou de Roland et pencha la tête par-dessus son épaule, pour suivre la lecture de cette lettre, qu'il avait écrite avec tout son cœur. Chaque mot résumait un des jours qu'ils avaient passés ensemble, et la jeune fille voulait relire toutes les phrases, pour mieux voir quelle forme divine avaient, lorsqu'elles étaient écrites, ces choses dont le son l'émouvait si fort. A toutes les lignes elle retrouvait les nuances les plus secrètes de ses sentimens, exprimées comme si ce papier avait été le miroir de ses pensées. Cette complète similitude entre eux la remplissait d'étonnement et de tout le bonheur du ciel. Elle interrompait sans cesse, tournait son visage en face de celui de Roland et disait avec transport : Tu éprouves cela ! Oh ! c'est mon ame que tu as mise là dedans. Alors elle baisait la lettre et s'efforçait de comprimer les élans qui lui faisaient presser entre ses deux mains la tête de son bien-aimé. Après un instant de sagesse, tous deux revenaient encore plonger leurs regards dans les yeux l'un de l'autre. Ils n'étaient pas au milieu de leur lecture lorsqu'ils s'arrêtèrent tout-à-fait. La fascination de ces extases avait amené par un mouvement insensible les lèvres de Roland sur celles d'Esperanza ; elles y restèrent attachées.

Les cheveux blancs de la vieillesse auraient pu atteindre les deux amans avant qu'ils eussent pensé à quitter le banc où ce baiser les avait surpris. Un bruit soudain les arracha de leur paradis ; le marquis de Montesa rentrait dans le jardin par une porte qui donnait de cet endroit sur la campagne. A cette apparition, Roland laissa tomber avec stupeur la lettre qui avait causé leur séduction. Tout son sang afflua vers son cœur, une sueur rapide le transperça ; la tête baissée, sans oser porter les yeux sur le marquis, il attendit l'explosion de sa colère. Esperanza tressaillit aussi. Par un premier mouvement, elle détacha son bras de l'étreinte où il était engagé, mais ce ne fut qu'un moment de surprise. Elle s'appuya de nouveau sur l'épaule de Roland, joignit les deux mains sur la poitrine du jeune homme, comme une femme qui s'apprête à défendre son trésor, et regarda le marquis avec une intrépide résolution ; l'amante dévouée anéantissait la fille soumise. La contenance d'Esperanza

était d'une imposante noblesse; elle-même releva le front de Roland, et sans fléchir la paupière, elle reçut avec calme le coup d'œil scrutateur de son père. Ils restèrent ainsi quelque temps à se considérer en silence. Le marquis mesurait la force de sa volonté avec l'indomptable détermination que traduisait le visage de sa fille; enfin, il comprit l'inutilité de la lutte. La lettre était à ses pieds; il la ramassa, puis il commença à lire sur le feuillet qui était tourné le passage auquel les lèvres d'Esperanza avaient ajouté un irrévocable engagement.

— Jeune homme, dit le marquis en rendant le papier à Roland, vous êtes bien ignorant du monde pour prendre la charge de deux destinées. Tout ceci fait honneur à votre cœur; mais vous avez oublié une chose : on y pensera pour vous là-bas. — Ajoutez à votre lettre que le marquis de Montesa donne à sa fille dona Maria de Esperanza cinquante mille douros de dot. Votre mère de Bretagne trouvera cette recommandation de plus de valeur que les autres.

Esperanza se leva, vint s'agenouiller devant son père et lui baisa la main. Ensuite, elle reprit le bras de Roland qu'elle serra vivement comme si elle craignait qu'il pût encore lui être enlevé.

— Monsieur, dit l'aspirant, ne me la confiez pas avec regret; Dieu qui m'a conduit vers elle, me donnera la science nécessaire pour la protéger : une ame dévouée est clairvoyante.

Le marquis hocha la tête avec une triste expression de doute, et s'éloigna sans répondre.

Je ne vous peindrai pas la fièvre qui s'empara de Roland après que fut partie pour la France cette lettre apostillée si généreusement. Quoiqu'il n'eût jamais encore supposé que des considérations d'un autre ordre pussent être mises dans la balance des mères avec les exigences suprêmes d'une sympathie décidée, il attendait la réponse avec anxiété. L'espérance et la foi n'ont-elles pas aussi leurs angoisses lorsque l'instant du jugememt s'approche? Les jours lui paraissaient longs, malgré l'amoureux emploi qu'il faisait de leurs heures. L'avenir tuait le présent. Au bout de deux semaines, la vigie du môle signala deux voiles. Quelques heures après, le commandant de notre corvette décachetait l'ordre de rejoindre le lendemain l'esca-

dre devant Alger, et Roland ouvrait une lettre dont les premières lignes communiquèrent à tout son corps un tremblement nerveux. Madame de Kerandreff refusait formellement son consentement. Elle avait envisagé la position de son fils avec la légèreté que les personnes d'un âge froid mettent dans leurs jugemens sur la valeur des passions. Ce petit roman éclos dans un pays méridional, lui avait inspiré au fond de la Bretagne, des soupçons que la tournure poétique de la lettre de Roland, et la correspondance d'amour dont il lui parlait avec exaltation pour toucher son cœur, justifiaient entièrement aux yeux d'une femme habituée à traiter un mariage comme une affaire. Madame de Kerandreff rappelait à Roland les principes absolus de soumission qui sont admis dans nos familles, et lui expliquait avec une âcreté dédaigneuse qu'il était tombé dans une intrigue malhabilement ourdie par une famille d'aventuriers, à l'aide d'une coquette peu sévère.

La forme et le fond de cette lettre, moitié irritée, moitié ironique, tombèrent aussi lourdement l'un que l'autre sur le cœur du pauvre aspirant. Ses espérances étaient coupées à la racine, mais le dévouement de sa passion augmenta. Le généreux jeune homme sentait qu'il devait à Esperanza plus de tendresse et surtout de respect à cause des suppositions cruelles que le simple récit de ses amours avait fait naître. Il renonça dans son ame à sa famille, et retourna toutes ses affections vers celle qui l'avait accueilli comme un fils. Mais, hélas! il vit en même temps que, de ce côté, il allait aussi être repoussé par un juste sentiment d'orgueil. Il n'osait pas reparaître au château de San Luis. Il se représentait terrible la figure du marquis de Montesa quand il rendrait au noble vieillard la promesse qu'il avait reçue à genoux. Lorsque après une course pénible qu'il fit à pied, il entra dans le salon où la famille du marquis était réunie, tout son courage l'abandonna. Les idées qu'il avait rassemblées pendant sa route, les phrases qu'il avait préparées disparurent au moment où il en avait besoin. Il n'aborda même pas ce sujet, et parla seulement du départ dont nous avions reçu l'ordre. Le marquis sortit enfin. A peine le bruit de ses pas avait-il cessé de se faire entendre sur les dalles du perron, que le secret sortit de la poitrine de Roland. Pourquoi eût-il hésité de le confier à Esperanza? C'était un malheur

commun qu'ils ressentaient de la même manière. L'outrage que la jeune fille recevait de la mère de son amant était perdu dans l'immense douleur qui les inondait; et tous deux, courbés sous le fouet du supplice, oublaient quelle main l'infligeait. Quels tristes et longs adieux ils se firent! Il leur semblait que leurs cœurs venaient de se mieux rapprocher encore, pour qu'ils sentissent d'une manière plus aiguë le déchirement de la séparation. Quand il fallut partir, Roland pria Esperanza de l'accompagner près de son père. En faisant l'aveu qu'il ne pouvait plus reculer, il voulait avoir près de lui, pour affronter l'honneur du vieux gentilhomme, la fille de Montesa qui lui avait déjà pardonné.

Ils rencontrèrent le marquis assis sur les pierres de la même brèche par laquelle Roland était entré pour la première fois dans le château de San Luis. Un cigarite à moitié brûlé était entre ses doigts, et sa tête découverte, exposée au soleil comme une ruine blanchie, reposait sur sa main droite, dans l'attitude d'une méditation douloureuse. Pour la première fois, Roland remarqua sur son front deux cicatrices que ses cheveux, alors épars, couvraient ordinairement. Un rocher sans verdure séparé de sa terre maternelle par la violence des courans, ne fait pas au milieu de la mer une image plus saisissante de la solitude orageuse, que le marquis assis comme il l'était sur les débris de cette terrasse. Une fois encore l'aspirant, maintenant saisi de compassion, faillit reculer devant sa tâche. Il fit enfin un violent effort :

— Monsieur le marquis, dit-il d'une voix étouffée, j'ai une lettre de ma mère.

— Nous trouve-t-elle d'assez bonne lignée pour faire entrer nos filles dans sa maison, monsieur? demanda l'Espagnol avec toute la fierté de sa nation.

— Oh! de bonne lignée! répondit Roland avec angoisse, est-ce pour cette raison qu'elle pourrait refuser?

Le marquis de Montesa se redressa tout d'une pièce comme un lion blessé. — Elle refuse, s'écria-t-il d'une voix qui tremblait de colère. Il jeta son cigarite qu'il écrasa entre les pierres; d'une main, il saisit sa fille, la pressa contre lui, de l'autre, il serra fortement celle de Roland; et descendit la brèche qui terminait son domaine, en les entraînant avec lui.

Quaud ils furent arrivés sur la pelouse, Esperanza s'arracha violemment de son bras. Elle vint se placer de l'autre côté de l'aspirant, lui prit la main qui lui restait libre, et dit, en regardant fixement le marquis :

— Mon père, faites bien attention à ceci. Je vous déclare que tout à l'heure encore nous avons juré tous les deux de ne jamais appartenir à d'autres.

Le marquis s'arrêta, jeta sur sa fille et sur Roland un regard de foudroyante indignation.

— Monsieur, dit-il, vous partez demain. Nous ne nous reverrons jamais, j'espère.

Il secoua sa main encore une fois par une étreinte convulsive et remonta seul dans le jardin.

— Ami, dit Esperanza en montrant à Roland le ciel, nous nous reverrons du moins là-haut, mais ici-bas aussi, ayons-en la confiance ; prends mon nom pour ton cri d'armes, et que ta devise soit celle-ci : *Firme y leal.* Quand tu reviendras, je t'attendrai.

Le lendemain nous partîmes. Le vent du sud nous avait arrêtés tout le jour au milieu de la passe étroite de la rade, mais, le soir, un souffle à peine sensible qui venait de l'est nous permit d'appareiller. A l'aide de cette petite brise, notre corvette rampait le long de la côte de Minorque dont les rochers caverneux et les plateaux nus s'étendaient à perte de vue sur une ligne droite sans brisures. La lumière du crépuscule jetait sur cette terre grisâtre des couleurs ternes et mélancoliques que chaque minute effaçait. Seules, les tours de vigie qui s'élevaient au-dessus de chaque pointe, comme des sentinelles immobiles, avaient encore sur leurs créneaux quelques teintes plus vives. Elles semblaient attendre notre passage et garder ces derniers rayons roses de soleil pour nous les jeter en signe d'adieu. Les bras croisés sur le parapet de la corvette et la tête appuyée sur eux, Roland regardait passer l'un après l'autre les sommets décharnés des collines. Une statue, sur le tombeau où on l'a couchée, n'est pas plus immobile qu'il ne l'était. Il voyait défiler devant lui ces fantômes blancs dans une longue procession qui semblait faire les funérailles de son amour, et il cherchait s'il ne pouvait pas deviner au milieu d'eux Esperanza suivant de son côté les mouvemens du

cercueil qui l'emportait. Lorsque nous doublâmes la pointe de la petite baie où il avait débarqué un mois avant, l'obscurité commençait à rendre les objets indistincts. Les profils de la terre ne reflétaient même plus les lueurs jaunes du couchant, dont la zône était abaissée au-dessous d'eux et se remontrait lugubre au-delà du dernier promontoire. C'était comme à la fin d'une cérémonie funèbre, lorsqu'on a éteint le dernier cierge et que tout devient silencieux dans l'église, autour du mort enveloppé de son drap noir. Roland s'arracha brusquement à ce spectacle et se mit à marcher à grands pas sur le pont. Le vent, déjà devenu contraire, nous forçait en cet instant à nous engager dans le canal dangereux qui sépare Minorque de la petite île d'Ayre, et les apparences du temps nous donnaient de grandes inquiétudes. Les vapeurs élevées pendant le jour s'épaississaient d'instant en instant; du côté de l'orient une nuée à grain montait dans le ciel, et derrière elle venait une autre nuée qui enveloppait tout l'horizon, comme une armée en marche derrière son avant-garde. Presque aussitôt après que ce signe eut paru, la corvette craqua en s'inclinant sous la force du vent. La raffale passa sur nous avec la vitesse de la flamme, et la tempête qui la suivait de près s'engouffra bientôt dans nos voiles en retentissant d'un son plein, grave et incessant. Elle pesait sur toute la surface de la mer d'une manière si égale qu'elle n'y soulevait pas une vague; mais elle la faisait mugir comme un enfer de plomb qui bout, et lui donnaît une couleur mate d'une profondeur sans fin. Notre position devint tout à coup critique. A droite, l'île d'Ayre nous barrait la route de la pleine mer; à gauche, la pointe Saint-Philippe nous barrait l'entrée du port. A chaque bordée vers l'une ou vers l'autre, le vent et les courans nous faisaient tomber en dérive, et nous voyions se fermer le passage que nous essayions de franchir. La terre était à moins d'un mille au-dessous de nous, et nous croyions sentir déjà ses racines s'enfoncer dans la membrure du navire.

Au moment où le grain tomba sur nous, Roland éprouva un bonheur farouche à être ramené au péril de sa vie sur l'île que son adieu venait à peine de quitter. Il monta sur la dunette pour revoir la masse obscure de la terre, et chercha dans les découpures de cette silhouette le pli du vallon boisé qui formait

l'avenue du château de San Luis. Le ciel était éclairé dans cette partie, mais ce n'était plus par les feux mourans du soleil que les nuages étaient traversés. Ils réfléchissaient une lumière dont le foyer brûlait au-dessus d'eux. Une langue rouge parut soudain, précisément au-dessus de la crête, qui dérobait à la vue la maison d'Esperanza, et le grain passant dans le même moment à cet endroit de l'atmosphère, la fit éclater en un vaste incendie. La cime de la colline parut en feu. D'énormes volutes de flammes s'élevèrent au-dessus d'elle en tourbillonnant, et jetèrent sur les arbres de la forêt une illumination violette qui se prolongeait jusqu'à la plage de la mer.

Roland avait aperçu le premier cette lueur. Il l'observait attentivement, espérant d'abord que ce serait celle d'un feu passager allumé sur les montagnes en réjouissance de quelque fête. Mais l'éclat formidable qu'elle jeta bientôt lui ôta toute incertitude sur le ravage que les flammes exerçaient, et l'objet qu'elles avaient atteint. Toutes les ondulations des collines étaient distinctes par le puissant reflet qu'elles recevaient. Il était facile de reconnaître le terrain qui environnait le château de San Luis, et par-dessus le profil de la côte se voyait le sommet des toits encore intacts, entourés d'une frange ondoyante de feu. Esperanza était là. Peut-être avait-elle été surprise entre les murailles qui brûlaient; peut-être poussait-elle des cris en appelant à son secours celui qui lui avait juré de mourir le même jour qu'elle : et l'abîme les séparait. Roland se tordit les mains de désespoir. Il s'agita quelque temps avec la rage de l'impuissance, et, les angoises faisant place à l'abattement du désespoir, il alla reprendre, contre le parapet, la même position qu'il avait gardée pendant les premières heures du voyage. De temps en temps il écoutait avec anxiété si le bruit de la mer, lorsqu'elle se divise en grinçant sur les récifs du rivage, ne devenait pas plus rapproché ; il faisait quelques pas sur le pont, consultait le ciel pour voir, du côté où la tempête avait son centre, s'il ne découvrait pas l'annonce d'un naufrage prochain, qui avait brisé ses liens. Se jeter dans la fournaise pour sauver Esperanza ou mourir auprès d'elle, était la pensée qui absorbait toute son énergie et le torturait comme un supplice d'enfer. Quand il avait calculé quelle chance avait la corvette d'échapper au danger imminent que nous courions, il

revenait à son poste et restait perdu dans sa morne observation, calculant à leur tour les progrès de l'incendie, et remuant dans son ame ces deux questions : A-t-elle déjà péri? Pourrai-je la sauver?

Tout à coup il entendit le capitaine crier à son oreille : — Kerandreff! Sautez en bas, leste! Faites monter une amarre sur le pont. Vous allez emporter le bout sur cet écueil.— Armez un canot! commanda l'officier de quart, d'une voix qui retentit comme la note d'un clairon. — Tout n'est pas perdu si nous pouvons faire tête une demi-heure, ajouta le capitaine. Allons, allons, enfans! dit-il en frappant d'impatience le dos d'une de ses mains contre la paume de l'autre, il s'agit de vie ou de mort!

Roland se réveilla brusquement, car le sentiment de ce qui se passait autour de lui l'avait abandonné depuis quelques instans. Il regarda de tous les côtés. La corvette était arrêtée en face de la baie aux Sables, environ à quarante pieds de la chaussée qui en défendait l'entrée. Le mât de beaupré avait craqué pendant un revirement de bord, et trempait à moitié dans la mer. Les voiles étaient serrées en désordre, et les deux ancres que nous avions jetées au fond chassaient, quoique assez lentement pour nous laisser l'espoir de sauver le navire. A quelque distance sur l'avant à nous un écueil dressait au-dessus de la mer sa tête pointue comme une aiguille. C'était de ce rocher que le capitaine voulait se servir comme d'une ancre de fortune, afin de gagner quelques momens, décisifs dans cette position. Mais il n'y avait pas une minute à perdre pour que la corvette pût y être amarrée avant que d'avoir dérivé jusque sur les rochers, car la grosse mer devait retarder la marche du canot et rendre cette manœuvre longue.

Au moment où il allait descendre pour exécuter cet ordre, dont l'accomplissement le rejetait encore loin du rivage désiré, Roland se retourna une dernière fois vers l'endroit d'où les flammes s'élançaient. Il vit la rougeur ardente du ciel s'augmenter avec rapidité, et les parties les plus élevées du château de San Luis, qui jusque-là étaient restées noires, se lézarder de traits de feu. Alors il fut saisi d'un vertige et s'avança sur la dunette pour se précipiter à la mer et gagner la plage en nageant. Cependant une habitude d'obéissance militaire le retint.

Il se hâta de s'élancer dans l'entrepont, où un groupe de matelots tiraient du fond de la cale le cordage qui faisait notre dernier moyen de salut. Mais là encore il fut poursuivi par la même image de désolation qui avait ébloui sa vue. Entre ces deux dangers également pressans, auxquels le dévouaient son devoir d'un côté, son amour de l'autre, il combattait, mais son cœur hésitait à peine. — Nous sommes prêts, lieutenant, lui dit le quartier-maître, quand le dernier pli du cordage eut dépassé l'écoutille. — C'était l'instant de la décision. Roland mit un pied sur l'échelle pour se rendre à son poste, puis l'amour reprit sur lui sa puissance de fascination; il rentra dans l'entrepont, réfléchit un moment, et s'enfuit éperdu vers la chambre d'arrière. — Le canot est prêt, cria l'officier sur le pont. Où est l'aspirant de service? — Kerandreff! partez donc vite, dit le capitaine en le cherchant des yeux. — Où est donc l'aspirent de service? appela-t-on de plusieurs côtés. Roland ne paraissait pas. — Partez à sa place, me dit le capitaine en me conduisant précipitamment vers le canot.—J'y descendais, quand j'entendis des voix d'alarme qui s'élevaient sur l'arrière de la corvette, et qui criaient : Un homme à la mer! — Plusieurs matelots accouraient vers moi en criant dans leur trouble : Laissez filer le canot derrière! il y a un homme à la mer! — Un homme à la mer! capitaine, m'écriai-je en sautant dans l'embarcation. Faut-il aller le chercher d'abord? — Le capitaine hésita un instant; puis il me dit avec tristesse : — Pensons d'abord au navire. — Avant les avirons! Hardi! garçons; nage un bon coup! Gagnons cette roche.

Roland s'était jeté par le sabord d'arcasse, qui servait de fenêtre à la chambre du capitaine. Il arriva comme un plomb au fond de la mer, à quelques pieds de la ligne des galets, mais malgré la tourmente, il parvint à regagner la surface de l'eau, et à s'y maintenir par momens, assez long-temps pour ne pas périr. Trois lames le roulèrent successivement sous elles, la dernière le lança, à demi brisé, sur la partie la plus basse du récif. Une femme attendait là, les pieds dans la mer, le cou tendu en avant. Elle allait à la rencontre de toutes les grandes vagues, entrait au milieu d'elles, et sans fléchir, elles les laissait se briser contre ses jambes, pour voir plus tôt, quand elles se retiraient, si son bien-aimé leur avait échappé. En se

relevant et séparant devant ses yeux le voile d'eau salée qui tombait de sa chevelure, Roland vit debout, au-dessus de lui, la figure d'Esperanza ; il la prit pour une apparition, essuya ses yeux de nouveau, s'approcha d'elle, et quand ils se reconnurent tous deux, ils poussèrent un grand cri en s'embrassant étroitement. La même pensée les avait amenés sur cette plage, les deux déserteurs ! une pensée de dévouement qui méprisait tous les autres devoirs. Ils restèrent muets quelque temps, étonnés de se trouver si égaux en amour l'un pour l'autre, et se remercièrent dans leurs ames de la sympathique inspiration qui les réunissait une fois encore. — Tu es donc sauvé ! s'écrièrent-ils ensemble. — Je savais bien que tu ne pouvais pas me quitter pour long-temps, dit Esperanza ; j'avais trop souffert, je n'aurais pas tardé à mourir. Mais tu le vois, Dieu nous protége. Nous ne nous séparerons plus maintenant. Viens. Elle voulait l'emmener, mais Roland l'arrêta en lui montrant la corvette qui s'avançait peu à peu vers les rochers et dont la membrure commençait à se démolir avec fracas. L'instant de retard qu'il avait apporté au départ du canot, avait décidé du sort du navire. — Maintenant que tu es en sûreté, dit-il tristement, voilà où est mon poste. Je vais attendre pour m'y remettre, quoi qu'il puisse m'en arriver. Cette destruction est mon œuvre. Déserteur ! ajouta-t-il avec une expression poignante de honte et de remords. Esperanza tomba à genoux en recevant cette cruelle réponse. — Non, ne m'abandonne pas, dit-elle, suis-moi. Je connais une retraite sûre, je t'y mènerai, et je veillerai sur toi le jour et la nuit. Viens, viens donc, répétait-elle en traînant Roland par le bras. Est-ce qu'il y a dans dans le monde une idée que tu ne puisses pas me sacrifier à moi, qui ai quitté pour toi mes parens? Tu crois que je me présenterai sans toi devant mon père? La mer m'aura bien plutôt engloutie, dit-elle avec délire. Oh ! tu ne veux pas du bonheur ! Roland la prit dans ses bras, et l'emporta au travers des ronces jusque dans le sentier qui conduisait à la fontaine où il avait autrefois découvert les premières traces de ses pas. — Tu le veux, Esperanza, dit-il en se mettant en marche pour remonter le vallon boisé ; tu veux être tout mon bien, ma famille, mon asile. Tu as raison, mon ange ! c'est vers le bonheur que tu me mènes. Allons. — Donne-moi ton

bras, Roland, que je m'appuie sur toi, dit la jeune fille en lui faisant voir ses pieds tout ensanglantés.

Ils arrivèrent ainsi sur le lieu où la veille existait le château de San Luis. Les arbres du jardin sous lesquels ils passèrent n'avaient plus qu'un reste de feuillage noirci. Quelques poutres jetaient encore des flammes, et une épaisse colonne de fumée montait au-dessus des ruines calcinées. Les deux jeunes gens virent de loin le marquis de Montesa, assis parmi les cendres et les débris de son habitation. Dolores était debout près de lui et ne le quittait pas des yeux. Elle recevait les rapports des domestiques qu'elle avait envoyés à la recherche de sa sœur, et en faisait partir d'autres dans une nouvelle direction. Pour le marquis, il avait la tête appuyée entre ses deux poings fermés, et paraissait plongé dans l'insensibilité du désespoir. Roland pénétra aussitôt dans toute son étendue la signification de cette scène. Il se laissa traîner par Esperanza plutôt qu'il ne la suivit, et se cacha derrière elle pendant qu'elle se présentait aux yeux de son père.

— Oh! mon enfant, d'où viens-tu? s'écria le marquis de Montesa, en sortant à cette vue de la léthargie où il était plongé. Pourquoi nous as-tu quittés?—Il serrait avec étonnement dans ses mains la robe mouillée de sa fille et levait sur sa figure un regard inquiet, rempli autant de douleur que de joie. Esperanza s'écarta un peu et montra Roland, dont les vêtemens, encore tout trempés par ce naufrage, disaient assez par quel intérêt puissant elle avait été entraînée et quel était l'objet de sa prière. — Pour lui! dit le marquis, d'un ton d'amère déception qui remplaça le miséricordieux accent du père; c'est pour lui que tu nous avais abandonnés! — Il se leva de toute sa hauteur et mesura Roland avec défi. — Monsieur, lui dit-il, est-ce que le roi de France vous a dégagé de son service? Vous avez mal choisi le lieu de votre retraite. Retournez ailleurs, vous ne pouvez pas rester ici. — Mon père, dit Esperanza, il faut qu'il y reste. Son navire est en pièces sur les rochers de Cala Corps. Il l'a déserté pendant le naufrage parce que nous étions en danger. C'est pour moi qu'il s'est rendu coupable de cette faute et qu'il a bravé les lois de son pays. Tant que ma tête reposera sous un toit, la sienne y sera en sûreté à côté de moi. — Roland la remercia du regard et prit courage. — Monsieur le

marquis, dit-il humblement, vous pouvez disposer de mon sort, car je n'attends pas d'autre protection que la vôtre. Si vous me renvoyez, j'irai me livrer. Demain, une balle et un peu de poudre auront fait justice de mon crime. La sentence et la grâce sont entre vos mains. — Vous avez raison, répondit le marquis avec une inflexible rigueur, expiez le crime après l'avoir commis. Il ne vous reste qu'une faveur à rechercher, c'est de mourir sous le drapeau que vous avez trahi. Allez la demander, monsieur. — Allons ensemble, dit Esperanza en saisissant Roland par la main et l'emmenant du côté de la mer. Ils partirent sans que le marquis fît un pas pour reprendre sa fille. Dolores vint s'agenouiller devant lui. — Mon père, dit-elle, rappelez ces enfans. Que ferons-nous quand vous n'aurez plus qu'une fille. C'est déjà dans les troubles de votre vie que s'est éteint le seul amour que j'aie connu, allez-vous tuer encore celui de ma sœur? Depuis que don Felipe a été massacré en vous défendant, je ne vous ai jamais demandé compte de son sang; qu'il rachète aujourd'hui celui de ce jeune homme. Je ne veux pas vivre seule avec mes souvenirs. Le marquis, à ce souvenir, agita vivement sa main devant ses yeux pour en écarter la vision terrible, puis il se remit à considérer avec un sourire plein d'amertume Roland et Esperanza, qui remontaient d'un pas ferme la dernière pente de la colline. Une minute encore, et sa fille disparaissait derrière le rideau des arbres. Enfin le chef de famille offensé tomba vaincu devant le père. Le marquis prit son élan avec la légèreté d'un cerf poursuivi par le chasseur. Il atteignit les deux enfans au moment où ils commençaient à descendre dans le vallon, et saisit Esperanza, en lui disant entre mille baisers : — Tu m'aurais donc laissé pour toujours, ma fille? — Venez, monsieur, dit-il à Roland, vous qu'elle aime mieux que son père, venez. C'est mon sort qui maintenant est entre vos mains. Que Dieu veille sur nous tous.

Le lendemain, quand sur la plage jonchée de débris de la corvette, nous fîmes l'appel de l'équipage, personne ne répondit au nom de Roland de Kerandreff. Le commissaire dressa procès-verbal des circonstances qui se rapportaient à cette disparition. Nous n'eûmes aucun doute sur la fin tragique de Roland, et signâmes l'acte de son décès. En apprenant cette nouvelle, sa sa mère fit célébrer ses obsèques, et son frère prit le deuil. —

Deux jours après notre naufrage, toute la famille de Montesa avait quitté Minorque.

Deux années après, j'étais dans la rade de Palma, où avait relâché l'armée qui allait à la conquête d'Alger. Les vents qui soufflaient du sud ne nous annonçaient pas un départ prochain; l'amiral louvoyait avec toute la flotte en dehors de la baie, qui était remplie par les seuls bâtimens de transport et leurs convoyeurs; *la Créole*, sur laquelle j'étais embarqué, faisait partie de ces derniers; je profitai de ce loisir pour descendre à terre et visiter la ville, dont les monumens carrés à la mauresque et la cathédrale gothique, bâtie sur un monticule au bord de la mer, se détachaient magnifiquement sur le fond noirâtre des montagnes de l'intérieur. Après avoir admiré les arceaux élancés de l'église et m'être fait ouvrir le tombeau où la momie de Jayme II d'Aragon repose depuis l'an 1311, avec couronne et manteau de drap d'or, je me dirigeai vers l'Alameda. Il était midi, et la cuisante réverbération du soleil avait chassé tous les promeneurs de la rue où je marchais. Cependant, à l'un des nombreux détours du chemin, j'aperçus, dans une autre ruelle étroite et sinueuse, un jeune homme qui, pour oser braver ainsi la chaleur, devait être, d'après le proverbe de son pays, un prêtre, un voleur ou un Français. Le Mallorquin m'eut atteint bientôt, et me considéra au passage avec une attention marquée. Il était roulé dans son manteau, un chapeau de paille à larges bords ombrageait sa figure, dont la couleur olivâtre très foncée semblait être plutôt l'effet du hâle que la complexion naturelle de son teint. Une épaisse barbe noire couvrait tout son menton et ses joues. Aussitôt qu'il m'eut observé, il doubla le pas, main un instant après, et comme par réflexion, il se ralentit, avec l'intention évidente de se laisser accoster, et se mit à chanter une vieille romance espagnole dont la musique avait été mon air favori pendant mon séjour à Mahon. Quand il se trouva près de moi, il appuya significativement sur ces deux vers de la chanson,

Venid vos a mis palacios
Donde la fiesta tendremos.

et repartit de son pas pressé. Le son de cette voix, qui ne m'é-

tait pas inconnu, la façon romanesque dont ce rendez-vous m'était donné, me frappèrent tous deux; je suivis l'étranger mystérieux dans le dédale des rues solitaires où il s'engageait. Les maisons devant lesquelles nous passions n'avaient pas de fenêtres à l'extérieur; à peine quelques jours de souffrance étaient-ils pratiqués dans leurs épaisses murailles; aucun œil ne nous voyait. Mais l'Espagnol se tenait toujours à une grande distance devant moi et retournait seulement quelquefois sa figure de mon côté, pour voir si je ne perdais pas sa trace. Nous arrivâmes à la porte de San Carlos et nous prîmes, en sortant de la ville, une route à profondes ornières qui remontait le long de la petite rivière Riera. Au premier coude du chemin qui le mit hors de la vue des remparts, mon guide s'arrêta et se découvrit en me regardant avec un sourire amical. Une ressemblance incomplète entre ce visage et celui de Roland se présentait inutilement à mon souvenir. — Hé bien! me dit-il en me tendant la main, on oublie donc bien vite les morts!—Roland de Kerandreff... m'écriai-je avec stupéfaction. — J'ai connu quelqu'un qui portait ce nom, répondit-il, mais il n'existe plus, je crois. Je m'appelle don Roldan Adorno. La maison que j'habite n'est pas éloignée d'ici; ma femme sera honorée de vous y recevoir avec la pauvre fête que nous pouvons faire aux étrangers. Si vous ne craignez pas de vous promener à cette heure par un sentier raboteux, je serai heureux de vous y conduire, et, chemin faisant, pour vous distraire, je vous raconterai une histoire neuve et intéressante.

Il quitta bientôt ce ton de plaisanterie qui me laissait incertain sur l'identité de sa personne avec l'ami que je croyais mort, et il m'embrassa avec effusion. — Marchons vite, me dit-il; c'est uniquement dans l'espoir de te retrouver que j'ai osé m'aventurer ce matin dans les rues de Palma : les autres compatriotes qui rôdent par ici ne me seraient guère agréables à rencontrer, quoique mon déguisement soit assez sûr, il me semble. D'ailleurs, maintenant que tu es convaincu de ma résurrection, j'ai hâte de te montrer mon paradis. — Nous continuâmes notre route, et Roland me fit le récit de son histoire. — Tu me pardonnes d'avoir cédé à l'entraînement de ce moment terrible? me demanda-t-il, encore confus au souvenir du

désastre qu'il avait causé. Long-temps j'ai été bourrelé par le remords. Le matin de votre naufrage, j'ai erré dans les environs de la baie où flottaient les restes de la corvette. J'ai entendu ta voix, lorsque tu donnais aux matelots des ordres pour le sauvetage. Le risque d'être découvert me contraignit à m'éloigner. Depuis, la pensée de cette faute a été le seul nuage qui ait troublé mon ciel. Mais si tu pouvais comprendre quelle douce existence j'ai trouvée! Le nom espagnol que le marquis de Montesa m'a fait prendre, et le titre de son gendre, m'ont mis dans cette île, à l'abri des poursuites que nous craignîmes d'abord. Au milieu de cette sécurité, ma vie est remplie par un seul sentiment que je comprends mieux tous les jours sans l'épuiser jamais. Les élémens du bonheur sont bien simples! si tu savais! De l'amour, un beau ciel, une campagne toujours verte, voilà ce que Dieu a créé de plus doux pour nous. C'est là que se trouve la source des jouissances profondes et éternelles. — Roland me fit arrêter un instant, pendant qu'il considérait avec satisfaction le paysage déroulé sous nos yeux. Nous avions traversé des vergers de tamarins, d'orangers, de mûriers, qui produisaient, à cette distance, l'effet d'un bois touffu, et par-dessus cette marqueterie de verdure, ma vue allait jusqu'à la rade de Palma, où les flammes blanches des navires français brillaient en s'agitant au vent.

Derrière nous, la plaine s'enfonçait à une grande profondeur jusqu'à la Sierra Alfabia qui la terminait comme l'amphithéâtre d'une cirque. Les premiers plans des montagnes étaient ondoyans, veloutés par des bois épais de mûriers, les gorges transparentes et d'une coulenr azur d'eau dont la vue communiquait une sensation de fraîcheur. A l'entrée de l'un de ces petits vallons, était posé l'asile embaumé que Roland habitait. La maison était à moitié cachée par une cour plantée de vieux tilleuls, dont quelques-uns mariaient leurs branches en voûte par-dessus les terrasses. A droite, le vallon fuyait au milieu d'alternatives d'ombre et de lumière; à gauche, quelques collines semées de touffes de myrtes descendaient jusqu'au mur du jardin. Roland me montra du doigt Esperanza qui l'attendait sur la porte de sa maison, tenant un enfant entre ses bras.

— Trouves-tu mon exil bien cruel? me demanda-t-il.

Dès qu'elle nous eut aperçus, la jeune femme vint à notre rencontre. Elle était vraiment bien belle. Le bonheur qui a duré sans ombre pendant plusieurs années donnait à sa figure quelque chose de séduisant qui faisait du bien à voir, sans inspirer cependant le désir, car cette douce lumière, qui se réflétait sur tout le monde, ne brillait dans son véritable éclat que pour un seul. Esperanza tendit à Roland sa fille, une petite fille fraîche et souriante, qui avait les yeux bleus de son père, déjà lucides et profonds comme le ciel sous lequel elle était née, et nous fit entrer dans la maison. A notre arrivée, tout s'empressa autour de nous. Dolores nous conduisit dans une salle fraîche où le soleil n'avait pas encore introduit un seul rayon. Cette adorable femme semblait être pour Roland moins qu'une mère et plus qu'une sœur. Elle lui souriait avec reconnaissance, essuyait la sueur de son front, en s'arrêtant à sa chevelure, dans laquelle Esperanza avait seule le droit de passer la main. Le marquis ne parut pas. Il se promenait seul dans la campagne, suivant son humeur sauvage. Je passai quelques heures au milieu d'eux, enchanté par ce spectacle d'union, de paix, où tout était tranquille, plein de lumière et d'harmonie, comme la surface d'un lac au-dessus duquel la lune est suspendue.

— Tu ne reviendras plus en France, dis-je à Roland lorsqu'il me reconduisit sur le chemin de Palma. Ne penses-tu jamais avec regret que tu ne reverras plus ta mère ni ta patrie?

— Ma mère..., me répondit-il en fronçant les sourcils. Il s'arrêta long-temps sur cette idée sans que la douceur revînt sur son visage. Enfin il secoua la tête pour chasser le souvenir qui l'irritait, et me quitta en disant : Tu sais, Ernest, qu'il n'y a jamais qu'une patrie; la mienne est ici. Gardes-en le secret pour tout le monde. Je ne veux plus qu'un bruit de France y parvienne. Adieu! nous ne nous reverrons plus sans doute; conserve-moi un bon souvenir.

Depuis ce jour, je n'ai pas entendu parler de Roland; mais j'ai réfléchi souvent à ses amours contrariés avec imprudence, à sa poursuite du bonheur faite avec foi en dehors des voies communes et si pleinement récompensée. J'en suis devenu un peu romanesque.

Voluntades que avasallas,
Amor, con tu fuerza y arte,
No hay poder que las aparte
Pues apartalas es juntalas.

Cte ALBERT DE CIRCOURT.

LES INFLUENCES.

LE NOTAIRE DE CHANTILLY,

PAR M. LÉON GOZLAN (1).

L'histoire n'enregistre que les faits et les mouvemens politiques ou sociaux. Mais ce n'est là qu'une des faces d'une époque ou d'une nation. L'autre est représentée par les mœurs et les habitudes de la vie privée. Celle-ci appartient au roman. Pour que le roman soit vrai, pour que l'histoire soit complète et comprise, il faut que le roman et l'histoire s'expliquent l'un par l'autre. Les fabliaux et les romans de chevalerie complètent d'histoire des temps féodaux; les romans de Crébillon fils, de Laclos, de Louvet, expliquent l'histoire de la régence et des temps de la décadence aristocratique et des dissolutions du clergé.

En lisant les grandes chevauchées des hauts barons de la féodalité, en voyant les Villeroi, les Soubise, les Bernis, et tous les favoris des maîtresses royales, commander des armées

ou mener l'église, on comprend de reste quelle corrélation intime existe entre les évènemens sociaux et les mœurs, entre l'histoire et le roman.

Or l'histoire, en France du moins, n'a à enregistrer de nos jours aucun des faits ou des évènemens qui étaient accomplis jadis par l'aristocratie et le clergé. L'aristocratie et le clergé n'existent plus politiquement; la nation, ou si l'on aime mieux, la bourgeoisie a pris leur place; c'est donc elle qui fournit les faits à l'histoire; l'histoire est donc bourgeoise. Si le roman veut être vrai, il doit, dans la part qui lui revient, être comme l'histoire; car la vie privée, pas plus que la vie sociale et politique, ne tient compte de l'aristocratie et du clergé. Quelques particularités exceptionnelles ne prouveraient rien : les exceptions ne sont pas les mœurs! et les romanciers qui parlent encore aristocratie et clergé, quand ces choses et leurs attributs sont morts, ne sont plus que de grands enfans qui jouent aux osselets ; leurs livres ont pour nous tout juste le caractère de vérité que nous pourrions trouver au *Cyrus* et à la *Clélie* de Mlle de Scudéry.

C'est à ce point de vue que M. Léon Gozlan a dû infailliblement se placer quand il a conçu son livre des *Influences*. Et ce n'est que comme conclusion qu'il a pu dire dans sa préface : *le roman est l'histoire de la bourgeoisie.*

Cette définition est juste. Elle le serait davantage si elle disait : *l'histoire des mœurs de la bourgeoisie*.

C'est donc l'histoire des mœurs de la bourgeoise qu'a faite et que promet de continuer M. Léon Gozlan, qui vient d'agrandir ainsi la mission du romancier, dont il fait avec raison l'auxiliaire de l'historien qu'il complète.

Après avoir dressé par la pensée la synthèse qui lui a montré couchés à terre et sans vie, l'aristocratie, le clergé, tous les grands *états* qui ont constitué la vieille société française, M. Léon Gozlan s'est demandé quelles influences étaient exercées par ces divers états, et ensuite à quelles professions dans la bourgeoisie, car la bourgeoisie ne se compose que de professions, ces influences étaient allées après leur chute.

C'est ici que M. Léon Gozlan me semble avoir un peu rétréci son horizon. Il me semble surtout n'avoir pas assez tenu compte du travail lent et progressif par lequel la bourgeoisie avait fini

par pénétrer dans l'organisation politique et sociale, avec laquelle elle faisait corps. On dirait qu'entre l'ancien et le nouveau régime il s'est élevé une épaisse et haute muraille, et que la bourgeoisie, qui, la veille, n'était rien au-delà, est, en une nuit, devenue tout en-deçà. Ce serait un arbre qui aurait porté des fruits sans avoir de racines.

Notre ingénieux auteur fait du prêtre la clé de voûte de l'ancien ordre social, et je me garde bien de ne pas accepter comme un fait cet axiome, que bien des gens pourront traiter de paradoxe, mais dont la déduction est amenée par un brillant enchaînement d'exemples.

« Le prêtre, dit M. Léon Gozlan, le prêtre résumait tout. Il avait l'oreille des rois et le cœur des familles. Il était de moitié dans toutes les entreprises humaines, dirigeant la fortune, en conseillant le sage emploi, consolant de ses pertes, ou en dressant le partage avec l'impartialité la plus désintéressée. Sa curiosité salutaire pénétrait dans les irrégularités les plus cachées et les plus douloureuses du ménage, pour les voiler quand la révélation n'eût été que du scandale, pour les taire afin que le repentir accompagnât silencieusement la confession. Aussi la dureté personnelle, la faiblesse des mères, l'ingratitude filiale, étaient amenées sans bruit aux pieds de ce juge, qui, à force de prières, de raisons, d'ascendant infatigable, rendait presque nulle l'intervention des tribunaux, ces arènes d'où le vainqueur sort toujours mutilé; le prêtre qui bénissait l'épée du guerrier, aspergeait d'eau lustrale la proue du vaisseau, afin qu'il marchât sans danger sur les mers; le prêtre qui chantait la victoire de celui-ci, le retour au port de celui-là, qui disait à la mère coupable : Je vous pardonne! au père cruel, à la fille égarée : Je vous pardonne! le prêtre qui était l'homme de tous les hommes, celui qui présidait à toutes les associations humaines, depuis les plus hautes jusqu'aux plus humbles, qui sacrait les rois et bénissait le rabot des pauvres compagnons menuisiers; qui prononçait l'oraison funèbre de Henriette de France, et répandait l'huile sainte sur les membres souillés de Marion Delorme; ce prêtre où est-il? Qui a recueilli son héritage, sa grande monarchie? »

Et M. Léon Gozlan répond que la dépouille du prêtre est passée au notaire d'abord, au médecin ensuite.

Au notaire : car c'est à lui que l'on confie les secrets du foyer, les divisions intestines de la famille, les projets de fortune, les faiblesses de l'ambition. Le notaire conseille ou repousse les mariages entre les familles, il engage la parole d'autrui ou la dégage. Il impose ou défend les transactions les plus décisives de la fortune. Le notaire possède mieux que la femme le chiffre caché des capitaux bien ou mal acquis du mari, mieux que le fils les épargnes du père.

Au médecin : car le médecin s'appuie sur deux auxiliaires toujours à ses côtés, ses premiers ministres, l'espoir et la peur. On est à lui par la déplorable nécessité de lui avouer ce qu'on cèle à tout le monde, la douleur, la plaie, l'ignoble infirmité. Pour le médecin il n'existe ni rang, ni âge, ni beauté, ni pudeur, il y a un corps! Ainsi le notaire est debout près de votre coffre, et le médecin est assis au fond de votre alcôve.

Tout cela est fort spirituellement trouvé, tout cela est vrai. Mais prenez garde, pour que votre axiome sur l'influence perdue du prêtre ne soit pas un paradoxe, il faut qu'au temps où le prêtre était tout ce que vous avez dit, le notaire et le médecin ne fussent nullement ce que vous dites. Or, même dans ce temps, le notaire était le confident obligé des intérêts de la famille; il engageait la parole d'autrui et la dégageait. Je sais bien que dans nos vieilles comédies, le tabellion n'apparaît que pour faire signer les parties au contrat; mais son action s'est passée derrière la toile, il arrive avec le contrat tout rédigé, et pour le rédiger il a bien fallu qu'il eût connaissance de la situation des fortunes et des intérêts des familles.

Et le médecin avait-il moins à ses ordres, en ce temps qu'aujourd'hui, ses deux ministres, l'espoir et la peur? Le rang, l'âge, la pudeur, la beauté, existaient-ils davantage pour lui? Croyez-vous que Molière, en mettant au théâtre les mœurs de son temps, se fût pris ainsi corps à corps avec le médecin, si le médecin n'avait pas eu de l'influence sur l'intérieur des familles? Qui brouille et réconcilie tour à tour la famille du *Malade imaginaire?* Est-ce le prêtre ou le médecin? Et pour remonter plus haut, en qui Louis XI avait-il confiance? Qui appelait-il le plus souvent à son aide? son confesseur, ou son médecin Coitier? Miron, le médecin de

Charles IX, ne fut-il pas mis dans le secret terrible de la Saint-Barthélemy ?

Vous le voyez, ce que le notaire et le médecin sont aujourd'hui, ils l'étaient autrefois. S'ils ont enlevé quelque chose au prêtre, c'est peu de chose; en sorte que l'on peut dire de la société actuelle, comparée à l'ancienne, que le notaire et le médecin n'y sont pas de plus; mais seulement que le prêtre y est de moins... Et est-il bien vrai qu'il y soit de moins, sinon avec l'influence de corporation, avec son influence personnelle ?

Est-ce un bien? est-ce un mal, que cette annulation de l'influence du prêtre ?

Pour décider cette question, vous montrez le prêtre n'ayant aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle, ni ménage qui corrompît sa probité par la nécessité de laisser une fortune à de nombreux enfans; ni enfans qui l'empêchassent de répandre sur les enfans des autres son ardente sollicitude; ni femme, piége incessamment ouvert aux faiblesses de l'ame; ni patrie, *ce mobile de tout égoïsme ;* et vous en concluez, sous forme d'interrogation, que le prêtre qui n'avait que Dieu pour père, pour ami, pour confident, pour ambition, pour espoir, pour refuge, était un roi social autrement juste, humain, impartial, que ces petits souverains liés à la misère de la femme, à la misère des enfans, à la misère de la propriété : choses sacrées pour être citoyens; choses détestables, dites-vous, pour gouverner les hommes.

Vous vous donnez raison en mettant en fait ce qui est en question : sans doute, le prêtre n'était pas lié à toutes les misères que vous venez d'énumérer; mais dans ce nombre, n'en subissait-il pas quelques-unes ? n'était-il pas, de plus, lié à d'autres qui, pour n'être pas de la même nature, n'en étaient pas moins impérieuses et insurmontables ? Est-il exact de dire qu'il n'avait aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle ? Mais alors pourquoi la simonie et tant d'autres crimes figurent-ils dans les statuts de la discipline ecclésiastique? D'où étaient donc sortis la plupart des immenses richesses que possédait le clergé? Si le prêtre n'était point dévoré de l'amour de la propriété pour son compte personnel, il l'était pour son ordre; et où est la différence?... Il n'avait point de patrie... la patrie

que vous appelez le mobile de l'égoïsme, et que j'appelle le mobile du dévouement, parce que la patrie, c'est tout un peuple, tout un pays! Mais il appartenait à une corporation, mobile d'un égoïsme plus étroit, parce qu'une corporation, c'est quelques-uns. Il n'avait point d'ambition! mon Dieu! Et la feuille des bénéfices, et les abbayes, et le canonicat, et la mitre, et le chapeau rouge? Il ne se contentait pas d'une paroisse, d'un diocèse, d'une province; il lui fallait des royaumes à gouverner. Or, toutes ces misères auxquelles le prêtre était sujet, ne vous semblent-elles pas choses aussi détestables pour gouverner les hommes, que celles qui pèsent sur les bourgeois que vous appelez de petits souverains?

Je connais votre réponse à tout ceci. Ces abus, dites-vous, résultaient de la débilité humaine et non du principe en vertu duquel les prêtres régnaient sur le monde. Je le veux bien; mais les principes ne marchent pas seuls, il faut des hommes pour les appliquer. Si vous voulez conserver le principe, changez les hommes.... Dix-huit siècles n'ont pu y parvenir.

Je sais que si je m'arme de votre réponse, pour défendre le principe démocratique contre les conséquences que vous voulez tirer aussi des misères attachées aux influences triomphantes de la bourgeoisie, vous me répliquerez à votre tour : Changez les hommes! Mais que prouvera cela? Que vous et moi avons raison, vous contre la bourgeoisie, moi contre les prêtres. J'en serai quitte, afin d'avoir le dernier mot, pour vous dire : La bourgeoisie a le pouvoir, le prêtre l'a perdu; dix-huit siècles ont prouvé ce que le prêtre pouvait faire; essayons de la bourgeoisie, le présent et l'avenir sont à elle. Nos enfans décideront entre les deux principes.

Parmi les héritiers du prêtre, M. Léon Gozlan range encore les professions d'avocat et de journaliste. Mais le rapprochement me semble un peu forcé. Par leur position, qui exerce son ascendant plus sur la politique et sur l'opinion que sur l'individu et sur la famille, l'avocat et le journaliste me semblent être bien plus les héritiers des influences de l'aristocratie, toutes politiques et gouvernementales.

Mais je dois en finir avec l'idée fondamentale du livre de M. Léon Gozlan; si je lui ai prêté une si longue attention, ce n'a été que pour témoigner du respect que la critique doit à un

ouvrage consciencieusement élaboré. C'est une bonne fortune qui ne lui échoit pas souvent. Entrons donc au plein cœur de notre société bourgeoise dont M. Léon Gozlan a commencé l'histoire.

La lutte y est engagée entre les intérêts moraux et les intérêts matériels. Les intérêts moraux sont représentés dans le livre par Clavier le vieux conventionnel, Édouard de Calvaincourt le jeune officier vendéen, et Caroline de Meilhan, pauvre jeune orpheline, placée sous la dépendance du premier par la reconnaissance et les besoins de la vie, liée au second par l'amour et la religion instinctive des préjugés de caste. M. Léon Gozlan a fait preuve d'esprit d'observation en plaçant les intérêts moraux de notre époque dans la foi politique à toutes les nobles et saintes croyances qui, autrefois, élevaient l'ame, enfantaient les grandes et généreuses pensées et jetaient de la poésie sur l'existence d'un homme comme sur celle d'une nation. La foi politique seule est restée, c'est la seule à laquelle avec une ame ardente, une intelligence haute, un cœur bien fait, on puisse se prendre à cette heure; les autres ne sont plus! encore faut-il se hâter : au train dont la matière s'empare de toutes les issues, de toutes les phases de la vie pour la traquer et l'asservir, la foi politique ira bientôt rejoindre les autres, tuée qu'elle sera à son tour par la raillerie, le dédain, l'égoïsme, et surtout par l'aspect du triomphe paisible et des joies insolentes de ceux qui l'ont reniée. Oui, hâtez-vous de prier sur ce dernier Calvaire de la vie... demain il y aura un comptoir.

Les intérêts matériels sont représentés par Maurice, le notaire de Chantilly, par Léonide, sa femme, par Reynier, son beau-frère, un homme d'affaires. Ceci est la vie positive dans toute la sèche acception du mot. Tout est calculé par doit et avoir; tout est porté pour balance au chapitre des profits et pertes. Tant qu'il y a profit à garder l'honneur, va pour l'honneur!... La chance tourne-t-elle? on se laisse aller sur une pente insensible, on espère se raccrocher aux branches échelonnées aux parois du précipice, on roule de chiffres en chiffres jusqu'au total de l'addition... Profond abîme!... on y trouve écrit infamie et fortune, à moins qu'on n'aime mieux lire suicide!

Dans cette lutte que les intérêts moraux et les intérêts matériels livrent entre eux, les intérêts matériels seuls arrivent triomphans au but. S'il en eût été autrement, le livre de M. Léon Gozlan aurait menti à ce qu'est déjà le siècle et à ce qu'il menace de devenir bien plus encore.

Ainsi Clavier le conventionnel n'a qu'une idée fixe, c'est sa vieille haine contre l'aristocratie qu'en 93 il coucha par terre, lui coupant la tête et rasant les tourelles de ses châteaux, qu'il trouvait trop hautes. S'il s'est emparé des biens de l'aristocratie, c'est parce que ces biens étaient une arme, et qu'en se retournant, son ennemi pouvait la ramasser; son ennemi exterminé, ces biens lui pèsent comme s'il les avait sur la poitrine. Il veut les rendre; c'est dans cette prévision qu'il sauva jadis Caroline de Meilhan du massacre de la famille sur laquelle s'exerça la confiscation nationale; mais, sa haine contre l'aristocratie survivant à son besoin de restitution expiatoire, ne voulant pas que les biens qu'il a mis tant de conscience à administrer et à accroître, reviennent jamais à la caste sur laquelle il les avait conquis, il interdit à Mlle de Meilhan, sous peine d'exhérédation, le mariage avec un homme de naissance. Eh bien! toute l'énergie dont le conventionnel a soutenu sa carrière, reçoit un démenti; Caroline s'éprend d'amour, et c'est pour un homme de naissance! et bien plus, cet homme de naissance est un des plus ardens promoteurs du soulèvement de la Vendée. Après avoir passé cinquante ans à choyer une idée de vengeance et de foi politique, cette idée n'offre plus qu'un rêve, et quand il veut la faire passer à l'état de réalité, le conventionnel meurt à la peine.

Après avoir échappé dans la Vendée aux incendies, aux balles des gardes nationaux et de la troupe de ligne, aux arrêts de cours d'assises, aux visites domiciliaires et au droit de grace, Édouard de Calvincourt est tué dans l'échauffourée d'un parti politique qui n'est pas le sien, la veille même du jour où, devenu libre par la mort de son père adoptif, sa jeune amante consent à partager son exil et à prendre son nom.

A son tour, après avoir subi, pour son amour, d'abord les reproches, puis la silencieuse et sèche froideur de l'homme qui, depuis le berceau, lui tient lieu de père; après l'avoir vu mourir sans qu'un mot de tendresse et de pardon soit tombé sur elle,

quand elle touche au moment d'être payée de tous ses sacrifices, Caroline de Meilhan perd l'objet de cette vive affection à qui elle a immolé repos, gratitude et fortune.

Les intérêts matériels, au contraire, jouent avec les difficultés et maîtrisent les évènemens. Vous croyez qu'ils sont à bout de voie? n'ayez pas peur; dans le terrible et dernier va-tout qu'ils poussent sur le tapis, ce qui a été le matin une cause de ruine imminente devient précisément le soir même une cause de salut.

Ainsi, le notaire Maurice s'est laissé entraîner à jeter dans une spéculation d'achat et de démolition de tout un quartier, ce jeu de l'industrie, une partie des fonds confiés à sa probité; la spéculation manque, les fonds sont dévorés. Il chiffre sa position, sa ruine est certaine, son infamie aussi : quitte ou double! lui crie-t-on, le déshonneur ne sera pas plus grand pour 1,000,000 que pour 500,000 francs; et sur ce qui lui reste des fonds déposés par ses cliens, il lève cinq cents autres mille fr. pour les jeter dans une opération de bourse, ce jeu de la politique. L'opération réussit; elle rapporte 1,800,000 francs : bénéfice net 800,000 francs. Pour ce qui est de l'honneur et de la probité, il n'y en a pas plus, il n'y en a pas moins; d'ailleurs ce n'est pas cela qui a été chiffré : bénéfice net, vous dis-je, 800,000 francs!

Ainsi, encore, Léonide est une femme adultère. Mais elle a épousé son mari par dépit, et son mari l'a épousée pour payer avec la dot sa charge de notaire. Vous voyez bien que ce mariage a été une affaire; donc, avant de rompre avec l'adultère, avant d'écouter les mouvemens du cœur blessé et de la dignité offensée, il faut prendre la plume, et voir ce que l'on peut gagner ou perdre. Or, c'est Léonide qui revient de Paris, apportant dans un portefeuille les produits de l'opération de bourse. Comment oser jeter à la porte, après lui avoir coupé le visage, une femme qui peut bien vous avoir ravi l'honneur de la vie privée, mais qui vous rend l'honneur de la vie publique, et par-dessus tout une femme, qui, de ruiné que vous étiez le matin, vous met le soir de 800,000 francs au-dessus de vos affaires. On rend grace à Dieu de ce qu'elle n'a pas eu l'idée de vous quitter en les emportant, et de ce qu'à l'adultère elle n'ajoute pas le vol.

Sans contredit aussi, Reynier, le beau-frère de Maurice, a d'étranges paradoxes au service des idées qu'il s'est faites sur la manière d'utiliser les fonds déposés chez un notaire; il en a de singuliers pour blâmer et rendre vaine la réserve qu'apporte un notaire à ne pas faire entrer les secrets de son étude dans les confidences conjugales. Bien certainement aussi, cet homme est un mauvais génie qui ouvre à l'ambition des voies que n'approuvent pas toujours ni la délicatesse ni l'exacte probité, celles même que se contente d'exiger le Code pénal.... En retour, il groupe si bien les chiffres d'une entreprise; il a une hardiesse si franche, qu'on ne saurait dire si elle ne vaut pas mieux que la prudence; il a en lui une confiance qui fascine et attire si bien la confiance des autres; dans le danger, il est toujours si bien maître de lui, il est si prompt à trouver des ressources et une issue, qu'en vérité on ne peut se détacher de sa fortune... Sans doute, c'est lui qui a conseillé l'opération industrielle où les premiers 500,000 francs des cliens ont été engloutis; mais aussi c'est lui qui, après l'avoir conseillée, a présidé à l'opération de bourse qui les a plus que triplés; comment, dès-lors, sans la plus noire ingratitude, ne pas le garder pour conseiller, pour associé, pour ami?

Ainsi, les intérêts matériels s'enchaînent les uns aux autres comme les mailles d'un même réseau : qu'une seule soit rompue, et le réseau y passe tout entier. C'est en cela que l'idée fondamentale du livre des *Influences* a été merveilleusement développée par la mise en œuvre.

M. Léon Gozlan n'a point fait un fripon de Maurice, car alors Maurice aurait agi par sa propre nature d'homme, et non par les conséquences de sa profession de notaire : le livre eût été manqué. Le livre a voulu prouver que les hommes qui, par leur profession, exercent aujourd'hui sur la société une part de l'influence qui était autrefois dévolue au prêtre, sont eux-mêmes soumis à tant d'influences, influence de ménage, influence de parenté, influence d'ambition, influence de fortune, qu'il est à craindre qu'ayant reçu de la nouvelle organisation sociale la mission de conduire la société, ils ne l'exploitent dans leur seul intérêt, esclaves qu'ils sont, luttant au jour le jour contre les tortures du besoin. C'est pour cela que Maurice, honnête homme au fond, est entraîné par des vices qui ne sont pas les siens,

qu'il reconnaît, qu'il maudit, contre lesquels il se débat, mais qui finissent par le vaincre et s'agitent sous son nom. Il n'est pas l'auteur, il est l'éditeur responsable; ce qui est pire, car il n'a plus de volonté à lui. Ayant la volonté du mal, il pourrait au moins avoir celle du bien!

Quelque paradoxale que puisse paraître à quelques-uns cette tyrannique sujétion des influences, l'idée qui les a signalées et dramatisées aura cela d'utile que bien des susceptibilités honorables en seront excitées, et qu'à quelque distance qu'on s'en tienne déjà, on cherchera à s'en garantir davantage.

Si, des passions et des idées qui sont groupées autour de l'idée créatrice, nous passons à l'action du drame qui leur donne la couleur et la vie, et si nous voulons ne nous point départir de la franchise dont nous avons toujours fait une loi à notre critique, il nous faudra couper le drame en deux.

La première partie, celle qui maintient l'action dans le réel et sert à développer les passions qui se meuvent autour de l'idée première du livre et la fécondent, celle-là est belle, vraie, dans la nature. Ce que font les personnages, il est impossible qu'ils ne l'aient pas fait. Ces personnages, vous les avez rencontrés, entendus, vus agir de la sorte et dans des circonstances pareilles; ils ne sont ni plus beaux ni plus laids que nous ne les connaissons; ce ne sont pas des héros, ce sont des hommes. Au nombre de ces tableaux, de ces mots échappés à la passion, il faut mettre la conversation dans laquelle Reynier et sa sœur Léonide, la cupidité et la vengeance, deux passions qui se sont devinées mutuellement, détruisent, à qui mieux mieux, les scrupules qui les empêchent d'entrer en moitié et en tiers dans les secrets du cabinet de Maurice, confessionnal des intérêts matériels de la famille; la scène où Léonide et Reynier, forçant et brouillant les cartons de Maurice, tombent presque instinctivement, celle-là sur les papiers qu'attendait sa haine, celui-ci sur les actes qui établissent la solidité de la fortune qu'il convoite. Il est impossible que l'auteur, à travers une serrure, n'ait pas surpris à l'œuvre les deux coupables indiscrets; bien certainement aussi, il était à la table du festin qu'à deux doigts de sa perte, le notaire a offert, pour leur faire prendre patience, aux clients qui, effrayés par le bruit du canon dont les boulets labourent les rues de Paris, sont accourus en masse pour re-

tirer le dépôt de leurs contrats et de leurs écus. Il a dû entendre les quolibets par lesquels les plus avisés d'entre tous ces paysans témoignent de leur défiance; il a dû aussi suivre par degrés la timide déférence du client pour les avis du patron, s'élevant peu à peu au ton d'assurance du créancier à l'égard du débiteur, et arrivant enfin aux airs insolens de l'homme qui, pour son argent, peut disposer de votre liberté et de votre honneur. Je me garderai bien surtout d'oublier la douleur profonde et attérée du vieux conventionnel, quand il apprend que la loi lui refuse le droit d'imposer une interdiction de mariage, et qu'il sent échapper ainsi la réalisation du rêve énergique de sa vie; c'est lorsqu'on a trouvé de si saisissantes vérités qu'on a bien le droit de dire : Le roman est l'histoire des mœurs.

Mais, en retour, il faut bien le dire, dans les parties du drame qui forment les chaînons éloignés de l'action, et qui pourraient être rompus et enlevés, sans que la profondeur et la vérité de l'idée première du livre en fussent le moins du monde altérées; dans cette partie qui rentre dans l'imprévu, dans l'exceptionnel de l'existence, et qui constitue le roman proprement dit, où, quoi qu'on fasse, on veut toujours quelque chose de merveilleux, les personnages, si raisonnables en tout le reste, deviennent d'une incroyable excentricité. Il y a dans les scènes de cette partie de l'intrigue une sorte de prestidigitation qu'on n'oserait pas mettre même sur le compte du hasard, ce grand arrangeur de choses inouies. Ce sont des feux de Bengale; c'est la fantasmagorie du vieux roman anglais. Pour avoir voulu s'élever plus haut que la terre, les personnages disparaissent dans les brouillards et les nuées... Ceci est le droit de naturalisation payé aux romanesques abonnés des cabinets de lecture, c'est la part imposée par l'éditeur, lequel, sous le prétexte qu'il connaît le goût du public qui achète, ou du moins qui lit, parvient à faire toujours entrer quelque chose du marchand dans l'œuvre de l'artiste. C'est à ces exigences que M. Léon Gozlan a sacrifié, sans contredit, quand il a écrit la scène où Maurice, s'il en veut croire ses yeux, ne peut plus douter de l'adultère qui le déshonore. Il est séparé seulement par le rideau rouge de sa femme et de l'ami qui, pour le trahir, viole les droits de l'hospitalité, il entend les chants et les éclats de rire qui accompagnent les tournoiemens d'une valse

folle ; bien plus ! projetées par la lueur des bougies, leurs ombres gigantesques se dessinent en silhouette sur le rideau ; quand ils passent, l'air, agité par leurs mouvemens rapides, frappe Maurice au visage... Maurice tient deux pistolets au poing, et Maurice se retire, et deux cadavres ne râlent pas dans le boudoir, où naguère deux amans s'enivraient de volupté !... Ce sont de ces choses qu'on peut bien chercher à ne pas croire, à oublier quand on ne les a pas vues ; mais les voir, tenir sous la main le corps qui outrage et l'arme qui venge, et ne pas tourner l'arme contre le corps... c'est faux... Puis, le lendemain, subir sa honte sans même oser montrer qu'on la subit à bon esceint... c'est encore plus faux.

Après en avoir fini avec mes études de fond et de détails, il ne me resterait plus qu'à arriver au style du livre de M. Léon Gozlan ; mais en cela que puis-je révéler aux lecteurs de ce recueil où le brillant écrivain jette si souvent à pleines mains les trésors de couleurs qui tombent de sa plume. Le style dans ce livre est approprié aux passions et aux personnages mis en jeu. Avec Clavier le régicide, il est sec, heurté, cassant, comme cette éloquence éjaculatoire de la convention dont la rhétorique n'avait point enseigné les secrets. Il y a de l'onction et quelque chose de la bonhomie de Montaigne dans les causeries du notaire avec ses cliens. Il est léger, plein de verve, allant à tort et à travers quand il sert à exprimer les pensées de Reynier, l'homme d'affaires, qui ne parle que par millions, et qui, bonne ou mauvaise fortune, vous semble toujours prêt à dire comme dans le *Distrait :* Saute, marquis ! si Reynier était marquis ! Mais là où, sauf quelques taches très marquées de négligence, le style de M. Léon Gozlan est étincelant de coloris, de chaleur, de poésie élégante et sentie, c'est dans la description des merveilles dont l'art et la nature ont doté Chantilly, c'est l'évocation des souvenirs du passé. Je connais peu de morceaux encore où il y ait plus d'éloquence et de larmes, plus d'idées fraîches et neuves, riantes et tristes à la fois que dans les détails du suicide de Caroline de Meilhan, qui chauffe aux degrés du soleil des tropiques l'atmosphère d'une serre où elle meurt asphyxiée par le parfum des fleurs.

Peut-être trouvera-t-on que dans l'examen du livre d'un écrivain dont les travaux se font distinguer dans ce recueil, nous avons

poussé un peu loin le droit de n'être pas toujours de l'avis d'un auteur si haut placé. Mais que voulez-vous ? on a tant médit de la critique depuis quelque temps, que si elle fait montre de franchise et de courage envers ses amis, les autres, ceux pour qui elle n'a ni répulsion, ni sympathie, n'auront plus aucune bonne raison pour la récuser. Puis, après tout, il n'est pas sûr que j'aie raison contre le livre de M. Léon Gozlan. Si le vrai est ce qu'il peut, comme on l'a dit, c'est M. Léon Gozlan qui est dans le vrai, et c'est moi qui ai fait du paradoxe.

C. Feuillide.

AU POÈTE.

Allez, poète, allez; la couronne et les palmes
Sont pour l'ardent coursier guidé par des mains calmes.
Allez, les yeux fixés sur le vaste horizon.
Qu'importe le chemin ? Et que fait la saison?
Isolez-vous toujours. La poésie est sainte;
Menez-la par la main sur les monts, hors d'atteinte.
Laissez gronder là-bas. Que les temps soient meilleurs,
Ou qu'ils soient plus mauvais, votre vie est ailleurs....
Ailleurs sont vos amours. Tel que l'anachorète,
Perdez le souvenir des villes, ô poète!
Dépouillez-vous d'espoir; vous avez peu d'amis;
Les meilleurs dans la mort sont peut-être endormis....
Comme on voit remonter les deux rives de l'onde,
On ne voit qu'en passant ce qu'on aime, en ce monde.
N'attendez donc jamais votre rêve d'hier.
Avec la destinée, enfant, soyez plus fier.

Peut-être avez-vous vu sur le bord de son aire,
Un aiglon attentif aux éclats du tonnerre,
Et prêt à s'envoler du nid de ses aïeux,
Tant il trouve de gloire et d'harmonie aux cieux.

Il hésite, l'oiseau ; mais sitôt que l'orage
De son premier éclair a fendu le nuage,
Il part, et répondant au cri qui l'appela,
Il acclame la foudre et lui dit : Me voilà !
Alors la flamme et lui se roulent dans le vide,
Ardens, insoucieux, car le Seigneur les guide.
Où vont-ils, s'enivrant de bitume et d'éclairs?...
Et quand reviendront-ils des célestes déserts?....
Nul ne le sut jamais. Peut-être aiglon et foudre
Par nn archange errant seront-ils mis en poudre.

Ainsi l'artiste saint, de moment en moment,
Écoute une clameur qui vient du firmament,
Et, dédaignant l'avis de la foule grossière,
Il part.... dût-il du ciel retomber en poussière.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

DE L'ESPAGNE

A PROPOS

DU NOUVEAU MINISTÈRE.

S'il est vrai que le précédent cabinet soit tombé devant l'insurrection des provinces espagnoles proclamant la constitution de 1812, et devant l'impossibilité de faire adopter à la couronne son système de fidélité au traité de la quadruple alliance, qui, depuis long-temps, n'était guère qu'une neutralité entre Isabelle et don Carlos, l'avénement du ministère doctrinaire annonce une politique nouvelle. La position et le rôle du nouveau ministère lui sont commandés par la circonstance qui l'a fait naître. Son vouloir, contraire à la révolution espagnole, et les concessions auxquelles il peut être poussé, le mettent en face de cette révolution dans une situation nécessairement hostile, et qui, si elle ne va pas, comme sous Louis XVIII, à une intervention déclarée, ne se fera pas faute des intrigues, délations et mauvais conseils, en un mot, de toutes les machinations ténébreuses qui sont à l'usage de la diplomatie. Nous aurons aussi notre cordon sanitaire pour nous défendre de la contagion morale, heureux si les difficultés intérieures, la peur d'un surcroît de dépenses et de tout mouvement extraordinaire,

empêchent ce cordon sanitaire de se changer en intervention offensive.

Éclairée par l'expérience, la révolution espagnole doit se tenir sur ses gardes. Qu'elle n'oublie rien de la première phase de son histoire, du premier acte de son drame. Les événemens de la précédente époque constitutionnelle, comprise entre 1820 et 1823, sont connus et appréciés. Il est inutile d'y revenir, si ce n'est pour conseiller de ne point les perdre de vue. Mais, pour que l'expérience soit complète, il faut remettre en mémoire une autre époque, moins connue, quoique plus rapprochée, et dont les enseignemens doivent être encore instructifs et plus éclatans; je veux dire, le temps écoulé depuis la révolution de juillet, et qui a vu l'Espagne s'avancer peu à peu de l'absolutisme à la constitution quasi-républicaine de 1812. Cette époque, je vais essayer de la retracer sommairement. Acteur dans les événemens qui signalèrent les premières agitations de l'Espagne, lié d'amitié personnelle avec la plupart des hommes que l'on y a vus successivement à la tête des affaires et des armées, ayant assez la connaissance de ce pays et de son histoire pour avoir pu, dans quelques écrits, rappeler des choses oubliées de ses voisins et presque de lui-même; peut-être m'est-il permis de me présenter, en fidèle allié des patriotes espagnols, dans la lutte qu'ils peuvent avoir à soutenir contre la politique doctrinaire.

La révolution de juillet fut saluée par tous les peuples opprimés comme une aurore de délivrance. Les réfugiés espagnols surtout durent croire qu'après l'attentat politique de 1823, qui les avait chassés de leur pays, la France, libre à son tour, devait, par justice et par intérêt, rendre à l'Espagne la liberté qu'elle lui avait ôtée. Aux premières nouvelles de la victoire des trois jours, ils accoururent à Paris de tous les points de l'Europe, et bientôt une réunion s'y forma, une espèce de junte, composée de toutes les sommités de l'émigration libérale, anciens ministres, députés aux cortès, généraux, conseillers d'état, etc.; je citerai seulement ceux qui, depuis lors, ont joué des rôles importans dans les affaires de leur pays, le comte de Toreno, MM. Mendizabal, Isturiz, Galiano, Angel Saavedra (duc de Rivas), Calatrava, Gil de la Cuadra, Torrès, San-Miguel, Seoane, etc. Cette réunion se mit aussitôt à l'œu-

vre. Elle avait, dès l'abord, à remplir deux tâches principales : rétablir des relations avec les patriotes espagnols de l'intérieur, et se mettre en communication avec le gouvernement français. Admis dans l'intimité de la plupart de ses membres et jusque dans leurs assemblées, je fus chargé de cette dernière mission, qui avait elle-même un double objet. La première partie du rôle qui m'était confié s'adressait directement au Palais-Royal, devenu le siége du gouvernement à la place des Tuilleries désertes. L'émigration espagnole demandait qu'on l'aidât à soulever son pays, à repousser Ferdinand VII et sa famille jusqu'à quelque autre Cherbourg. Elle offrait, en échange, sous la promesse d'une ratification solennelle des cortès nationales, la couronne d'Espagne au duc de Nemours. Ce nouveau Philippe V, en épousant dona Maria, l'héritière de don Pedro, alors à Paris, réunissait par un mariage le Portugal à l'Espagne, comme, au temps des rois catholiques, Isabelle et Ferdinand s'étaient réunis la Castille et l'Aragon ; la Péninsule entière devenait ainsi une annexe de la France, ou du moins les deux nations se trouvaient si étroitement liées par la communauté des intérêts, des institutions et des dynasties, qu'on réalisait enfin le mot fameux de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées.

La proposition fut reçue comme elle devait l'être, avec empressement, je dirais presque avec enthousiasme. On encouragea les réfugiés espagnols ; on leur laissa toute liberté d'agir; on leur promit des secours efficaces. 100,000 francs furent tirés de la cassette royale pour aider aux premiers besoins. C'est M. Molé, alors ministre des affaires étrangères, aujourd'hui chef du cabinet, cest M. Molé qui remit cette somme, de la main à la main, au général Lafayette, et qui en détermina l'usage, d'accord avec lui. 70,000 francs furent portés à Bayonne par M. Chevallon, pour être distribués aux réfugiés qui se rendaient à la frontière, et 30,000 francs à Marseille, par M. Dupont, pour être envoyés au général Torrijos, qui préparait à Gibraltar une expédition sur l'Andalousie.

La seconde partie de sa mission s'adressait aux ministres, agens officiels du gouvernement. Je me présentai chez M. Guizot au moment où il prenait possession du ministère de l'intérieur. Je lui exposai l'objet de ma visite, les intentions des réfugiés

espagnols, et lui demandai la réponse catégorique qu'ils attendaient, soit pour agir, soit pour se désister. M. Guizot me répondit sans hésitation : « Dites à ceux qui vous envoient que la France a commis un crime politique en 1823; qu'elle doit à l'Espagne une réparation complète, éclatante, et que cette réparation sera donnée. » Une réponse si explicite, qui combla de joie les réfugiés espagnols, et les engagea sans retour dans leur entreprise, ne pouvait être une vaine parole; l'effet, comme on va le voir, ne s'en fit pas attendre.

La société *Aide-toi, le ciel t'aidera,* venait de former, sous le nom de *Comité espagnol,* une réunion de membres pris dans son sein, chargée d'employer, pour révolutionner l'Espagne, tous les moyens dont elle disposait. Ce comité se composait de MM. Garnier-Pagès, Loève-Veimars, Marchais, Gauja, E. Arago, V. Schœlcher, et quelques autres. J'y fus adjoint. Notre principale occupation était de rassembler, au pied des Pyrénées, une petite armée d'enrôlés volontaires, qui aurait pénétré en Espagne sous la conduite des généraux réfugiés, et dont l'apparition aurait donné le signal aux patriotes de l'intérieur. Nous adressâmes dans les provinces, aux correspondans de la société, des commissions pour recueillir des secours, et nous reçûmes, à Paris, des souscriptions nombreuses. Hors M. Laffitte, qui refusa, tous les ministres, y compris M. Sébastiani, nous remirent leurs offrandes personnelles; j'ai encore entre les mains des signatures qu'on peut être étonné de trouver aujourd'hui sur une liste de souscription si révolutionnaire : MM. Bertin de Vaux, Baillot, Gautier, Jacques Lefebvre, Rambuteau, Béranger, Cunin-Gridaine, etc., etc. M. Casimir Périer, alors ministre sans portefeuille, autorisa son fils aîné à faire partie du comité espagnol, donnant ainsi à nos opérations une couleur presque officielle. Mais M. Guizot, plus que tout autre, nous fournit les moyens de rassembler à la frontière les petites troupes recrutées à Paris. Chaque jour, les voitures publiques avaient un certain nombre de places réservées pour le comité, et destinées à transporter à Bayonne ou à Perpignan les émigrés qui prenaient du service. Des caisses d'armes et d'équipemens étaient expédiées par la même voie. Enfin, d'après l'ordre de M. Guizot, on délivrait à la préfecture de police, sur la simple signature de quelques membres du comité, des feuilles

de route collectives pour les volontaires français, italiens, allemands, qui se rendaient à la frontière, et des troupes de cinquante, cent, deux cents hommes, leurs officiers en tête, partaiaient, tambour battant, enseignes déployées, recevant sur toute la route les prestations militaires comme des soldats de notre propre armée. Je puis citer, entre autres, et pour donner toujours la preuve de ce que j'avance, les détachemens commandés par MM. Borso di Carminati, Charrier, Barraco, Rouy, Facquinetto, Galante, Cesarini, Legris, Freytag, etc.

Cette fièvre révolutionnaire, dont le gouvernement semblait atteint, lui dura peu. La diplomatie étrangère intervint au Palais-Royal, apportant des propositions de paix et d'alliance. On fit remarquer que les fameux traités du 20 novembre 1815, conclus pour vingt ans étaient encore la loi politique de l'Europe; que les souverains contractans s'y étaient engagés à maintenir sur le trône de France la famille des Bourbons, et à se garantir mutuellement contre le retour de toute révolution dans ce pays; que Louis-Philippe étant Bourbon lui-même, on pouvait, à la rigueur, ne pas voir dans son avènement une violation des traités, un *casus belli*, mais que ce serait sous la condition qu'il comprimerait lui-même l'esprit démocratique, et donnerait à l'Europe coalisée les mêmes gages de sécurité contre la révolution que donnaient les Bourbons de la branche aînée. L'envoi de M. de Talleyrand pour plénipotentiaire aux conférences de Londres fut la réponse aux insinuations de la diplomatie.

Dès-lors fut oublié le beau rêve de la couronne péninsulaire; l'Espagne, l'Italie, la Pologne, qu'on avait, sinon soulevées, au moins encouragées sous main, furent abandonnées à elles-mêmes. Cependant il fallait, quelque temps encore, cacher ce jeu nouveau. On rusa d'abord, avant de jeter le masque, et je vais citer un fait qui suffira seul à caractériser cette politique de transition. Dans l'émigration espagnole, un homme se trouvait désigné, par la juste popularité de son nom, pour diriger le mouvement révolutionnaire de l'Espagne; c'était le général Mina. Accouru, comme les autres, de Londres à Paris, il alla voir, à son arrivée, celui des ministres français près duquel l'appelait de préférence la similitude de leur profession, M. le maréchal Gérard. Il reçut l'accueil le plus cordial et les assurances les

plus positives de sympathie et de protection. Mais M. le maréchal Gérard (et certes ce n'est pas sa loyauté que j'accuse en ceci) lui fit jurer sur l'honneur qu'il se rendrait immédiatement à Bayonne, sans voir personne à Paris, pas même le général Lafayette; qu'il cacherait soigneusement ses projets, son voyage, son nom même, et qu'il suspendrait toute entreprise pendant six à sept semaines, afin de donner à la France le temps de prendre position vis-à-vis de l'Europe, et de se trouver plus libre de ses actions. Mina promit, et tint parole. Mais que cette parole devint funeste! D'abord on perdit, sans agir, le temps le plus précieux, celui où le cabinet de Madrid, plongé dans la stupeur, était incapable d'adopter aucune mesure de salut. Mais un mal plus grand arriva. D'une part, la réserve de Mina et le secret inexplicable dont il s'enveloppait, jetèrent ses amis de France dans la surprise, puis dans le refroidissement et la défiance; d'autre part, son inaction forcée, ses efforts pour ajourner le mouvement, le compromirent plus gravement encore parmi ses compatriotes: les mots de faiblesse, de trahison même furent prononcés. On l'accusa d'être vendu aux intérêts de l'Angleterre, et d'empêcher le mouvement qui devait donner à la France une suprématie décidée sur la Péninsule. Celui qui devait être le drapeau commun vit d'autres chefs arborer autour de lui des drapeaux indépendans. Une affligeante désunion se mit dans des rangs peu nombreux qu'aurait dû serrer un malheur commun, un égal dévouement à la patrie, et leurs amis de France se refroidirent pour des hommes qui semblaient commencer la guerre civile sur la terre étrangère. Les secours d'hommes, d'armes et d'argent, destinés à Mina, furent remis à d'autres, et l'entreprise n'eut plus de chef, plus de lien, plus d'unité.

Cependant le gouvernement français tournait de plus en plus à la politique nouvelle. Désireux d'ajouter la reconnaissance du cabinet de Madrid à celle des autres cours de l'Europe, il sacrifia décidement la cause espagnole à ses convenances. Les secours de route furent retirés, les départs défendus, et des mesures rigoureuses furent prises contre les réfugiés. Par une contradiction inique, on parut indigné de l'inaction qu'on leur avait commandée; on leur fit également un crime d'avoir conçu des projets de révolution, et de ne les avoir pas accomplis. Des ordres

sévères furent adressés aux autorités locales, et les effets suivant la menace, des infortunés qui s'étaient dépouillés de leurs vêtemens pour acheter des armes, se virent arracher cette unique et dernière propriété. Sans entrer dans le détail de ces affligeantes persécutions, je vais encore citer un fait pour apprendre quel coup mortel en reçut la cause espagnole. Lorsqu'après la résolution désespérée du colonel Valdès, qui franchit la Bidassoa plutôt que de rendre les armes, Mina se vit forcé d'aller lui tendre la main, un plan de campagne fut arrêté par lui, un plan sage, habile, décisif peut-être. Entré le 20 octobre en Espagne, avec une faible troupe, il devait se borner, pendant quelques jours, à d'insignifiantes manœuvres non loin de la frontière de Navarre, bien certain d'attirer sur ce point, et par la seule puissance de son nom, toutes les forces royales dispersées dans les provinces basques, la Navarre et l'Aragon. Huit jours après, le général Plasencia, qui rassemblait dans l'intervalle les pelotons de réfugiés disséminés sur les bords de l'Adour, devait pénétrer dans l'Aragon, alors dépourvu de troupes, et marcher sans coup férir jusqu'à Saragosse, où l'attendaient les libéraux de la province, avec qui cette opération était combinée. En effet, le général Llauder réunit toutes les troupes de l'Aragon à celles de Pampelune pour venir attaquer les réfugiés à Vera. Mais, tandis que Mina, résigné d'avance au revers qui l'attendait, après avoir passé trente heures dans une fente de rocher pour échapper aux battues dirigées contre lui avec des hommes et des chiens, rentrait comme par miracle en France, où il croyait apprendre le succès de son lieutenant, un sous-prefet, en saisissant les caisses d'armes destinées à la troupe de Plasencia, avait rendu stériles le dévouement et la mort de tant de braves, avait fait échouer la plus habile manœuvre, et retardé peut-être l'affranchissement d'un peuple.

Tous ces faits sont consignés dans un mémoire que le général Lafayette mit sous les yeux du roi et des ministres, au commencement du mois de novembre. Ce mémoire, signé par M. Mendizabal, qui avait généreusement sacrifié sa fortune entière dans l'entreprise, au point que ce fut de la Tour de Londres, où il était arrêté pour dettes, qu'il conçut et commença d'exécuter l'expédition de don Pedro sur le Portugal ; ce mémoire, dont la minute m'est restée, avait pour objet de pro-

poser au gouvernement une espèce de *mezzo termine,* alors qu'on ordonnait l'*internation* des réfugiés en France.

« ...... Cependant, y disait-on, pour conserver, par un dernier sacrifice, la bonne harmonie entre deux peuples que la nature a faits voisins, et que la liberté doit rendre frères, peut-être pourrions-nous consentir à donner au monde cet exemple de faiblesse si éloigné de notre caractère opiniâtre et fier.... Mais une considération plus puissante ne nous laisse pas même le droit de peser ces questions. Nous avons compromis nos frères de l'intérieur, nous les avons désignés aux vengeances d'un gouvernement impitoyable. Déjà les instructions sont commencées, les prisons ouvertes, les échafauds dressés. Des milliers de généreuses victimes vont payer de leur sang le crime irrémissible d'avoir répondu à notre cri de liberté. Mon général, mettez la main sur votre noble cœur : pouvons-nous les laisser périr?.... Pourquoi nous obliger à la résistance, disait-on en terminant, nous qui ne voulons que la concorde ; au ressentiment et à la haine, nous qui ne voulons que la reconnaissance et l'amitié? N'est-il aucun moyen de satisfaire à la fois aux vœux de notre nation et aux besoins politiques de la vôtre? Ce n'est pas notre dessein que vous désapprouvez; la révolution d'Espagne est aussi juste, aussi nécessaire que celle que vous vous glorifiez d'avoir accomplie. Ce n'est pas l'affection pour un gouvernement infâme, et qui vous traite en ennemi, qui peut vous décider à retenir nos bras. Mais, dans ce moment, nos projets vous embarrassent ; vous ne savez comment vous conduire, en présence des étrangers qui mesurent tous vos pas, ni comment respecter ce principe de non-intervention dont vous imposez le respect aux autres. En un mot, vous craignez les regards et les reproches de la diplomatie européenne.... Nous ne demandons au gouvernement français ni argent, ni troupes, ni secours d'aucune espèce. Que son hospitalité ne lui coûte rien, mais qu'il n'emprisonne pas ses hôtes..... Nous ferons plus : toutes ces armes, toutes ces munitions qui nous ont été prises, qu'il les garde ; il peut les montrer en triomphe aux diplomates étrangers. Nous ferons plus encore : chaque semaine, nous lui livrerons d'autres armes et d'autres munitions ; chaque semaine, ses agens pourront dresser des inventaires de saisies, qui lui serviront de réponses aux notes diplomatiques. Dans ce moment,

où l'Europe entière est en agitation, où les troubles d'Angleterre appellent l'attention du monde sur des événemens plus grands que ceux des Pyrénées, et vont peut-être délivrer le cabinet français du seul obstacle sérieux qu'il trouvât à nous tendre la main ; de telles mesures, prises avec sagesse, exécutées avec bonne foi, doivent sauver toutes les apparences, doivent laisser, à vous le respect du principe que vous avez posé, à nous les moyens de conquérir par nos seuls efforts une patrie et la liberté.»

Malgré ces démarches, malgré les remontrances de Lafayette, auxquelles un jeune prince s'associait noblement et chaudement, l'ordre d'interner fut signifié aux libéraux espagnols réunis à la frontière, et l'on donna l'odieux spectacle d'hommes estimables, l'élite d'un peuple, ramenés par les gendarmes à travers la France, comme si Ferdinand VII les eût envoyés aux présides d'Afrique.

Ici commence une seconde ère, et la révolution espagnole, enchaînée en France et par la France, apparaît, se développe et grandit dans l'Espagne elle-même. On sait la mort de Ferdinand VII, qui disait de lui-même : « Je suis le bouchon de la bouteille de bière; quand je sauterai, tout sautera. » On sait les événemens de Saint-Ildefonse, l'avènement de Christine à la régence, les essais de *despotisme éclairé* tentés par M. Zea, sa chute, et l'apparition aux affaires du premier ministre sorti de l'émigration espagnole. M. Martinez de la Rosa, appelé à diriger l'administration nouvelle, et passant ainsi sans intervalle de la proscription au gouvernement, disait à ses amis : « Ma mission sera courte ; je dois conduire l'Espagne du despotisme soi-disant éclairé de mon prédécesseur à la réunion des représentans du pays. Les cortès assemblées, je leur remets le soin des affaires, et mon rôle est fini. » M. Martinez de la Rosa comprenait alors la situation de l'Espagne, et se rendait justice. Il était, en effet, l'homme d'une transition. Son *statut royal*, loin d'être une constitution, comme on paraît le croire, n'est qu'un décret *pour la convocation des cortès générales du royaume*. Mais M. Martinez de la Rosa, et son successeur, M. de Toreno, tous deux hommes de tête, de savoir et de mérite, l'un d'une droiture inaltérable, mais un peu obstinée, l'autre d'une habileté plus souple et plus réelle, se sont laissé abuser par les conseils et les promesses de la politique fran-

çaise. Les notes diplomatiques, comme les autographes de famille, disaient tous invariablement : « Restez où vous êtes, ne cédez plus rien ; si les révoltés de la Navarre font des progrès au nom de don Carlos, si la révolution irritée vous pousse et vous déborde, appelez-nous, l'intervention est prête. » Cette promesse, M. Martinez de la Rosa la rappela avant sa chute, et M. de Toreno établit sur elle toute sa politique. S'il tint tête aux juntes insurrectionnelles, c'est qu'il croyait l'armée française l'arme au bras sur les rives de la Bidassoa et du Ter. Poussée à bout, la reine réclama l'intervention armée promise par la France ; elle essuya un refus, et, dans les emportemens de son dépit, laissa connaître qu'elle voyait l'abîme où l'avait jetée sa confiance aveugle. Cette politique de faux conseils, appuyés de promesses mensongères, était née à Paris, dans les têtes qui s'appellent gouvernementales, sans que rien fût venu d'Espagne aider à son enfantement. L'ambassadeur qui a représenté la France dans ce pays depuis la révolution de juillet n'en est pas complice. M. de Rayneval, à coup sûr, n'était pas un homme à passions démocratiques ; mais il avait du sens, de l'esprit, de la sagacité ; il voyait bien les choses, et voulait les voir avant de donner son avis ; il sentait bien qu'on s'arrêtait toujours mal à propos, dans des positions faciles à emporter ; qu'il fallait, non point céder pas à pas et devant une force toujours croissante, mais faire une large concession, puis essayer de s'y retrancher. On ne le croyait pas. Tandis que le cabinet anglais avait le bon esprit de s'en rapporter à la raison élevée, aux lumières supérieures, au caractère noble et droit de son jeune représentant à Madrid, la fatuité doctrinaire, loin de consulter les faits pour établir son opinion, établissait son opinion en dépit des faits. J'ai vu, en 1834, M. de Rayneval se plaindre avec amertume de ce qu'il n'était ni cru ni consulté, de ce qu'il jouait un rôle contraire à ses opinions, forcé de blâmer au fond du cœur ce qu'on le chargeait de soutenir officiellement. C'était à ce point qu'il m'engageait à écrire sur tel ou tel sujet, m'assurant qu'un article de journal d'opposition avait plus d'effet que toutes ses dépêches diplomatiques. Il est mort avec la conviction, soutenue par l'expérience, qu'il avait bien vu les choses, et le regret de n'avoir pu faire prévaloir cette conviction.

Le refus d'intervention amena un changement radical dans la politique intérieure de l'Espagne. Avec M. de Toreno tomba l'influence française, et l'influence anglaise entra au conseil avec M. Mendizabal. C'est de Londres qu'était parti ce dernier pour occuper d'abord le ministère des finances, puis la présidence du conseil. Il emportait des instructions du ministère anglais, mais bien différentes de celles qu'avait données notre gouvernement, lequel se bornait à recommander qu'on ne cédât rien à la révolution. « Nous vous connaissons, nous avons confiance en vous, avaient dit les ministres anglais à M. Mendizabal ; vous avez prouvé en Portugal ce que vous savez faire. Allez à Madrid, laissez la révolution suivre son cours ; détruisez à tout prix le carlisme, cédez aux nécessités pour atteindre ce but, *et, s'il le faut, prenez le bonnet rouge.* » M. Mendizabal put calmer les juntes et préparer, par quelques décrets révolutionnaires, comme la destruction totale des couvens et l'appel de cortès *révisantes,* la victoire que vient de remporter son parti. Une intrigue de cour le renversa, et la politique française reprit un moment le dessus. Isturiz, Galiano, ces mêmes hommes qui avaient été les coryphées des opinions extrêmes, qui s'étaient fait mettre hors la loi par M. de Toreno pour avoir soulevé les juntes, qui avaient dirigé dans les cortès, contre Mendizabal lui-même, l'opposition ultra-libérale, consentirent, par je ne sais quelle misérable ambition ou quelle petite rancune personnelle, à se faire les soutiens et les avocats d'un régime qu'ils avaient combattu, les instrumens éphémères d'un parti qui se servait d'eux sans les adopter. L'Espagne enfin, lasse de tant de fautes, irritée de tant de méfaits, a renversé, par un mouvement spontané, unanime, les derniers champions du parti de la cour et de l'étranger. Elle a relevé la pierre de sa constitution. Nul ne sait, nul ne peut prévoir quel sera l'effet de ce grand mouvement national ; peut-être est-il tardif, comme il est désespéré ; mais ses causes du moins sont manifestes, sont flagrantes, et il ne me reste qu'à parler des raisons qu'ont eues les Espagnols en rétablissant ce code politique, deux fois librement promulgué, deux fois aboli violemment.

Quiconque a la plus légère teinte de l'histoire de l'Espagne n'a pu manquer de reconnaître un fait évident : c'est l'empire

qu'exercent en ce pays les souvenirs historiques ; c'est la puissance des choses traditionnelles. Aucune institution exotique ne prend racine dans la terre d'Espagne ; si vous voulez l'y faire fleurir, entez-la sur quelque vieux tronc. Les Bourbons y ont apporté la loi salique ; la loi salique n'a pu s'y maintenir, et le souvenir d'Isabelle a été plus fort que la pragmatique de Philippe V. Quand l'Espagne de 1810 donna l'étrange et magnifique spectacle d'un peuple vaincu, envahi, à moitié conquis, sans gouvernement, sans autorité d'aucune espèce, procédant, sous l'occupation étrangère, au choix de ses représentans, à la formation d'une assemblée qui devait à la fois délivrer et constituer la patrie ; quand les cortès de Cadix, emprisonnées sur un banc de sable, mais délibérant avec calme au milieu du fracas des armes, entreprirent et terminèrent le grand œuvre d'une loi fondamentale qui reconstituait la société depuis ses bases, ni le peuple, ni l'assemblée ne faisaient chose nouvelle. L'un suivait ses anciens souvenirs, ses habitudes immémoriales ; l'autre rétablissait, en les coordonnant, en les mettant d'accord avec les progrès du temps, des mœurs, de la raison publique, en leur imprimant de nouveau la sanction nationale, les antiques dispositions du *Fuero-Juzgo*, des *Partidas* et autres vieilles lois de Castille et d'Aragon. Il n'y a pas, dans la constitution de 1812, qu'on prétend copiée des constitutions démocratiques françaises de 1791, de 1793 et de l'an III, il n'y a pas une seule clause importante qui ne soit empruntée aux vieux codes et aux anciens *fueros* de l'Espagne. C'est ce que j'ai démontré ailleurs (1) par l'analyse de cette œuvre des législateurs de 1812 ; c'est ce qu'ils déclarent eux-mêmes formellement dans son préambule : « Les cortès générales de la nation espagnole, y est-il dit, bien convaincues, après le plus long examen et la plus mûre délibération, que les *anciennes lois fondamentales* de cette monarchie, accompagnées des mesures et précautions qui garantissent d'une manière stable et permanente leur entier accomplissement, peuvent dûment remplir le grand objet d'assurer la gloire et la prospérité de la nation, décrètent la constitution suivante... »

(1) *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*; page 81 et suiv.

Au contraire, l'embryon de charte appelé *statut royal*, que la constitution de 1812 vient de renverser, n'était qu'un second et malheureux plagiat de la loi anglaise. Pour la première fois, l'Espagne abandonnait ses antiques formes représentatives pour recourir à des modèles étrangers. Dans le *statut royal*, tout était nouveau, les noms et les choses, la composition de l'assemblée et le mode électoral. Il avait fallu d'abord lui trouver un titre qui indiquât que ce n'était qu'un simple octroi de la royauté, octroi muable, sujet à retour et à révision. Les anciennes cortès, où les trois ordres s'étaient toujours trouvés réunis, comme dans nos états-généraux, étaient divisées en deux chambres, et l'on avait dû créer aussi le nom de *procères* (magnats du royaume), pour baptiser cette chambre des pairs; innovation malheureuse dans un pays de parfaite égalité, où, sauf la grandesse, qui maudit les chaînes de ses prétendus priviléges, les élémens d'une aristocratie manquent aussi complétement que chez nous.

L'Espagne étant arrivée à la nécessité de réviser son code politique et d'appeler des cortès constituantes, ne valait-il pas mieux que cette révision portât sur la constitution de 1812 que sur le statut royal? L'expérience a fait également connaître aux Espagnols les défauts de l'une et de l'autre. Ils savent que le statut royal est incomplet, informe, antipathique à leurs mœurs, à leurs habitudes constantes. Ils savent que la constitution se ressent de son origine, qu'elle pèche par un excès de qualités, qu'on y reconnaît trop l'exaltation des sentimens généreux, l'enthousiasme du bien qui a aussi son aveuglement, et qu'elle est presque toujours d'une application embarrassée dans la pratique, peut-être impossible. Mais, en révisant le statut royal, ils auraient eu un point de départ tout étranger, tout nouveau; en révisant la constitution, ils partiront d'une base tout espagnole, et leur œuvre aura ses racines dans les plus antiques traditions nationales. Voilà le vrai point de la question.

Il reste à cette question deux autres faces que je vais successivement envisager.

Quand la monarchie d'Isabelle et de Christine appelait à son aide quelques-uns des hommes proscrits naguère par Ferdinand VII, elle se trouvait attaquée de deux graves maladies:

une minorité et une guerre de succession. M. Martinez de la Rosa et ses premiers collègues voulurent sauver cette monarchie infirme et languissante en la greffant, si l'on peut ainsi dire, de constitutionnalité, en transportant ses racines du parti apostolique au parti libéral. Ils rêvèrent aussi l'alliance du trône et de la liberté. Pour atteindre leur chimère, ils inventèrent d'abord le *statut royal*, vieille théorie fripée qu'ils croyaient pouvoir rajuster à la taille de l'Espagne. Mais si ce ministère de transition avait fait une loi représentative d'imitation anglaise, ce fut à la France qu'il emprunta son système de gouvernement. Partant de la monarchie, n'ayant point la liberté pour but, et n'appelant celle-ci que pour donner à l'autre aide et assistance, il a dû imiter la politique dont il recevait l'exemple et les conseils, celle du juste-milieu. Ici son erreur a été grande, et sa faute impardonnable. En Espagne tout répugne au juste-milieu. Non-seulement il ne peut s'accommoder au caractère passionné des habitans, qui ne connaissent aucune transaction entre les idées extrêmes, mais il n'est ni dans la division des classes, ni dans la nature des intérêts matériels, ni enfin dans les souvenirs et les habitudes du pays.

La classe moyenne, succédant en richesses, en importance et en prétentions aux anciennes classes privilégiées, n'existe pas encore en Espagne. A peine commence-t-elle à se former dans les grandes villes, non point dans un état intermédiaire et tenant la balance entre les autres, mais guidant la masse dont elle fait toujours partie. L'Espagne en 1834, comme la France en 1789, ne se divisait qu'en deux parties : d'un côté, les classes à priviléges, à savoir, le clergé, qui ne vivait que de ceux qu'il s'était successivement arrogés, et la noblesse prête à faire bon marché des siens ; de l'autre, le peuple encore immobile, encore inaperçu, ayant partout à sa tête la bourgeoisie instruite et indépendante qu'il laissait agir en son nom.

Les intérêts ne sont pas moins que les classes antipathiques à tout accommodement. Si le clergé, emporté déjà aux premiers coups de l'orage populaire, s'obstinait encore à garder ses biens de main-morte, ses dîmes, ses exemptions des charges de l'état, la noblesse, au contraire, consentait volontiers à rentrer dans le droit commun pour affranchir ses biens-fonds

des entraves féodales qui la gênent, qui la ruinent, et partout le peuple, ainsi que la bourgeoisie, voulait la division des terres et l'égale répartition des charges publiques. D'ailleurs, l'Espagne, pays de production et de consommation intérieures, peu industriel, peu commerçant, ne connaît pas tous ces intérêts de richesse fictive, qui, chez des nations comme la France ou l'Angleterre, ont besoin de l'immobilité, s'effraient de toute agitation, et consacrent sans relâche leur influence au maintien de l'ordre existant. Pourquoi l'Espagne aurait-elle redouté une révolution? Les blés des Castilles, les vignes de la Manche, les oliviers de l'Andalousie, les troupeaux de l'Estramadure, n'en fourniront pas moins aux minces nécessités de ses habitans : c'est là leur dernier souci. A côté des besoins matériels, il n'est qu'un seul intérêt qui puisse peser de quelque poids dans les affaires publiques, et celui-là, précisément, tend aussi fort au changement et à l'instabilité que d'autres intérêts, dans d'autres pays, tendent à la conservation. En Espagne, par des raisons qu'il serait trop long de développer ici, les professions indépendantes sont rares et peu recherchées; au contraire, tout le monde veut des places. Au lieu d'attendre son existence et sa fortune des chances qu'offre le talent ou l'industrie, on préfère la vie commode que donnent des émolumens fixes. Le nombre des employés est immense, celui des solliciteurs égal, et l'on peut dire de l'Espagne, plus que d'aucun autre pays, qu'il y a deux nations, l'une payée, l'autre payante. Dans ce conflit de gens qui occupent les emplois, ou qui en ont été chassés, ou qui veulent y parvenir, dans cette guerre que se livrent les intérêts personnels sous le masque des opinions, il n'y a point de place pour l'indécision et la tiédeur. On ne parvient que par le dévouement vrai ou simulé à un parti; on ne se soutient qu'aux mêmes conditions, et bientôt, soit pour conserver un emploi, soit pour en déposséder autrui, on se trouve engagé dans les rangs extrêmes de l'opinion qu'on a choisie. Ceux qui connaissent un peu l'Espagne ne nieront point l'exactitude de cette situation spéciale.

Enfin, le système modérateur, imité du juste-milieu français, n'était pas plus conforme aux habitudes et aux souvenirs historiques d'un pays, où toute institution, lente à s'établir, jette d'indestructibles racines, où il faut chercher l'origine de

tout usage politique dans les municipalités romaines et les conciles des Goths. On conçoit, à la rigueur, qu'après les quinze années de la restauration, la France de 1830 ait de nouveau tenté l'essai d'une charte qu'on n'appelait plus octroyée, mais consentie, et que ses législateurs prétendaient avoir, en une séance, suffisamment améliorée. Mais la masse des Espagnols, qui n'ont pas étudié les théories anglaises, qui, d'ailleurs, n'ont encore eu de leurs princes ni octroi ni consentement, ne se rappellent et ne conçoivent que deux systèmes possibles de gouvernement : ou le despotisme pur, tel que l'ont fait les princes de la maison d'Autriche, tel que l'ont perfectionné ceux de la maison de Bourbon, et dont Ferdinand VII a joui seize années durant; ou le pouvoir populaire, exercé par une assemblée gouvernante, tel que l'ont possédé les anciennes cortès jusqu'à Charles-Quint, et les cortès modernes de 1812 et de 1820. Toutes ces susbtiles distinctions sur le jeu et la pondération des pouvoirs sociaux ne sont pas à leur portée; ce qu'ils ont vu et voient clairement, c'est qu'entre les deux principes contraires, il n'est point d'accord possible, et que l'un doit triompher de l'autre. Pas de milieu : l'Espagne doit avoir ou l'absolutisme avec don Carlos, ou l'antique liberté avec la constitution rajeunie. Son choix est à faire.

Jusqu'à présent j'ai raisonné en quelque sorte par abstraction, comme si l'Espagne n'avait qu'à choisir, dans le repos et la paix, le meilleur moyen de se constituer. Mais une guerre civile acharnée, impitoyable, atroce, la désole depuis bientôt trois ans. Il faut que cette guerre ait un terme. C'est la troisième face de la question.

Qu'on envisage cette lutte sanglante comme une guerre de succession, ce qui est faux, ou comme une guerre d'indépendance soutenue par les provinces soulevées pour la conservation de leurs franchises, ce qui est vrai; toujours est-il que le juste-milieu espagnol n'a pu ni la terminer, ni même en promettre la fin. Malgré le traité de quadruple alliance, malgré la coopération plus ou moins utile et sincère de ses trois alliés, il a vainement usé, devant les montagnes de la Navarre, ses trésors et ses armées, ses négociateurs et ses généraux. N'est-il pas juste d'espérer que l'élan imprimé par les juntes provinciales, par la proclamation instantanée de la constitution, ira

se communiquer à l'armée, doublera sa force numérique et sa force morale? N'est-il pas juste d'espérer que des rangs de cette armée sortira, comme des bataillons volontaires de la république française, quelque nouveau Hoche pour vaincre et pacifier cette nouvelle Vendée? Le général San-Miguel avait raison, lorsqu'en se soulevant, le premier des chefs établis, il disait aux Aragonais : « Jusqu'à ce jour nous étions sans drapeau; la constitution sera la bannière qui réunira tout le parti de la liberté. »

Mais peut-être n'est-il pas besoin de ces efforts et de cette victoire. Peut-être une transaction devient-elle possible aujourd'hui, et le plus beau triomphe de la révolution serait de finir la guerre de Navarre sans massacres, sans combat, sans effusion de sang. On sait maintenant les vraies causes et le vrai caractère de la révolte des provinces basques. On sait que ces provinces, unies, mais non incorporées à l'Espagne, simple annexe, mais non partie intégrante de la monarchie, reconnaissant dans le roi un suzerain, mais non un maître, ne lui devant aucun impôt d'hommes ou d'argent, administrant elles-mêmes leurs revenus, disposant de leurs milices, nommant leurs chefs et leurs magistrats, ayant leur langue propre, comme leurs constitutions particulières; on sait, dis-je, qu'elles ont pris les armes pour la conservation de ces franchises précieuses; qu'elles soutiennent, non une guerre d'opinion, mais une guerre d'intérêt; non une guerre civile, mais une guerre d'indépendance; que le prétendant n'est pour elles qu'un drapeau qui leur assure les secours des absolutistes des autres provinces, des souverains et des autocraties de l'Europe; qu'enfin, si elles veulent que l'Espagne soit esclave sous un roi absolu, c'est pour rester libres sous leurs constitutions républicaines. Ailleurs aussi (1), il y a plus de deux ans, j'ai développé cette opinion, qu'un fait confirme d'une manière irréfragable : c'est que les Navarrais et les Biscayens ont fait, comme on dit, leurs affaires, mais non celles du prétendant; qu'ils soutiennent une guerre de défense, non d'attaque, et que, même après leurs plus grands succès et malgré les exhortations des protecteurs qu'ils ont à l'étranger, leur chef s'appelât-il Villareal ou Zumalacarregui, jamais ils n'ont permis à

(1) Voir l'ouvrage précédemment cité, p. 97 et suiv.

don Carlos, je ne dirai pas de marcher sur Madrid, mais seulement de s'approcher de l'Ebre. Aujourd'hui, ces provinces sont fatiguées d'une lutte sans relâche, épuisées par une guerre de dévastation, qui se fait sur leur territoire. Elles désirent une trêve, un arrangement, plus encore peut-être que l'Espagne assaillante. Elles cherchent, comme l'avouait naguère le généralissime Villareal dans une entrevue, un moyen de rendre les armes sans bassesse (*un medio de entregar las armas sin vileza*). Ce moyen, la constitution peut l'offrir. Déjà la Navarre et les provinces basques lui ont été soumises de 1820 à 1823; elles y trouveraient peut-être de suffisantes compensations à la perte de leurs franchisses, surtout si leurs représentans assistaient au travail de révision. D'ailleurs, rien n'empêche le gouvernement constitutionnel, en considérant la véritable situation de ces provinces et leur indépendance immémoriale de l'Espagne, de faire à son tour des concessions, et de leur laisser les *fueros* les moins incompatibles avec l'état général du pays. Une déclaration faite en ce sens, à la fin de 1833, aurait étouffé, dès sa naissance, l'insurrection des provinces basques; aujourd'hui, une transactiou peut la terminer honorablement, et, plus qu'une victoire à force ouverte, elle prouverait aux yeux du monde, la puissance de la révolution qui vient de s'accomplir.

Après l'historique des faits qui devait précéder toute dissertation, j'espère, si je ne m'abuse, avoir fait comprendre trois choses: 1° que la nation espagnole devant se donner, par voie de révision, un code politique, il vaut mieux que les cortès prochaines révisent la constitution de 1812 que le statut royal, l'une étant d'origine espagnole, l'autre d'importation étrangère; 2° que le système intermédiaire et modérateur ne convenant point à la nature du pays et aux nécessités de sa situation, il est heureux, quoi qu'il arrive, que l'Espagne en soit sortie pour se placer franchement dans le régime de la liberté contre celui de l'absolutisme; 3° que le gouvernement constitutionnel aura plus de moyens que l'autre pour soumettre les provinces révoltées, soit par la guerre, soit par la paix.

Maintenant, que le ministère doctrinaire prenne un parti.

LOUIS VIARDOT.

(*Extrait de la Revue des Deux-Mondes.*)

17.

LES

FEMMES DE LIMA.

Il n'est point de lieu sur la terre où les femmes soient plus libres, plus fortes qu'à Lima. Il semble que les Liméniennes absorbent à elles seules la faible portion d'énergie vitale que ce climat chaud et énervant départit à ses habitans. A Lima, les femmes sont généralement plus grandes et plus heureusement organisées que les hommes : à onze ou douze ans, elles sont tout-à-fait formées ; presque toutes se marient vers cet âge, et sont très fécondes, ayant communément de six à sept enfans ; elles ont de belles grossesses, accouchent facilement, et sont promptement rétablies. Presque toutes élèvent leurs enfans, mais toujours avec l'aide d'une nourrice, qui donne, comme la mère, la nourriture à l'enfant. C'est un usage qui leur vient d'Espagne, où, dans les familles aisées, les enfans ont toujours deux nourrices. Les Liméniennes ne sont pas belles généralement, mais elles sont fort gracieuses. Elles n'ont point la peau basanée, comme on le croit en Europe ; la plupart sont, au contraire, très blanches ; les autres, selon leurs diverses origines, sont brunes, mais d'une peau unie et veloutée, d'une teinte chaude et pleine de vie. Les Liméniennes ont toutes de belles couleurs, les lèvres d'un rouge vif, de beaux cheveux noirs et bouclés naturellement, des yeux noirs d'une expression

indéfinissable d'esprit, de fierté et de langueur : c'est dans cette expression qu'est tout le charme de leur personne. Elles parlent avec beaucoup de facilité, et leurs gestes ne sont pas moins expressifs que les paroles qu'ils accompagnent. Leur costume est *unique;* Lima est la seule ville du monde où il est jamais paru. Vainement a-t-on cherché, jusque dans les chroniques les plus anciennes, d'où il pouvait tirer son origine ; on n'a pu encore le découvrir ; il ne ressemble en rien aux différens costumes espagnols, et ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne l'a pas apporté d'Espagne ; il a été trouvé sur les lieux, lors de la découverte du Pérou, quoiqu'il soit en même temps notoire qu'il n'a jamais existé dans aucune autre ville d'Amérique. Ce costume, appelé *saya*, ce compose d'une jupe et d'une espèce de sac qui enveloppe les épaules, les bras et la tête, et qu'on nomme *menton.* Nos élégantes Parisiennes se récrieront sans doute sur la simplicité de ce costume ; elles sont bien loin de se douter du parti qu'en tire la coquetterie. Cette jupe, qui se fait en différentes étoffes, selon la hiérarchie des rangs et la diversité des fortunes, est d'un travail tellement extraordinaire, qu'elle a droit à figurer dans les collections, comme objet de curiosité. Il n'y a qu'à Lima qu'on peut faire confectionner ce genre de costume, et les Liméniennes prétendent qu'il faut être *né à Lima* pour pouvoir être ouvrier en *saya ;* qu'un Chilien, un Aréquipénien, un Cuzquénien, ne pourraient jamais parvenir à *plisser la saya.* Cette assertion, dont je ne me suis pas inquiétée, prouve combien ce costume est en dehors de tous les costumes connus. Je vais donc tâcher, par quelques détails, d'en donner une idée. Pour faire une *saya* ordinaire, il faut de douze à quatorze aunes de satin (1) ; elle est doublée en florence ou en petite étoffe de coton très légère. L'ouvrier, en échange de vos quatorze aunes de satin, vous rapporte une petite jupe qui a trois quarts de haut, et qui, prenant la taille à deux doigts au-dessus des hanches, descend jusqu'aux chevilles du pied ; elle a tout juste par le bas la largeur nécessaire

(1) Ce satin est importé d'Europe ; ce vêtement se faisait, avant la découverte du Pérou, avec une étoffe de laine fabriquée dans le pays. On ne se sert plus de cette étoffe que pour les femmes pauvres et les malades.

pour qu'on puisse mettre un pied devant l'autre, et marcher à très petits pas. On se trouve ainsi serrée dans cette jupe comme dans une gaîne; elle est plissée entièrement de bas en haut, à très petits plis, et avec une telle régularité, qu'il serait impossible de découvrir les coutures. Ces plis sont si solidement faits, ils donnent à ce sac une telle élasticité, que j'ai vu des *sayas* qui duraient depuis quinze ans, et qui conservaient encore assez d'élasticité pour dessiner toutes les formes et se prêter à tous les mouvemens. Le *menton* est aussi artistement plissé, mais fait en étoffe très légère; il ne saurait durer autant que la jupe, ni le plissage résister aux mouvemens continuels de celle qui le porte, non plus qu'à l'humidité de son haleine. Les femmes de la bonne société portent leur *saya* en satin noir, les élégantes en ont aussi en couleurs de fantaisie, telles que violet, marron, vert, gros-bleu, rayé, mais jamais en couleurs claires, par la raison que les *filles publiques* les ont adoptées de préférence. Le *menton* est toujours noir; enveloppant le buste en entier, il ne laisse apercevoir qu'un œil. Les Liméniennes portent toujours un petit corsage, dont on ne voit que les manches; ces manches, courtes ou longues, sont en riches étoffes : en velours, en satin de couleur, ou en tulle; mais la plupart des femmes vont bras nus en toutes saisons. La chaussure des Liméniennes est fort élégante : ce sont de jolis souliers recouverts en satin de toutes couleurs, ornés de broderies; ce sont des bas de soie à jours en diverses couleurs, dont les coins sont brodés avec la plus grande richesse. Partout la chaussure des femmes espagnoles est d'une élégance remarquable, mais il y a tant de coquetterie dans celle des Liméniennes, qu'elles semblent exceller dans cette partie de leur ajustement. Les femmes de Lima portent leurs cheveux séparés de chaque côté de la tête, tombant en deux tresses parfaitement faites, et terminées par un gros nœud de rubans. Cette mode, cependant, n'est pas exclusive; il y a des femmes qui portent leurs cheveux bouclés à la *Ninon*, descendant en longues boucles sur le sein, que selon l'usage du pays, elles laissent presque toujours nu. Depuis quelques années, la mode de porter de grands châles de crêpe de Chine, richement brodés en couleur, s'est introduite. L'adoption de ce châle a rendu le costume plus décent, en voilant dans son ampleur les formes

un peu trop fortement dessinées. Une des recherches de leur luxe est encore d'avoir un très beau mouchoir de batiste brodé, garni de dentelles. Ainsi vêtue, la Liménienne est charmante. Rien de gracieux comme ses mouvemens d'épaule, lorsqu'elle attire le *menton* pour se cacher entièrement la figure, qui, par instans, se montre à la dérobée.

Une Liménienne en *saya*, ou vêtue d'une jolie robe venant de Paris, ce n'est plus la même femme; on cherche vainement, sous le costume parisien, la femme séduisante qu'on a rencontrée le matin dans l'église de Sainte-Marie. Aussi, à Lima, tous les étrangers vont-ils à l'église pour admirer sous le costume national ces femmes d'une nature à part. Tout en elles est, en effet, plein de séduction : la démarche, les poses, lorsqu'elles se mettent à genoux pour prier, penchant la tête avec malice, et laissant voir leurs jolis bras couverts de bracelets, leurs petites mains dont les doigts resplendissans de bagues courent sur un gros rosaire avec une agilité voluptueuse, tandis que leurs regards furtifs portent l'ivresse dans tous les cœurs.

Un grand nombre d'étrangers m'ont raconté l'effet magique qu'avait produit sur l'imagination de plusieurs d'entre eux la vue des Liméniennes. Leur ambition aventureuse leur avait fait affronter mille périls dans l'espoir que la fortune les attendait sur ces lointains rivages; les Liméniennes leur en paraissaient être les *prêtresses;* ils croyaient que pour les dédommager des souffrances d'une traversée pénible, et récompenser leur courage, Dieu les avait fait aborder dans un pays enchanté. Ces écarts d'imagination ne paraissent pas invraisemblables quand on est témoin des folies, des extravagances que ces belles Liméniennes font faire aux étrangers. Le désir ardent de connaître les traits qu'elles cachent avec tant de soin, les fait suivre avec une avide curiosité; mais il faut avoir une grande habitude des *sayas* pour suivre une Liménienne sous ce costume, qui leur donne à toutes une grande ressemblance; il faut un travail d'attention bien soutenue pour ne pas perdre les traces de celle qui vous a fasciné d'un regard : elle se glise dans la foule, et bientôt dans sa course sinueuse, comme le serpent à travers le gazon, se dérobe à votre poursuite. S'il suffisait de la beauté des formes, du charme magnétique du regard, pour assurer l'empire que la femme est appelée à exercer, je puis affirmer

que les femmes de Lima l'emporteraient aisément sur les plus séduisantes Européennes, grace à leur costume national. Mais si la beauté impressionne les sens, elle ne saurait obtenir d'empire durable et puissant qu'autant qu'elle les subjugue. Ces Liméniennes enchanteresses, après avoir électrisé l'imagination des jeunes étrangers qui abondent au Pérou, venant à se montrer telles qu'elles sont, sans nulle sensibilité dans le cœur, sans noblesse dans l'ame, incapables de ressentir un amour pur et vrai, ne paraissant aimer que l'argent, détruisent elles-mêmes d'un seul mot le brillant prestige de fascination que que leur beauté avait produit. Cependant les femmes de Lima gouvernent les hommes parce qu'elles leur sont bien supérieures en intelligence et en force morale. La phase de civilisation dans laquelle se trouve ce peuple est encore bien éloignée de celle où nous sommes arrivés en Europe. Il n'existe au Pérou aucune institution pour l'éducation de l'un ou de l'autre sexe; l'intelligence ne s'y développe que par les forces natives. Ainsi la prééminence des femmes de Lima sur l'autre sexe, quelque inférieures, sous le rapport moral, qu'elles soient aux Européennes, doit être attribuée à la supériorité d'intelligence que Dieu leur a départie.

On doit néanmoins faire observer combien leur costume national leur est favorable et seconde leur intelligence pour leur faire acquérir cette grande liberté, cette force morale et cette influence dominatrice dont elles jouissent. Si jamais elles abandonnaient ce costume, sans prendre des mœurs nouvelles, et qu'elles ne remplaçassent pas leur déguisement actuel par l'acquisition des vertus nobles et solides, dont jusqu'alors elles n'auraient pu sentir le besoin, on peut dire, sans hésiter, qu'elles paraîtraient aux hommes civilisés les dernières des créatures : elles ne pourraient plus se livrer à cette activité incessante que leur déguisement favorise; elles passeraient d'une supériorité brillante à une affreuse nullité, sans aucun moyen de suppléer au manque d'estime qu'on professe généralement pour les êtres qui ne sont accessibles qu'aux jouissances des sens. En preuve de ce que j'avance, je vais tracer une légère esquisse des usages de la société de Lima, et l'on jugera, d'après cet exposé, de la justesse de mon observation.

La *saya*, ainsi que je l'ai dit, est le costume national; toutes

les femmes le portent, à quelque rang qu'elles appartiennent; il est respecté et fait partie des mœurs du pays, comme en Orient le voile de la musulmane. Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année, les Liméniennes sortent ainsi déguisées; et quiconque oserait enlever à une femme en *saya* le *menton* qui lui cache entièrement le visage, à l'exception d'un œil, serait l'objet d'une indignation générale et sévèrement puni. Il est établi que toute femme peut sortir *seule;* la plupart se font suivre par une négresse, mais ce n'est pas d'obligation. La saya change tellement la personne, et jusqu'à la voix, dont les inflexions sont altérées, qu'à moins que cette personne n'ait quelque chose de remarquable, comme une taille très élevée ou très petite, qu'elle ne soit boiteuse ou bossue, il est impossible de la reconnaître. Je crois qu'il faut peu d'efforts d'imagination pour comprendre toutes les conséquences qui peuvent résulter d'un état de déguisement continuel que le temps et les usages ont consacré, et que les lois sanctionnent, ou du moins respectent. Une Liménienne déjeune le matin avec son mari en petit peignoir à la française, ses cheveux retroussés absolument comme nos dames de Paris; veut-elle sortir, elle passe sa *saya* sans corset (la ceinture de dessus serrant la taille suffisamment), laisse tomber ses cheveux, se *tape* (1), c'est-à-dire se cache la figure avec le *menton,* et sort pour aller où elle veut. Elle rencontre son mari dans la rue, qui ne la reconnaît pas (2); elle l'agace de l'œil, lui parle, se fait offrir des glaces, des fruits, des gâteaux, lui donne un rendez-vous, le quitte, et entame aussitôt une autre conversation avec un officier qui passe et lui plaît. Elle peut pousser, aussi loin qu'elle le désire, cette nouvelle aventure, sans jamais quitter son *menton;* elle va voir ses amis, fait un tour de promenade, et rentre chez elle pour dîner. Son mari ne lui demande pas où elle est allée, car il sait parfaitement que, si elle a intérêt à lui cacher la vérité, elle lui répondra un mensonge; et comme il n'a aucun moyen de l'en empêcher, il prend le parti le plus sage, celui de ne point s'en inquiéter. Ainsi ces dames vont seules au spectacle, aux

(1) *Tapada* veut dire cacher la figure avec le *menton.*
(2) Plusieurs maris m'ont assuré ne point reconnaître leurs femmes lorsqu'ils les rencontraient.

courses de taureaux, aux assemblées publiques, aux bals, aux promenades, aux églises, en visites, et sont bien vues partout. Si elles rencontrent quelques personnes avec lesquelles elles désirent causer, elles leur parlent, les quittent, et restent libres et indépendantes au milieu de la foule, bien plus que ne le sont les hommes le visage découvert. Ce costume a l'immense avantage d'être à la fois économique, très propre, commode, tout de suite prêt, sans jamais nécessiter le moindre soin.

Il est de plus un usage dont je ne dois pas omettre de parler. Lorsque les Liméniennes veulent rendre leur déguisement encore plus impénétrable, elles mettent une vieille *saya* déplissée, déchirée, tombant en lambeaux, un vieux *menton* et un vieux corsage; seulement les femmes qui désirent se faire reconnaître pour être de la bonne société, se chaussent parfaitement bien, et prennent un de leurs plus beaux mouchoirs de poche; ce déguisement, qui est *reçu*, se nomme *disfrasada*. Une *disfrada* est considérée comme *fort respectable;* aussi ne lui adresse-t-on jamais la parole : on ne l'approche que très timidement; il serait inconvenant et même déloyal de la suivre. On suppose avec raison que, puisqu'elle s'est *déguisée*, c'est qu'elle a des motifs *importans* pour le faire, et que par conséquent on ne doit pas s'arroger le droit d'examiner ses démarches.

D'après ce que je viens d'écrire sur le costume et les usages des Liméniennes, on concevra facilement qu'elles doivent avoir un tout autre ordre d'idées que celui des Européennes, qui, dès leur enfance, sont esclaves des lois, des mœurs, des coutumes, des préjugés, des modes, de tout enfin; tandis que sous la *saya* la Liménienne est libre, jouit de son indépendance, et se repose avec confiance sur cette force véritable que tout être sent en lui, lorsqu'il peut agir selon les besoins de son organisation. La femme de Lima, dans toutes les positions de la vie, est toujours *elle;* jamais elle ne subit aucune contrainte; jeune fille, elle échappe à la domination de ses parens, par la liberté que lui donne son costume; quand elle se marie, elle ne prend pas le nom de son mari, elle garde le sien, et reste toujours maîtresse chez elle; lorsque le ménage l'ennuie par trop, elle met sa *saya*, et sort, comme font les hommes en prenant leurs chapeaux, agissant en tout avec la même indépendance

d'action. Dans les relations intimes qu'elles peuvent avoir, soit légères, soit sérieuses, les Liméniennes gardent toujours de la dignité, quoique leur conduite, à cet égard, soit certes bien différente de la nôtre. Ainsi que toutes les femmes, elles mesurent la force de l'amour qu'elles inspirent à l'étendue des sacrifices qu'on leur fait. Mais comme depuis sa découverte, leur pays n'a attiré les Européens à une aussi grande distance de chez eux que pour l'or qu'il recèle ; que l'*or seul*, à l'exclusion des talens ou de la vertu, y a toujours été l'objet unique de la considération et le mobile de toutes les actions ; que seul il a mené à tout, les talens et la vertu à rien, les Liméniennes, conséquentes dans leur façon d'agir à l'ordre d'idées qui découle de cet état de choses, ne voient de preuves d'amour que dans les masses d'or qui leur sont offertes ; c'est à la valeur de l'offrande qu'elles jugent de la sincérité de l'amant, et leur vanité est plus ou moins satisfaite selon les sommes plus ou moins grandes ou le prix des objets qu'elles reçoivent. Lorsqu'on veut donner une idée du violent amour que M. tel avait pour Mme telle, on n'use jamais que de cette phraséologie : « Il lui donnait de l'or à plein sac ; il lui achetait, à prix énormes, tout ce qu'il trouvait de plus précieux ; il s'est ruiné entièrement pour elle. » C'est comme si nous disions : « Il s'est *tué pour elle !* » Aussi la femme riche prend-elle toujours l'argent de son amant, quitte *à le donner à ses négresses*, si elle ne peut le dépenser ; pour elle, *c'est une preuve d'amour*, la *seule* qui puisse la *convaincre qu'elle est aimée*. La vanité des voyageurs leur a fait déguiser la vérité, et lorsqu'ils nous ont parlé des femmes de Lima et des bonnes fortunes qu'ils ont eues avec elles, ils ne se sont pas vantés qu'elles leur avaient coûté leur petit trésor, et jusqu'au souvenir donné par une tendre amie à l'heure du départ. Ces mœurs sont bien étranges, mais elles sont vraies. J'ai vu plusieurs dames de la bonne société porter des bagues, des chaînes et des montres que des hommes leur avaient données.

Les dames de Lima s'occupent peu de leur ménage ; mais comme elles sont très actives, le peu de temps qu'elles y consacrent suffit pour le tenir en ordre. Elles ont un penchant décidé pour la politique et l'intrigue ; ce sont elles qui s'occupent de placer leur mari, leurs fils, et tous les hommes qui les

intéressent. Pour parvenir à leur but, il n'y a pas d'obstacles ou de dégoûts qu'elles ne sachent surmonter. Les hommes ne se mêlent pas de ces sortes d'affaires, et ils font bien ; ils ne s'en tireraient pas avec la même habileté. Elles aiment beaucoup le plaisir et les fêtes, recherchent les réunions, y jouent gros jeu, fument le cigarre, et montent à cheval, non à l'anglaise, mais avec un large pantalon, comme les hommes. Elles ont une passion pour les bains de mer, et nagent très bien. En fait de talens d'agrément, elles pincent de la guitare, chantent assez mal (il en est cependant quelques-unes qui sont bonnes musiciennes), et dansent avec un charme inexprimable les danses du pays.

Les Liméniennes n'ont en général aucune instruction, ne lisent point, et restent étrangères à tout ce qui se passe dans le monde. Elles ont beaucoup d'esprit naturel, une compréhension facile, de la mémoire, et une intelligence surprenante. Leur religion consiste à observer scrupuleusement, non le rite catholique, mais les pratiques usitées dans leur pays, pratiques qui, en mille circonstances, sont d'un ridicule qui scandalise les Européens.

J'ai dépeint les femmes de Lima telles qu'elles sont, et non d'après le dire de certains voyageurs. Il m'en a coûté sans doute, car la manière aimable et hospitalière avec laquelle elles m'ont accueillie, m'a pénétrée pour elles des plus vifs sentimens de reconnaissance ; mais mon rôle de voyageuse *consciencieuse* me faisait un devoir de dire toute la vérité.

Mme FLORA TRISTAN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

SECOND ARTICLE.

La commune est donc l'association spéciale à laquelle ont abouti, universellement, chez tous les peuples sans exception, les races affranchies. C'est en elle que l'esclave s'est trouvé racheté de ce qu'on peut nommer sa damnation spéciale ; c'est en elle qu'il est devenu complétement homme ; c'est par elle qu'il a pris rang parmi ces autres hommes qui n'ont jamais été déchus, que la poésie appelle divins, et que l'histoire appelle nobles. Il n'y a ainsi, dans le fait de la commune, comme nous l'avons dit, rien de contingent ni de local ; elle ne tient à aucun hasard de siècle ni de royaume ; elle n'affectionne avec prédilection ni l'Orient, ni l'Occident, ni la Judée, ni la Grèce, ni l'Italie, ni la Gaule ; elle est une phase de la vie et du développement des races esclaves ; or, d'un côté, comme il n'y a pas une seule nation chez laquelle l'esclavage ne se soit trouvé établi, elle est un fait universel ; de l'autre, comme il n'y a pas une nation chez laquelle l'esclavage n'ait disparu ou ne doive disparaître, elle est un fait nécessaire. Universelle et nécessaire, elle se trouve liée de cette façon aux destinées mêmes des sociétés, dont elle est un élément, une forme, une loi inévitable ; c'est-à-dire qu'elle est humaine.

Bien évidemment ce n'est pas le mot, le nom même de la commune, dont nous disons qu'il est universel et nécessaire, mais bien le fait que ce mot, que ce nom désigne. En d'autres termes, nous prétendons établir que cette association qui s'est produite en France, par exemple, au XII[e] siècle, et que nous appelons commune, est absolument de la même nature que l'association des races affranchies de toute l'antiquité ; et, réciproquement, que l'association des races affranchies de toute l'antiquité a eu absolument la même forme que la commune. De cette manière, la commune du moyen-âge serait, à la dénomination près, ce fait humain dont nous avons entrepris l'histoire ; ce fait qui, tout entier, se trouve dans la Bible, dans l'Odyssée, dans le code papyrien et dans les chartes ; on pourrait le suivre et l'étudier avec le même fruit dans toutes ses manifestations successives, et s'appuyer avec autant de raison, pour le reconstruire, sur un texte de Moïse que sur un texte de Dumoulin.

Peut-être est-ce le moment de dire à nos lecteurs que nous allons nous écarter d'une manière notable, dans le sujet que nous traitons, du sentiment de quelques hommes d'une grande valeur historique, et au talent desquels nous avons toujours été l'un des premiers à rendre toute justice. Aussi est-ce en raison même de l'estime et du respect que nous avons professés en toute occasion pour leurs lumières, que nous sentons le besoin de nous justifier en quelque sorte d'oser penser autrement qu'eux. Mais la liberté de la science est quelque chose de si inviolable, et ils ont eu à la réclamer eux-mêmes si hautement, si justement, de leurs devanciers, qu'ils trouveront tout simple et tout légitime que nous la revendiquions après eux. Néanmoins, et quoique nous trouvions leurs travaux sur la matière qui nous occupe ou incomplets ou erronés, nous y reconnaissons trop de patience, trop de mérite, trop de vraie sagacité pour qu'il nous soit possible de passer outre à l'exposition de nos idées, sans donner aux leurs cette marque de déférence, de les mentionner et de les examiner.

Il y a donc principalement trois hommes qui ont traité, avec plus ou moins de profondeur, la matière des communes ; M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Nous demandons bien pardon au public de ce qu'il pourra trouver d'é-

trange dans ce que nous allons dire, mais nous ne pouvons pas regarder M. de Sismondi comme un historien de quelque valeur. L'opinion de M. Raynouard est que les communes n'ont point, à vrai dire, d'existence propre, et qu'elles ne sont que le prolongement et le complément du système municipal des Romains appliqué à la Gaule. Partout où se forme une commune, M. Raynouard cherche à montrer qu'il y avait eu auparavant un municipe. Pour ce qui est des municipes eux-mêmes, il voit en eux des villes conquises, politiquement ou militairement, et admises à jouir du droit romain. Ces notions sont tirées d'un chapitre des Nuits attiques d'Aulu-Gelle; nous montrerons plus bas qu'il n'a pas été parfaitement entendu. Du reste, M. Raynouard ne trouve en définitive, dans les municipes, qu'un certain cadre administratif inventé par les Romains, appliqué par eux à toute l'Europe, particulièrement à la Gaule, dont les communes sont la continuation, et qui n'aurait jamais existé si Rome ne l'avait pas créé. M. Thierry trouve que les communes sont un fait *suî generis*, spontané, propre à la France, même au centre et au nord de la France. Il pense que ce fait est proprement la première forme qu'ait revêtue dans l'histoire moderne le principe démocratique et révolutionnaire, et il donne l'insurrection pour point de départ à toute commune. A tel point, que de la conjuration qui avait lieu pour l'établir serait sortie la dénomination de *jurés*, donné aux magistrats des communes, tandis que les magistrats des villes municipales se nommaient consuls. On voit déjà que les théories de M. Raynouard et de M. Augustin Thierry sont à peu près la négation l'une de l'autre; et l'on verra en son lieu que toutes deux sont repoussées par les faits. M. Guizot admet à la fois, et selon de certaines proportions, dans l'organisation des villes du moyen-âge, la municipalité romaine et la commune, dont il comprend du reste le mécanisme de la même manière que M. Raynouard et M. Thierry; de plus il pénètre jusqu'au principe même de la commune, dont M. Raynouard n'a point parlé, et dont M. Thierry a dit seulement, d'une manière vague, que c'était l'élément démocratique et révolutionnaire; et il pense que le principe, c'étaient les esclaves des seigneurs et des couvens amenés en massse à l'état libre par de nombreuses et de successives émancipations. D'ailleurs, et c'est là peut-être tout ce qui manque à sa théorie,

mais ce manquement est énorme, M. Guizot ne dit point et ne laisse pas même soupçonner qu'il pût dire que la commune est autre chose qu'un accident propre à l'histoire moderne; il ne lui vient pas en idée de la comparer au système municipal, et il ne paraît pas avoir jamais eu la pensée de soupçonner qu'elle eût existé quelque part avant le XIIe siècle.

Nous espérons que nous viendrons à bout de montrer clairement, dans le courant de ce travail, ce qu'il y a d'erroné dans les deux premières de ces théories, et ce qu'il y a d'incomplet dans la troisième. Nous pensons bien qu'on ne nous supposera pas inspiré par le désir de trouver des erreurs dans les œuvres d'autrui; nous avons un but beaucoup moins personnel et beaucoup plus digne. Ce n'est pas notre faute si la science humaine est un champ partout ensemencé, et où il n'est guère possible de planter une idée sans en arracher une autre. Nous subissons cette nécessité. Peut-être arracherons-nous un pied de froment pour planter un pied de chardon; c'est ce dont le lecteur jugera. Nous ne tenons sérieusement qu'à une chose, c'est à montrer notre intention dans tout son désintéressement et dans toute sa pureté. Du reste nous ne combattrons les théories que nous venons d'exposer qu'au fur et à mesure que nous compléterons la nôtre. La meilleure et la plus sincère façon de critiquer une idée, c'est de la remplacer.

Nous sommes arrivé dans notre sujet à dire que la commune, chez tous les peuples, c'est l'association politique et administrative des esclaves. Nous avons toutefois beaucoup plus préparé, et en quelque sorte annoncé ce fait que nous ne l'avons prouvé. Les choses que nous avons déduites le montrent comme possible et même comme probable; il nous reste à déduire celles qui le rendront certain.

Nous demandons qu'on veuille bien admettre sur parole, en attendant les preuves, qui viendront à leur moment et l'une après l'autre, qu'il y a dans l'histoire deux sortes de communes, celle que nous nommerons commune spontanée et celle que nous nommerons commune artificielle. Nous avons besoin de faire séparément l'exposé de l'origine et de la valeur de ces deux sortes d'associations, d'abord pour montrer qu'elles rentrent l'une et l'autre dans le grand principe que nous avons émis, ensuite pour faire voir qu'elles embrassent et comprennent ce

que M. Raynouard appelle municipes et ce que M. Thierry appelle communes insurrectionnelles, c'est-à-dire, en définitive, pour faire toucher du doigt combien notre théorie explique rigoureusement et complétement deux ordres de faits en apparence si éloignés l'un de l'autre, qu'il n'a semblé possible à deux historiens distingués d'en pouvoir rendre nettement compte qu'à l'aide de deux systèmes qui se combattent et qui se nient.

Ce que nous appelons commune spontanée est la commune primitive, la commune naturelle, la commune type; celle qui s'est formée d'elle-même, sans modèle, sans plan, sans autre intention que d'exister. C'est à celle-là que sont arrivés, en tout pays, les esclaves; c'est celle-là qui se rencontre au début de tous les peuples, qui est la plus ancienne et la plus iniverselle. Avant de dire à quels signes nous la reconnaissons dans les poètes et dans les historiens de l'antiquité, nous allons la prendre en flagrant délit de formation au moyen-âge, et dans des circonstances si complétement analogues à celles qui se remarquent, par exemple, dans la Bible et dans Homère, qu'en argumentant du siècle de Louis-le-Gros au siècle de Josué, de Thésée ou de Ménélas, nous ne sortirons pas de cette rigueur des lois de la dialectique, qui exige qu'on procède toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins.

Rien n'est plus fréquent, dans l'nistoire du moyen-âge, que la formation de communes avec des hommes récemment sortis d'esclavage. Nous y avons donc des exemples à choisir. La révolte des bourgeois de Bruges et l'assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandre, en 1127, est un des événemens de nature et d'intention démocratique qui retentirent le plus dans le XIIe siècle. Or, le prévôt du chapitre de Bruges, le premier de ces bourgoies et le plus riche, l'auteur et l'instigateur de la sédition, Bertulphe, était réclamé par le comte comme esclave, jouissant, il est vrai, d'une espèce de liberté, mais seulement par faveur et par condescendance. Il est certain, d'un côté, par l'enquête que fit faire le comte, que Bertulphe ne put fournir aucun acte d'affranchissement; et il est si vrai, d'un autre côté qu'il était ainsi esclave, quoiqu'il fût devenu prévôt, c'est-à-dire grand-juge, dans toute l'étendue de la juridiction du chapitre, et non pas serf seulement, comme l'ont mis les traducteursde la chroni-

que de Galbert, qu'un chevalier ayant épousé une de ses nièces, il fut lui-même déclaré esclave au bout d'un an et un jour, suivant la coutume du comté. La grande révolte des habitans de Véselay contre l'abbé et le chapitre de Sainte-Marie-Madeleine de Véselay, en 1152, offre également le spectacle d'une association tumultueuse de serfs et d'esclaves qui veulent obtenir l'association légale de la commune; et dans la municipalité insurrectionnelle et provisoire qui fut formée, le prévôt Simon fut réclamé comme serf de corps par le chapitre. La charte communale donnée par Philippe-Auguste aux habitans de Saint-Jean-d'Angely, et 1204, leur accorde le droit de marier leur enfans et de tester, ce qui prouve nettement qu'ils ne jouissaient pas encore des droits civils et qu'ils sortaient d'esclavage. Un chapitre de la charte accordée par l'évêque Geoffroy à la ville d'Amiens défend, sous peine d'amende, d'appeler les bourgeois *serfs*, d'où il suit qu'en effet ils cessaient tout nouvellement de l'être. Roger de Rosoy étant devenu évêque de Laon, en 1175, il écrivit à Louis VII, pour le prier d'avoir pitié de son église, en abolissant la commune de Laon, qu'il appelle une *commune de serfs*. Voici un dernier exemple de ce que nous avons dit touchant la formation des communes par des esclaves, et nous nous bornerons à celui-là, parmi beaucoup d'autres, parce qu'il généralise notre principe et le confirme dans ce qu'il a de théorique. C'est un passage de Guibert, abbé de Nogent, rapporté même et traduit par M. Thierry dans sa quatorzième lettre sur l'histoire de France, mais traduit avec une omission essentielle que nous allons réparer : « Commune, mot nouveau et exécrable, signifie que *tous ceux qui sont soumis à la capitation* ne paient plus qu'une fois l'an, *à leurs maîtres, la redevance habituelle du servage.....*, et pour les autres tailles arbitraires qu'on a coutume d'infliger aux serfs, ils en sont tout-à-fait exempts. » Nous aurons à nous expliquer longuement plus bas sur les communes qui se sont fondées, ou en totalité, ou en partie, avec des hommes libres; mais nous avons suffisamment fait entrevoir qu'il y en a un fort grand nombre de celles que nous avons appelées spontanées, c'est-à-dire qui servent de cadre à l'association des esclaves.

Nous ne pouvons pas passer sous silence un fait immense qui se remarque dans l'affranchissement général des races escla-

ves, surtout dans leur affranchissement en France, au moyen-âge, et que les historiens divers de la liberté populaire ont néanmoins complétement oublié. C'est une des sources les plus abondantes des classes bourgeoises; mais comme il n'a ni la forme du municipe, ni la forme de la commune, ceux qui ont traité de la municipalité et des communes l'ont franchi complétement sans l'apercevoir. Nous voulons parler de ces serfs innombrables, qui étaient primitivement esclaves, soit des seigneurs, soit des monastères, soit des chapitres, mais qui, malgré leur nombre, s'étant trouvés divisés par petits groupes ou disséminés par bandes dans les campagnes, n'ont jamais été érigés expressément en commune. Presque toute la population agricole et une multitude considérable de bourgs et villages, dont les habitans, primitivement esclaves, puis serfs, puis affranchis, ont été versés en définitive dans la masse commune du tiers-état, n'ont ainsi jamais passé par la forme de l'association communale. Il ne faudrait pas penser que ces populations, pour n'avoir pas eu des communes, aient été privées de tous priviléges, et maintenues dans de plus dures conditions que les bourgeois municipaux; tout se réunit au contraire pour établir que les seigneurs laïques ou ecclésiastiques desquels elles relevaient, et dont elles étaient les justiciables, ne leur laissaient la plupart du temps aucun regret à l'égard des institutions communales dont elles étaient privées. Le grand catalogue des chartes imprimées de Bréquigny est rempli de diplômes qui établissent ou confirment les franchises de ces sortes de populations, et même nous n'en citerons spécialement aucun, en quelque façon par l'embarras du choix, et par la crainte de nous voir entraîné à des développemens hors de proportion avec notre sujet. Nous nous bornerons à énoncer les deux motifs qui nous ont poussé à mentionner ce grand fait de l'histoire des bourgeoisies, que personne encore n'a étudié, pas même expressément signalé; d'abord, c'est pour faire remarquer que les communes et les corporations ne comprennent pas, il s'en faut, toutes les origines du tiers-état; ensuite c'est pour avoir une transition logique et naturelle qui nous conduise à l'histoire de la commune spontanée, c'est-à-dire de la commune à esclaves, parmi les peuples anciens.

En remontant l'ordre des temps, et en prenant les peuples italiens, avant d'arriver aux peuples grecs et juifs, on trouve que l'affranchissement des communes romaines, ou l'établissement des municipalités italiennes, se rapporte à des temps très reculés, par exemple à peu près aux deux premiers siècles de la république. Nous prions de remarquer que nous dirons toujours désormais indifféremment communes, municipalités ou municipes, absolument comme si ces trois noms correspondaient à la même chose; nous réservant d'expliquer plus bas les différences, qui seront peut-être importantes, mais qui peuvent être provisoirement passées sous silence, sans qu'il résulte de leur omission aucune difficulté notable pour l'intelligence de notre sujet. L'établissement des municipalités romaines est donc, disons-nous, fort ancien; nous parlons de leur établissement général et de leur diffusion par toute l'Italie; car la première commune latine est placée peut-être au-delà des temps historiques, et n'est pas, à coup sûr, plus moderne que la fondation de Rome. Ceux donc qui ont suivi jusqu'à présent l'enchaînement de nos idées, et qui s'en sont bien pénétrés, doivent se demander ce que devevaient les races esclaves de l'Italie au fur et à mesure de leur affranchissement, puisqu'il ne se forme plus de municipalités à peu près à partir du IIe siècle de la républiqne, et qu'il ne s'opère en définitive qu'un petit nombre d'expatriations par les colonies. C'était précisément en des agrégations partielles, en des groupes séparés et de trop peu d'importance pour devenir des municipalités, en de petits entassemens, semblables aux villages et bourgades du moyen-âge, que se résolvaient les populations affranchies de l'Italie. Nous nous contentons de mettre un peu en saillie, sans le dessiner dans ses formes exactes et rigoureuses, ce fait que nous signalons, d'abord parce que, n'ayant pas eu son historien, il faudrait, pour le faire profondément connaître, d'immenses lectures que nous n'avons pas; ensuite parce qu'il n'est au fond qu'un côté et une partie de notre matière. Toutefois, si l'on veut suivre la génération de ce fait dans l'histoire, la législation impériale ne laisse pas que de porter par intervalles des traces assez marquées de son passage. Ainsi tout ce qui, dans le Code de Justinien, se rapporte à l'institution des juges pédanées, qui étaient des juges de village, et pareils à ceux qui

exerçaient les basses justices seigneuriales du moyen-âge, avec le titre populaire de juges sous l'orme, est un indice de l'établissement général des bourgades en dehors de la forme municipale. On peut encore noter, entre autres, comme établissant le même fait, le droit de justice attribué par Justinien aux maîtres sur les laboureurs, c'est-à-dire aux seigneurs sur les affranchis, dans la novelle 80. Et si l'on voulait poursuivre la vérification de ce même point dans d'autres directions, on trouverait que l'empereur Claude faisait confirmer par le sénat, par excès de déférence, les jugemens que ses intendans ou prévôts rendaient dans l'étendue de ses domaines, et qu'il demanda aux consuls la permission d'établir des foires dans les bourgades bâties sur ses terres. Or, les justices seigneuriales et l'établissement des marchés dans les bourgs, toutes choses qui se rencontrent abondamment en France, et sous la même forme, depuis le VIIe siècle jusqu'au XIVe, témoignent de la manière la plus formelle qu'il s'opérait, en dehors du cadre des municipalités, un grand développement de population affranchie, de même nature par conséquent et de même origine que la masse de la population communale.

Quant à ce qui est de la commune romaine elle-même, elle est, avons-nous déjà dit, d'institution fort ancienne, et doit être rapportée au moins à l'entrée des temps historiques de l'Italie, c'est-à-dire pas plus tard que la fondation de Rome. Les raisons que nous avons à déduire pour cela sont nombreuses, et de plus d'une sorte. Nous demandons toutefois qu'on nous permette de ne pas les déduire encore, et qu'on nous pardonne l'ordonnance, peut-être fort capricieuse en apparence, de notre travail. La matière que nous traitons est si difficile et a fait trébucher des esprits si forts, que c'est tout au plus si nous ne trébucherons pas, à notre tour, même en demandant et en obtenant toute la bonne volonté de nos lecteurs. Il est donc convenu que nous allons laisser là, pour le moment, la formation de la commune spontanée en Italie, à laquelle on peut d'ailleurs compter que nous reviendrons en son lieu ; et nous allons passer outre à la formation de la commune grecque et de la commune juive.

Nous n'avons pas encore trouvé une occasion naturelle de dire pourquoi nous faisons entrer la municipalité juive dans

notre cadre. C'est pourtant une explication qui nous est nécessaire, et que nous allons hasarder ici sous forme de parenthèse, sans savoir au juste si le moment que nous prenons pour cela est le meilleur ou le pire. Nous avons mis, ou plutôt nous voulons mettre la commune juive à côté de la commune grecque, de la commune romaine et de la commune française, parce que les Juifs, que sont la tige et le centre des peuples sémitiques, peuvent être considérés comme représentant l'Orient, et que nous étions désireux, dans l'explication universelle, humaine et absolue, que nous voulons donner de la commune, de la montrer toujours indentique dans les circonstances les plus loppo-sées, par exemple parmi les peuples d'Orient et parmi les peuples d'Occident. Les témoignages que nous sommes allé chercher et que nous irons chercher encore dans la Bible, ne sont donc pas un effet du désir d'enfler notre érudition, mais font partie intégrante de notre pensée, et sont des étais naturels de notre sujet. Cela dit, nous reprenons.

Ce n'est pas une chose aisée que de reconstruire une commune grecque du temps de Ménélas, ou une commune juive du temps de Josué. On n'exigera donc pas de nous, nous l'espérons, que nous arrivions avec autant de titres que s'il s'agissait d'une commune française sous Philippe-Auguste. Il y a même plus, et on le comprendra sans peine, ce n'est que par des preuves indirectes, latérales, éloignées, mais positives néanmoins, que nous établirons l'existence des communes grecques et juives aux deux époques de la dipersion des chefs et du séjour dans le désert. Nous sommes presque honteux de tous les détours que nous allons être obligé de prendre, et surtout de ces excuses incessantes que les escarpemens de notre matière nous forcent à faire à nos lecteurs, toutes les fois que nous ne marchons pas à notre but aussi vite et aussi droit que nous le voudrions; l'essentiel est que nous ne défaillions pas en route, ce qui est arrivé à bien d'autres qui valaient mieux que nous.

Il y a de certains signes, signes positifs, selon nous, et que nous expliquerons tout-à-l'heure, qui indiquent infailliblement l'existence des communes dans un pays et dans une époque; de telle façon que si quelqu'un de ces signes séparés, et surtout si ces signes réunis se rencontrent dans une époque et dans un pays, nous concluons avec assurance qu'il y a commune. C'est

avec ce procédé logique que nous allons arriver à la commune grecque et à la commune juive; nous disons bien haut notre secret et notre méthode, afin que les lecteurs en soient juges.

Le premier de ces signes, c'est l'existence des mercenaires et des mendians. Sans vouloir rappeler à ce sujet ce que nous avons déjà dit au commencement de ce travail, il est évident que, durant les périodes primitives, c'est-à-dire durant les périodes d'esclavage pur, il n'y avait pas de mendiant, puisque chaque maître nourrissait ses esclaves. Aujourd'hui même, malgré l'affaiblissement considérable de leurs institutions primitives, les colonies européennes des Antilles et de la mer des Indes n'ont pas un seul mendiant, et nous avons même, depuis quelques années, sous les yeux, une sorte d'image assez fidèle des peuples à constitution primitive, dans les Arabes de l'Atlas et du désert, où la mendicité est une chose parfaitement inconnue et inouie, toujours par cette raison que tous les maîtres y sont au-dessus du besoin, puisqu'ils sont maîtres, et tous les esclaves pareillement, puisqu'ils sont esclaves; ceux-là ayant toujours, vu qu'ils donnent; ceux-ci ayant encore, vu qu'ils reçoivent. Les premiers pauvres qui se voient dès la formation des grands peuples proviennent ainsi des affranchis mercenaires, lesquels ayant été livrés à eux-mêmes avec leur pécule et leur industrie, c'est-à-dire, en termes d'économiste, avec un capital et un crédit naturellement peu importans, courent le risque de dépenser l'un et de perdre l'autre, et d'être réduits ainsi à l'aumône pour y suppléer. Or, comme moins il y a d'ouvriers mercenaires en un pays, plus ils y ont de chances de s'enrichir; trouver des mendians chez un peuple, c'est signe que les mercenaires, c'est-à-dire les affranchis, y sont déjà en grand nombre; et comme d'un autre côté, les affranchis ont été toujours et partout repoussés avec mépris du gouvernement et des alliances des familles nobles, trouver des affranchis en grand nombre chez un peuple, c'est une présomption bien forte, c'est presque un indice positif, qui peut en quelque façon porter à croire qu'ils y forment une association séparée, confrérie, corporation ou commune, ce qui est la même chose, du plus au moins.

Voilà déjà un pronostic sur la foi duquel nous sommes tous disposé à croire, en présence des texte de l'Odyssée, du Léviti-

que et du Deutéronome, qu'il y avait eu affranchissement des communes chez les Grecs et chez les Juifs à l'époque de la dispersion des chefs et à l'époque du séjour dans le désert. Nous avons, plus haut, cité nos preuves, qui sont l'existence des mendians; il y en a de mentionnés dans l'Odyssée, dans Hésiode et dans le Lévitique. Nous avons déjà dit qu'on n'en trouvait pas dans l'Iliade; et, dans les poètes primitifs, dans Homère surtout, le silence sur un grand fait, équivaut presque à une affirmation, à cause de la scrupuleuse exactitude avec laquelle toutes les réalités historiques, politiques, même scientifiques, morales et religieuses, y sont toujours consignées. Nous disons qu'il y a silence, relativement aux pauvres, dans Homère, et en cela nous renonçons, il est vrai, au témoignage de l'Odyssée, poème que nous considérons comme quelque peu postérieur à l'Iliade; car il y a un passage dans le quatrième livre, où il est dit formellement qu'il n'y avait pas de pauvres dans le camp des Grecs. Toutefois, d'autres raisons, car nous les disons toutes, celles qui sont contre nous aussi sincèrement, on l'a vu, que celles qui sont pour nous; d'autres raisons nous portent à affirmer que, bien qu'il ne soit pas fait mention de pauvres dans l'Iliade, la population troyenne devait néanmoins être organisée en commune. D'abord il est fait mention de mercenaires au livre vingt-unième; et, pour ce qui regarde de l'établissement des municipalités, l'existence des mercenaires est un signe à peu près aussi certain que l'existence des pauvres, puisqu'elle suppose, quoique à un moindre degré, la mise en œuvre des affranchissemens. En second lieu, il y a un passage dans le neuvième, livre où il est nettement fait mention d'une association, qui ne peut être qu'une association communale. Achille dit à Ajax qu'il a été traité par Agamemnon comme un misérable chassé de sa confrérie. Ce passage se trouve littéralement répété au seizième livre, vers 58. Le mot *μετανάστης* ne signifie, à lui tout seul, que banni d'une association, d'un corps, d'une cité; mais le mot de mépris *ἀτίμετος* indique évidemment qu'il s'agit d'une association fort au-dessous d'Achille, qui était gentilhomme, et qui s'en vantait souvent. Enfin, et nous n'en venons aux preuves de mots qu'après avoir passé par les preuves de faits, l'expression de bourgeois ou de citoyens se trouve formellement dans l'Iliade au livre vingt-

deuxième ; et il ne faut pas oublier combien les textes primitifs sont précis, particuliers et d'un sens étroit. D'ailleurs il y a tant de passages dans Homère qui établissent la position élevée de la noblesse troyenne, qu'il n'est pas possible d'appliquer le mot πολῖται à d'autres hommes qu'à des bourgeois.

Nous avons encore un autre signe, et celui-ci sera commun aux Grecs et aux Hébreux, qui nous sert à constater, quand nous le trouvons, la formation des communes ; c'est l'existence des villes murées. C'est ici que nous renouvelons nos instances après du lecteur, pour qu'il mette à notre service toute sa bonne volonté, et qu'il laisse à nos preuves le temps et la liberté de se produire.

La plupart des gens s'imaginent en effet que la construction des maisons et la construction des villes est la chose la plus capricieuse et la plus facultative du monde, et qu'on n'en peut tirer aucune preuve pour ou contre quoi que ce soit : il n'en est rien néanmoins. L'histoire de l'architecture a ses lois comme toute autre, qu'elle ne suit pas sans cause, et dont elle ne s'écarte pas sans motif ; le tout est de trouver ces motifs et ces causes. Le malheur est qu'il y a peu d'ordres de faits qu'on se soit occupé de classer ; et voilà pourquoi il semble, au premier coup-d'œil, qu'il y en a peu qui aient une signification, et qu'on puisse employer à quelque chose. L'ordre des faits architecturaux est dans ce cas. Nous allons essayer de les coordonner, pour les faire servir ensuite à l'exposition de nos autres idées. Qu'on nous permette seulement de faire remarquer la singularité de notre position. Nous avons mille raisons de croire que l'histoire de l'architecture nous serait fort utile pour notre histoire de la commune ; mais comme cette histoire n'existe pas, nous sommes forcé, au préalable, de nous la faire. Ce sont donc deux difficultés pour une que nous sommes obligé d'affronter, et nous sommes à peu près dans le cas d'un bûcheron envoyé pour abattre une forêt, et qui aurait à commencer, avant tout, pas se forger une cognée.

Nous croyons, et nous dirons pourquoi en son lieu, que, lorsqu'une ville s'entoure d'un mur, c'est une preuve certaine que les maisons qu'elle contient sont construites par masses, ou, comme on dit, en pâtés. La cause première de ce fait est beaucoup plus simple qu'on ne pense ; et la voici en deux mots.

L'architecture reproduit toujours l'organisation des sociétés ; à des familles isolées, ayant leurs priviléges individuels, elle construit des maisons isolées ; à des familles réunies en quelque association, et auxquelles cette association donne leur valeur et leur force, elle construit des maisons associées ; et de même que tout château correspond infailliblement à un gentilhomme, de même tout mur mitoyen correspond infailliblement à deux bourgeois.

Nous avons quelque regret à rentrer un peu maintenant dans l'histoire des races nobles, que nous avons l'intention de traiter à part ; mais les races nobles et les races esclaves sont deux grands faits qui se tiennent si étroitement embrassés, qu'il y a une multitude de cas où il est impossible de toucher à l'un sans toucher à l'autre. Il y en a même certains où ils sont si évidemment l'un vis-à-vis de l'autre, cause ou effet, restriction ou généralisation, qu'il devient tout-à-fait indispensable de les étudier simultanément pour les bien comprendre individuellement. Nous allons donc expliquer un peu ce qu'étaient les maisons isolées, pour expliquer tout-à-fait ce qu'étaient les maisons associées.

Primitivement, c'est-à-dire avant l'époque des affranchissemens, car il importe de remonter là pour que les deux histoires des races nobles et des races esclaves soient bien distinctes et ne fassent par irruption l'une dans l'autre ; primitivement, une maison isolée, un château, appartenait toujours à un gentilhomme, à l'un de ces nobles, à l'un de ces pères, que les poètes nomment divins, et ce château avait essentiellement un donjon. Ceci est fondamental et universel ; et rien n'est plus historiquement rigoureux que l'expression d'Horace dans cette ode où il dit que la mort frappe également de son pied les masures des pauvres et les donjons des races princières. *Turris* veut dire strictement donjon dans ce passage, et voici pourquoi. Il y a un autre vers d'Horace, le premier de sa première ode, où le poète s'adresse à Mècène, qu'il qualifie en sa langue, *edite atavis regibus.* Il n'y a pas eu encore un seul traducteur qui ait compris ce vers. La difficulté est dans le mot *regibus*, dont on a coutume de prendre la signification moderne, et dont il fallait prendre la signification primitive, qui est celle qu'Horace emploie en dédiant son livre à Mécène, auquel il débite sa titu-

lature, en sa qualité de parasite, et de la même façon que Pierre Corneille débitait la sienne à son éminence sérénissime monseigneur le cardinal de Richelieu. Il y a, en effet, dans Plutarque, un endroit où il mentione quatre familles, dont les membres avaient seuls le droit, à Rome, de prendre dans leur titulature la qualification de *reges*, c'est-à-dire de princes : c'étaient les Mamerci, les Calphurnii, les Pinarii et les Pomponii. Mécène descendait de l'une de ces quatre familles; et Horace le lui rappelle en le qualifiant *rex*. Le mot *turris*, accolé à *reges*, ne signifie donc pas seulement une tour, mais une tour de prince, une tour seigneuriale, un donjon. Du reste, le palais de Mécène, à Rome, avait son donjon; Horace, son poète, lui écrit qu'il serait heureux de boire avec lui à son ombre. Nous verrons, plus bas, que toutes les maisons seigneuriales sont aussi désignées dans les poètes sous le nom de *maisons hautes*, à cause de la tour qu'elles avaient. Et il ne saurait y avoir aucun doute à l'égard de la tour de Mécène, car elle est expressément nommée par Suétone qui raconte que Néron y monta pour voir l'incendie de Rome.

Le propre de la maison des nobles était, avons-nous dit, d'avoir une tour et d'être isolée. C'est un principe, qui ne souffre pas d'exception de quelque valeur chez quelque peuple que ce soit. Dans Homère, Patrocle et Hector sont mentionnés comme ayant une *maison haute*. Dans l'Énéïde, Turnus en a une pareillement. On lit dans Suétone qu'Auguste, étant encore au berceau disparut un jour dans la maison de campagne de sa famille, et que sa nourrice l'ayant long-temps cherché, elle le trouva au haut de la tour. Chez les Germains eux-mêmes, les maisons des nobles avaient leur donjon. Velleda habitait le sien; et le souvenir de la tour de Salomon, bâtie sur le Liban, du côté de Damas, est resté uni, chez les Hébreux, au souvenir de la Sunamite. C'est fort péniblement, fort difficilement, que nous reconstruisons, dans leur caractère essentiel seulement, les demeures seigneuriales des temps primitifs; et ce doit être probablement la faute de nos lectures, trop bornées, si nos renseignements ne sont pas plus nombreux et plus précis. Il paraît, du reste, que les donjons de ces châteaux étaient destinés à leur défense, car ces châteaux étaient fortifiés dans les campagnes, et ils étaient à l'écart dans les villes. Dans l'Odyssée, la

maison d'Ulysse, qui a pareillement sa tour, sur laquelle les aigles venaient se poser, est ceinte d'une muraille, dont l'entrée était fermée par une porte solide et à deux battans. Dans cette enceinte se tenaient les levriers nourris par le châtelain; et, chose qui surprendra peut-être, les oies nourries par la châtelaine. Cette maison était donc à peu près comme un de ces châteaux du XIVe siècle, qui se voient encore dans le Bourbonnais et dans le Quercy. Homère ajoute qu'il n'y avait que celle d'Ulysse qui fût ainsi parmi toutes celles d'alentour. On trouve dans Virgile deux passages où sont mentionnés très positivement ces sortes de châteaux fortifiés, l'un dans l'Énéide, l'autre dans les Géorgiques. Quant aux maisons seigneuriales qui se trouvaient dans des villes closes, elles étaient à part, et sur une hauteur. Celles de Priam, d'Hector et de Pâris étaient toutes trois séparées, à ce que rapporte Homère. Virgile en dit autant de celle d'Anchise et de celle du roi Latinus.

Tous les témoignages que nous avons recueillis sur les maisons des nobles dans les temps primitifs, sont unanimes sur ces deux points, qu'elles avaient un donjon et qu'elles étaient isolées. Le donjon était le signe de la juridiction seigneuriale, et l'isolement la conséquence de la juridiction paternelle; même les raisons de ce dernier fait ne sont pas difficiles à donner. Nous avons déjà montré que le fait général et primitif sur lequel repose la valeur historique des familles nobles, c'est la puissance paternelle, et que la puissance paternelle elle-même repose sur la succession non interrompue des aïeux. Or, cette puissance paternelle, exercée au nom des aïeux, avait son siége auprès du foyer, qui était, en quelque sorte, le sanctuaire de la justice domestique. Cariolan, banni de Rome, alla s'asseoir au foyer de Tullus, roi des Volsques. C'était précisément là que les pères de famille sacrifiaient aux dieux de la maison, qui s'appelaient *dieux des parens*, DIVI PARENTUM, de la même manière que la Bible dit : *le dieu de nos pères, le dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob.* Or, de même que dans une famille noble tout entière il n'y avait qu'un père, dans une maison noble il ne pouvait y avoir qu'un foyer, qu'un sanctuaire, qu'un tribunal; et, de même qu'un étranger n'entrait pas en participation de la puissance paternelle d'un noble, de même une maison voisine de la maison noble n'entrait pas en participation

de la sainteté de son foyer. L'autorité paternellle du noble était un tout parfait; la maison du noble en était un autre. Les maisons ne sont associées qu'avec les hommes.

L'association des maisons, c'est-à-dire la création du mur mitoyen, est contemporaine de l'association des affranchis et de la création des bourgeoisies. C'est une histoire fort difficile, mais qui serait fort importante à faire, et que nous ne pouvons qu'esquisser. D'abord, c'est un fait général pour toutes les villes primitives qu'elles se sont formées par l'accumulation des maisons bâties autour d'un château. Le château est sur la hauteur et les maisons descendent dans la plaine. Plus tard, le château privé se change en citadelle publique et prend, dans l'ancienne Grèce par exemple, le nom d'*acropolis*. Toutes les villes primitives ont ainsi leur acropolis. Ensuite, il est certain, par beaucoup d'exemples de grande autorité, que ce château était la demeure du seigneur primitif, du maître héroïque, du père *divin*, et que les maisons bâties à l'entour étaient la demeure de ses esclaves affranchis, devenus les bourgeois de la commuue qu'ils ont formée, laquelle étant, la plupart du temps, un asile, se grossissait de tous les esclaves fugitifs, de tous les criminels du dehors et de tous les aventuriers. C'est-là, disons-nous, la règle générale pour la formation des villes primitives, que tous les témoignages historiques viennent confirmer.

Par exemple, en ce qui touche Troie, Homère raconte que Dardanus, fils de Jupiter, bâtit son château sur la hauteur, et que long-temps après il bâtit dans la plaine la ville sacrée d'Ilium, pour des hommes parlant diverses langues, lesquels avaient habité jusqu'alors au pied du mont Ida. Il est évident, d'un côte, que la cité d'Ilium est appelée *sacrée* parce qu'elle servait d'asile; ensuite, que ces hommes parlant diverses langues, et par conséquent appartenant à diverses nations qui habitaient au pied du mont Ida, et qui se réunirent dans la cité, étaient des serfs ou des affranchis, parce qu'on ne peut pas supposer que des hommes libres, des nobles de diverses nations, se soient trouvés réunis naturellement au pied du mont Ida. Platon parle, dans son traité *des Lois*, de l'avantage qu'il y avait à ne posséder que des esclaves parlant diverses langues, pour éviter les complots, par la difficulté des communications. D'ailleurs, c'était une chose si remarquée des

anciens que l'édification des demeures seigneuriales sur les hauteurs, et des maisons des affranchis dans la plaine, que, pour désigner un noble, ils disaient presque toujours un homme né en haut lieu, et pour désigner un bourgeois, un homme du commun, ils disaient un homme né en bas lieu. Les exemples de ces sortes de locutions sont si nombreux, que nous éprouvons quelque embarras à choisir. Il y en a dans Tive-Live, dans Cicéron, dans Valère-Maxime, dans le Traité des hommes illustres, attribué à Pline, et en cent autres endroits, dans le détail desquels nous croyons inutile d'entrer. Même, cette locution des anciens est entrée dans notre langue, et nous disons aussi un homme de haut lieu, un homme de bas lieu. Troie n'est pas le seul exemple de l'accumultaion des populations de race affranchie autour du château seigneurial; le même fait se retrouve dans ce que Plutarque raconte de la fondation d'Athènes par Thésée, et de la fondation de Rome par Romulus. Au moyen-âge, ce phénomène historique abonde. Un chroniqueur du XIIe siècle raconte que Louis VII fondait, sous sa protection, une multitude de *villes nouvelles*, ce qui faisait grand tort aux monastères et aux seigneurs des environs, dont les esclaves venaient s'y réfugier. A proportion qu'on remonte dans l'histoire, les exemples analogues se multiplient. En 1118, c'est une autre charte qui permet aux moines de Machecoul de bâtir un bourg libre. Le 28 juillet 1100, c'est une autre charte qui détermine et sanctionne l'enceinte du bourg de Nogaro dans l'enclave de l'église de Sainte-Marie-d'Auch, et qui est aujourd'hui un chef-lieu de canton. En 1080, un Archambaud de Livier, près d'Ancenis, donne à un monastère un terrain pour y construire un bourg. Nous bornons là ces témoignages, qui sont infinis par eux-mêmes, et qui établissent d'une manière bien évidente, à ce qu'il nous paraît, que la fondation des villes s'est opérée en tout temps et en tout pays d'une manière analogue, au moyen-âge comme dans l'antiquité, ce qui ne serait pas si les causes et les circonstances qui faisaient bâtir les villes de l'antiquité n'étaient pas les mêmes que celles qui les faisaient bâtir au moyen-âge.

Lorsque les affranchis d'un seigneur se groupaient ainsi autour de son château, les maisons qu'ils construisaient étaient moins des maisons que des masures. C'était une façon de bâtis-

ses fort misérables, comme on en voit dans les villages actuels, et qu'Horace nomme *tabernœ*. Ce n'est donc pas de prime-abord que les maisons bourgeoises ont été bâties en pâté et ont eu le mur mitoyen. D'abord les premiers affranchis et les réfugiés étaient trop pauvres pour construire leurs maisons en pierres; ensuite ce ne fut, à proprement parler, que lorsqu'un grand nombre d'entre eux furent amoncelés sur un point, et eurent un peu garni l'enceinte primitive, que les lois sur la voirie prirent naissance et mirent quelque régularité dans ce qu'on peut nommer la police des maisons. En prenant pour exemple l'histoire des lois romaines sur la voirie, toutes ces idées se font jour et se justifient merveilleusement. Ainsi, quoique Rome eût une espèce de commune dès sa fondation, comme nous le montrerons plus bas, cette commune, ou association d'affranchis, resta presqu'à l'état de confrérie jusqu'à l'expulsion des rois, et ne prit les caractères essentiels de la municipalité que vers l'an de Rome 260, lors de la création des tribuns et des édiles, qui institua une magistrature bourgeoise avec une juridiction civile analogue au droit d'échevinage qui a eu lieu dans les communes de France, jusqu'à l'édit de Moulins, sous Charles IX. Aussi trouve-t-on qu'avant la formation complète de la commune romaine, c'est-à-dire avant la création des édiles, les maisons régulièrement bâties qui appartenaient toutes encore à la noblesse, étaient tenues isolées l'une de l'autre. Tacite témoigne de même qu'après l'incendie de Rome par les Gaulois, l'an 390 avant l'ère vulgaire, et par conséquent cinquante-trois ans avant l'entrée des bourgeois dans l'exercice de la préture, qui eut lieu l'an de Rome 416, et qui fut la véritable sanction de l'institution communale, les maisons étaient éloignées l'une de l'autre dans l'enceinte de la ville. Cet état de l'ancienne Rome peut être assimilé à l'état de l'ancien Paris, rempli d'hôtels crénelées, et où même les maisons bourgeoises étaient la plupart du temps séparées entre elles, parce qu'elles étaient bâties sur de petits terrains tenus en fief.

Ce fut peu à peu, et principalement vers le temps des empereurs, que les maisons bourgeoises de Rome se groupèrent en masses, à l'exception toutefois des hôtels des nobles qui restèrent long-temps encore séparés. A Auguste commencent les servitudes urbaines, qui sont le résultat de ce nouvel ordre de

choses. Il fixa la hauteur des maisons de manière à ce qu'elles ne s'interceptassent pas mutuellement le jour. Sous Néron apparaissent les lois produites par le mur mitoyen et qui portent dans les lois sur les servitudes les noms de *Oneris ferendi*, *Tigni immittendi*, *Non officiendi luminibus*, et quelques autres. C'est ainsi que les maisons mettent à peu près huit siècles pour passer du système de l'isolment au système de l'association, juste le temps qu'il avait fallu aux affranchis pour entrer au sénat, et conquérir sans dispute la participation aux affaires politiques. Plutarque, racontant le privilége que le sénat romain accorda à Valérius Publicola pour ses grands services, d'ouvrir la porte de sa maison en dehors rapporte que toutes les maisons des Grecs s'ouvraient ainsi anciennement. Cette indépendance des maisons et l'espèce de seigneurie qu'elles exercent autour d'elles, même sur la voie publique, est le caractère de l'époque antérieure à l'établissement des bourgeoisies, et le point de départ de l'architecture; les servitudes urbaines, ébauchées sous Auguste, et complétées sous Néron, sont le caractère de l'époque essentiellement municipale, et le point d'arrivée de l'architecture. Elle a pour *alpha* la porte ouverte en dehors et le donjon, et pour *oméga* la porte ouverte en dedans et le mur mitoyen.

Maintenant, il faut bien comprendre que le mur d'enceinte est le complément naturel et nécessaire des maisons bourgeoises construites en pâté, c'est-à-dire associées, et qu'il est à une commune ce qu'une ligue de circonvallation est à un camp. Le mur est en effet l'unité de la défense appliquée à des intérêts multiples qui se sont rapprochés, combinés et unis. En général, la maison isolée, le château, n'a pas de murs, étant lui-même une sorte de citadelle avec son donjon. La maison bourgeoise, au contraire, est beaucoup trop pauvre pour avoir sa tour particulière, elle se réunit à ses pareilles pour faire masse, et toutes ensemble, qui ne font qu'un seul et même corps, s'environnent d'un seul et même mur qui est leur défense commune. Il est à remarquer dans l'histoire que dès qu'un cerf, par suite de quelques révolutions politiques, devient anobli, ou même bourgeois, il s'empresse aussitôt de donner à sa pauvre maison ouverte et démantelée le signe distinctif de la noblesse qui est le donjon crénelé. Le cerf de l'église de Véselay, qui se

montra le plus hardi dans la révolte contre l'abbé, n'eut pas de cesse durant l'insurrection et dans l'attente de la commune qu'il espérait fonder, qu'il n'eût bâti une superbe tour à sa masure, et l'une de ses plus grandes douleurs fut certainement de la voir tomber sous le marteau victorieux du chapitre. Un chroniqueur du XIIIe siècle rapporte que dans la petite ville municipale d'Avignon, il y avait déjà de son temps trois cents maisons nobles ou bourgeoises qui s'étaient ainsi morionnées de tourelles. D'ailleurs le mur d'enceinte n'est pas le seul monument unitaire que l'association communale ait produit. Il y a encore l'hôtel-de-ville, qui est pour le côté civil de la commune, ce que le mur d'enceinte est pour son côté militaire. Considérée dans son unité, la commune a une existence seigneuriale; elle a donc sa loi, son juge, son gibet, son bourreau. Étant ainsi souveraine, elle donne lieu à une architecture qui rentre dans les conditions de l'architecture noble, c'est-à-dire qui aboutit à une maison isolée avec sa tour, avec cette différence, néanmoins, qu'elle dédouble en quelque sorte cette maison, ne conservant que son foyer, qui est le siége de la justice, dans l'hôtel-de-ville, et transportant sa tour, qui est le symbole de la puissance, sur les remparts.

Du reste, l'histoire des villes bourgeoises ceintes de murs est éclaircie et contrôlée par l'histoire des villes nobles qui restèrent toujours ouvertes. Ainsi, Sparte, qui était par excellence une ville de nobles où il n'y eut jamais ni corps de métiers, ni artisans, ni par conséquent association communale, n'eut jamais non plus de murailles. A Sparte, il faut ajouter Numance en Espagne; Thucydide les signale l'une et l'autre comme des cités héroïques, c'est-à-dire comme de ces villes où la puissance des pères *divins* était dans toute sa rigueur. D'ailleurs, l'histoire prouve que les peuples ne s'enferment pas dans des villes murées avant la période des affranchissemens et des bourgeoisies; les Gaulois cisalpins, qui firent une si rude guerre à l'Italie, habitaient des villes ouvertes; les Germains du temps de Tacite n'avaient pas de villes, et ce n'est qu'un peu avant le Xe siècle, vers 930, que l'empereur Henri-l'Oiseleur fit murer les villes d'Allemagne.

Nous croyons donc, par toutes les considérations que nous avons déduites, qu'une ville ne prend un mur d'enceinte que

lorsque ses maisons n'ont pas le donjon, lorsqu'elles ne sont pas isolées, c'est-à-dire lorsqu'elles sont bâties en pâté et avec le mur mitoyen, ce qui est un signe infaillible de bourgeoisie; d'où nous sommes tout-à-fait porté à conclure, que dès qu'on trouve une ville murée dans les livres primitifs, c'est une preuve qu'ils ont été composés à une époque où il y avait déjà une institution communale. Les Hébreux avaient donc des communes du temps de Moïse, puisqu'il est fait mention de villes murées en plusieurs endroits du Lévitique, et les Grecs du temps d'Homère, puisque la ville de Troie était ceinte d'un mur. Il est même à remarquer que parmi tant de villes qui sont nommées dans l'Iliade et dans l'Odyssée, Homère mentionne avec grand soin celles qui avaient des murs, et que leur nombre est fort peu considérable par rapport à celles qui n'en avaient pas. Il y a au moins près de cent villes citées par Homère, et sur ce nombre quatre seulement ont des murs, en y comprenant Troie: ce sont Thyrinthe, Gortine et Calydon.

Nous n'insisterions pas plus long-temps sur ce point si la matière que nous traitons n'était pas si neuve, et en quelque façon si peu usitée, et si la théorie historique que nous soulevons n'avait pas autant de chances qu'elle en a de passer pour étrange et paradoxale. Nous ne voyons pas trop quelles difficultés un peu sérieuses peuvent être opposées à ce que nous venons d'exposer; mais comme nous ne voudrions point paraître avancer des opinions à la légère sur des matières si graves, voici encore une autre nature et une autre série de de preuves établissant, sans réplique à ce qu'il nous paraît, que les villes murées sont réellement des villes bourgeoises ou communales.

Ces preuves appartiennent à l'histoire du droit, et sont tirées de la différence fondamentale qui s'observe entre la propriété qui est dans l'enceinte d'une ville, et la propriété qui est hors de ses murs. A prendre la propriété par son côté le plus général, et dans son histoire la plus sommaire, on trouve qu'elle est toujours constituée au même point de vue que la famille, et voici ce que nous entendons par ces mots. Il y a tout un ordre de familles qui sont, si l'on peut ainsi dire, constituées pour durer toujours et toujours dans le même état; dans lesquelles le fils continue exactement le père, dans ses droits, dans ses

prérogatives et dans ses actions, et où c'est un devoir, le premier et le plus saint de tous, de maintenir et de laisser après soi toutes choses en l'état où les avaient maintenues et laissées les aïeux; ce sont les familles nobles. Il y en a d'autres dont on peut dire qu'elles recommencent à chaque génération, dans lesquelles il n'y a précisément aucune tradition domestique qu'il faille observer sous peine de déchéance historique, et où les fils sont beaucoup plus occupés à s'établir, à se poser eux-mêmes, qu'ils ne le sont à continuer leurs ancêtres, ce sont les familles bourgeoises. Or, l'histoire prouve que la propriété est constituée dans ces deux ordres de familles comme les familles elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elle est perpétuelle et substituée dans les premières, mobile et inaliénable dans les secondes.

Les preuves de ceci sont partout, et nous demandons au lecteur de ne pas insister longuement sur ce point, lequel sera amplement et complétement traité dans l'histoire des races nobles, et sur lequel nous n'allons dire que ce qui est strictement nécessaire à notre sujet. Ce n'est peut-être point précisément par la substitution, c'est-à-dire par l'immobilité, que commence la propriété noble; elle est d'abord, mais longtemps avant les émancipations, et pendant peu de temps, aliénable à volonté, et cette première période, qui est fort courte, est également celle où les enfans, dans l'esclavage pur, ne succèdent pas encore nécessairement, c'est-à-dire où l'autorité du père est entière et absolue sur sa famille et sur sa terre. Il y a une seconde période, durant laquelle la perpétuité des familles s'organise par l'institution du droit des aînés, et c'est alors que la propriété devient immobile et substituée. Enfin, il y a une troisième période, qui est la dernière, durant laquelle le père perd à peu près tous droits sur les enfans, en même temps qu'il se dérobe à tout devoir de solidarité avec les aïeux; où il rentre, pour ainsi dire, dans la jouissance de sa personnalité que la substitution lui avait enlevée, et où sa part de propriété redevient mobile et aliénable sans condition. Si l'on tenait à avoir, dès à présent, quelques preuves de ceci, nous pourrions citer, pour la jurisprudence romaine, l'action pour la vente des biens, introduite seulement par le préteur Publius Rutilius l'an 648 de Rome, et pour la jurisprudence française, une multitude de chartes antérieures au XIIe siècle, dans les-

quelles des chefs de famille, qui vendent ou qui donnent leurs patrimoines, font intervenir dans l'acte jusqu'à leurs enfans au berceau, tant le fils était saisi de la succession, même du vivant de son père. Il y a même dans les assises de Jérusalem, un article fort curieux, qui nous transporte à ce moment transitoire où la propriété allait cesser d'être absolument substituée dans les familles, pour devenir aliénable et commerciale. Il y est dit que si un homme veut vendre son héritage, le droit exige que ses parens l'achètent: que si ses parens ne peuvent pas ou ne veulent pas l'acheter, il peut le vendre à un étranger; mais que, même dans ce cas, les parens ont sept jours pour faire casser la vente et reprendre l'héritage. Nous nous bornerons ici à ce peu de faits relativement à l'histoire de la propriété substituée, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, veut être traitée avec l'histoire des races nobles. Nous devons dire encore que la propriété des corporations, lesquelles sont des sortes de familles perpétuelles, est également substituée par nature. Pour être économe de preuves, la propriété des corporations marchandes de l'empire romain, était inaliénable; et le pape Urbain VIII est le premier qui soit sorti de la jurisprudence des canons qui sanctionnaient l'inaliénabilité perpétuelle des biens de l'église; à quoi il faut ajouter que le principe de cette dérogation remonte à Paul II, lequel avait permis l'aliénabilité, pendant trois ans, moyennant autorisation papale.

De son côté, la propriété bourgeoise est au contraire essentiellement mobile, comme l'espèce de famille dont elle forme le côté matériel. Dans toutes les législations, elle a toujours conservé son caractère spécial d'aliénabilité, et jamais il ne lui a été donné de pouvoir être subtituée. Il paraît même certain, à en juger du moins par le spectacle de l'histoire passée, et à ne point se préoccuper de ce que pourra produire l'histoire à venir, qu'il est dans la nature de la propriété d'échapper à l'immobilité qui la frappe dans les premiers âges de l'histoire, et que le congrès consiste pour elle, comme pour les enfans et la femme des pères héroïques et divins, à se soustraire à l'action absorbante de la famille primitive, pour acquérir une valeur propre, individuelle, distincte, et comme une sorte de personnalité. Aujourd'hui, la France est le pays du monde où

la propriété a opéré le plus d'évolutions successives, et où elle est complétement détachée de la famille, ou plutôt individualisée et mobilisée comme la famille. La loi sur les majorats a été le dernier coup porté à la vieille propriété immobile et substituée, et probablement ceux qui en ont été les promoteurs ne songeaient guère à l'espèce de fonction nécessaire et providentielle qu'ils remplissaient en ce moment.

Donc, et pour résumer tout ceci, toutes les fois que l'on rencontre, dans les livres primitifs, une propriété mobile et aliénable, il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître en elle une propriété bourgeoise, par la raison que les livres primitifs ne le sont pas assez pour nous montrer la propriété noble avant qu'elle soit entrée dans l'immobilité des substitutions, ou le sont beaucoup trop pour nous la montrer après qu'elle en est sortie. La mobilité de la propriété est donc un indice aussi certain de l'existence des bourgeoisies, que les mendians le sont de l'existence des affranchissemens.

Or, voici précisément que, dans la Bible, par exemple, la propriété mobile et aliénable ne se rencontre que dans les villes murées. D'abord Moïse met toujours un grand soin, lorsqu'il parle de villes, d'indiquer si elles sont ouvertes ou murées. Ainsi, lorsqu'il envoie douze commissaires chargés de lui faire un rapport sur la terre promise, il leur recommande d'examiner la fertilité du terrain, quelles sont les villes, si elles ont des murs, ou si elles n'en n'ont pas. Dans le Lévitique, la propriété est substituée et aliénable seulement pour sept ans, après lesquels les premiers possesseurs la reprennent, ce qui est un progrès sur l'époque primitive où elle était inaliénable absolument; mais cette propriété est la propriété noble, car la propriété bourgeoise est mobile et aliénable. La preuve de ceci se trouve dans les versets 29 et 30 du même chapitre, où il est dit que si une maison a été vendue dans une ville ceinte de murs, et que le propriétaire ne l'ait pas rachetée dans l'année, elle est aliénée pour toujours; et le verset 31 ajoute, que si cette maison se trouve dans une ville qui n'est point ceinte de murs, elle sera soumise à la loi qui régit les terres, c'est-à-dire à la loi noble, à la loi de substitution, et le premier possesseur la reprendra la septième année. Et ce qui est un dernier trait à ajouter à tout ceci, c'est que le verset 34 défend expressément de rien

aliéner dans les faubourgs, c'est-à-dire hors des murs d'enceinte, où tout est substitué, terres et maisons.

Il y a donc, parmi les Juifs, deux droits civils différens qui régissent la propriété selon qu'elle se trouve ou dans l'enceinte ou hors de l'enceinte d'une ville; et telle est l'importance de ce mur d'enceinte, c'est-à-dire telle est la différence des deux sortes de sociétés qu'il sépare, que d'un côté la propriété a une certaine nature, et de l'autre côté une nature contradictoire; d'un côté, elle est aliénable et commerciale; de l'autre côté, elle est immobile et substituée. Or, l'histoire de la propriété prouve que les terres mobiles ou commerciales sont toujours ou une propriété bourgeoise ou une propriété noble parvenue au dernier degré de son développement; et il faut remarquer que ce dernier cas ne peut pas être celui dont il est question dans le Lévitique, non-seulement parce que la propriété noble y est à l'État de substitution, mais parce qu'elle y était encore parmi les Juifs au temps où a été composé le livre de Ruth, et même au temps où écrivait Jérémie. Il faut donc nécessairement conclure que la propriété aliénable des villes murées était une propriété bourgeoise, ce qui établit qu'il y avait une bourgeoisie dans ces villes, chose déjà prouvée d'ailleurs par le fait même de leurs murs.

Nous sommes ainsi ramené à ce que nous avons déjà dit au début de nos deux dissertations sur l'histoire des maisons et sur l'histoire de la propriété, à savoir que toutes les villes murées que l'on trouve dans les lieux primitifs sont des villes bourgeoises, et où il y a déjà une commune. Et comme il faudrait, pour que cela ne fût pas exact, qu'une foule de choses sur les maisons et sur la propriété fussent fausses, qui sont d'ailleurs incontestables, nous ne croyons pas qu'il soit possible de nous disputer ce résultat. Nous devons néanmoins répéter encore ici que toute l'histoire des races esclaves, que nous faisons, sera bien autrement éclairée, autrement nette et évidente, après l'histoire des races nobles que nous ferons; de telle sorte que si nous ne pouvons pas faire qu'il ne reste quelque nuage sur nos idées, ce nuage se dissipera certainement, nous l'espérons, à mesure que nous les aurons toutes mises dehors, et suffisamment développées et étayées entre elles. Les parties trouveront leur commentaire dans le tout.

En attendant, et nous croyons avoir assez fait pour qu'on nous pardonne cette hardiesse, si c'en est une, nous posons comme un principe acquis qu'il y avait eu établissement des communes parmi les Juifs dès le temps de Moïse, et parmi les Grecs dès le temps d'Homère, et nous tirons cette certitude des villes murées qui sont mentionnées dans le Pentateuque et dans l'Iliade. Pour ce qui est des Romains, il est évident qu'ils ont eu leur commune dès la fondation de Rome, et l'on trouve même dans Plutarque que Numa régla les statuts des confréries et des corporations des ouvriers et des marchands.

Nous devons déclarer, sans plus tarder, que nous ne prétendons pas précisément que la commune de Jéricho et la commune de Troie ressemblèrent exactement à ce qu'a été au XIIIe siècle, par exemple, la commune de Soissons et la commune de Reims, c'est-à-dire qu'il y eut exactement les mêmes formes administratives et le même nombre d'échevins; nous espérons faire voir bientôt que les détails de l'organisation administrative ne sont pas ce qui constitue essentiellement la commune, et que le nombre, les fonctions et le nom des administrateurs n'y font rien; mais ce que nous croyons fermement, c'est qu'il y avait à Jéricho, à Troie, à Calydon, à Gortine, dans le petit nombre de villes murées qui se trouvent citées par Moïse et par Homère, une association d'hommes de race affranchie, vivant à part de la race noble, ayant leurs statuts propres, leur droit civil distinct, même leur administration séparée; et c'est dans cette association d'affranchis organisés entre eux que nous faisons consister la commune, quel que soit d'ailleurs le mécanisme de cette organisation; qu'il y ait un chef ou qu'il y en ait deux, qu'il s'appelle consul, maire, prévôt ou échevin. Nous croyons en outre que ces communes primitives se sont organisées spontanément, graduellement, un peu chaque jour, sans préméditation arrêtée, sans vœu précis, sans plan pour l'avenir, sans théorie politique quelconque, et que néanmoins pour s'être ainsi formées paisiblement, insensiblement, sans bruit, sans révolte, sans massacre, elles n'en furent pas moins des communes, tout aussi bien, tout aussi complétement que celles de Laon ou de Cambrai, dans lesquelles la rébellion et le meurtre ne sont, à notre avis, que des circonstances locales et des accidens fortuits, sans valeur générale et sans signification hu-

maine. Nous ne pensons donc pas, comme M. Augustin Thierry, que l'insurrection soit le caractère fondamental de la commune, à tel point qu'il ne puisse pas y avoir commune sans qu'il y ait eu révolte, et que le nom des jurés, dans les communes du nord de la France, vienne du serment fait après la conspiration; nous reconnaissons la commune à un caractère beaucoup plus intime, beaucoup plus profond, beaucoup plus général, qui est, comme nous l'avons dit, l'association des races esclaves; et quant au nom de *juré,* tiré, selon M. Thierry, du serment des conspirateurs, on peut dire, à l'encontre de cette théorie, qu'il y avait dans le midi de la France plus de cent municipalités, toutes formées sans révolte, comme celles de Bordeaux, de Bayonne, de Saint-Sever, de Mont-de-Marsan, de Roquefort, de Gobertet, de Villeneuve, de Saint-Justin, de Cazères, de Grenade, de Perquie, de Duhort, de Bascou, de Rigault et autres, dont les membres s'appelaient *jurés,* sans avoir néanmoins jamais conspiré; tandis que des membres de communes violentes et insurrectionnelles, comme ceux de la commune provisoire de Véselai, ne s'appelèrent pas *jurés,* mais *consuls.*

Cette commune, qui était formée ainsi par les races esclaves, sans intention réfléchie, et seulement par l'impulsion tirée de la nature des choses, qui commence, poursuit, se développe toute seule, et qui adopte dans le tâtonnement perpétuel de sa marche une grande variété de formes accidentelles, est ce que nous avons nommé la commune spontanée. Elle est contemporaine des premières associations d'affranchis, des premières corporations de marchands, des premières confréries d'ouvriers, n'a pas de modèle qui la précède, et n'a pas dans l'histoire de nom qui lui soit spécial. Nous lui donnons celui de commune, parce que nous avons reconnu qu'il peut rigoureusement lui appartenir, ayant absolument la même origine et la même nature que les associations du moyen-âge qui l'ont porté. Les anciens, qui l'avaient au milieu d'eux, n'ont guère pris garde à elle et ne l'ont point étudiée et analysée; soit qu'il soit vrai en histoire, comme en phychologie, que la réflexion ne vienne que longtemps après l'action, soit que le mouvement intime de la vie des peuples s'opère si lentement qu'il échappe à l'œil de ceux qui l'observent de près, et qu'il ne devienne sensible, comme

celui des étoiles, qu'après de grandes périodes séculaires.

Ce que nous avons appelé commune artificielle n'est guère autre chose, pour le fond, et est tout-à-fait la même chose pour la forme. Il est néanmoins important de se rendre compte des différences qui existent entre la commune spontanée et la commune artificielle, pour éviter les graves méprises dans lesquelles sont tombés, à notre avis, au sujet du régime municipal, des historiens aussi graves et aussi intelligens que M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Voici donc en quoi consiste proprement la commune artificielle.

De toutes les communes de l'antiquité, celle de Rome est celle qui eut le plus de durée, de puissance et d'éclat. Elle se forma naturellement, graduellement; chaque siècle qui passa sur elle lui ôta quelque forme ancienne et lui apporta quelque forme nouvelle; elle se développa sans plan prémédité, sans théorie préconçue, et elle se soumit à Auguste, comme elle s'était soulevée contre Tarquin, sans s'en être inquiétée, sans s'en être occupée; enfin elle se montre, pendant toute la durée de son histoire, avec tous les caractères des communes spontanées. Cependant elle devint de bonne heure conquérante, et telle fut sa fortune, qu'elle finit par envahir d'abord l'Italie, et puis le monde. Or, il arriva que lorsque Rome n'eut plus de rivale, lorsque les provinces se firent vassales de ses grandes familles patriciennes, lorsque les rois se mirent sous le patronage du sénat, un grand nombre de bourgs et de villes lui demandèrent la faveur de se donner un gouvernement comme le sien. Il paraît que c'est à peu près vers la première grande invasion gauloise qu'un assez grand nombre de bourgs et de villes d'Italie se donnèrent le gouvernement romain, absolument de la même façon que la France, la Belgique, l'Espagne et le Portugal se sont donné le gouvernement de l'Angleterre; du reste, ces bourgs et ces villes avaient leur droit civil propre et leurs coutumes, dont ils ne se dépouillèrent pas. Ils ne changèrent que le mécanisme de leur gouvernement, mais ils le changèrent entièrement, et ils s'imposèrent le mécanisme romain, systématiquement, à priori, coûte que coûte, quoi qu'il fallût sacrifier d'habitudes indigènes et de traditions nationales, car ces bourgs et ces villes avaient déjà un gouvernement, une administration, une forme sociale propre, chose que M. Ray-

nouard semble n'avoir pas remarquée dans le passage d'Aulu-Gelle, qu'il a néanmoins cité.

Or, voici l'effet de cette adoption de la forme du gouvernement de la ville de Rome par les villes et les bourgs de l'Italie d'abord, et puis par les villes et les bourgs de l'Espagne, de la Gaule et des autres provinces, un effet singulier. Ces villes et ces bourgs, qui adoptaient ce gouvernement, ne se demandaient pas d'où il venait, quelle était son origine, sa nature, son histoire; ils n'en avaient pas l'intelligence critique, et l'idée ne leur venait pas de se demander s'il avait été autrefois autrement qu'il n'était à l'heure présente; bien moins encore pouvaient-ils soupçonner, en le voyant servir à des sénateurs, qu'il avait primitivement servi à des affranchis, et qu'il avait été un gouvernement d'esclaves long-temps avant de devenir un gouvernement de patriciens. Ils le prenaient tel qu'ils le voyaient, tel que le temps l'avait fait, et ils se façonnaient à son image.

Au bout de quelques siècles, le cadre de l'organisation municipale de Rome, lequel s'était longuement et péniblement construit pièce à pièce, révolution à révolution, se trouve donc artificiellement et théoriquement imposé à toutes les villes de l'empire. Les Romains qui propageaient cette forme de gouvernement local, et les villes qui l'adoptaient, ne considéraient, comme nous disions, que sa valeur présente, et ne s'inquiétaient pas de la fonction qu'elle avait précédemment remplie dans l'histoire. Les uns et les autres, qui la voyaient appliquée à des populations libres et à des races nobles, ignoraient qu'elle avait commencé par formuler exclusivement les associations des affranchis : ils ne voyaient de cette vieille institution que sa dernière phase et que son progrès suprême; ils la donnaient au monde telle que mille années de métamorphoses successives l'avaient faite, de telle sorte que la nature de la commune se trouva tout à coup changée. Tant qu'elle s'était formée d'elle-même et par une force d'organisation spontanée, elle avait été un gouvernement d'affranchis; dès que la théorie législative l'eut envahie et l'eut établie de propos délibéré, elle devint un gouvernement d'hommes de toute race, et de populations de toute origine.

C'est en ne perdant pas de vue ces deux sortes de communes,

la spontanée et l'artificielle, l'une s'organisant de toutes pièces et servant à des populations d'origine affranchie, l'autre s'érigeant par imitation et d'après les statuts d'une commune voisine, et servant à des populations mixtes, que l'on trouve la clé de toutes les contradictions dans lesquelles sont tombés des historiens d'ailleurs fort éminens, qui ont abordé les difficultés du moyen-âge (1).

A. Granier de Cassagnac.

(1) L'histoire de la commune faisant partie d'un livre qui sera publié plus tard sous le titre d'*Introduction à l'histoire universelle,* nous n'avons pas trouvé de grave inconvénient à supprimer dans la *Revue* toutes les preuves et citations qui donnent à ce travail une base scientifique.

THÉOBALD.

Il n'y a pas long-temps de ceci, tous les auteurs de ce drame de famille ne sont pas morts, et il est quelqu'un qui s'écriera peut-être en parcourant ces pages, en reconnaissant un à un tous ces personnages revêtus de noms supposés : Me voilà!... Soit! Je ne recule pas devant son ressentiment; elle n'est qu'une femme, et moi un pauvre vieillard dont elle a brisé les derniers jours.

Il faisait un de ces mauvais temps de l'équinoxe par lesquels la pluie tombe fouettée sous des coups de vent impétueux. Personne, point de bruit dans les rues solitaires qui avoisinent le Luxembourg ; seulement un orgue de Barbarie jouait faux et mélancolique à l'abri de la porte cochère. Huit heures sonnaient quand j'entrai dans le salon de ma sœur, Mme la marquise de Pons.

C'était une personne d'autrefois, que ma sœur; elle avait passé les belles années de sa vie à la cour de Marie-Antoinette ; de bien mauvais jours succédèrent à tant d'éclat et de fortune, puis le sort l'avait encore relevée, et quarante ans plus tard elle vivait heureuse avec ce qui lui restait des débris de ce grand naufrage. Elle était imposante au premier abord et parfaitement aimable dans l'intimité; on voyait encore sous ses rides sa beauté d'autrefois, et sa haute taille, pleine de grace

et de dignité, était loin d'annoncer ses quatre-vingts ans. Il lui était resté du grand monde où elle avait vécu un certain aspect froid et réservé; mais, les premiers complimens finis, elle devenait gaie, causeuse, et, Dieu lui pardonne! frivole comme une heureuse fille de quinze ans. Toutes les affections de Mme de Pons et les miennes reposaient sur la fille de son fils unique, mort déjà, sur un ange, sur Valérie de Pons.

Ce soir-là donc nous étions en famille. Mme de Pons faisait de la tapisserie; Valérie, assise à ses pieds, sur un tabouret, dévidait les soies. Elle avait sur ses genoux un gros bouquet de fleurs d'automne déjà pâlies par le froid, mais dont les parfums légers s'exhalaient plus suaves dans la chaude atmosphère du salon. De l'autre côté de la table, Théobald dessinait dans un album; son regard appliqué allait incessamment du groupe posé devant lui à son dessin, auquel il souriait avec une joie d'artiste. Dans un mois, Théobald de Montmaur devait épouser notre Valérie.

J'étais debout, devant la cheminée, avec le comte Anatole de Saint-Servien; sa parenté avec Théobald l'admettait de droit dans notre intimité; c'était un bon garçon, insignifiant de toute manière, de ces gens qu'on estime et qu'on aime sans sentir leur absence ni leur présence.

A l'aspect de ce calme tableau d'intérieur, je me sentais plein de bons pressentimens pour l'avenir. Théobald était bien l'époux que j'avais voulu pour Valérie : un nom honorable, peu de fortune, mais une position qui devait grandir, une ambition mesurée, un caractère loyal et généreux, une vie sans reproche. Valérie aussi semblait sourire au bonheur que nous lui avions fait; son regard timide se levait sur Théobald avec une indicible expression de confiance et de tendresse, puis il revenait vers moi plein de reconnaissance.

— Venez là, mon oncle, me dit-elle, en désignant un fauteuil près de la table; il faut que M. Théobald vous mette aussi dans mon album.

— Glorieuse! m'écriai-je, tu veux que ma vieille figure fasse ressortir tes dix-sept ans. Dans ce petit tableau d'intérieur, il y a déjà bien assez, ce me semble, des quatre-vingts ans de Mme la marquise,

— Ah! je n'avais pas songé au contraste, interrompit ingénuement Valérie, on n'a pas de ces vanités-là quand on n'est pas belle !

Elle était pourtant charmante en parlant ainsi : il y avait tant de douceur et de sérénité dans ses yeux bleus, tant de grace dans son sourire et ses manières !

Je passai derière Théobald ; son dessin était charmant ; seulement la tête de Valérie, à force d'avoir été retouchée, devenait ce qu'on appelle, en terme de métier, un peu gâchée ; on sentait que l'artiste avait voulu embellir la ressemblance et ne pouvait y parvenir.

— Mademoiselle, dit-il en effaçant vivement un trait qu'il essayait en vain, voulez-vous incliner un peu la tête ?

Elle se pencha vers sa grand'mère, et ses beaux cheveux blonds retombèrent en longues boucles sur sa joue.

— Bien! mademoiselle, fit Théobald satisfait.

Et il se hâta de dissimuler, sous ces boucles légèrement avancées, le profil peu régulier de Valérie.

— Mon Dieu! pensai-je, il s'aperçoit trop que cette enfant n'est pas belle!...

En ce moment la pluie battit avec violence contre les fenêtres, et le tonnerre gronda.

— Quel temps affreux! s'écria le comte Anatole, qui depuis une demi-heure écoutait la pluie sans mot dire.

— J'en suis d'autant plus contrariée, dit ma sœur, que j'attendais ce soir une visite, Mme de Las Bermejas.

— Mme de Las Bermejas ! répéta le comte en se levant, Mme de Las Bermejas! Une Espagnole dont le mari a été tué en Navarre, et qui, prisonnière des carlistes, leur a échappé comme par miracle?

— Elle-même, monsieur le comte.

— Mais c'est une héroïne que cette femme-là! Parle-t-elle français?

— Comme vous. Quoique Espagnole, elle a été élevée à Paris.

— Ah! tant mieux ! J'eusse été bien fâché de ne pas la comprendre. Et sans cette triste pluie, elle serait venue ce soir? N'êtes-vous pas fort contrarié, Théobald?

— Du tout, répondit-il en souriant doucement à Valérie; cette

visite eût dérangé l'intimité de notre soirée. On est si bien ainsi en famille au coin du feu, quand l'orage gronde et ferme la porte aux ennuyeux et aux importuns! D'ailleurs, voyez-vous, je n'aime pas les héroïnes. J'ai plus de sympathie pour une femme douce, gracieuse, timide, que pour ces virabos qui montent à cheval comme un cuirassier, et font le coup de fusil sans sourciller. Une héroïne! mais c'est une monstruosité.

— La! la! mon cher, interrompit le comte en regardant Valérie. Je comprends que vous n'avez de sympathie que pour une femme toute faible, toute jeune, toute gracieuse, mais il m'est bien permis, à moi, d'aimer les femmes fortes. Je me figure Mme de Las Bermejas! grande, brune, le regard fier, la démarche noble; laide peut-être, mais de cette laideur qui fait passer une belle physionomie! N'est-ce pas, madame, que j'ai pressenti Mme de Las Bermejas?

— Oui, à peu près, dit ma sœur en riant; je vous présenterai un de ces jours chez elle, et vous verrez.

— Quelle contrariété que cette horrible pluie! s'écria encore le comte Anatole en allant vers la fenêtre, où l'eau bruissait comme une cataracte.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'une voiture s'arrêta devant la porte. Il y eut un moment de silence.

— Voilà sans doute Mme de Las Bermejas, dit Valérie en souriant à Théobald, comme pour le consoler de cette visite.

— Je crois que le cœur me bat, dit à demi-voix le comte Anatole en relevant ses yeux et en se posant au coin de la cheminée.

Au bout d'une minute, on annonça Mme de Las Bermejas. Elle s'avança légèrement, releva son voile noir, salua tout le monde et s'assit à côté de Mme de Pons.

Je ne saurais dire quelle impression d'admiration et de surprise me causa, au premier aspect, Mme Inès de Las Bermejas; il faut avoir vu sa merveilleuse beauté pour comprendre ce qu'elle inspire. Qu'on se figure une de ces têtes qu'a créées, dans un moment de bonheur, l'imagination du peintre et qu'il s'indigne de ne pouvoir jeter sur la toile aussi belle, aussi suave qu'il l'a comprise : une taille majestueuse, un cou gracieux à demi caché sous une profusion de dentelles noires, et des mains

blanches et mignonnes croisées avec coquetterie sur une lugubre robe de deuil.

Je ne sais ce que dit d'abord cette femme, tant j'étais absorbé dans une muette contemplation de sa beauté; le son de sa voix me frappa pourtant; il était doux, argentin, et son accent légèrement étranger, quoiqu'elle parlât très purement français. Théobald aussi considérait avec surprise l'héroïne; mais je crus voir que ses préventions ne s'étaient pas complétement effacées; il reprit bientôt son dessin et travailla sans mot dire. Alors Mme de Las Bermejas le considéra à son tour, puis elle regarda Anatole. Il n'y avait point de comparaison possible entre ces deux hommes. Théobald a une de ces physionomies qui parlent à l'imagination des femmes, un regard plein de pensée, un sourire indéfinissable; le comte Anatole, frais, vermeil et un peu myope, ressemble à tout le monde; il se faisait remarquer autant que possible pour attirer l'attention de Mme de Las Bermejas qui, sans se soucier de ses coquetteries, sans prendre garde à lui qui la regardait trop et à Théobald qui ne la regardait pas, causait avec la marquise.

Ma sœur était triomphante; elle avait la manie des surprises, et celle-ci fut complète; cependant Anatole n'oubliait pas que Mme de Las Bermejas avait une histoire à raconter, une histoire dont elle fut l'héroïne, et qui, publiée par les gazettes, occupa tout Paris pendant un jour. Il fit si bien, avec l'aide de la marquise, que Mme de Las Bermejas fut obligée d'en parler. Peut-être n'eut-elle pas trop de regret à raconter ce récit où elle jouait un si grand rôle et qu'on lui avait sans doute demandé tant de fois. Pourtant elle répondit simplement à une question directe d'Anatole : — Il est vrai, j'ai été condamnée à passer par les armes comme un soldat : c'était une fin moins ignominieuse que la potence ou l'échafaud; mais, à parler franchement, ceci est une faible consolation dans un pareil moment.

— Condamnée à mort! répéta la marquise; moi aussi, je fus condamnée à mort en 93; mais j'étais cachée.... et ces monstres ont eu pitié de vous? ils n'ont pas osé vous tuer?

Mme de Las Bermejas secoua la tête. — Ils ont osé, dit-elle, mais un miracle m'a sauvée.

Elle se tut comme frappée de ce terrible souvenir; puis elle

reprit en jetant un regard sur Théobald qui dessinait toujours avec application : — Mon mari venait d'être tué sous les murs de Vittoria; je restais seule dans un pays en feu , entre deux partis qui s'égorgeaient. Il fallait fuir dans les montagnes, me cacher dans quelque village ; et encore quelle y eût été ma sûreté ? quel sauf-conduit m'eût protégée contre les bandits que la guerre civile assure de l'impunité dans toutes leurs entreprises? Je résolus de me réfugier en France.

Un seul domestique m'accompagnait; je ne pris ni passeport ni sauf-conduit qui eussent donné l'éveil sur mon projet.

Nous partîmes de Vittoria dans une voiture à moi, comme pour aller à la campagne. Je n'emportais que quelques vêtemens; j'avais cousu mon or et mes bijoux dans les coussins de la voiture. Quel voyage! Nous parcourions un pays affamé, ruiné par cette sanglante guerre... des chemins rompus, des champs sans culture, des villages dont la population décimée fuit à l'aspect d'un uniforme et a horreur de tous les drapeaux, car christinos et carlistes on également pesé sur elle !

Tout alla bien d'abord; nous évitions par de longs détours les positions occupées par les guérillas, et je passai deux nuits à l'abri dans des maisons abandonnées. Le soir du troisième jour j'arrivai à une pauvre *venta* des environs d'Estella ; mes mules étaient harassées et ne pouvaient plus avancer. Savez-vous ce que c'est qu'une venta ? C'est une écurie, un chenil où mangent et dorment pêle-mêle des moines, des marchands , des soldats, des mendians et des muletiers. Il fallut pourtant s'y arrêter. Après le souper, Perico, mon domestique, se coucha sur un peu de paille en plein air. Je remontai dans mon calezin et j'essayai de dormir. Il faisait une de ces belles nuits d'Espagne si suaves et si transparentes. Le calezin était sous un grand mûrier à la porte de la venta ; de cet endroit élevé, la vue s'étendait au loin. Vers minuit, la lune se leva claire et resplendissante ; on eût dit déjà le jour. Devant moi se déroulait une vaste plaine semée de bouquets d'arbres ; à l'horizon s'élevaient les remparts et les clochers d'une petite ville entourée de noires collines. Tout dormait dans ces campagnes désertes, hormis le grillon qui chantait sous les herbes du chemin. Que le ciel était

beau! que la nature était calme en ce moment! comme il faisait bon vivre sur cette heureuse terre toute parfumée des premières fleurs du printemps! Il semblait impossible que le pillage, l'incendie et la mort fussent si près!

Je m'assoupis dans cette contemplation; mais parfois mes yeux fatigués se rouvraient et regardaient machinalement dans le crépuscule. Bientôt, il me sembla que de distance en distance apparaissaient successivement des feux dont les clartés pâlissent aux rayons de la lune; puis un cri singulier retentit au loin et se répéta près de moi. Je m'éveillai tout-à-fait. Perico accourut.

— Senora, me dit-il avec un certain trouble, bien qu'il fût brave, les carlistes arrivent du côté d'Estella; que faut-il faire?

— Il faut partir, partir sur-le-champ! répondis-je. En ceci j'eus tort, il fallait rester.

Au bout de dix minutes nous étions en route; l'hôte, que j'avais largement payé, dut courir sur l'heure au-devant des carlistes pour me signaler. Nous marchâmes toute la nuit par des chemins affreux, bordés de bois et de précipices; au point du jour je me trouvai à l'entrée d'un vallon où coulaient les eaux débordées d'un petit torrent; des chênes ombrageaient le chemin coupé d'épouvantables fondrières; au-dessus s'avançaient de grands rochers à pic, au sommet desquels voletaient des corbeaux. Oh! jamais, jamais le sombre aspect de ces lieux ne sortira de ma mémoire! Je me rappelle chaque arbre, chaque tronc renversé, chaque pierre, et cette croix de bois plantée au bord du chemin pour marquer la place où périt quelque pauvre voyageur.

Nous semblions marcher seuls, dans un désert, au bout du monde. Tout-à-coup une voix cria de derrière les arbres : Arrête! . . . .

Perico mit les mules au galop; des coups de fusil partirent des deux côtés de la route. Perico tomba, les mules s'arrêtèrent, et je descendis instinctivement de mon calezin...

— Et alors, madame, interrompit le comte Anatole, qui ne respirait plus; alors vous fîtes courageusement feu sur les brigands ?

— Hélas ! non, répondit Mme de Las Bermejas avec une sim-

plicité adorable ; j'avais grand'peur, et je me pris à pleurer. Des soldats entouraient le calezin ; à leur uniforme en guenilles, je reconnus des carlistes. L'officier qui les commandait vint à moi et m'interrogea.

Je m'étais assise au bord du chemin, et je détournais la tête pour ne pas voir le corps de ce pauvre Perico, qui gisait là tout sanglant. Aux questions dont on me pressait je répondis que j'étais Française, et que je m'en allais dans mon pays. Dans ce temps-là, on brisait ma malle, on visitait, on éparpillait tout ce qu'elle contenait, on criait, on vociférait autour de moi. Oh! j'avais peur; je me sentais mourir, seule à la merci de ces hommes!

Mme de Las Bermejas se tut, et passa la main sur son front avec un mouvement d'épouvante. Théobald avait laissé aller son crayon; il la regardait, et on sentait dans ce regard une sorte d'interrogation, de doute poignant.

— Ces hommes étaient de vrais Espagnols, continua Mme de Las Bermejas, comme si elle eût répondu à la pensée de Théobald; ils étaient fanatiques, cruels, capables d'assassiner une femme, mais non de l'outrager. L'officier me conduisit un peu à l'écart; deux soldats me gardèrent à distance, et l'on tint conseil au milieu du chemin. Il y avait là cinq ou six officiers, un moine et deux ou trois hommes qui ne portaient pas d'uniforme. On parlait avec action dans ce groupe. Une centaine de soldats se tenaient plus loin dans un profond silence. Il ne me vint pas à l'esprit que ma vie fût en péril, et pourtant je frissonnais, priant Dieu de toute mon ame pour moi et pour ce pauvre Perico, dont j'avais causé la mort. Mes yeux se détournaient avec horreur de ce cadavre, à côté duquel je craignais d'être abandonnée dans cette solitude. La présence des carlistes me rassurait en ce moment au lieu de m'épouvanter; j'avais peur surtout de rester seule.

Des soldats arrivaient et repartaient aussitôt. De temps en temps j'entendais au loin des coups de fusil; on se battait aux environs. Tout cela dura une heure. Enfin, les deux soldats qui me gardaient me ramenèrent au bord du chemin; le groupe m'environna; tous les visages étaient mornes, impassibles; tous les regards se détournaient de moi.

— Dona Inès de Las Bermejas, approchez, dit un officier qui portait les galons de colonel d'état-major.

Je tressaillis en entendant mon nom.

— Dona Inès de Las Bermejas, continua le colonel, vous êtes accusée et convaincue d'espionnage et de rébellion au gouvernement de sa majesté catholique le roi don Carlos. Recommandez votre ame à Dieu : le conseil militaire ici présent vous condamne à mort.

Une profonde terreur, une angoisse inexprimable me saisirent. Mourir ! mourir à vingt ans ! Je me jetai à genoux, je protestai de mon innoncence, je demandai la vie en pleurant.

C'est une lâcheté dont un homme se sentirait déshonoré ; mais une pauvre femme peut sans honte demander la vie à ses bourreaux. Je voulais vivre. La misère, l'isolement, la plus dure condition, j'eusse tout accepté. —

Théobald regarda encore Mme de Las Bermejas avec la même curiosité inquiète. Elle continua ainsi :

— Oui, tout, hors le déshonneur !... Mais ces hommes n'eurent pas pitié de moi ; ils s'éloignèrent. Le moine était là pour me confesser. J'essayai de lui parler, mais ma voix s'éteignait ; je restai sans mouvement, agenouillée dans la poussière et les yeux fixés sur une douzaine de fusils réunis en faisceau sur le bord du chemin. Mon regard ni ma pensée ne pouvaient se détacher de ces armes. Je ne pleurais plus, je ne demandais plus grace, je ne voyais rien que ces fusils noirs et luisans ; puis, au-dessus de ma tête, le ciel si beau. Le moine m'exhortait ; je ne l'entendais pas ; je ne l'entendis que lorsqu'il me dit :

Ma fille, faites un acte de contrition, tout est fini pour vous... Les voici.

Alors je me tournai vers lui. C'était un vieillard ; il avait les larmes aux yeux.

— Mon père, lui criai-je, en saisissant sa robe, je suis innocente ! sauvez-moi, je ne vous quitte pas ! Ils n'oseront pas me tuer près de vous ! Ayez pitié d'une pauvre femme !... Voyez, je suis jeune, pleine de vie, et on veut que je finisse si tôt !... J'ai encore tant de jours devant moi !... Ils en rendront compte à Dieu, ceux qui me les ôtent !...

Le moine essaya de me repousser ; mais je m'attachai à lui, je me traînai à ses genoux. Alors j'entendis derrière moi les

baguettes frapper dans les fusils. Ce bruit sec retentit dans ma tête alourdie ; mes mains lâchèrent la robe du moine, je sentis qu'il s'en allait.

Il y eut un assez long silence, puis des coups de fusil, et la vie me manqua.

Quand je repris mes sens, j'étais couchée au bord du chemin sur les coussins de mon calezin ; le moine, assis près de moi, fumait son cigarre. Nous étions seuls. Je me souvins de tout en ouvrant les yeux, je sentis que je n'étais point morte, mais je me crus au moins fort blessée. Le moine essaya de me soulever, et me fit boire un peu de vin, qui me ranima tout à coup.

— Ma fille, me dit-il avec satisfaction, vous avez eu plus de peur que de mal. Allons, prenez courage et remerciez Dieu.

Je voulus lui rendre grace, car je compris qu'il m'avait sauvé la vie; mais je ne pus que joindre les mains en pleurant.

— Bien, bien ! fit-il, ne vous effrayez pas, vous n'avez pas été touchée, les balles ont passé haut et vous étiez à genoux... A présent qu'allez-vous faire?

— Je vais gagner la frontière, lui répondis-je; dites-moi seulement, mon bon père, de quel côté il faut marcher?

Le moine secoua la tête.

— Vous allez en France! s'écria-t-il; mauvais pays !... Tous les malheurs de l'Espagne viennent de là. Un véritable Espagnol ne peut pas y vivre.

— Hélas ! lui dis-je toute tremblante et craignant de l'irriter, je sais bien que c'est un mauvais pays où l'on ne vit guère chrétiennement ; mais en Espagne il n'y a point de sûrété pour moi, mon père.

Il hocha la tête d'un air convaincu, et se leva en me disant :

— Allons ma fille, c'est moi qui vous servirai de guide ; je veux achever ce que j'ai commencé.

Je baisai ses mains.

— Ma fille, reprit-il en désignant le nord, quand vous serez là-bas, derrière ces montagnes, n'oubliez pas notre Espagne, et priez Dieu pour Fray Antonio de Léon.

Le calezin était encore au milieu du chemin, mais les mules avaient disparu. Je cherchai des yeux le corps de Perico ; le moine me montra une fosse nouvellement creusée au pied de

la croix de bois. Pauvre Perico ! il était jeune ; lui aussi devait aimer la vie !

Je pris dans le calezin mon or et mes bijoux ; je voulais les partager avec le moine ; il refusa. Nous partîmes à pied. Le lendemain j'étais en France. —

Mme de Las Bermejas se tut. Valérie et ma sœur lui serrèrent les mains ; toutes deux pleuraient. Mon cœur de vieux garçon s'était ému à ce récit ; le comte Anatole faisait de grandes exclamations ; Théobald seul ne dit rien.

Bientôt Mme de Las Bermejas fut admise dans notre intimité. Peu de femmes ont aussi parfaitement le don de plaire. Il y a en elle une sorte de grace nonchalante, un parler naïf et piquant, qui captivent autant que sa rare beauté. Sa position était singulière, quoique fort naturelle : veuve, sans famille, et avec une médiocre fortune, elle se trouvait à vingt ans parfaitement libre, sans que personne y eût à redire. Je crus qu'elle pourrait épouser le comte Anatole ; mais je compris, sur un mot, qu'elle ne le trouvait pas assez riche. Elle le traitait froidement, bien plus froidement que Théobald, avec lequel elle prit, dès les premiers jours, un certain ton de franchise et d'abandon. Il semblait que son titre de fiancé en eût fait pour elle un homme sans conséquence, et dût le rendre invulnérable à ses séductions. Je voyais ceci d'un autre œil, et dès le premier jour j'eus des inquiétudes que je gardai pour moi seul, me fiant à la raison de Théobald et au temps qui rapprochait le jour de son mariage.

Une des ruses de Mme de Las Bermejas était de le supposer passionnément amoureux de Valérie ; elle avait trop de pénétration pour voir de l'amour là où il n'y avait qu'une faible affection, et je ne pouvais lui passer cette fausseté, dont je ne comprenais pas le but.

Un soir, nous étions encore en famille chez ma sœur, la conversation avait tourné au sérieux ; on débattait de graves questions ; il s'agissait de mariage. Le comte Anatole faisait un paradis de cette union où l'un, toujours amoureux et soumis, vivait aux pieds de l'autre, toujours belle et heureuse. Bien que j'aie prêché le célibat d'exemple, je disais, moi, que le mariage est la meillleure fin qu'un homme raisonnable puisse faire après avoir dépensé la moitié de sa jeunesse.

Mme de Las Bermejas écoutait presque distraite et jouait avec son éventail, sceptre léger, si gracieux aux mains d'une Espagnole. Quand j'eus fini, elle se pencha un peu hors de la causeuse où elle était ensevelie, et me regarda en secouant la tête.

— Un mariage de convenance! fit-elle, quelle triste folie! Je comprends qu'on sacrifie sa liberté à une passion exclusive, profonde, dont il faudrait mourir, ne pouvant y renoncer; je comprends qu'on plie avec joie sous un joug indissoluble, quand on ne voit hors de là que solitude et désespoir : ceci est un mariage d'amour. Je comprends encore qu'on s'enchaîne pour grandir sa position, faire sa fortune : alors c'est un mariage d'ambition. Mais sans ambition, sans amour au cœur, jeter son indépendance aux pieds d'une femme, lier son avenir, et dire indifféremment, en face de cet irrévocable et terrible engagement : Je n'aime point, je ne fais ma position ni ma fortune, mais c'est un mariage de convenance. Ah! cette folie, je ne la comprends pas!

— Ni moi non plus, dit naïvement Valérie; la pauvre enfant aimait si tendrement son fiancé.

— Ni moi! répéta le comte Anatole avec feu.

Théobald ne dit rien et leva sur Mme de Las Bermejas un regard triste, profond, un regard que ne remarqua pas Valérie.

— Autrefois, essaya de dire Mme de Pons, on ne faisait que des mariages de convenance, et il y avait d'heureux ménages. Quand j'épousai le marquis de Pons, je ne l'avais vu que deux fois. Pouvais-je aimer un homme que je ne connaissais pas? Mais je l'aimai, et lui aussi m'aima passionnément après notre mariage.

— C'est qu'on ne lui avait pas donné le temps de vous aimer avant, madame la marquise, répondit l'Espagnole.

J'étais blessé dans Valérie, irrité contre Mme de Las Bermejas. Pourtant que pouvais-je lui reprocher? Elle avait tout l'air de croire que Théobald adorait sa fiancée.

Le comte Anatole nous quitta de bonne heure pour aller à un bal de noce. Le petit cercle se rétrécit encore autour de la cheminée; Théobald resta appuyé contre la table; sa main distraite promenait au hasard le crayon sur la première feuille de l'album de Valérie. J'y jetai un coup-d'œil et je reconnus le

profil fin et charmant de Mme de Las Bermejas. Tout à coup Théobald sembla s'éveiller d'une distraction, il se mit à dessiner rapidement, avec application; je regardai encore : le portrait en profil était habilement tracé dans les branches d'un saule; on ne voyait qu'un arbre, et le hasard ou une minutieuse attention pouvaient seuls découvrir cette parfaite ressemblance.

A onze heures, Mme de Las Bermejas se leva. Ordinairement une voiture de place la ramenait chez elle, rue de Tournon. Je sonnai pour avertir son domestique.

— Quel beau clair de lune! quelle nuit sereine! dit-elle en allant vers la fenêtre dont elle entr'ouvrit les rideaux : qu'une promenade serait bonne par ce froid piquant! Je vais marcher jusque chez moi.

— Il faut prendre le bras de M. Théobald, dit la bonne Valérie; il vous ramènera. Et comme Mme de Las Bermejas remerciait avec un petit geste d'hésitation, elle ajouta tout bas : On ne saurait en médire, un homme presque marié.....

Théobald avait reculé. Ce premier mouvement parut si bizarre à ma sœur et à Valérie, qu'elles se prirent à rire. Toutes deux l'interprétèrent par le regret de les quitter si tôt; Mme de Las Bermejas et moi, nous le comprîmes mieux.

— Allons, monsieur Théobald, dit tranquillement l'Espagnole en avançant sur son front ce voile de dentelle sous lequel elle était si ravissante.

Théobald mettait ses gants. Il ne parla point, car le son de sa voix eût trahi son émotion. Mme de Las Bermejas posa sa petite main sur le bras qu'il lui présenta; alors il pâlit et devint tremblant; elle sourit. Ils partirent ensemble.

Je retournai tout consterné près du feu, Mme de Pons entra dans sa chambre, et Valérie vint s'asseoir à mes pieds sur un tabouret. Elle semblait absorbée dans de profondes réflexions, et je commençais à l'observer avec inquiétude, quand elle me prit la main et me dit avec une sérénité d'ange : N'est-ce pas, mon oncle, que je suis bien heureuse?

Le lendemain, Mme de Pons donnait une petite fête; Valérie avait voulu réunir encore une fois, chez sa grand'mère, ses amies d'enfance; peut-être, dans l'innocent orgueil de son bonheur, était-ce pour leur montrer son fiancé. On devait

danser, et pour la première fois elle se trouvait l'heureuse reine d'un bal.

A neuf heures, Mme de Las Barmejas arriva. Elle avait quitté ses habits de grand deuil pour mettre une simple robe de satin blanc; ses longs cheveux nattés étaient retenus par un bouquet de violettes de Parme; point de dentelles, point de bijoux : qu'elle était belle! Tous les yeux se tournèrent d'abord vers elle, puis la foule de danseurs l'environna. Sans paraître se soucier le moins du monde de cette admiration et de ces hommages, elle déclara ne vouloir pas danser, et vint s'établir dans le boudoir, à côté d'une table où deux de mes vieilles amies commençaient une partie d'échecs.

Un moment après Théobald entra. Son premier regard chercha Mme de Las Bermejas. Valérie rougit toute joyeuse à son aspect; elle ne l'avait vu de la journée.

On dansait dans le salon; le comte Anatole, refusé avec opiniâtreté par Mme de Las Bermejas, qui semblait décidée à ne bouger de la nuit, se consolait en papillonnant autour de quelques jolies femmes. Théobald me parut triste et calme; il dansa la première contredanse avec Valérie, et s'assit ensuite à l'autre extrémité du salon.

J'allai m'installer dans le boudoir, et je commençai une une partie d'échecs avec Mme de M., une vieille femme sourde et distraite à côté de laquelle on peut tout dire. Je tournais le dos à Mme de Las Bermejas, mais une glace réfléchissait en face de moi son attitude et sa physionomie. Elle restait enfoncée dans son fauteuil, souriante, impassible, répondant à peine à ceux qui venaient la saluer, et les yeux fixés sur notre partie d'échecs. Cela dura ainsi jusqu'à une heure du matin.

Je commençais à croire que je m'étais trompé, quand Théobald s'approcha. Mme de Las Bermejas tourna la tête et lui sourit légèrement. Il s'assit à ses côtés. J'avais l'air d'être absorbé dans mon jeu.

— Avez-vous passé une bonne journée? dit Mme de Las Bermejas avec intérêt.

Il secoua la tête.

— Non, non, madame, répondit-il à voix basse, j'ai de trop pénibles pensées pour que rien m'en puisse distraire.

— Allons donc! des scrupules de bonheur!

— Hélas ! oui, je voudrais mieux aimer celle qui mérite tant d'amour.

— Je n'y vois rien d'impossible, elle est charmante ! Tenez, je reste confondue en vous trouvant si indifférent. Mais vous ne pouvez donc connaître ce bonheur, ces émotions ineffables? Oh ! monsieur Théobald, vivre ainsi à deux, avec une même pensée, une même volonté, aimer de toutes les facultés de son ame, c'est être heureux comme les anges du ciel....

En parlant ainsi, elle arrêtait sur lui ses yeux noirs et voilés de tristesse. Il semblait fasciné sous ce regard ; je le vis frissonner, ses lèvres blanchirent, il ne respirait plus. Puis un singulier retour le rendit à lui-même.

— Vous avez aimé M. de Las Bermejas, madame? dit-il froidement.

Elle ne répondit pas, mais un imperceptible sourire de dédain passa sur sa bouche et dit clairement : Ni M. de Las Bermejas, ni personne au monde.

En ceci je crois qu'elle disait vrai.

— Alors vous aviez fait un mariage de convenance? dit Théobald avec une sorte de joie.

— Oui. J'avais seize ans alors ! aujourd'hui je ne prononcerais pas avec une indifférence si imprudente le serment qui lierait tout mon avenir.

— Vous ne voulez pas vous remarier ?

— Non, répondit-elle après un silence et avec une profonde mélancolie, non, monsieur Théobald.

Il la regarda, troublé de l'expression qu'elle mettait à ces paroles si simples.

— Je ne veux plus faire un mariage de convenance, reprit-elle en souriant doucement.

— Mais un mariage d'amour ?

Elle secoua tristement la tête.

— L'amour ! dit-elle, l'amour ! Mais qui le comprendra selon mon cœur ? C'est le nom qu'on donne ici au manége d'une vaniteuse coquetterie, aux empressemens d'une galanterie fade et obséquieuse. Regardez autour de nous. Est-ce le comte Anatole qui comprend l'amour ? Oh ! non ; il a les joues trop vermeilles, il danse de trop bonne grace, il sourit trop à toutes les femmes pour en aimer aucune. Est-ce Valérie? Heureuse

enfant qui n'a jamais pleuré en vous attendant, que jamais le bruit de vos pas ne fit pâlir et frissonner. Et vous-même...

— Moi! interrompit Théobald avec amertume, moi! oh! vous m'avez bien observé, madame!

— Vous n'aimez pas Valérie, continua-t-elle, vous ne l'aimerez jamais; elle n'en sera pas malheureuse, parce qu'elle ne comprend pas ce qui manque à votre bonheur.

— Croyez-vous que je le comprenne, moi? dit Théobald avec une profonde tristesse.

Elle garda un moment le silence, puis elle répondit avec un soupir : Oui.

— Alors, reprit-il emporté, vous devez me plaindre! je suis si malheureux depuis...

Elle l'arrêta d'un regard; il se tut subitement, et joignant les mains il murmura avec une douleur qu'il ne cherchait plus à contenir :

— Vous voyez si j'ai souffert!

— Pauvre Théobald! dit tout bas Mme de Las Bermejas, et il sembla qu'une larme venait au bord de ses paupières, et luisait dans ses cils noirs.

Il pâlit d'une poignante émotion; sa main effleura la main gantée de Mme de Las Bermejas.

— Mais, je ne suis pas marié! dit-il d'une voix brève et frémissante, je suis libre encore! Ah! j'ai compris ce soir combien je pourrais être heureux!

Mme de Las Bermejas baissa les yeux et ne répondit pas; ils s'entendaient bien sans plus de paroles. Je cherchai des yeux Valérie; l'heureuse et confiante jeune fille dansait dans le salon et souriait de loin à son fiancé.

Mme de Las Bermejas partit un quart d'heure après Théobald. s'assit à la place qu'elle venait de quitter, et resta là dans une profonde rêverie; je jouais toujours aux échecs avec Mme de M.

A trois heures, quand tout le monde partait, Théobald se leva et vint à moi : Monsieur, me dit-il, je voudrais vous voir seul demain matin.

— Mon ami, lui répondis-je avec calme, quoique j'eusse l'ame navrée, demain c'est impossible; je pars à sept heures pour Beauvais où je resterai quatre jours. Dimanche prochain si vous voulez, j'irai en arrivant vous demander à déjeûner.

— A dimanche, monsieur, dit-il en me tendant la main d'un air triste et affectueux ; à dimanche.

Il allait sortir.

— Bonsoir, monsieur Théobald, dit doucement Valérie en venant à lui. Mon Dieu ! vous ne vous êtes pas amusé ce soir ! Ah ! moi aussi j'aime mieux le coin du feu et notre cercle intime.

Au retour de Beauvais, le dimanche suivant, j'allai descendre chez Théobald. Je le trouvai seul dans son cabinet. Il vint à moi et me tendit la main d'un air triste, mais parfaitement calme. Je ne m'étais pas attendu à lui trouver cette physionomie ; elle accusait un certain sang-froid qui n'allait pas avec ce qu'il avait à me dire. Nous nous assîmes devant son bureau.

— Monsieur, dit-il en me présentant une lettre ouverte, l'évêque de D...., mon parent, est mort ; Anatole est son héritier ; j'ai un legs de 200,000 francs.

— Je vous en fais de grand cœur mon compliment ! m'écriai-je, vous ne comptiez pas du tout sur cette succession.

— Non. Elle triple ma petite fortune. J'en suis heureux pour Mlle Valérie, répondit-il en refermant la lettre qu'il jeta brusquement sur le bureau.

Je compris sur-le-champ quel scrupule allait empêcher Théobald de rompre son mariage, et dans le fond de mon ame j'en remerciai Dieu, car il me semblait que cette union devait être heureuse. Pourtant, je dis avec une certaine crainte : Théobald, vous aviez quelque chose à me confier ce matin, je suis venu pour vous entendre.

— Non, rien, monsieur, me répondit-il en appuyant son coude sur la lettre, ce n'était rien : pardon de vous avoir laissé venir.

Je n'eus pas le courage d'insister, seulement je lui dis : Théobald, si vous aviez des chagrins, je crois que c'est à un vieil ami tel que moi que vous devriez les confier.

Il secoua la tête d'un air si réservé, si froid, que cette conversation en resta là. Un calendrier était sur la table, Théobald le prit et me montra une marque à la plume sous la date du 25 novembre.

— C'est dans dix jours, dit-il, n'avons-nous oublié aucune formalité ?

— Aucune, mon ami, lui répondis-je, navré du triste sang-froid avec lequel il s'occupait de ces arrangemens.

On servit le déjeûner, et la conversation demeura sur le même sujet; nous parlâmes de mille détails relatifs à la cérémonie. Anatole ne pouvait y assister, il venait de partir pour régler les affaires de cette succession qui lui donnait soixante mille livres de rente.

Il était depuis long-temps décidé que le mariage de Valérie se ferait à la campagne, dans une charmante maison près de Meudon. Mme de Pons y avait élevé Valerie, et une sorte de superstition s'attachait pour elle à la marier dans la même chapelle où on la baptisa. Sans dire nos motifs, j'avais insisté pour que les noces se fissent tout-à-fait en famille; ma sœur me laissait faire, et j'en étais presque étonné; car je savais qu'elle tenait à un peu d'apparat. J'aurais dû me défier davantage de cette condescendance qui me dispensait de donner le prétexte que j'avais imaginé pour exclure Mme de Las Bermejas dont ma sœur ne pouvait plus se passer.

En sortant de chez Théobald, je me hâtai d'aller chez moi. Valérie accourut, et se mit sur son tabouret près de mon fauteuil.

— Mon bon oncle, dit-elle, vous ne savez pas le bonheur qui arrive à M. Théobald? Il hérite de 200,000 francs. Eh bien! j'en suis presque fâchée; on pourra croire que je suis aussi heureuse et fière de sa fortune que de lui-même. Oh! non, je l'aimerais pauvre!

Elle se tut en rougissant d'avoir dit si haut toute sa pensée, et cacha son visage contre moi. Je la baisai au front; elle pleurait.

— Qu'as-tu, ma bonne Valéric? lui demandai-je avec inquiétude....

— C'est un enfantillage, mon bon oncle, me dit-elle en souriant à travers ses larmes, je suis si heureuse, si heureuse que j'ai peur qu'il m'arrive quelque grand malheur...

— Enfant! m'écriai-je, ne sommes-nous pas là pour t'en garder. Ton avenir est beau; dans quelques jours, il sera fixé, tu seras la femme de Théobald.

— Oui, dit-elle gravement, il n'y a que la mort qui puisse briser mon bonheur.

Le même jour, nous partîmes pour la campagne. Nous y fûmes absolument seuls; Théobald ne vint pas une seule fois à Paris. Quiconque n'eût pas su ce qu'il avait au cœur l'aurait cru épris d'amour pour un ange qui ne vivait que pour lui. Il l'environnait de soins empressés, il semblait tout occupé de l'avenir vers lequel ils marchaient ensemble ; mais hélas ! il n'y avait au fond de ces témoignages que la volonté d'accomplir un devoir et l'énergie du parti pris.

Ces dix derniers jours passèrent rapidement pour tous ; le 25 novembre se leva radieux comme un jour de printemps; je le saluai avec joie comme le terme de mes inquiétudes et le commencement d'un bonheur tranquille que des passions insensées ne pourraient pas renverser. Mes craintes s'étaient évanouies si près du but de tous mes désirs ! Ce fut le cœur tout rempli de bons pressentimens que j'embrassai Valérie lorsqu'elle vint le matin de ce jour solennel s'agenouiller près de mon lit et me demander ma bénédiction.

Nous passâmes la matinée dans la chambre de ma sœur ; Théobald resta chez lui, respectant ces émotions, ces vagues frayeurs d'une jeune fille que l'amour même qu'elle a au cœur ne rassure point en ces derniers momens.

La marquise de Pons était bonne et frivole, je l'ai dit; elle employa toute cette matinée à s'occuper de la toilette de Valérie, à se tourmenter de mille détails. Elle allait, venait, donnait des ordres, et de temps en temps me souriait d'un air satisfait.

Le mariage devait être célébré à la mairie, vers sept heures du soir, ensuite à l'église de Meudon. Les témoins seuls avaient été invités à y assister. Mme de Pons déjeûna chez elle avec Valérie. J'allai retrouver Théobald; il était d'une gaieté qui m'attrista : l'heureuse Valérie se recueillait et priait en face de son bonheur; lui s'étourdissait pour achever courageusement son sacrifice. En ce moment, j'eus un remords de ne l'avoir pas forcé à s'expliquer dix jours auparavant ; maintenant, il était trop tard. Je compris qu'il souffrait beaucoup, que peut-être il sentait le besoin de me parler à moi, son ami, son autre père. Mais à quoi bon ? Dans deux heures, il allait épouser Valérie; et puis, il valait mieux que le nom de cette femme ne fût pas prononcé, que ces poignantes douleurs n'eussent point d'écho.

Je laissai Théobald à sa toilette de marié; au bout d'une demi-heure il vint me trouver dans la bibliothèque. Jamais je ne l'avais trouvé si remarquablement beau; son vêtement noir, sa physionomie pâle et animée eussent pourtant fait douter s'il s'agissait pour lui d'un jour de mort ou de mariage.

J'étais occupé avec mon valet-de-chambre. Théobald s'approcha machinalement de la bibliothèque et prit un livre; il l'ouvrit, le rejeta vivement, et vint s'asseoir près du feu en essayant de sourire, mais ses mains tremblaient. Je relevai le volume; c'était un voyage en Espagne que nous avait prêté Mme de Las Bermejas.

Quand nous descendîmes au salon, vers six heures, Théobald était de sang-froid; il alla vers Valérie qui donnait le bras à sa grand'mère, et lui baisa la main avec émotion. Elle était vêtue de blanc, avec sa couronne de fleurs d'oranger et son voile de mariée. C'était ainsi une pure et ravissante créature, un ange en face duquel s'effaçaient les mauvaises pensées, les folles passions. Théobald éprouva cette influence, son regard devint plus serein; en ce moment il oublia peut-être Mme de Las Bermejas.

Le salon était fort éclairé, resplendissant de cristaux, tout orné de fleurs naturelles, mais nous semblions perdus dans cette vaste pièce. J'engageai ma sœur à passer dans le petit salon.

— Non pas! non pas! fit-elle d'un air triomphant, car il va nous venir du monde. Croyez-vous que je veuille ainsi marier Valérie de Pons sous la cheminée? . . . .

Elle n'avait pas achevé que les deux battans de la porte s'ouvrirent, et l'on annonça Mme de Las Bermejas, puis vingt personnes de notre connaissance intime, des parens, des amis de nos deux familles.

— C'est une surprise, mon ange, dit tout bas la marquise à Valérie, qui recevait les complimens, toute rougissante et joyeuse.

J'étais atterré.

Mme de Las Bermejas s'avança tranquillement, et prit place à côté de Valérie. Elle avait une parure toute blanche, des fleurs blanches dans ses cheveux noirs, et une riche mantille jetée à l'espagnole sur sa tête; on eût dit aussi une mariée, elle était

belle à rendre un homme fou. Je cherchai des yeux Théobald, il avait le visage derrière son mouchoir; je ne vis que son front si pâle, que le blanc de la batiste ne faisait pas contraste.

Il y eut un quart d'heure de félicitations et de complimens, puis on vint annoncer que les voitures étaient avancées. Tout le monde se leva. Dans ce mouvement, Mme de Las Bermejas se rapprocha de Théobald; j'étais derrière elle. Il parut chercher à se rendre maître d'une émotion profonde, d'une douleur qui le brisait. Son regard était fixe, ses jambes fléchissaient; il appuya sa main tremblante sur le bouton de la porte qui donnait dans la chambre de la marquise.

— Courage! lui dit Mme de Las Bermejas en le regardant fixement, courage, Théobald ! . . .

— Ah ! je suis un malheureux fou! répondit-il d'une voix étouffée; car je vous aime!.... je vous aime!...

L'abominable vanité de cette femme, son atroce coquetterie, furent alors satisfaites; un sourire imperceptible d'orgueil lui échappa, tandis qu'elle s'éloignait brusquement de Théobald avec un mouvement de surprise et de compassion fort bien joué.

Alors Valérie sortit de la chambre de sa grand'mère où elle avait été prendre son bouquet et son missel. Je conduisis Théobald vers la marquise de Pons à laquelle il devait donner la main ; il se laissait faire machinalement. Ensuite je m'approchai pour mener Valérie; elle était debout contre la cheminée et si pâle, si émue, qu'elle semblait près de sévanouir. Sa main tomba instinctivement sur mon bras, nous descendîmes.

Le trajet fut court. Valérie s'était jetée au fond de la voiture, je respectais son silence à l'approche d'un moment si solennel. Quand nous descendîmes à la mairie, sa main tremblait dans la mienne, je la vis défaillir.

— Allons ! mon enfant, lui dis-je, faut-il tant de craintes et d'angoisses pour accomplir sa destinée ?.... une heureuse destinée ?...

— Nous entrâmes, elle se laissa conduire à sa place près de Théobald, en face du maire qui allait prononcer l'irrévocable formule : Vous êtes unis au nom de la loi.

Le cercle nombreux et brillant des assistans environnait les mariés, on faisait silence, Mme de Pons pleurait attendrie, et me serrait la main, l'Espagnole regardait Théobald.

Le maire lut lui-même le texte de la loi, ensuite il dit : M. Théobald de Montmaur, prenez-vous Mlle Valérie de Pons pour votre légitime épouse ?

— Oui, monsieur répondit Théobald d'une voix ferme.

— Et vous, Mlle Valérie de Pons, acceptez-vous M. Théobald de Montmaur pour votre légitime époux?

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix mourante, et en essayant de se lever, mais elle retomba inanimée.

Il y eut un cri de surprise dans toutes les bouches. Mme de Pons se précipita vers sa petite-fille, et la prit dans ses bras en disant : Elle est folle, mon Dieu ! ma pauvre enfant est folle ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !........... Valérie, ouvre les yeux.... Regarde-moi.... Mais tu veux donc me faire mourir ? . . .

Théobald avait les yeux hagards, le sourire étrange d'un fou. Il prit les mains de sa fiancée et les tint dans les siennes, en répétant à Mme de Pons : Au nom du ciel, madame, calmez-vous ! Ceci a été un moment de frayeur, de délire... Elle va reprendre ses sens, et nous achèverons la cérémonie. Au nom du ciel, calmez-vous !

On fit respirer des sels à Valérie, on lui jeta de l'eau froide au visage ; enfin elle rouvrit les yeux. Son regard s'arrêta sur Théobald, penché sur ses mains, elle essaya de parler, mais la voix lui manqua, et se raidissant dans une horrible convulsion, elle retomba en arrière en poussant de sourds gémissemens.

Tous les témoins de cette scène inouïe étaient dans la consternation. Mme de Las Bermejas se tenait à l'écart comme épouvantée. Il fallut emporter Valérie. Mme de Pons monta en voiture avec elle ; j'emmenai Théobald ; il était accablé, anéanti.

— Théobald, lui dis-je, avec des larmes que je ne cherchais pas à cacher, Théobald, je vous supplie, par tout ce qu'il y a de sacré, d'être franc avec moi... Qu'avez-vous dit à cette enfant?

— Rien, me répondit-il en pleurant aussi sans contrainte, rien, je le jure sur l'honneur !

— Alors, m'écriai-je, c'est Mme de Las Bermejas !

Il secoua très vivement la tête.

— Rien non plus, j'en réponds sur l'honneur.

— Alors, dis-je avec des sanglots, cette pauvre enfant est folle! Ah! ceci est une affreuse douleur pour nos vieux jours... Théobald, hélas! nous serons seuls malheureux, car vous redevenez libre...

— Assez, monsieur, interrompit-il en me prenant la main, assez!... Un autre regarderait ce qui vient de se passer comme un affront; moi, je n'y vois qu'un grand malheur, et rien n'est rompu.

— Tout est rompu, lui répondis-je, mais vous resterez notre ami.

Quand nous rentrâmes, on venait de coucher Valérie. Quelques amis veillaient consternés dans le salon. Mme de Las Bermejas était retournée à Paris sous prétexte d'envoyer promptement un médecin.

Quand je montai dans la chambre de Valérie, les convulsions s'étaient calmées, elle semblait assoupie. Je jugeai qu'après cette horrible secousse, il fallait la laisser dans un complet repos, et je ne m'alarmai point de ce sommeil léthargique dont aucune parole ne pouvait la tirer. Ma sœur fit mettre un lit près de celui de sa petite-fille, et nous veillâmes près d'elle toute la nuit. D'heure en heure Théobald venait demander des nouvelles.

Le lendemain matin, nous étions tranquilles et rassurés. Valérie dormait toujours, son visage était blanc, reposé, sans aucune expression de souffrance. J'attendais son réveil.

Théobald ne pouvait rester, il retourna à Paris, je promis de lui écrire deux fois par jour.

Vers midi, le médecin de Mme de Pons arriva. Je lui dis tout, ensuite je le menai au lit de Valérie. J'espérais des paroles rassurantes, il ne nous dit rien, et passa une demi-heure près de la malade, écoutant sa respiration inégale, soulevant parfois cette tête qui retombait inerte, et ne pouvant dissiper ce sommeil qui maintenant me remplissait d'effroi.

— Docteur, dit alors Mme de Pons en pleurant, je le vois, ma pauvre Valérie est bien mal!..

Il la rassura et m'emmena dans le salon.

— Monsieur, me dit-il, il faut ramener à Paris madame la marquise.

— Eh quoi! m'écriai-je atterré, Valérie!...

— Elle est fort mal. Une inflammation des membranes du cerveau... Qui sait ce qu'il y a dans cette tête ?... Ah! que la science est petite devant ces maladies foudroyantes, et dont malheureusement le diagnostic n'est certain qu'à l'autopsie!... Nous allons essayer quelques moyens, mais je ne vous cache pas que j'ai peu d'espoir. Emmenez madame la marquise, elle est hors d'état de supporter l'agonie que je prévois. Moi, je reste ici.

Il rentra dans la chambre de Valérie. Ma pauvre sœur venait de se trouver mal, il avait fallu la porter dans son lit. Au moment où je traversais le salon pour me rendre chez elle, un domestique se présenta ; il venait savoir des nouvelles de la part de Mme de Las Bermejas.

— Annoncez-lui, répondis-je, que Mme la Marquise et Mlle Valérie de Pons sont à l'agonie.

Comment dire les angoisses des quatre jours qui suivirent celui-ci? La pauvre Valérie ne reprit point connaissance, elle ne sortit point de cet affreux sommeil qui, à chaque instant, ressemblait davantage à la mort. Ses yeux fermés n'avaient point de larmes; son corps était immobile, insensible ; le feu même ne lui causait nulle douleur. Je ne la quittai pas, épiant, attendant un mouvement, une parole. Parfois il me semblait que ses lèvres remuaient et balbutiaient quelques mots. Alors je me penchais sur elle, je l'appelais; mais jamais elle ne me répondit.

La dernière nuit je veillais près d'elle; le médecin allait de sa chambre à celle de ma sœur; il avait promis de ne plus me quitter pendant ces deux agonies.

— Docteur, lui dis-je avec des sanglots, vous ne les sauverez donc ni l'une ni l'autre!... Hélas! ma sœur, si à bout de ses jours, d'une santé si débile, devait mourir... La science n'a point de miracles pour reculer ce terme inévitable ; mais Valérie! Valérie!... A dix-sept ans... Rien ne peut-il donc la faire vivre, rattacher les fils de cette existence qui s'en va?

—Ils sont brisés! répondit tristement le docteur, elle est morte déjà ; sa mémoire, son intelligence, ses plus nobles facultés ne sont plus; quelle secousse pourrait la tirer de ce néant ?... Qui pourrait la réveiller?

— Elle ne nous répond pas, mais peut-être elle nous entend, dis-je, frappé d'une idée soudaine.

Le docteur secoua la tête. Je pris une bougie et j'allai près du lit. Elle était là, raide, immobile; ses mains blanches comme de la cire reposaient croisées sur sa poitrine; sa tête s'enfonçait dans l'oreiller au milieu de ses cheveux épars ; elle avait les yeux à demi-ouverts, les joues et les lèvres d'une pâleur livide.

— Valérie, lui dis je en me penchant sur elle, Valérie, voici Théobald ; il est là, il veut te voir.

A ce nom, elle n'ouvrit point les yeux, elle ne bougea pas; mais une faible rougeur monta à ses joues.

— Valérie ! mon enfant! m'écriai-je, tu m'entends ?...

Elle agita ses mains et tomba dans une affreuse convulsion ; ses yeux étaient ouverts, et elle les tournait vers moi sans me reconnaître; sa respiration inégale se taisait par momens.

— Monsieur, retirez-vous, retirez-vous, au nom du ciel ! me dit le docteur en la soutenant ; ce spectacle vous tue....

Valérie se dressa, porta ses deux mains à son front, et dit distinctement : — Je suis un malheureux fou !... Je vous aime ! Je vous aime!...

Alors, je me rappelai que la malheureuse enfant était dans cette chambre à la porte de laquelle se trouvait Théobald, quand Mme de Las Bermejas vint lui parler.

— Je suis un malheureux fou !... Je vous aime !... répéta Valérie en froissant dans ses mains son épaisse chevelure. Puis elle retomba, ses yeux se fermèrent, et sa bouche n'eut plus ni plaintes ni paroles. Vers le matin elle mourut.

Ma sœur ne survécut qu'une dizaine de jours à sa petite-fille, et je demeurai seul au monde après tant d'années de ce bonheur intime que j'avais trouvé dans notre heureuse famille. Je gardai pour moi seul les dernières paroles de Valérie; elles eussent été un affreux remords pour Théobald, et j'étais sans haine contre lui.

Je quittai bientôt les lieux où je trouvais de si poignans souvenirs, de si cruels regrets ; j'allai en Italie. Théobald m'écrivait souvent ; ses lettres m'étaient bonnes, car je l'aimais toujours ; il me semblait qu'il n'était pas heureux ; il ne me parlait jamais de lui, et m'annonçait des projets de voyage dans tous ses post-scriptum.

En revenant à Paris, il y a quinzejours, j'entendis, pour la première fois depuis trois mois, prononcer le nom de Mme de Las Bermejas; elle venait d'épouser le comte Anatole de Saint-Servien. Le lendemain j'allai voir Théobald. Hélas! quelles peines profondes l'avaient dévoré! qu'il était vieilli! Nous nous parlâmes à cœur ouvert, et c'est moi qui dut le consoler.

— Je suis un lâche et misérable homme! me dit-il avec amertume, car je l'aime toujours, cette femme.

— Est-il possible? m'écriai-je; elle nous a fait tant de mal!...

Les larmes vinrent aux yeux de Théobald.

— C'est une ame de bronze, continua-t-il; si vous saviez!... Elle me laissait tout espérer, je l'adorais, j'étais son esclave... Un jour elle m'annonce froidement son mariage avec Anatole. J'ai été lâche alors... Je l'ai suppliée, j'ai pleuré à ses pieds en lui demandant son amour, qui était ma vie, sa main, qu'elle ne voulait donner qu'avec son amour. Un mariage de raison est une odieuse folie, lui disais-je, telle était votre opinion; on ne doit se marier que par amour... — Ou par ambition, me répondit-elle. Et ce fut son dernier mot; je ne l'ai pas revue... je ne la reverrai jamais....

— Ceci est un malheur auquel le temps apportera remède, lui dis-je; tout s'efface au cœur du jeune homme, car l'avenir est là avec de nouvelles joies et de nouvelles douleurs. Il n'est de regrets durables que chez nous, pauvres vieillards, qui ne pouvons rien ressaisir.

Théobald secoua la tête.

— Croyez-vous, me dit-il, que je n'aie rien fait pour dépouiller cette odieuse folie? Ma raison ni ma volonté n'ont pu dompter cet instinct qui fait battre mon cœur à sa seule pensée, qui m'attache à sa beauté, à son ame sèche, infernale. Vous voyez que je la connais bien. Ah! devenir un seul jour le maître de cette femme, la dominer, la voir trembler devant moi, m'aimer ou feindre de m'aimer!... Je mourrais sans regret pour quelques heures d'un tel bonheur!... Vous le voyez, je suis fou!...

— Il faut voyager.

— Oui, me répondit-il en ouvrant une feuille jetée entre une foule de papiers, voici mon passeport; je pars, je vais en Espagne.

— En Espagne!

— Oui ; je vais tâcher de me faire tuer au service de la reine Christine; car, voyez-vous, la vie me pèse; je ne pense pas, comme cette femme, que ce soit un si grand malheur de mourir jeune..... Et puis alors elle me plaindra, et peut-être elle aura un remords.

— Ah! Théobald! m'écriai-je, consterné de cette démence, Valérie est trop vengée!

— Pauvre ange! dit-il en levant au ciel un morne regard.

Je le quittai tout navré : hier il est parti.

H. Arnaud.

SUR L'ABUS

QU'ON FAIT

DES ADJECTIFS.

LETTRE

DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE

À M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES (1).

Mon cher monsieur,

Que les dieux immortels vous assistent et vous préservent des romans nouveaux ! Nous sommes deux abonnés de votre *Revue*, mon ami Cotonet et moi, qui avons résolu de vous écrire touchant une remarque que nous avons faite : c'est que,

(1) Bien que nous ne partagions pas toutes les opinions littéraires développées dans cette lettre, nous n'avons pas voulu priver nos abonnés des aperçus piquans qu'elle contient. En pareil cas, le jugement du lecteur rectifie toujours celui du critique. (*N. du D.*)

dans les livres d'aujourd'hui, on emploie beaucoup d'adjectifs, et que nous croyons que les auteurs se font par là un tort considérable.

Nous savons, monsieur, que ce n'est plus la mode de parler de littérature, et vous trouverez peut-être que dans ce moment-ci nous nous inquiétons de bien peu de chose. Nous en conviendrons volontiers, car nous recevons *le Constitutionnel*, et nous avons des fonds espagnols qui nous démangent terriblement. Mais mieux qu'un autre vous comprendrez sans doute toute la douceur que deux ames bien nées trouvent à s'occuper des beaux-arts, qui font le charme de la vie au milieu des tourmentes sociales; nous ne sommes point Béotiens, monsieur, vous le voyez par ces paroles.

Pour que vous goûtiez notre remarque, simple en apparence, mais qui nous a coûté douze ans de réflexions, il faut que vous nous permettiez de vous raconter posément et graduellement de quelle manière elle nous est venue. Bien que les lettres soient maintenant avilies, il fut un temps, monsieur, où elles florissaient; il fut un temps où l'on lisait les livres; et dans nos théâtres, naguère encore, il fut un temps où l'on sifflait. C'était, si notre mémoire est bonne, de 1824 à 1829; le roi d'alors, le clergé aidant, se préparait à renverser la charte, et à priver le peuple de ses droits; et vous n'êtes pas sans vous souvenir qu'à cette époque il a été grandement question d'une méthode toute nouvelle qu'on venait d'inventer pour faire des pièces de théâtre, des romans et même des sonnets. On s'en est fort occupé ici; mais nous n'avons jamais pu apprendre clairement, ni mon ami Cotonet ni moi, ce que c'était que le *romantisme*, et cependant nous avons beaucoup lu, notamment des préfaces, car nous ne sommes pas de Falaise, nous savons bien que c'est le principal, et que le reste n'est que pour enfler la chose; mais il ne faut pas anticiper.

A vous dire vrai, dans ce pays-ci, on est badaud jusqu'aux oreilles, et, sans compter le tapage des journaux, nous sommes bien aises de jaser sur les quatre ou cinq heures. Nous avons dans la rue Marchande un gros cabinet de lecture, où il nous vient des cloyères de livres; deux sous le volume, c'est comme partout, et il n'y aurait pas à se plaindre, si les portières se lavaient les mains; mais depuis qu'il n'y a plus de lote-

rie, elles dévorent les romans, que Dieu leur pardonne! c'est à ne savoir par où y toucher. Mais peu importe; nous autres Français, nous ne regardons pas à la marge; en Angleterre, les gens qui sont propres aiment à lire dans des livres propres; en France, on lit à la gamelle; c'est notre manière d'encourager les arts. Nos petites-maîtresses ne souffriraient pas une mouche de crotte sur un bas qui n'a affaire qu'à leur pied; mais elles ouvrent très délicatement de leur main blanche un volume banal qui sent la cuisine, et porte la marque du pouce de leur cocher. Il me semble pourtant que si j'étais femme, et que si je tenais au fond de mon alcôve, les rideaux tirés, un auteur qui me plût, je n'aimerais pas qu'au parfum poétique d'une page il se mêlât.... Je reviens à mon sujet.

Je vous disais que nous ne comprenions pas ce que signifiait ce mot de *romantique*. Si ce que je vous raconte vous paraît un peu usé et connu au premier abord, il ne faut pas vous effrayer, mais seulement me laisser faire; j'ai intention d'en venir à mes fins. C'était donc vers 1824, ou un peu plus tard; je l'ai oublié; on se battait dans le *Journal des Débats*. Il était question de *pittoresque*, de *grotesque*, du paysage introduit dans la poésie, de l'histoire dramatisée, du drame blasonné, de l'art pur, du rhythme brisé, du tragique fondu avec le comique, et du moyen-âge ressuscité. Mon ami Cotonet et moi, nous nous promenions devant le jeu de boule. Il faut savoir qu'à la Ferté-sous-Jouarre, nous avions alors un grand clerc d'avoué qui venait de Paris, fier et fort impertinent, ne doutant de rien, tranchant sur tout, et qui avait l'air de comprendre tout ce qu'il lisait. Il nous aborda le journal à la main, en nous demandant ce que nous pensions de toutes ces querelles littéraires. Cotonet est fort à son aise, il a cheval et cabriolet; nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, et de mon côté, j'ai quelque poids; ces questions nous révoltèrent, et toute la ville fut pour nous. Mais à dater de ce jour, on ne parla chez nous que de romantique et de classique; Mme Dupuis seule n'a rien voulu entendre; elle dit que c'est jus-vert, ou vert-jus. Nous lûmes tout ce qui paraissait, et nous reçûmes *la Muse* au cercle. Quelques-uns de nous (je fus du nombre) vinrent à Paris et virent *les Vêpres*; le sous-préfet acheta la pièce, et à une quête pour les Grecs, mon fils récita *Parthénope et l'É-*

trangère, septième messénienne. D'une autre part, M. Ducoudray, magistrat distingué, au retour des vacances, rapporta *les Méditations* parfaitement reliées, qu'il donna à sa femme; Mme Javart en fut choquée ; elle déteste les novateurs ; ma nièce y allait, nous cessâmes de nous voir. Le receveur fut de notre bord ; c'était un esprit caustique et mordant, il travaillait sous main à *la Pandore;* quatre ans après il fut destitué, leva le masque, et fit un pamphlet qu'imprima le célèbre Firmin Didot. M. Ducoudray nous donna, vers la mi-septembre, un dîner des plus orageux ; ce fut là qu'éclata la guerre; voici comment l'affaire arriva. Mme Javart, qui porte perruque et qui s'imaginait qu'on n'en savait rien, avait fait ce jour-là de grands frais de toilette, avait fiché dans sa coiffure une petite poignée de marabouts ; elle était à la droite du receveur, et ils causaient de littérature; peu à peu la discussion s'échauffa; Mme Javart, classique entêtée, se prononça pour l'abbé Delille; le receveur l'appela *perruque*, et par une fatalité déplorable, au moment où il prononçait ce mot, d'un ton de voix passablement violent, les marabouts de Mme Javart prirent feu à une bougie placée auprès d'elle ; elle n'en sentait rien et continuait de s'agiter, quand le receveur, la voyant toute en flammes, saisit les marabouts et les arracha ; malheureusement le toupet tout entier quitta la tête de la pauvre femme, qui se trouva tout à coup exposée aux regards, le chef complètement dégarni. Mme Javart, ignorant le danger qu'elle avait couru, crut que le receveur la décoiffait pour ajouter le jeste à la parole, et comme elle était en train de manger un œuf à la coque, elle le lui lança au visage, le receveur en fut aveuglé ; le jaune couvrait sa chemise et son gilet, et n'ayant voulu que rendre un service, il fut impossible de l'apaiser, quelque effort qu'on fit pour cela ; Mme Javart, de son côté, se leva et sortit en fureur ; elle traversa toute la ville sa perruque à la main, malgré les prières de sa servante, et perdit connaissance en rentrant chez elle. Jamais elle n'a voulu croire que le feu eût pris à ses marabouts ; elle soutient encore qu'on l'a outragée de la manière la plus inconvenante, et vous pensez le bruit qu'elle en a fait. Voilà, monsieur, comment nous devînmes romantiques à la Ferté-sous-Jouarre.

Cependant, Cotonet et moi, nous résolûmes d'approfondir la

question, et de nous rendre compte des querelles qui divisaient tant d'esprits habiles. Nous avons faits de bonnes études, Cotonet surtout, qui est notaire et qui s'occupe d'ornithologie. Nous crûmes d'abord, pendant deux ans, que le *romantisme*, en matière d'écriture, ne s'appliquait qu'au théâtre, et qu'il se distinguait du classique parce qu'il se passait des unités. C'était clair ; Shakspeare, par exemple, fait voyager les gens de Rome à Londres, et d'Athènes à Alexandrie, en un quart d'heure ; ses héros vivent dix ou vingt ans dans un entr'acte ; ses héroïnes, anges de vertu pendant toute une scène, n'ont qu'à passer dans la coulisse pour reparaître mariées, adultères, veuves et grand'mères. Voilà, disions-nous, le romantique. Sophocle, au contraire, fait asseoir Œdipe, encore est-ce à grand'peine, sur un rocher, dès le commencement de sa tragédie ; tous les personnages viennent le trouver là, l'un après l'autre ; peut-être se lève-t-il, mais j'en doute, à moins que ce ne soit par respect pour Thésée, qui, durant toute la pièce, court sur le grand chemin pour l'obliger, rentrant en scène et sortant sans cesse. Le chœur est là, et si quelque chose cloche, s'il y a un geste obscur, il l'explique ; ce qui s'est passé, il le raconte ; ce qui se passe il le commente ; ce qui va se passer, il le prédit ; bref, il est dans la tragédie grecque comme une note de M. Aimé Martin au bas d'une page de Molière. Voilà, disions-nous, le classique ; il n'y avait point de quoi disputer, et les choses allaient sans dire. Mais on nous apprend tout à coup (c'était, je crois, en 1828) qu'il y avait poésie romantique et poésie classique, roman romantique et roman classique, ode romantique et ode classique ; que dis-je ? un seul vers, mon cher monsieur, un seul et unique vers pouvait être romantique ou classique, selon que l'envie lui en prenait.

Quand nous reçumes cette nouvelle, nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit. Deux ans de paisible conviction venaient de s'évanouir comme un songe. Toutes nos idées étaient bouleversées ; car si les règles d'Aristote n'étaient plus la ligne de démarcation qui séparait les camps littéraires, où se retrouver et sur quoi s'appuyer ? Par quel moyen, en lisant un ouvrage, savoir à quelle école il appartenait ? Nous pensions bien que les initiés de Paris devaient avoir une espèce de mot d'ordre qui les tirait d'abord d'embarras ; mais en province, comment

faire ? Et il faut vous dire, monsieur, qu'en province, le mot *romantique* a, en général, une signification facile à retenir, il est synonyme d'absurde, et on ne s'en inquiète pas autrement. Heureusement, dans la même année, parut une illustre préface que nous dévorâmes aussitôt, et qui faillit nous convaincre à jamais. Il y respirait un air d'assurance qui était fait pour tranquilliser, et les principes de la nouvelle école s'y trouvaient détaillés au long. On y disait très nettement que le romantisme n'était autre chose que l'alliance du fou et du sérieux, du grotesque et du terrible, du bouffon et de l'horrible, autrement dit, si vous l'aimez mieux, de la comédie et de la tragédie. Nous le crûmes, Cotonet et moi, pendant l'espace d'une année entière. Le drame fut notre passion, car on avait baptisé de ce nom de *drame*, non-seulement les ouvrages dialogués, mais toutes les inventions modernes de l'imagination, sous le prétexte qu'elles étaient dramatiques. Il y avait bien là quelque galimatias, mais enfin c'était quelque chose. Le drame nous apparaissait comme un prêtre respectable qui avait marié, après tant de siècles, le comique avec le tragique; nous le voyions, vêtu de blanc et de noir, riant d'un œil et pleurant de l'autre, agiter d'une main un poignard, et de l'autre une marotte; à la rigueur, cela se comprenait, les poètes du jour proclamaient ce genre une découverte toute moderne : « La mélancolie, disaient-ils, était inconnue aux anciens, c'est elle qui, jointe à l'esprit d'analyse et de controverse, a créé la religion nouvelle, la société nouvelle, et introduit dans l'art un type nouveau. » A parler franc, nous croyions tout cela un peu sur parole, et cette mélancolie inconnue aux anciens ne nous fut pas d'une digestion facile. Quoi ! disions-nous, Sapho expirante, Platon regardant le ciel, n'ont pas ressenti quelque tristesse? Le vieux Priam redemandant son fils mort, à genoux devant le meurtrier, et s'écriant : « Souviens-toi de ton père, ô Achille! » n'éprouvait point quelque mélancolie ? Le beau Narcisse, couché dans les roseaux, n'était point malade de quelque dégoût des choses de la terre? Et la jeune nymphe qui l'aimait, cette pauvre Écho si malheureuse, n'était-elle donc pas le parfait symbole de la mélancolie solitaire, lorsque, épuisée par sa douleur, il ne lui restait que les os et la voix? D'autre part, dans la susdite préface, écrite d'ailleurs

avec un grand talent, l'antiquité nous semblait comprise d'une assez étrange façon. On y comparait, entre autres choses, les furies avec les sorcières, et on disait que les furies s'appelaient Euménides, c'est-à-dire *douces et bienfaisantes*, ce qui prouvait, ajoutait-on, qu'elles n'étaient que médiocrement difformes, par conséquent à peine grotesques. Il nous étonnait que l'auteur pût ignorer que l'antiphrase est au nombre des tropes, bien que Sanctius ne veuille pas l'admettre. Mais passons; l'important pour nous était de répondre aux questionneurs : » Le romantisme est l'alliance de la comédie et de la tragédie, ou, de quelque genre d'ouvrage qu'il s'agisse, le mélange du bouffon et du sérieux. » Voilà qui allait encore à merveille, et nous dormions tranquilles là-dessus. Mais que pensai-je, monsieur, lorsqu'un matin je vis Cotonet entrer dans ma chambre avec six petits volumes sous le bras! Aristophane, vous le savez, est, de tous les génies de la Grèce antique, le plus noble à la fois et le plus grotesque, le plus sérieux et le plus bouffon, le plus lyrique et le plus satirique. Que répondre lorsque Cotonet, avec sa belle basse-taille, commença à déclamer pompeusement l'admirable dispute du juste et de l'injuste (1), la plus grave et la plus noble scène que jamais théâtre ait entendue? Comment, en écoutant ce style énergique, ces pensées sublimes, cette simple éloquence, en assistant à ce combat divin entre les deux puissances qui gouvernent le monde, comment ne pas s'écrier avec le chœur : « O toi qui habites le temple élevé de la sagesse, le parfum de la vertu émane de tes discours! « Puis, tout à coup, a quelques pages de là, voilà le poète qui nous fait assister au spectacle d'un homme qui se relève la nuit pour soulager son ventre (2). Quel écrivain s'est jamais élevé plus haut qu'Aristophane dans ce terrible drame des *Chevaliers* où paraît le peuple athénien lui-même personnifié dans un vieillard? Quoi de plus sérieux, quoi de plus imposant que les anapestes où le poète gourmande le public, et que ce chœur qui commence ainsi : « Maintenant, Athéniens, prêtez-nous votre attention, si vous aimez un langage sincère (3). » Quoi de plus

(1) Dans *les Nuées*.
(2) Dans *les Harangueuses*.
(3) Dans *les Guêpes*.

grotesque en même temps, quoi de plus bouffon que Bacchus et Xanthias (1) ? quoi de plus comique et de plus plaisant que cette Myrrhine, se déchaussant à demi nue, sur le lit où son pauvre époux meurt d'abstinence et de désirs (2) ? A voir cette rusée commère, plus rouée que la rouée Merteuil, les spectateurs eux-mêmes devaient partager le tourment de Cinésias, pour peu que la scène fût bien rendue. Dans quelle classification pourra-t-on jamais faire entrer les ouvrages d'Aristophane ? quelles lignes, quels cercles tracera-t-on jamais autour de la pensée humaine, que ce génie audacieux ne dépassera pas ? Il n'est pas seulement tragique et comique, il est tendre et terrible, pur et obscène, honnête et corrompu, noble et trivial, et au fond de tout cela, pour qui sait comprendre, assurément il est mélancolique. Hélas ! monsieur, si on le lisait davantage, on se dispenserait de beaucoup parler, et on pourrait savoir au juste d'où viennent bien des inventions nouvelles qui se font donner des brevets. Il n'est pas jusqu'aux saint-simoniens qui ne se trouvent dans Aristophane ; que lui avaient fait ces pauvres gens? La comédie des *Harangueuses* est pourtant leur complète satire, comme les *Chevaliers*, à plus d'un égard, pourraient passer pour celle du gouvernement représentatif.

Nous voilà donc, Cotonet et moi retombés dans l'incertitude. Le romantisme devait, avant tout, être une découverte, sinon récente, du moins moderne. Ce n'était donc pas plus l'alliance du comique et du tragique que l'infraction permise aux règles d'Aristote. (J'ai oublié de vous dire qu'Aristophane ne tient lui-même aucun compte des unités.) Nous fîmes donc ce raisonnement très simple : « Puisqu'on se bat à Paris dans les théâtres, dans les préfaces, et dans les journaux, il faut que ce soit pour quelque chose ; puisque les auteurs proclament une trouvaille, un art nouveau et une foi nouvelle, il faut que ce quelque chose soit autre chose qu'une chose renouvelée des Grecs ; puisque nous n'avons rien de mieux à faire, nous allons chercher ce que c'est. »

— Mais, me direz-vous, mon cher monsieur, Aristophane est romantique ; voilà tout ce que prouvent vos discours ; la

(1) Dans *les Grenouilles*.
(2) Dans *Lysistrate*.

différence des genres n'en subsiste pas moins, et l'art moderne, l'art humanitaire, l'art social, l'art pur, l'art naïf, l'art moyen-âge....

Patience, monsieur; que Dieu vous garde d'être si vif! Je ne discute pas, je vous raconte un événement qui m'est arrivé. D'abord, pour ce qui est du mot *humanitaire*, je le révère, et quand je l'entends, je ne manque jamais de tirer mon chapeau; puissent les dieux me le faire comprendre! mais je me résigne et j'attends. Je ne cherche pas, remarquez bien, à savoir si le romantisme existe ou non; je suis Français, et je me rends compte de ce qu'on appelle le romantisme en France.

Et, et à propos des mots nouveaux, je vous dirai, que durant une année, nous tombâmes dans une triste erreur. Las d'examiner et de peser, trouvant toujours des phrases vides et des professions de foi incompréhensibles, nous en vînmes à croire que ce mot de *romantisme* n'était qu'un mot; nous le trouvions beau, et il nous semblait que c'était dommage qu'il ne voulût rien dire. Il ressemble à *Rome* et à *Romain*, à *roman* et à *romanesque;* peut-être est-ce la même chose que *romanesque;* nous fûmes du moins tentés de le croire par comparaison, car il est arrivé depuis peu, comme vous savez, que certains mots, d'ailleurs convenables, ont éprouvé de petites variations qui ne font de tort à personne. Autrefois, par exemple, on disait tout bêtement: Voilà une idée raisonnable; maintenant on dit bien plus dignement: Voilà une déduction *rationnelle.* C'est comme *la patrie*, vieux mot assez usé; on dit *le pays;* voyez nos orateurs, ils n'y manqueraient pas pour dix écus. Quand deux gouvernemens, la Suisse et la France, je suppose, convenaient ensemble de faire payer dix ou douze sous un port de lettre, on disait jadis trivialement: « C'est une convention de poste; » maintenant on dit: « Convention *postale.* » Quelle différence et quelle magnificence! Au lieu de *surpris* ou d'*étonné*, on dit: « *Stupéfié.* » Sentez-vous la nuance? Stupéfié! non pas stupéfait, prenez-y garde; *stupéfait* est pauvre, rebattu; fi! ne m'en parlez pas, c'est un drôle capable de se laisser trouver dans un dictionnaire. Qui est-ce qui voudrait de cela? Mais Cotonet, par-dessus tout, préfère trois mots dans la langue moderne; l'auteur qui, dans une seule phrase, les réunirait par hasard, serait à son gré le pre-

mier des hommes. Le premier de ces mots est : *morganatique ;* le second, *blandices*, et le troisième... le troisième est un mot allemand.

Je retourne à mon dire. Nous ne pûmes long-temps demeurer dans l'indifférence. Notre sous-préfet venait d'être changé ; le nouveau-venu avait une nièce, jolie brune pâle, quoique un peu maigre, qui s'était éprise des manières anglaises, et qui portait un voile vert, des gants orange, et des lunettes d'argent. Un soir qu'elle passait près de nous (Cotonet et moi, à notre habitude, nous nous promenions sur le jeu de boule), elle se retourna du côté du moulin à eau qui est près du gué, où il y avait des sacs de farine, des oies et un bœuf attaché : « Voilà un site romantique, » dit-elle à sa gouvernante. A ce mot, nous nous sentîmes saisis de notre curiosité première. Hé, ventrebleu, fis-je, que veut-elle dire? ne saurons-nous pas à quoi nous en tenir ? Il nous arriva sur ces entrefaites un journal qui contenait ces mots : « André Chénier et Mme de Staël sont les deux sources du fleuve immense qui nous entraîne vers l'avenir. C'est par eux que la rénovation poétique, déjà triomphante et presque accomplie, se divisera en deux branches fleuries sur le tronc flétri du passé. La poésie romantique, fille de l'Allemagne, attachera ainsi à son front une palme verte, sœur des myrtes d'Athènes. Ossian et Homère se donnent la main. » « Mon ami, dis-je à Cotonet, je crois que voilà notre affaire ; le romantisme, c'est la poésie allemande ; Mme de Staël est la première qui nous ait fait connaître cette littérature, et de l'apparition de son livre date la rage qui nous a pris. Achetons Goëthe, Schiller et Wieland ; nous sommes sauvés, tout est venu de là. »

Nous crûmes, jusqu'en 1830, que le romantisme était l'imitation des Allemands, et nous y ajoutâmes les Anglais sur le conseil qu'on nous en donna. Il est incontestable, en effet, que ces deux peuples ont, dans leur poésie, un caractère particulier, et qu'ils ne ressemblent ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux Français. Les Espagnols nous embrassèrent, car ils ont aussi leur cachet, et il était clair que l'école moderne se ressentait d'eux terriblement. Les romantiques, par exemple, ont constamment prôné le *Cid* de Corneille, qui est une traduction presque littérale d'une fort belle pièce espagnole. A ce propos,

nous ne savions pas pourquoi ils n'en prônaient pas aussi bien quelque autre, malgré la beauté de celle-là; mais, à tout prix. c'était une issue qui nous tirait du labyrinthe. « Mais, disait encore Cotonet, quelle invention peut-il y avoir à naturaliser une imitation? Les Allemands ont fait des ballades; nous en faisons, c'est à merveille; ils aiment les spectres, les gnômes, les goulles, les psylles, les vampires, les squelettes, les ogres, les cauchemars, les rats, les aspioles, les vipères, les sorcières, le sabbat, Satan, Puck, les mandragores; enfin cela leur fait plaisir; nous les imitons et en disons autant, quoique cela nous régale médiocrement; mais je l'accorde. D'autre part, dans leurs romans, on se tue, on pleure, on revient, on fait des phrases longues d'une aune, on sort à tout bout de champ du bon sens et de la nature; nous les copions, il n'y a rien de mieux. Viennent les Anglais par là-dessus qui passent le temps et usent leur cervelle à broyer du noir dans un pot; toutes leurs poésies, présentes et futures ont été résumées par Goëthe dans cette simple et aimable phrase : « L'expérience et la douleur s'unissent pour guider l'homme à travers cette vie, et le conduire à la mort. » C'est assez faux, et même assez sot, mais je veux bien encore qu'on s'y plaise. Buvons gaiement, avec l'aide de Dieu et de notre bon tempérament français, du sang de pendu dans la chaudière anglaise. Survient l'Espagne, avec ses Castillans, qui se coupent la gorge comme on boit un verre d'eau, ses Andalouses qui font plus vite encore un petit métier moins dépeuplant, ses taureaux, ses toréadors, matadors, etc..., j'y souscris. Quoi enfin? quand nous aurons tout imité, copié, plagié, traduit et compilé, qu'y a-t-il là de romantique? Il n'y a rien de moins nouveau sous le ciel que de compiler et de plagier. »

Ainsi raisonnait Cotonet, et nous tombions de mal en pis; car, examinée sous ce point de vue, la question se rétrécissait singulièrement. Le classique ne serait-il donc que l'imitation de la poésie grecque, et le romantique que l'imitation des poésies allemande, anglaise et espagnole? Diable! que deviendraient alors tant de beaux discours sur Boileau et sur Aristote, sur l'antiquité et le christianisme, sur le génie et la liberté, sur le passé et sur l'avenir, etc...? C'est impossible; quelque chose nous criait que ce ne pouvait être là le résultat de recherches si curieu-

ses et si empressées. Ne serait-ce pas, pensâmes-nous, seulement affaire de forme ? Ce romantisme indéchiffrable ne consisterait-il pas dans ce vers brisé dont on fait assez de bruit dans le monde ? Mais non ; car, dans leur plaidoyer, nous voyons les auteurs nouveaux citer Molière et quelques autres comme ayant donné l'exemple de cette méthode ; le vers brisé, d'ailleurs, est horrible ; il faut dire plus, il est impie ; c'est un sacrilége envers les dieux, une offense à la muse.

Je vous expose naïvement, monsieur, toute la suite de nos tribulations, et si vous trouvez mon récit un peu long, il faut songer à douze ans de souffrances ; nous avançons, ne vous inquiétez pas. De 1830 à 1831, nous crûmes que le romantisme était le genre historique, ou, si vous voulez, cette manie qui, depuis peu, a pris nos auteurs d'appeler des personnages de romans et de mélodrames Charlemagne, François Ier ou Henri IV, au lieu d'Amadis, d'Oronte, ou de Saint-Albin. Mlle de Scudéry est, je crois, la première qui ait donné en France l'exemple de cette mode, et beaucoup de gens disent du mal des ouvrages de cette demoiselle, qui ne les ont certainement pas lus. Nous ne prétendons pas les juger ici ; ils ont fait les délices du siècle le plus poli, le plus classique et le plus galant du monde ; mais ils nous ont semblé aussi vraisemblables, mieux écrits, et guère plus ridicules que certains romans de nos jours dont on ne parlera pas si long-temps.

De 1831 à l'année suivante, voyant le genre historique discrédité, et le romantisme toujours en vie, nous pensâmes que c'était le genre *intime*, dont on parlait fort. Mais quelque peine que nous ayons prise, nous n'avons jamais pu découvrir ce que c'était que le genre intime. Les romans intimes sont tout comme les autres ; ils ont deux vol. in-8°, beaucoup de blanc ; il y est question d'adultères, de marasme, de suicides, avec force archaïsmes et néologismes ; il ont une couverture jaune, et ils coutent 15 fr. ; nous n'y avons trouvé aucun autre signe particulier qui les distinguât.

De 1832 à 1833, il nous vint à l'esprit que le romantisme pouvait être un système de philosophie et d'économie politique. En effet, les écrivains affectaient alors dans leurs préfaces (que nous n'avons jamais cessé de lire avant tout, comme le plus important) de parler de l'avenir, du progrès social, de l'huma-

nité et de la civilisation ; mais nous avons pensé que c'était la révolution de juillet qui était cause de cette mode, et d'ailleurs, il n'est pas possible de croire qu'il soit nouveau d'être républicain. On a dit que Jésus-Christ l'était ; j'en doute, car il voulait se faire roi de Jérusalem ; mais depuis que le monde existe, il est certain que quiconque n'a que deux sous et en voit quatre à son voisin, ou une jolie femme, désire les lui prendre, et doit conséquemment dans ce but parler d'égalité, de liberté, des droits de l'homme, etc., etc...

De 1833 à 1834, nous crûmes que le romantisme consistait à ne pas se raser, et à porter des gilets à larges revers, très empesés. L'année suivante, nons crûmes que c'était de refuser de monter la garde. L'année d'après, nous ne crûmes rien, Cotonet ayant fait un petit voyage pour une succession dans le Midi, et me trouvant moi-même très occupé à faire réparer une grange que les grandes pluies m'avaient endommagée.

Maintenant, monsieur, j'arrive au résultat définitif de ces trop longues incertitudes. Un jour que nous nous promenions (c'était toujours sur le jeu de boule), nous nous souvînmes de ce flandrin qui, le premier, en 1824, avait porté le trouble dans notre esprit, et par suite dans toute la ville. Nous fûmes le voir, décidés cette fois à l'interroger lui-même, et à trancher le nœud gordien. Nous le trouvâmes en bonnet de nuit, fort triste, et mangeant une omelette. Il se disait dégoûté de la vie et blasé sur l'amour ; comme nous étions au mois de janvier, nous pensâmes que c'était qu'il n'avait pas eu de gratification cette année, et ne lui en sûmes pas mauvais gré. Après les premières civilités, le dialogue suivant eut lieu entre nous, permettez-moi de vous le transcrire le plus brièvement possible :

MOI.

Monsieur, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que le romantisme. Est-ce le mépris des unités établies par Aristote, et respectées par les auteurs français ?

LE CLERC.

Assurément. Nous nous soucions bien d'Aristote ! faut-il qu'un pédant de collége, mort il y a deux ou trois mille ans....

COTONET.

Comment le romantisme serait-il le mépris des unités, puisque

le romantisme s'applique à mille autres choses qu'aux pièces de théâtre?

LE CLERC.

C'est vrai; le mépris des unités n'est rien; pure bagatelle! ne nous y arrêtons pas.

MOI.

En ce cas, serait-ce l'alliance du comique et du tragique?

LE CLERC.

Vous l'avez dit; c'est cela même; vous l'avez nommé par son nom.

COTONET.

Monsieur, il y a long-temps qu'Aristote est mort, mais il y a tout aussi long-temps qu'il existe des ouvrages où le comique est allié au tragique. D'ailleurs Ossian, votre Homère nouveau, est sérieux d'un bout à l'autre; il n'y a, ma foi, pas de quoi rire. Pourquoi l'appelez-vous donc romantique? Homère est beaucoup plus romantique que lui.

LE CLERC.

C'est juste; je vous prie de m'excuser; le romantisme est bien autre chose.

MOI.

Serait-ce l'imitation ou l'inspiration de certaines littératures étrangères, ou, pour m'expliquer en un seul mot, serait-ce tout, hors les Grecs et les Romains?

LE CLERC.

N'en doutez pas. Les Grecs et les Romains sont à jamais bannis de France; un vers spirituel et mordant.....

COTONET.

Alors le romantisme n'est qu'un plagiat, un simulacre, une copie; c'est honteux, monsieur, c'est avilissant. La France n'est ni anglaise, ni allemande, pas plus qu'elle n'est grecque ni romaine, et plagiat pour plagiat, j'aime mieux un beau plâtre pris sur la Diane chasseresse qu'un monstre de bois vermoulu décroché d'un grenier gothique.

LE CLERC.

Le romantisme n'est point un plagiat, et nous ne voulons imiter personne ; non, l'Angleterre ni l'Allemagne n'ont rien à faire dans notre pays.

COTONET, vivement.

Qu'est-ce donc alors que le romantisme ? Est-ce l'emploi des mots crus ? Est-ce la haine des périphrases ? Est-ce l'usage de la musique au théâtre à l'entrée d'un personnage principal ? Mais on en a toujours agi ainsi dans les mélodrames, et nos pièces nouvelles ne sont pas autre chose. Pourquoi changer les termes ? *Mélos*, musique, et *drama*, drame. *Calas* et *le Joueur* sont deux modèles en ce genre. Est-ce l'abus des noms historiques ? Est-ce la forme des costumes ? Est-ce le choix de certaine époques à la mode, comme la Fronde ou le règne de Charles IX ? Est-ce la manie du suicide et l'héroïsme à la Byron ? Sont-ce les néologismes, le néo-christianisme, et, pour appeler d'un nom nouveau une peste nouvelle, tous les *néosophismes* de la terre ? Est-ce de jurer par écrit ? Est-ce de choquer le bon sens et la grammaire ? Est-ce quelque chose, enfin, ou n'est-ce rien qu'un mot sonore et l'orgueil à vide qui se bat les flancs ?

LE CLERC, avec exaltation.

Non ! ce n'est rien de tout cela ; non ! vous ne comprenez pas la chose. Que vous êtes grossier, monsieur ! quelle épaisseur dans vos paroles ! Allez, les sylphes ne vous hantent point ; vous êtes ponsif, vous êtes trumeau, vous êtes volute, vous n'avez rien d'ogive ; ce que vous dites est sans galbe ; vous ne vous doutez pas de l'instinct sociétaire ; vous avez marché sur Campistron.

COTONET.

Vertu de ma vie ! qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CLERC.

Le romantisme, mon cher monsieur ! Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire ; vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la

fleur qui vole et l'oiseau qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase allanguie, la citerne sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules, ô la belle chose, monsieur! C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrassé, le tourbillonnant; quelle science nouvelle! C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans le vague des expériences pour y ciseler les fibres secrètes....

COTONET.

Monsieur, ceci est une faribole. Je sue à grosses gouttes pour vous écouter.

LE CLERC.

J'en suis fâché; j'ai dit mon opinion, et rien au monde ne m'en fera changer.

Nous fûmes chez M. Ducoudray après cette scène, que je vous abrége, vu qu'elle dura trois heures et que la tête tourne en y pensant. M. Ducoudray est un magistrat, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Il porte habit marron et culotte de soie, le tout bien brossé, et il est poudré. Nous le trouvâmes dans son fauteuil de cuir, et il nous offrit une prise de tabac sec dans sa tabatière de corne, propre et luisante comme un écu neuf. Nous lui contâmes, comme vous pensez, la visite que nous venions de faire, et reprenant le même sujet, voici quelle fut son opinion :

« Sous la restauration, nous dit-il, le gouvernement faisait tous ses efforts pour ramener le passé. Les premières places aux Tuileries étaient remplies, vous le savez, par les mêmes noms que sous Louis XIV. Les prêtres, ressaisissant le pouvoir, organisaient de tous côtés une sorte d'inquisition occulte, comme aujourd'hui les associations républicaines. D'autre part, une censure sévère interdisait aux écrivains la peinture libre des choses présentes; quels portraits de mœurs ou quelles satires, même les plus douces, auraient été tolérés sur un théâtre où *Germanicus* était défendu? En troisième lieu, la cassette royale, ouverte à quelques gens de lettres, avait justement récompensé en eux des talens remarquables, mais en

même temps des opinions religieuses et monarchiques. Ces deux grands mots, la religion et la monarchie, étaient alors dans leur toute-puissance ; avec eux seuls il pouvait y avoir succès, fortune et gloire ; sans eux, rien au monde, sinon l'oubli ou la persécution. Cependant la France ne manquait pas de jeunes têtes qui avaient grand besoin de se produire et la meilleure envie de parler. Plus de guerre, partant beaucoup d'oisiveté ; une éducation très contraire au corps, mais très favorable à l'esprit, l'ennui de la paix, les carrières obstruées ; tout portait la jeunesse à écrire ; aussi n'y eut-il à aucune époque le quart autant d'écrivains que dans celle-ci. Mais de quoi parler ? Que pouvait-on écrire ? Comme le gouvernement, comme les mœurs, comme la cour et la ville, la littérature chercha à revenir au passé. Le trône et l'autel défrayèrent tout ; en même temps, cela va sans dire, il y eut une littérature d'opposition. Celle-ci, forte de sa pensée, ou de l'intérêt qui s'attachait à elle, prit la route convenue, et resta classique ; les poètes qui chantaient l'empire, la gloire de la France ou la liberté, sûrs de plaire par le fond, ne s'embarrassèrent point de la forme. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui chantaient le trône et l'autel ; ayant affaire à des idées rebattues et à des sentimens antipathiques à la nation, ils cherchèrent à rajeunir, par des moyens nouveaux, la vieillesse de leur pensée ; ils hasardèrent d'abord quelques contorsions poétiques, pour appeler la curiosité ; elle ne vint pas, ils redoublèrent. D'étranges qu'ils voulaient être, ils devinrent bizarres, de bizarres baroques, ou peu s'en fallait. Mme de Staël, ce Blücher littéraire, venait d'achever son invasion, et de même que le passage des Cosaques en France avait introduit dans les familles quelques types de physionomie expressive, la littérature portait dans son sein une bâtardise encore sommeillante. Elle parut bientôt au grand jour ; les libraires étonnés accouchaient de certains enfans qui avaient le nez allemand et l'oreille anglaise. La superstition et ses légendes, mortes et enterrées depuis long-temps, profitèrent du moment pour se glisser par la seule porte qui pût leur être ouverte, et vivre encore un jour avant de mourir à jamais. La manie des ballades, arrivant d'Allemagne, rencontra un beau jour la poésie monarchique chez le libraire Ladvocat, et toutes deux, la pioche en main, s'en allèrent, à la nuit tombée, dé-

terrer, dans une église, le moyen-âge qui ne s'y attendait pas. Comme pour aller à Notre-Dame, on passe devant la Morgue, ils y entrèrent de compagnie; ce fut là que, sur le cadavre d'un monomane, ils se jurèrent foi et amitié. Le roi Louis XVIII, qui avait pour lecteur un homme d'esprit, et qui ne manquait pas d'esprit lui-même, ne lut rien et trouva tout au mieux. Malheureusement il vint à mourir, et Charles X abolit la censure. Le moyen-âge était alors très bien portant, et à peu près remis de la peur qu'il avait eue de se croire mort pendant trois siècles. Il nourrissait et élevait une quantité de petites chauves-souris, de petits lézards et de jeunes grenouilles, à qui il apprenait le catéchisme, la haine de Boileau, et la crainte du roi. Il fut effrayé d'y voir clair, quand on lui ôta l'éteignoir dont il avait fait son bonnet. Ebloui par les premières clartés du jour, il se mit à courir par les rues, et, comme le soleil l'aveuglait, il prit la Porte-Saint-Martin pour une cathédrale et y entra avec ses poussins. Ce fut la mode de l'y aller voir; bientôt ce fut une rage, et, consolé de sa méprise, il commença à régner ostensiblement. Toute la journée on lui taillait des pourpoints, des manches longues, des pièces de velours, des drames et des culottes. Enfin, un matin, on le planta là; le gouvernement lui-même passait de mode, et la révolution changea tout. Qu'arriva-t-il? Roi dépossédé, il fit comme Denis, il ouvrit une école. Il était en France en bateleur, comme le bouffon de la restauration; il ne lui plut point d'aller à Saint-Denis, et, au moment où on le croyait tué, il monta en chaire, chaussa ses lunettes, et fit un sermon sur la liberté. Les bonnes gens qui l'écoutent maintenant ont peut-être sous les yeux le plus singulier spectacle qui puisse se rencontrer dans l'histoire d'une littérature; c'est un revenant, ou plutôt un mort, qui, affublé d'oripeaux d'un autre siècle, prêche et déclame sur celui-ci; car en changeant de texte, il n'a pu quitter son vieux masque, et garde encore ses manières d'emprunt; il se sert du style de Ronsard pour célébrer les chemins de fer; en chantant Washington ou Lafayette, il imite Dante; et, pour parler de république, d'égalité, de loi agraire et du divorce, il va chercher des mots et des phrases dans le glossaire de ces siècles ténébreux où tout était despotisme, honte, misère et superstition. Il s'adresse au peuple le plus libre, le plus brave, le plus gai et

le plus sain de l'univers, et au théâtre, devant ce peuple intelligent, qui a le cœur ouvert et les mains si promptes, il ne trouve rien de mieux que de faire faire des barbarismes à des fantômes inconnus; il se dit jeune, et parle à notre jeunesse comme on parlait sous un roi podagre qui tuait tout ce qui remuait; il appelle l'avenir à grands cris, et asperge de vieille eau bénite la statue de la liberté; vive Dieu! qu'en penserait-elle, si elle n'était de marbre? Mais le public est de chair et d'os, et qu'en pense-t-il? De quoi se soucie-t-il? Que va-t-il voir et qu'est-ce qui l'attire à ces myriades de vaudevilles sans but, sans queue, sans tête, sans rime ni raison? Qu'est-ce que que c'est que tant de marquis, de cardinaux, de pages, de rois, de reines, de ministres, de pantins, de criailleries et de balivernes? La restauration, en partant, nous a légué ses friperies. Ah! Français, on se moquerait de vous, si vous ne vous en moquiez pas vous-mêmes. Le grand Goëthe n'en riait pas, lui, il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'il maudissait notre littérature, qui désespérait sa vieillesse, car le digne homme s'en croyait la cause. Mais ce n'est qu'à nous qu'il faut nous en prendre, oui, à nous seuls, car il n'y a que nous sur terre d'assez badauds pour nous laisser faire. Les autres nations civilisées n'auraient qu'une clé et qu'une pomme cuite pour les niaiseries que nous tolérons. Pourquoi Molière n'est-il plus au monde? Que l'homme eût pu être immortel, dont immortel est le génie! Quel misanthrope nous aurions! Ce ne serait plus l'homme aux rubans verts, et il ne s'agirait pas d'un sonnet. Quel siècle fut jamais plus favorable? Il n'y a qu'à oser, tout est prêt; les mœurs sont là, les choses et les hommes, et tout est nouveau; le théâtre est libre, quoi qu'on veuille dire là-dessus, ou, s'il ne l'est pas, Molière l'était-il? Faites *le Tartuffe*, quitte à faire le dénouement du *Tartuffe;* mais que non pas! nous aimons bien mieux quelque autre chose, comme qui dirait Philippe-le-Long, ou Charles VI, qui n'était que fou et imbécile; voilà notre homme, et il nous démange de savoir de quelle couleur était sa barrette; que le costume soit juste surtout! sans quoi, c'est le tailleur qu'on siffle; et ne taille pas qui veut de ces habits-là. Malepeste! où en serions-nous si les tailleurs allaient se fâcher? car ces tailleurs ont la tête chaude. Que deviendraient nos après-dînées si on ne taillait plus?

Comment digérer? Que dire de la reine Berthe ou de la reine Blanche, ou de Charles IX, ah! le pauvre homme! si son pourpoint allait lui manquer. Qu'il ait son pourpoint, et qu'il soit de velours noir, et que les crevés y soient, et en satin, et les bottes, et la fraise, et la chaîne au cou, et l'épée du temps, et qu'il jure, et qu'on l'entende, ou rendez-moi l'argent! Je suis venu pour qu'on m'intéresse, et je n'entends pas qu'on me plaisante avec du velours de coton; mais quelle jouissance quand tout s'y trouve! Nous avons bien affaire du style, ou des passions, ou des caractères! Affaire de bottes nous avons, affaire de fraises, et c'est le sublime. Nous ne manquons ni de vices, ni de ridicules; il y aurait peut-être bien quelque petite bluette à arranger sur nos amis et nos voisins, quand ce ne serait que les députés, les filles entretenues et les journalistes; mais quoi! nous craignons le scandale, et si nous abordons le présent, ce n'est que pour traîner sur les planches Mme de La Vallette et Chabert, dont l'une est devenue folle de vertu et d'héroïsme, et l'autre, grand Dieu! sa femme remariée lui a montré son propre extrait mortuaire. Il y aurait de quoi faire un couplet. Mais qu'est-ce auprès de Marguerite de Bourgogne? Voilà où l'on mène ses filles; quatre incestes et deux parricides, en costume du temps, c'est de la haute littérature; Phèdre est une mijaurée de couvent; c'est Marguerite que demandent les colléges, le jour de la fête de leur proviseur; voilà ce qu'il nous faut, ou la Brinvilliers, ou Lucrèce Borgia, ou Alexandre VI lui-même; on pourrait le faire battre avec un bouc, à défaut de gladiateur; voilà le romantisme, mon voisin, et ce pourquoi ne se joue point le *Polyeucte* du bonhomme Corneille, qui, dit Tallemand, fit de bonnes comédies. »

Telle fut, à peu de chose près, l'opinion de M. Ducoudray; je fus tenté d'être de son avis, mais Cotonet, qui a l'esprit doux, fut choqué de sa violence. D'ailleurs la conclusion ne satisfaisait pas; Cotonet recherchait l'effet, quelle que pût être la cause; il s'enferma durant quatre mois, et m'a fait part du fruit de ses veilles. Nous allons, monsieur, si vous permettez, vous le soumettre d'un commun accord. Nous avons pensé qu'une phrase ou deux, écrites dans un style ordinaire, pouvaient être prises pour le texte, ou, comme on dit au collége, pour la *matière* d'un morceau romantique, et nous croyons

avoir trouvé ainsi la véritable et unique différence du romantique et du classique. Voici notre travail :

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE ABANDONNÉE PAR SON AMANT.
(Style romantique.)

« Considère, mon amour adoré, mon ange, mon bien, mon cœur, ma vie; toi que j'idolâtre de toutes les puissances de mon ame, toi, ma joie et mon désespoir, toi, mon rire et mes larmes, toi, ma vie et ma mort! — Jusqu'à quel excès effroyable tu as outragé et méconnu les nobles sentimens dont ton cœur est plein, et oublié la sauvegarde de l'homme, la seule force de la faiblesse, la seule armure, la seule cuirasse, la seule visière baissée dans le combat de la vie, la seule aile d'ange qui palpite sur nous, la seule vertu qui marche sur les flots, comme le divin rédempteur, la prévoyance, sœur de l'adversité !

« Tu as été trahi et tu as trahi, tu as été trompé et tu as trompé; tu as reçu la blessure et tu l'as rendue ; tu as saigné et tu as frappé; la verte espérance s'est enfuie loin de nous. Une passion si pleine de projets, si pleine de sève et de puissance, si pleine de crainte et de douces larmes, si riche, si belle, si jeune encore, et qui suffisait à toute une vie, à toute une vie d'angoisses et de délires, de joies et de terreurs, et de suprême oubli ; — cette passion, consacrée par le bonheur, jurée devant Dieu comme un serment jaloux ; — cette passion qui nous a attachés l'un à l'autre comme une chaîne de fer à jamais fermée, comme le serpent unit sa proie au tronc flexible du bambou pliant; — cette passion qui fut notre ame elle-même, le sang de nos veines et le battement de notre cœur ; — cette passion, tu l'as oubliée, anéantie, perdue à jamais ; ce qui fut ta joie et ton délice n'est plus pour toi qu'un mortel désespoir qu'on ne peut comparer qu'à l'absence qui le cause. — Quoi, cette absence !.... etc., etc. »

TEXTE VÉRITABLE DE LA LETTRE,

LA PREMIÈRE DES LETTRES PORTUGAISES.

(Style ordinaire.)

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance! Ah, malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qu'on ne peut comparer qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi! cette absence.... etc. »

Vous voyez, monsieur, par ce faible essai, la nature de nos recherches. L'exemple suivant vous fera mieux sentir l'avantage de notre procédé, comme étant moins exagéré :

PORTRAITS DE DEUX ENFANS.

(Style romantique.)

« Aucun souci précoce n'avait ridé leur front naïf, aucune intempérance n'avait corrompu leur jeune sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur enfantin, fraîche fleur à peine entr'ouverte; l'amour candide, l'innocence aux yeux bleus, la suave piété, développaient chaque jour la beauté sereine de leur âme radieuse en grâces ineffables, dans leurs traits sourians, dans leurs souples attitudes et leurs harmonieux mouvemens. »

TEXTE.

« Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur; l'amour, l'innocence, la piété, développaient, chaque jour, la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leur attitude et leurs mouvemens. »

Ce second texte, monsieur, est tiré de *Paul et Virginie*. Vous savez que Quintilien compare une phrase trop chargée d'adjectifs à une armée où chaque soldat aurait derrière lui son valet-de-chambre. Nous voilà arrivés au sujet de cette lettre; c'est que nous pensons qu'on met trop d'adjectifs dans ce moment-ci. Vous apprécierez, nous l'espérons, la réserve de cette

dernière amplification ; il y a juste le nécessaire ; mais notre opinion concluante est que si on rayait tous les adjectifs des livres qu'on fait aujourd'hui, il n'y aurait qu'un volume au lieu de deux, et donc il n'en coûterait que sept livres dix sous au lieu de quinze francs, ce qui mérite réflexion. Les auteurs vendraient mieux leurs ouvrages, selon toute apparence. Vous vous souvenez, monsieur, des *âcres* baisers de Julie, dans la *Nouvelle Héloïse;* ils ont produit de l'effet dans leur temps ; mais il nous semble que dans celui-ci ils n'en produiraient guère, car il faut une grande sobriété dans un ouvrage, pour qu'une épithète se remarque. Il n'y a guère de romans maintenant où l'on n'ait rencontré autant d'épithètes au bout de trois pages, et plus violentes, qu'il n'y en a dans tout Montesquieu. Pour en finir, nous croyons que le romantisme consiste à employer tous ces adjectifs, et non en autre chose. Sur quoi, nous vous saluons bien cordialement, et signons ensemble.

DUPUIS ET COTONET.

La-Ferté-sous-Jouarre, 8 septembre 1836.

DESDEMONA.

Parmi les courtisans dont la troupe folâtre
Semait tous les trésors d'un royaume à tes pieds,
Qui t'entouraient partout, dans ta loge, au théâtre,
Dans le palais des lords, et sur leurs escaliers,
Et le jour et la nuit rôdaient sous ta fenêtre,
Il en est un puissant, ô femme! à qui, peut-être,
Dans tes jours de splendeur, tu n'a jamais pensé,
Et qui pourtant t'aimait d'un amour insensé.
Lui, sans s'inquiéter, cheminait dans le nombre,
Et ne te quittait pas, dans ta vie, un seul jour;
Il était à tes pas attaché comme une ombre,
Assidu, plus que tous, à te faire sa cour.

Il vous suivait partout, au soleil, à la pluie,
Dans les courses d'*Epsom*, au bal, au fond des bois,
Courait à vos côtés, excitant de la voix
La fougueuse jument, haletante et ravie,
Qui, sur le sol mouvant, emportait votre vie.
Derrière le clavier il se tenait debout,
Attendant, pour chanter avec vous sa partie,
Un regard de vos yeux. — Il te suivait partout,
Au théâtre il jouait avec toi chaque rôle.

Il serrait dans sa main tes deux mains en sueur ;
Ses lèvres effleuraient souvent ta blanche épaule ;
Puis dans un grand manteau, caché parmi le chœur,
Il t'écoutait chanter la romance du saule.
Et tandis que nous tous, les jeunes et les vieux,
Ravis de tant d'amour; et de grâce et de peine,
Nous sentions naître en nous cette pitié sereine
Qui fait, par des sentiers frais et mystérieux,
Que les larmes du cœur nous montent dans les yeux,
Et te confondions tous, en nos sombres idées
(Tant étaient vrais et beaux les gestes de ton corps
Tant les pleurs qui tombaient de tes yeux par ondées
Coulaient naïvement à terre et sans efforts),
Avec Desdemona, l'épouse de Vénise,
Que le Maure brutal étouffe en ses transports :
Toi, pâle jeune femme, en ta douleur assise,
Et qui semblais lutter une dernière fois
Avec le don fatal de l'ame et de la voix ;
Lui, joyeux au milieu de la douleur publique,
S'enivrait à loisir de la belle musique,
Qui, par d'âpres sentiers que tu ne voyais pas,
Chaque jour un peu plus te poussait dans ses bras.
Cependant, jeune femme, il t'aimait en silence,
Il contemplait souvent, durant de longues nuits,
Comme une belle fleur que la brise balance,
La rose de tes jours que le vent des ennuis
Secouait tristement sur sa fragile tige.
Il t'aimait, jeune femme, et c'est vraiment prodige,
Lorsque tu traversais quelque beau groupe oisif,
Et tout en attendant, debout, la ritournelle,
Fredonnais à loisir l'air de quelque motif,
Pareille au bel oiseau qui chante et bat de l'aile,
Et sur les rameaux verts polit son bec lascif,
Avant de se lancer dans la plaine éternelle,
C'est prodige vraiment, qu'alors sur ton chemin
Tu n'ais jamais senti l'étreinte de sa main.

Tu peux bien, jeune femme, en ta vie ordinaire,
Ne l'avoir jamais vu ce redoutable amant;

Mais si ta lèvre blême et froide comme pierre,
Par miracle s'ouvrait encor pour un moment,
Pourrais-tu soutenir ici, sans imposture,
Que tu n'a jamais vu flamboyer son regard,
Ni senti sur ta chair son affreuse morsure,
Ni tremblé devant lui, ni pâli sous ton fard
A ces heures d'ardeur et d'extase sonore,
Où ton ame, pareille au coursier de Lenore,
Aux champs de l'infini t'emportait au hasard?

Au milieu des clameurs de l'orchestre qui tonne,
Tu l'as vu, l'œil en flamme et riant aux éclats,
Surgir à ton chevet, ô pâle Desdemone,
Et te tenir pâmée une heure entre ses bras.
A ton réveil, Juliette, en la mort assoupie,
Il se tenait debout penché sur le tombeau,
Pâle et vêtu de noir, beau comme Roméo,
Comme lui, plein d'amour et de mélancolie.
Anna, brûlante Anna, dans la fatale nuit,
Tu l'as vu t'apparaître aux lueurs de l'épée,
Quand de ton déshonneur encor tout occupée,
Tu laissais là ton père accouru vers le bruit.
Combien de fois, durant ces ardentes soirées,
Au milieu du chaos des notes éplorées,
Immobile et les doigts collés sur tes cheveux,
N'as-tu pas écouté ses terribles aveux!
A force de le voir et de toujours l'entendre,
Ton ame s'est laissée aller de son côté;
Et lorsque dans la nuit il est venu te prendre,
A lui tu t'es livrée avec sérénité;
Et quoiqu'il eût laissé, de son corps de squelette,
Tomber le blanc manteau de l'époux africain,
Qu'il n'eût ni le collier, ni l'habit de satin,
Ni la toque en velours de l'amant de Juliette,
Et qu'un simple linceul revêtit son corps nu,
Tu t'es mise à sourire et tu l'as reconnu;
Tu t'es sur ton séant levée en sa présence,
Et tes grands yeux alors, éteints par la douleur,

Ont repris tout à coup leur belle transparence,
Et jeté de nouveau les flammes de ton cœur.
Alors, ta belle voix limpide, dont la fièvre
Avait séché le flot en tes poumons taris,
Est venue un moment murmurer sur ta lèvre
Un murmure ineffable et que nul n'a compris,
Pareil au bruit du vent sur les gazons flétris.
Puis l'étrange concert grandissant comme l'onde,
Une vague musique élevée et profonde
S'est partout répandue avec profusion;
Et toi, dans le moment de l'inspiration,
Ta force des grands jours s'est toute ranimée
Pour embrasser la Mort qui t'avait tant aimée.

HENRI BLAZE.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

MME MALIBRAN.

L'année dernière, au moment où les chanteurs et les symphonistes du Théâtre-Italien se préparaient à faire sonner les premiers accords de *I Puritani*, on apprend que Bellini vient de rendre le dernier soupir. Cette semaine, à l'instant où les mêmes artistes allaient commencer l'épreuve du même ouvrage, quatre lettres, venant de Londres ou de Manchester, annoncent que, par un effroyable *da capo*, la mort a frappé la reine des cantatrices, la jeune et belle Malibran : elle est tombée, comme Bellini, dans toute la force de l'âge, au milieu de ses triomphes. Ses derniers accens, véritable chant du cygne, marquent le degré suprême où se soit élevé son talent. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses camarades, ses amis, qui, depuis quelque temps, la voyaient parcourir l'Europe avec la vitesse d'un messager diplomatique ; chantant à Naples, à Bruxelles, à Milan, à Londres, à des intervalles si rapprochés, que les journaux se croisaient en route pour aller conter à Londres, en Italie, les prouesses qui venaient de signaler, encore une fois, à Milan comme en Angleterre, le merveilleux talent de la virtuose. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses admirateurs, effrayés de ses prodiges comme de ses folies d'artiste. Une telle activité, une telle dépense journalière, faisaient craindre une ruine complète. Le cheval de Lénore courait toujours, sa fougue constante l'emportait au bout de l'horizon avec la vitesse de la pensée ; son œil de feu n'avait pas le temps d'éblouir notre fai-

ble vue ; mais est-il de coursier nourri dans nos prairies qui puisse disputer le prix à ce rude joûteur , à ce fantastique animal? Le cheval de Mazeppa sait éviter tous les écueils qui menacent sa tête, il franchit les abîmes prêts à l'engloutir ; s'il s'arrête , c'est qu'il est mort ; il tombe épuisé de fatigue.

Ce que les amis, les admirateurs de Mme Malibran avaient craint pour elle, dans ces derniers temps, m'avait inspiré des alarmes lors de son début au théâtre de Paris. Beaucoup de gens s'écrient : « Je l'avais bien prédit ! » quand arrive une catastrophe imprévue ; et l'on n'est pas moins persuadé qu'ils n'ont rien prévu, rien prédit. Mais il est des feuilles qui enregistrent les dits du journaliste ; il peut, vingt ans après , faire revivre sa parole , et justifier , la preuve en main , ses prédictions flatteuses ou funestes. La mienne a ces deux qualités ; pourquoi faut-il que j'aie deux fois deviné ! Pourquoi faut-il que j'aie été prophète de malheur !

Quand je vis la jeune virtuose paraître sur la grande scène de notre Académie royale de Musique, dans le rôle colossal de *Semiramide*, j'admirai son talent déjà merveilleux sous plus d'un rapport. Sa verve musicale, son audace, m'étonnèrent ; l'ambition de ses efforts, son ardeur infatigable me firent espérer le plus brillant avenir pour la débutante ; mais ce ne fut pas sans crainte que je vis une ame de six pieds s'agiter , se débattre dans un corps frêle et gracieux. Le lendemain j'écrivis : « Mme Malibran-Garcia possède une voix magnifique, un beau talent ; elle sera sans doute un jour une des plus grandes cantatrices de notre époque. Le travail et l'exercice peuvent lui faire acquérir ce qui lui manque ; cependant je l'engage à tempérer son ardeur pour l'étude ; la fatigue est souvent funeste aux jeunes chanteurs. Il faut savoir se reposer à propos, et songer à conserver, pour acquérir ensuite avec plus de certitude et de succès. » Toujours poursuivi par l'idée que ce jeune prodige serait arrêté au milieu de sa course, dévoré, consumé par le feu qui brûlait dans son sein, je ne pus me défendre de citer le vers de Virgile :

Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris !

Marie-Félicité Garcia est née à Paris en 1808, de parens espagnols. Son père, Manuel Garcia, de Séville, était alors premier ténor du Théâtre de l'Impératrice. On se souvient de la beauté de sa voix, du charme délicieux de son exécution, de la perfection, de la solidité de son talent. On se souvient des succès qu'il obtint dans *la Griselda*, *la Molinara*, dans *Il Matrimonio segretto* surtout; il chantait le fameux air : *Pria che spunti*, d'une manière ravissante. Plus tard, il prit une autre direction, quitta les rôles gracieux pour les personnages tragiques, don Juan, Otello; bien d'autres rôles du même genre, qu'il joua et chanta avec une rare supériorité, complétèrent sa réputation. Tous mes lecteurs ont été témoins de ses derniers triomphes. Je ne les rappellerai que pour les comparer aux premiers, et dire que le Garcia de 1808 était un virtuose tout aussi précieux que celui qu'ils ont admiré quinze ans plus tard. Marietta Garcia était fille d'un tel père, elle fut l'élève d'un tel maître. Il semble que la nature et l'art devaient se donner la main pour former la jeune cantatrice. La nature s'était montrée avare de ses dons; Marietta possédait le sentiment de la musique au degré le plus éminent, mais sa voix était rebelle, dure et voilée. Manuel ne désespéra point de l'avenir de sa fille; il connaissait si bien le mécanisme de la voix, qu'il ne fut point arrêté par les obstacles que lui présentait l'organe de Marietta. L'étude, e travail, en triompheront, dit-il; il faudra bien que cette voix sorte enfin; elle est là, je la sens, je la devine. C'est un diamant brut; il s' agit de le polir, et nous arriverons à le faire briller du plus vif éclat.

Le père Garcia était un rude polisseur, il n'admettait excuse, prétexte, ni raison; avec lui, il fallait travailler, réussir ou crever, sans cesse battre le fer. Sans cesse? non, car trop souvent il battait autre chose. Tout ce que les maîtres ont écrit pour l'éducation des chanteurs : solféges, études, exercices, vocalises, avaient été revus cent et cent fois par Marietta; elle ne pouvait plus rien obtenir de cette bibliothèque épuisée, son père alors imagina de lui donner la collection des concertos de Viotti. Tous les jours il fallait que cette nouvelle pâture fût dévorée. Ce n'était point assez d'avoir solfié les traits scabreux notés pour le violon, d'avoir franchi, d'un pas ferme et sûr, énorme distance qui sépare le bourdon de la chanterelle, d'a-

voir posé gracieusement avec la voix les mélodies destinées à l'archet, infatigable puisqu'il n'a pas besoin de respirer; il fallait encore que Marietta recommençât la redoutable collection à six reprises différentes, afin que chacun de ces concertos passât par tous les degrés de la gamme, et fût transposé au moyen de six autres clés. Je ne parle point du travail du piano, cet exercice était un véritable repos, l'élève se jetait sur le clavier pour se remettre de ses fatigues vocales. Jamais enfant de chœur, et l'on sait comment les chefs de psallette leur fourraient la musique dans la tête, jamais enfant de chœur ne fut soumis à un travail plus opiniâtre. *Labor improbus omnia vincit.* Marietta reçut enfin de son père la voix admirable qu'il lui avait promise, elle en reçut aussi un admirable talent; cette dernière condition était moins difficile à remplir.

A l'âge de huit ans, Marietta fit son premier début à Naples, au théâtre de *I. Fiorentini*, dans la comédie. Elle ne chantait pas, mais elle jouait à ravir des rôles d'enfant. Ce fut à Londres qu'elle parut ensuite dans l'opéra, s'acquittant à merveille des petits rôles qui lui étaient confiés, et s'élevant peu à peu, sous l'aile paternelle, à des parties plus importantes. Elle s'y distingua dans *il Crociato* de Meyerbeer : elle y représentait Félicia; les couplets *Giovinetto cavalier* lui firent beaucoup d'honneur. Ce fut son premier triomphe vocal.

« Mlle Garcia est une jeune personne d'une figure agréable; sa taille, sans être grande, est suffisante pour son emploi. Sa voix est pleine et sonore; elle est d'une belle étendue de *si* en *si*. Les sons élevés ont de la vigueur; ils sortent sans effort, et leur timbre est flatteur. On peut reprocher à Mlle Garcia d'avoir la vocalisation lourde, l'articulation peu nette dans les traits d'agilité, et une tendance à chanter plus haut que le ton. Ce dernier défaut peut être causé par la crainte que doit inspirer un premier début. » Voilà ce que disait le feuilleton du *Journal des Débats* du 13 mai 1827; il rendait compte de la reprise de *Torvaldo e Dorliska.* Mlle Garcia succédait à Mlle Naldi dans cet opéra de Rossini. Son premier début à Paris eut lieu par le rôle de Dorliska; rôle assez important, bien qu'il fût dédaigné par les *prime donne*, qui n'ont jamais inscrit sur leurs tablettes Giulietta, et se sont défendues de jouer Amenaïde. Il est vrai que le voisinage de Romeo, de Tancredi, leur inspirait

des alarmes, et qu'il est cruel pour la sensible Giulietta d'entendre applaudir un peu trop son cher Romeo, et de voir tomber les couronnes à ses pieds.

Marietta suivit sa famille à New-York, et ne craignit pas d'attaquer hardiment tous les premiers rôles du répertoire; elle réussit également dans l'opera-buffa et l'opera-seria. L'Otello par excellence sut se faire une Desdemona digne de lui. La famille Garcia formait à elle seule une compagnie chantante, et l'on voyait chaque soir Otello, Tago, Desdemona, Emilia, ou bien Almaviva, Figaro, Rosina, Berta, représentés par le père et le fils Garcia, secondés par la sœur et la mère. Je crois même qu'un oncle, un *zio*, un *barbo*, comme disent les Vénitiens, était aussi de la partie, et remplissait les rôles d'Elmiro et de Bartolo dans cet opéra de famille.

Soumise aux volontés d'*un* père, comme les héroïnes de théâtre qu'elle représentait, aux volontés d'un père qui savait commander impérieusement, Marietta consentit à épouser M. Malibran, négociant français d'un âge mûr, établi à New-York. On le croyait très riche, il devait enlever au théâtre la jeune cantatrice, et lui donner un rang, une fortune, capables de la dédommager de ce qu'elle perdrait en couronnes, en applaudissemens.

Des revers imprévus arrêtèrent les intentions libérales de M. Malibran, qui, bientôt, fut obligé de faire connaître sa position, et de déclarer à sa femme qu'il fallait remonter sur la scène, et chercher dans les ressources de son talent l'espérance de son avenir. Cette mésaventure fut un coup de bonheur pour l'art musical. Les cantatrices sont des moines d'une autre espèce à qui le mariage devrait être interdit. Quand elles sont assez peu sages pour prendre un époux, quand elles rongent leur frein au coin du foyer conjugal, déplorant leur folie, ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est une volée de coups de bâton de la part du maître qu'elles se sont donné, ou bien la grêle, l'inondation, l'incendie, qui viennent ruiner de fond en comble le nouveau ménage. Toutes celles qui se jettent dans cet abîme n'y restent pas, témoin Mme Malibran; elle fut rendue au théâtre dont elle devait être le plus bel ornement, et c'est à Paris que son merveilleux talent vint faire sa première explosion.

Le 12 janvier 1828, Mme Malibran paraît à l'Académie royale de Musique dans une représentation que l'Opéra-Italien donnait au bénéfice de Galli dans cette grande salle. *Semiramide*, la dernière scène de la tragédie anglaise *Romeo and Juliet*, et le premier acte du *Barbiere di Siviglia*, formaient ce spectacle formidable et d'un attrait si puissant et si varié. Mme Malibran, Mlle Smithson, Mlle Sontag à la fois! Quel début que celui de la nouvelle Sémiramis! Ce n'était plus la petite fille que nous avions entendue dans le rôle de Dorliska, mais la souveraine de Babylone, tendre, fière, impérieuse, et cachant ses dix-neuf ans sous l'éclat de sa majesté royale. Je ne parlerai point des transports d'enthousiasme qui éclatèrent après son premier solo, qu'elle dit avec autant de noblesse que d'élégance; après cette phrase véhémente, *trema il tempio*, qui fait trembler les cantatrices : elle l'attaqua, la suivit, la termina d'une manière victorieuse, mais effrayante. Il semblait que la virtuose devait succomber après une explosion qui semblait si fort au-dessus de ses moyens physiques. Elle fut sur-le-champ engagée à notre Théâtre-Italien et devint *prima donna* du premier théâtre du monde. Dès ce moment, sa carrière fut une suite de victoires; elle triompha dans tous les genres, sous la cuirasse de Tancredi, et sous le grotesque accoutrement de Fidalma, la vieille tante du *Matrimonio segretto*. Après avoir chanté le rôle de Sémiramis, on la voyait prendre celui d'Arsace; après Anna, paraissait Zerlina, et ces deux caractères, d'une couleur si tranchée, étaient rendus parfaitement par la même actrice; la même voix chantait alternativement les mélodies aiguës du soprane et les arpéges graves du contralte. Tour à tour naïve et pathétique dans *la Gazza ladra*, malicieuse et spirituelle dans *il Barbiere*, modeste et soumise comme Cendrillon, tirant l'épée avec la noble fierté d'un paladin, tragique et sublime dans *Otello*, luttant d'esprit et de bouffonnerie avec Campanone dans *la Prova*; telle était cette Malibran qui semblait avoir épuisé toutes les ressources de son génie dramatique, au moment où elle quitta la France.

Bellini lui préparait de nouveaux succès en Italie. *Norma*, *la Sonnambula*, *I Capuletti*, opéras de ce jeune maître, qui devait, hélas! lui montrer le chemin du tombeau, venaient d'être mis en scène par une illustre *prima donna*. La Pasta

s'était admirablement signalée en représentant Norma et la Sonnambula, dont les rôles avaient été écrits pour elle. Mme Malibran s'en empare, les compose, les crée à sa manière, et, par une coquetterie d'artiste, dont on apprécia bientôt l'artifice, je devrais dire la perfidie, elle s'appliqua à donner tout l'éclat, toute la puissance de son exécution aux morceaux que la Pasta laissait dans la demi-teinte. On l'applaudit avec enthousiasme; et, tout en la remerciant d'avoir mis au jour de belles choses qui jusqu'alors avaient passé inaperçues, on pensa que la Malibran redoutait trop la rivalité de la Pasta pour s'aventurer à tenter les mêmes effets aux mêmes endroits. C'est justement ce que Marietta voulait faire croire; quand elle vit que l'opinion s'était prononcée sur ce point, elle changea de gamme, suivit la marche indiquée par la Pasta, et battit cette cantatrice sur son propre terrain. Elle brilla partout où la Pasta avait brillé et la surpassa. Une troisième épreuve fut encore plus décisive, car elle y joignit les prodiges d'exécution de la première et de la seconde.

Partout, en Italie, elle fut accueillie avec transport; les couronnes pleuvaient à ses pieds : on détela ses chevaux; la foule des amateurs traîna sa voiture; une autre fois, elle fut enlevée et portée sur les bras de ses admirateurs. Les entrepreneurs se la disputaient; on lui faisait souscrire des engagemens, trois mois à l'avance, à des prix énormes, et jusqu'alors inconnus, inouis. Le plus hardi de tous, celui de Trieste, lui donna 4,000 fr. par soirée, et voulut encore lui faire accepter, après l'accomplissement du traité, une parure de diamans. La cantatrice refusait, disant que c'était bien assez de la somme comptée, et qui lui avait été proposée, n'ayant jamais eu l'intention de mettre un tel prix à ses exercices. « Acceptez, répliqua le directeur, acceptez; je puis vous offrir ce cadeau, ce petit souvenir; il vous rappellera que j'ai fait d'excellentes affaires avec vous, et je pense qu'il pourra vous décider à revenir une seconde fois. »

L'activité de cette fougueuse existence paraîtrait fabuleuse, si nous n'avions pas vu Marietta se gouverner parmi nous, et remplir ses engagemens au théâtre, résister à la fatigue des répétitions, des représentations, après avoir galopé le matin et le soir au bois de Boulogne, à lasser deux chevaux. C'est pendant la répéti-

tion qu'elle se faisait servir à déjeûner, sur la scène, et pendant que les autres acteurs récitaient l'opéra. Ses voyages, ses courses, ses études, ses travaux, rempliraient deux vies d'artiste, et deux vies complètes encore. Elle part pour Sinigaglia pendant les chaleurs de juillet; c'est sur le siége du cocher qu'elle se met en route, elle conduit, active les chevaux; brûlée par le soleil d'Italie, couverte de poussière, elle arrive et va sur-le-champ se jeter à la mer, nage comme un dauphin, et rentre à son hôtel faire sa toilette après cette ablution. Dernièrement encore, elle part de Bruxelles pour Londres, revient à Paris, fait des courses dans la Brie, et retourne à Londres : ce n'était pas un courrier, mais une colombe voyageuse. On sait ce que c'est que la vie d'un chanteur dans la capitale de l'Angleterre, la vie d'un chanteur dramatique et placé au premier rang. Trois ou quatre matinées musicales l'attendent après la répétition, et quand le rideau tombe et qu'il peut s'échapper du théâtre, les soirées commencent, se prolongent jusqu'au matin, et le virtuose monte en voiture pour aller de l'une à l'autre. Mme Malibran tenait tête à tous ces engagemens; bien plus, elle donnait le dimanche à ses amis, et ce jour, d'un repos absolu pour toute l'Angleterre, était encore pour Marietta un jour de joyeuses fatigues; elle jouait, folâtrait comme un enfant avec sa famille et ses nombreux amis; elle leur prodiguait les trésors de sa voix, les agrémens de son esprit.

Son mariage s'était conclu malgré sa volonté, de graves nullités le rendaient attaquable; Marietta voulut le faire rompre, elle y réussit, et vint à Paris s'unir avec M. de Bériot, qui l'aimait passionnément et qu'elle avait préféré à tous les adorateurs empressés de lui plaire, M. de Bériot, digne d'un tel choix, et dont le superbe talent de violoniste n'était pas le principal mérite aux yeux de Marietta. Ils vivaient heureux, la gloire et la fortune versaient à pleines mains leurs faveurs sur ce couple si bien assorti. Ils étaient ensemble à Manchester; jouant et chantant aux fêtes musicales données le matin à l'église et le soir au concert. Marietta se sentait mal depuis quelques jours, elle chanta pourtant; le lendemain à l'église, quand l'orgue fait sonner toute son harmonie, elle est vivement saisie par cette explosion, elle rit aux éclats, pleure ensuite à chaudes armes, se remet et chante sa partie. Le soir au concert, elle

surmonte encore son malaise, et dit avec Mme Caradori le duo d'*Andronico*. Jamais sa voix n'avait fait entendre des sons plus purs, plus mélodieux, plus vibrans; jamais les traits rapides et brillans ne s'étaient échappés de son gosier flexible avec autant de charme et de légèreté. Enfin, sur le dernier repos de dominante, elle attaque le *si* aigu, le serre, le bat avec l'*ut dièse*, et tient pendant un laps de temps énorme, le trille le plus juste, le plus éclatant, le plus net, le plus éblouissant qu'une femme ait jamais exécuté. Tout le monde en fut émerveillé, toutes les voix criaient *brava*, toutes les mains applaudissaient encore, lorsque la cantatrice, terrassée par ce dernier effort, se retira d'un pas tremblant; Mme Assandri lui prêta le secours de son bras pour l'accompagner dans la chambre voisine, où Marietta tomba sans connaissance, tour mentée par une crise nerveuse d'une violence effrayante.

Elle tombe; la violence du mal, de la crise nerveuse, augmente; on la saigne, elle meurt ou du moins elle achève de mourir pendant quelques jours encore. Mme de Bériot, il faut bien que je lui donne son nouveau nom, Mme de Bériot était enceinte; les spasmes, les angoisses, les douleurs, les tourmens de la cantatrice qui succombe sous le poids de ses fatigues, de son exaltation d'artiste, se confondent, aux yeux du médecin, avec les accidens qui poursuivent la femme grosse, ou pour mieux dire il ne songe qu'à celle-ci. La saignée est résolue; Lablache, témoin de cette scène de désolation, comprend que l'on va chercher un chirurgien. « Au nom de Dieu, Mariette, au nom de ton mari, de ton enfant, je t'en prie, je t'en conjure, ne permets pas que l'on te saigne! Il y va de ta vie, attends au moins que ton mari soit là, pour le consulter. » Lablache parlait italien, le docteur s'exprimait en anglais; la malade était leur interprète. Le médecin avait déja deviné les objections du chanteur; il dit en souriant qu'il fallait renvoyer M. Lablache à ses cavatines qu'il exécutait à ravir, mais que son avis ne devait être d'aucun poids en cette circonstance. Le chirurgien arrive. Persuadée par le médecin, ou lassée par la douleur, Mme de Bériot se résigne; elle tend son bras, et le livre à la lancette. « En ce moment je crus voir la hache du bourreau s'abaisser sur la tête de l'infortunée Marietta; le sang coule, elle est

morte, » dit Lablache; hélas! il n'avait pas tort. Une agonie de neuf jours retarda cet horrible dénouement.

Vantez-nous maintenant cette vie d'artiste exempte de soucis, de chagrins! Montrez-nous ces joyeux troubadours suivant le cours de leurs plaisirs, se livrant à toutes les jouissances; ils sont toujours contens, car ils chantent toujours. Hélas! que de cavatines pleines de folie ont été dites dans la perfection par des virtuoses blessés cruellement au cœur. Quand la douleur la plus poignante vous déchire, vous pouvez pleurer au moins; il faut que l'artiste rie, qu'il chante quelquefois quand le cadavre de sa sœur, de son père, de son fils, n'est pas encore refroidi, quand le vêtement de deuil n'est pas encore taillé. Voyez ce malheureux Bériot faisant briller son archet devant un peuple immense qui l'applaudit; entendez ce virtuose moduler des phrases gracieuses, attaquer des traits pleins d'audace, des trilles scintillans, des passages d'un rhythme qui entraîne, d'une gaîté si vive qu'elle fait danser le public sur les banquettes. Cet homme dont la joie est si communicative, cet homme qui badine avec tant d'élégance, de légèreté sur son instrument, doit être bien gai. Non, cet homme a la mort dans l'ame, il a vu tomber celle qu'il chérit, il ne connaît pas encore tous les dangers qui la menacent, mais il sait qu'elle se tord, qu'elle lutte contre la violence du mal. Voyez-vous cet artiste triomphant sur la scène? les bravos, les applaudissemens flatteurs que votre admiration lui prodigue, sont encore un bienfait pour lui : ils étouffent les cris de son amie aux prises avec la mort. Voyez-vous ce violoniste suivant sa période avec tout le feu du génie et l'artifice du talent? Tandis que le prestige de son art l'enlève pour un instant aux affections de son cœur, on jette à croix ou pile la vie et la mort de sa femme, dans la chambre voisine, à deux pas de lui; cloué sur sa planche, enchaîné par son devoir, il ne peut pas joindre sa voix, son suffrage, à ce conseil suprême, où l'on délibère en anglais, en italien, en français, sans s'entendre. Un prince français expire aux sons brillans d'un boléro, d'une contredanse, mais ce n'était pas sa femme qui les exécutait. Quel sentiment douloureux, quel souvenir poignant, sont attachés à l'air que Bériot jouait sur son violon en ce moment fatal!

Le monde a perdu sa cantatrice la plus habile, sa *prima*

donna par excellence. Si l'intrépide voyageuse s'est arrêtée à Manchester, c'est qu'elle y est morte. C'est là qu'elle repose, c'est là qu'une plaque d'airain a été scellée sur sa tombe. « Maria-Félicia de Bériot, décédée le 23 septembre 1836, à l'âge de 28 ans. » Singulière inscription, conséquence bizarre, mais juste, du mariage des cantatrices!

Le nom de Garcia s'est répandu par delà les mers, celui de Malibran a retenti dans l'univers entier; ces deux noms célèbres, ces deux noms qui rappellent une infinité de triomphes obtenus dans l'art du chant et au théâtre sont tout-à-fait omis, oubliés sur l'inscription tumulaire. On leur substitue un nom fameux sans doute, mais qui n'offre aucun rapport avec les talens de celle qui l'a porté. Voyez-vous le mari répudié se saisir de la renommée de la femme illustre, et l'époux que la grande artiste s'était choisi, obligé de confier ses droits à la mémoire d'un bedeau de Manchester; lequel pour un schelling expliquera longuement aux curieux comme quoi il se fait que Bériot signifie Malibran sur ladite inscription. Mais dans vingt ans, dans cinquante ans si l'on veut, on ne s'occupera pas plus de la Malibran qu'on ne songe aujourd'hui à la Gabrielli, à la Saint-Huberti, bien autrement admirées et fêtées dans leur temps. Le bedeau de Manchester aura des successeurs, qui laisseront la tradition se perdre. Alors Maria-Félicia de Bériot ne sera plus pour les voyageurs, comme pour les habitans de Manchester, la fille de Garcia, l'épouse de Malibran, mais bien la fille ou la nièce de Bériot, violoniste d'un grand talent, et l'on croira peut-être que le reste de souvenir conservé à la virtuose est dû à son talent sur le violon. Le peintre, le sculpteur, le poète, le musicien, laissent après eux leurs ouvrages; le financier lègue ses écus, ses châteaux magnifiques; le chanteur le plus riche en talent emporte tout; point d'héritage, rien ne reste, et pour avoir un autre virtuose qui le remplace, il faut recommencer par la première gamme.

La voix de Mme Malibran était un *mezzo soprano*, pouvant attaquer en passant, et d'une manière très brillante, les sons aigus du *soprano* le mieux caractérisé. Cette voix se prolongeait aussi dans le grave jusqu'au *sol* du contralte, note que l'on fait sonner à vide sur la quatrième corde du violon. Mme Malibran possédait ainsi toute l'étendue des trois voix de femme

réunies, en exceptant toutefois la quinte suraiguë que certaines cantatrices, telles que la sœur de Mozart, Mme Féron, et même Mlles Renault, Pingenet, de l'ancien Opéra-Comique, gouvernaient à leur fantaisie. Mme Malibran possédait ce triple registre comme Martin tenait le quadruple registre des voix d'homme, c'est-à-dire qu'il lui était permis de parcourir cet immense ravalement dans des traits d'exécution improvisés sur des repos, dans des passages inventés pour lier deux phrases ou ramener le motif principal d'un air, mais non pas de se maintenir hors de sa voix médiaire et d'y chanter posément comme un soprane réel l'aurait fait. Ainsi, dans l'air de *I Capuletti : La mia spada*, sur le premier repos de dominante, elle attaquait le *ré* suraigu, le serrait vivement, descendait de deux octaves, sans s'arrêter, arrivait sur le *sol* le plus grave en articulant les notes *ré mi ut ré si ut la si sol*, et reprenait victorieusement son motif, *lamia spada*. C'était admirable, éblouissant; elle avait d'un seul trait parcouru le domaine des trois voix, j'en conviens, mais après cette fougueuse inondation, le torrent vocal rentrait dans son lit et manœuvrait sans contrainte dans le diapason de l'air de Roméo que Bellini a écrit pour le *mezzo soprano*.

Rien n'est plus facile que de juger la véritable voix d'un virtuose qui en possède plusieurs : il faut le laisser faire, il se placera de lui-même dans le diapason réel qu'il a reçu de la nature. La voix de Martin est un ténor qui se prolongeait jusqu'au *ré* de la basse la plus grave. Martin a toujours chanté la partie de ténor toutes les fois qu'il n'était point secondé par Elleviou dans l'exécution d'un opéra. *Gulistan*, *le Chaperon*, vingt ouvrages écrits pour lui et sous sa dictée, l'attestent. J'ai toujours considéré Martin comme un ténor; j'avais des contradicteurs quand j'osais caractériser ainsi cette voix si étendue; l'expérience a prouvé que j'avais raison. Lorsque ce chanteur vint pour la dernière fois prêter son secours à ses camarades de l'Opéra-Comique, on retrouva le timbre et la fraîcheur des sons du ténor; l'octave basse, les sons supplémentaires avaient disparu.

« Mme Malibran chantait tous les rôles du répertoire, tenait tous les emplois, et surpassait toutes ses rivales présentes et passées. » Voilà ce que bien des journaux ont répété; c'est une exagération pardonnable à des littérateurs qui ne savent pas

entendre la musique et n'ont aucun sentiment du ton. Si la voix de Mme Malibran vous charme au point de déguiser l'artifice de la transposition, écoutez du moins le cor de Gallay, si bien sonnant avec Mlle Sontag, si grave et presque sourd avec Mme Malibran. Ce cor vous dira que la cantatriee, pour ramener la cavatine à sa voix médiaire, et la chanter sans gêne, en a fait baisser le ton dans *la Gazza ladra* comme dans *Semiramide*, etc. Si la transposition est permise à Tamburini, ce baryton vous chantera demain *Il mio tesoro*, *di tuoi frequenti palpiti*, et tout le répertoire de Rubini. On joue parfaitement sur la clarinette et sur le basson des airs, des concertos écrits pour la flûte.

Mme Malibran chantait tous ces rôles de divers genres avec une grande supériorité de talent; elle était admirable de verve et d'originalité. Mais a-t-elle, non pas surpassé, mais égalé Mme Fodor dans *la Gazza ladra*, *il Barbiere*, *Don Giovanni*, Mlle Sontag dans Anna et dans Sémiramis, Mme Pisaroni dans tous les rôles de contralte? Les variations de Rode, *Di piacer mi balza il cor*, *Di tanti palpiti*, ne sont-ils pas encore la propriété bien reconnue et bien légitime de Mmes Sontag, Fodor, Pasta? Elles ont posé des bornes, planté leur étendard à une hauteur inaccessible encore. Mme Malibran a-t-elle chanté les rôles de la comtesse dans *le Nozze di Figaro*, de Carolina dans *il Matrimonio segretto?* Non, sans doute. Ces rôles éminens, dira-t-on, ne convenaient pas à ses moyens. Elle n'avait donc pas toutes les voix; elle n'a donc pas surpassé Mme Fodor, ni même Mme Barili.

Il faut être juste, le lot de Mme Malibran est assez beau pour n'avoir rien à envier à personne. L'ensemble de ses avantages physiques, de ses qualités morales, de son organe, de ses talens, était une merveille. Ceux qui l'ont vue, la harpe en main, pleurer la romance du *Saule*, en garderont toujours le souvenir. Est-il possible de rencontrer un plus parfait accord, une harmonie d'un charme plus puissant? Ceux qui l'ont vue ensuite danser avec Campanone, faire éclater la gaîté la plus folle dans le duo le plus grotesquement bouffon qu'on puisse imaginer, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, coiffée d'un chapeau de paille, ont encore devant les yeux la ravissante Corilla. Desdemona était bien belle! Mais Corilla si-

leste, si gracieuse, si séduisante, si spirituelle, si jolie, me paraissait un prodige plus étonnant.

Vous parlerai-je d'Arsace, de ce Tancrède si bien équipé, si gentil avec ses moustaches? Vous souvient-il du jour où ce paladin voulut tirer son épée, et ne tira que la poignée? Quel éclair de fureur brilla dans ses beaux yeux! Tancrède ne se troubla point, et le glaive qu'il emprunta sur-le-champ flamboya dans sa main au bruit des fanfares de Rossini.

La voix de Mme Malibran était vibrante, pleine d'éclat et de vigueur, sans jamais perdre ce timbre flatteur, ce velouté qui lui donnait tant de séduction dans les morceaux tendres et passionnés. Elle éclatait comme la foudre dans le dernier duo d'*Otello*, après avoir sanglotté dans la romance, après s'etre réduite dans la prière à un *pianissimo* qu'on eût pris pour le silence, si tout l'auditoire n'eût été maîtrisé, frappé d'admiration et d'immobilité. Cette voix partait du *sol* grave du contralte, et s'élevait jusqu'au *mi* suraigu; peut-etre avait-elle encore outrepassé cet immense diapason depuis que je ne l'ai entendue. Vivacité, justesse, audace dans l'attaque, gammes chromatiques ascendantes ou descendantes, trilles, sauts d'octaves, de douzième, de quinzième, arpéges, traits éblouissans de force, de grace, ou de coquetterie, tout ce que l'art peut faire acquérir, elle le possédait. Musicienne comme Lablache ou comme Rossini pour la lecture et l'intonation, elle était assez habile en composition pour produire des pièces fugitives d'un goût délicieux, d'un tour élégant, d'une mélodie pleine d'originalité. Une telle cancatrice n'était point embarrassée pour inventer des broderies, des points d'orgue, et tous les ornemens qu'elle jetait à profusion dans tous ses morceaux d'exécution. Elle ne prenait pas la peine de les préparer quand elle devait les dire seule, la cantatrice se fiait à son inspiration qui la servit toujours à merveille. Mais elle combinait, notait les traits destinés pour ses duos; on se souvient des points d'orgue placés par Mme Malibran dans les trois duos de *Tancredi* : elle disait les plus brillans avec Mlle Sontag; ils eurent un tel succès que la tradition en est restée.

L'inspiration du moment réglait seule ses effets les plus dramatiques. Aussi, les représentations de Mme Malibran offraient-elles un attrait toujours nouveau; on était sûr que le rôle ne

serait pas le même que la dernière fois. Un jour elle me dit, en entrant en scène : « Je suis très enrhumée, je ne puis pas faire une note. — Tant mieux, répliquai-je, vous nous ajusterez le rôle pour Ninette enrhumée, et je suis persuadé que vous ne toucherez pas aux notes qui pourraient vous trahir. » Elle chanta d'abord avec précaution, avec un artifice inconcevable; au second acte, sa voix s'était dégagée; elle put renoncer à ses ingénieux escamotages, et se livrer à toute sa verve musicale. C'était à la fin d'un opéra qu'elle se montrait dans tout son éclat; sa voix infatigable sortait alors avec plus de liberté. Ce n'était point assez d'exécuter sa partie ornée des traits les plus brillans; elle empruntait encore des passages aux violons. Dans cette même *Gazza ladra*, dont elle baissait la cavatine, elle saisissait le trait des premiers violons dans le petit chœur en *sol* qui termine la pièce, et battait les notes suraiguës *ré, mi, ré, mi, ré,* de manière à dominer l'orchestre. D'autres fois elle imposait silence aux choristes, comme dans le final du *Barbiere,* pour faire vibrer la rentrée en *mi bémol* qu'elle leur enlevait.

Musicienne parfaite, actrice prodigieuse, belle, spirituelle, d'une taille élégante, elle réunissait tous les genres de séduction, et ses mœurs furent irréprochables. Vive, impérieuse quelquefois, elle se montra toujours bienfaisante envers les artistes malheureux, et ses dons étaient offerts avec une ingénieuse délicatesse. Elle buvait, dit-on. Je suis obligé de combattre cette assertion; je ne la détruirai point par la négative absolue. Mme Malibran était d'une grande sobriété; à ses repas ordinaires, je ne lui ai jamais vu boire autre chose que de l'eau rougie; mais elle trouvait dans le vin de Madère une activité puissante qui disposait son gosier aux grands effets qu'elle voulait en obtenir. Elle a souvent abusé de ce stimulant, pris au théâtre, dans sa loge, pendant ses repos, ou le matin avant d'aller chanter à l'église, au concert. La preuve qu'elle n'avait pas un goût décidé pour le vin, c'est qu'elle l'abandonna et lui substitua le vinaigre tempéré avec de l'eau, limonade plus malfaisante encore. Les médecins lui firent connaître le danger de ce corrosif: elle cessa d'en user et reprit le vin de Madère.

Pour donner une idée du tour original de son esprit, je vais transcrire un billet dont je m'emparai dès que la notification qu'il renferme eut produit son effet.

« Ni moi, ni mon travail, nous ne sommes rien, avec ou sans la moindre comparaison avec l'immense éternité de notre seigneur Dieu ! Cependant, tout Dieu qu'il est, il lui a fallu un jour de repos après six jours de création. Je n'ai travaillé, je n'ai créé qu'un misérable jour, et, comme vous pouvez bien le penser, un jour ne me suffit pas pour me reposer.

« Je ne suis pas comme Pénélope, je ne puis pas défaire le lendemain la fatigue de la veille ; je suis même tout le contraire : la veille je ne suis pas malade, mais le lendemain je n'en puis plus. En rentrant hier au soir chez moi, j'ai été très malade. Aujourd'hui, j'ai une courbature, ou pour mieux dire un torticolis dans tous les membres. J'ai toute la peine du monde à barbouiller ce peu de mots. Ainsi, mon cher Severini, point de Malibran demain ; je ne puis pas même jouer Rosina ! ! !

« Ayez pitié de la pauvre courbaturée !

« Ce mercredi soir. »

Mme Malibran savait le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais, un peu l'allemand ; elle a chanté des pièces écrites dans ces quatre premières langues. Une cantatrice polyglote à ce point était sans exemple dans le monde musical, depuis Mme Mara, la célèbre virtuose allemande. C'est au théâtre de Drury-Lane et dans l'opéra anglais que Mme Malibran s'est fait entendre pour la dernière fois sur la scène ; à Manchester, elle ne chantait que dans les concerts.

Au moment où je corrige l'épreuve de cet article, de nouveaux renseignemens m'arrivent ; la cause de la mort de la grande cantatrice est connue. Mme Malibran était tombée de cheval, à Londres, vingt jours avant sa maladie ; un coup violent à la tête, une inflammation du cerveau, la portèrent à cet état d'excitation nerveuse que l'on remarqua dans ses derniers exercices. — Elle ne chercha point à prévenir les suites de ce coup, et continua de chanter le matin et le soir. La saignée n'était pas à redouter, au contraire ; mais il aurait fallu l'administrer plus tôt, et la redoubler. On l'avait saignée le soir, elle se trouvait mieux ; le lendemain elle se laisse entraîner par le lord-maire qui vient la prendre à son hôtel. Deux séances musicales ramenèrent les spasmes et l'irritation. elle tomba le soir pour ne plus se relever.

CASTIL-BLAZE.

TABLE DES MATIÈRES.

